

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPEENNES

TOME XV-1977. N° 2 (Avril-Juin)

L'indépendance de 1877 et ses antécédents

Problèmes de l'historiographie contemporaine

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

www.dacoromanica.ro

Comité de rédaction

M. BERZA — membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie — *rédacteur en chef*; ALEXANDRU DUȚU — *rédacteur en chef adjoint*; EM. CONDURACHI, A. ROSETTI, membres de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; H. MIHĂESCU, COSTIN MURGESCU, D. M. PIPPIDI, membres correspondants de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; AL. ELIAN, VALENTIN GEORGESCU, FR. PALL, MIHAI POP, EUGEN STĂNESCU

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à ILEXIM, Export-Import (Presă), P. O. Box 136 — 137, télex 11226, str. 13 Decembrie n° 3, București — România ou à ses représentants à l'étranger.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu, 9, téléphone 50.75.25. pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires.
Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25 — 30 pages dactylographiées pour les articles et de 5 — 8 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
Calea Victoriei n° 125, téléphone 50 76 80, București, 71021 — România

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XV

1977

N° 2

SOMMAIRE

L'indépendance de 1877 et ses antécédents

- MIHAI MAXIM, L'autonomie de la Moldavie et de la Valachie dans les actes officiels de la Porte, au cours de la seconde moitié du XVI^e siècle 207
- [CORINA NICOLESCU], Les insignes du pouvoir. Contribution à l'histoire du cérémonial de cour roumain 233
- STEFAN ANDREESCU, L'action de Vlad Țepeș dans le Sud-Est de l'Europe en 1476 259 ●
- TUDOR MATEESCU, Dobruja according to Michael the Brave's plan 273
- GEORGES CASTELLAN (Paris), Peuples et nations des Balkans à la veille du Congrès de Berlin (1878) d'après Elisée Reclus 279 ●
- TREVOR J. HOPE (London), British Medical Relief Operations in Romania during the War of Independence (1877-78) 295
- ION MATEI, CONSTANTIN IORDAN-SIMA, EUGENIA IOAN, Repères chronologiques : le Sud-Est européen en 1875-1878 315 ●

Problèmes de l'historiographie contemporaine

- M. BERZA, Vlad Țepeș, ses règnes et sa légende. En marge de deux livres récents 325

Documents et témoignages

- OCTAVIAN ILIESCU, La monnaie vénitienne dans les Pays Roumains de 1202 à 1500 355

Notes brèves

- L'écho en Hainaut du premier siège de Constantinople par les Turcs (1394) (*Andrei Pippidt*) ; Ein Siebenbürgischer Freund des rumänischen Humanisten Constantin Cantacuzino-Stolnicul : Arzt Martin Hermann aus Brașov (*Paul Binder*) 363

Chronique

A nos lecteurs

- ELENA SIUPIUR, Manifestations consacrées au centenaire de la mort du poète et révolutionnaire bulgare Christo Botev, organisées à Bucarest 369
- KLAUS STEINKE, Internationales Kolloquium in Varna 1976 370
- MIHAI BERZA, Le centenaire I. A. Djavakhischvili à Tbilissi 371
- M. M. ALEXANDRESCU-DERSCĂ BULGARU, [Aurel Decei] 372

Comptes rendus

ALAIN DUCCELLIER, <i>Le Drame de Byzance. Idéal et échec d'une société chrétienne (Tudor Teoteoi)</i> ; <i>Wissenschaftspolitik in Mittel- und Osteuropa. Wissenschaftliche Gesellschaften, Akademien und Hochschulen im 18. und beginnenden 19. Jahrhundert (Cristina Bulgaru)</i> ; SLAVKO GAVRILLOVIĆ, <i>Vojvodina i Srbija u vreme prvog ustanka (Damaschin Mloc)</i> ; HELMUT WILHELM SCHALLER, <i>Die Balkansprachen (H. Mihăescu)</i>	375
Notices bibliographiques.	387
Livres reçus	407

L'AUTONOMIE DE LA MOLDAVIE ET DE LA VALACHIE DANS LES ACTES OFFICIELS DE LA PORTE, AU COURS DE LA SECONDE MOITIÉ DU XVI^e SIÈCLE

MIHAI MAXIM

Cette étude est fondée sur les documents de la seconde moitié du XVI^e siècle, compris dans la vaste collection des *Registres des affaires importantes (Mühimme Defterleri)*, vol. 1—74, et dans le supplément de celle-ci, *Registres supplémentaires des affaires importantes (Mühimme Zeyl Defterleri)*, vol. 1—6, ainsi que sur certaines pièces d'une valeur exceptionnelle des *Registres émanant des Finances (Maliyeden Müdevoer Defterleri)*; tous ces fonds sont conservés aux Archives de la Présidence du Conseil des Ministres de la République de Turquie (T. C. Başbakanlık Arşivi) d'Istanbul. Bien sûr, nous avons utilisé aussi le matériel documentaire européen — y compris le matériel roumain — bien connu par les chercheurs. Des données des plus utiles nous seront fournies par nos études antérieures sur les obligations économiques de la Moldavie et de la Valachie envers la Porte durant la période envisagée, étant donné la liaison étroite qui existe entre le statut politico-juridique de tout État et son support économique.

Nous chercherons d'abord à déterminer *l'essence* de l'autonomie roumaine, en examinant pour cela les droits dont jouissaient les Pays roumains (particulièrement ceux de la Moldavie et de la Valachie, qui sont moins connus que ceux de la Transylvanie), conformément aux stipulations légales, ainsi que les tentatives ottomanes pour violer le statut juridique d'autonomie des Pays roumains et la réaction roumaine à ces tentatives, obtenant ainsi finalement l'image de l'autonomie réelle des deux pays¹. En deuxième lieu, nous analyserons la *forme* juridico-diplomatique de reconnaissance (de garantie) de l'autonomie moldo-valaque par la Porte. À titre d'exemple, dans la troisième partie (*Annexe*) de l'étude, nous reproduirons intégralement un document (découvert dans le registre des finances des Başbakanlık Arşivi), qui illustre, on ne peut mieux, comme forme et comme contenu, les points de vue exposés dans cette étude.

¹ Cette image ressortira encore plus clairement lorsque, au cours d'une prochaine étape, nous comparerons l'autonomie de la Moldavie et de la Valachie à celle de la Transylvanie, de Raguse, du Khanat de Crimée, des Principautés géorgiennes, de certaines îles de la mer Egée (Chios, Naxos), du Monténégro, de l'Égypte, etc, ainsi que l'a déjà suggéré Ion Matei (*Quelques problèmes concernant le régime de la domination ottomane dans les Pays Roumains*, „RÉSEE”, X/1, 1972, p. 66). C'est ainsi qu'a procédé, par exemple, N. H. Biegan pour analyser la position de Dubrovnik dans le système ottoman (*The Turco-Ragusan Relationship. According to the firmans of Murâd III (1575—1595) extant in the State Archives of Dubrovnik*, Paris, La Haye, Mouton, 1967, pp. 29—72).

Soulignons enfin que, sous le rapport chronologique, la période envisagée — la seconde moitié du XVI^e siècle — est d'un intérêt particulier pour le problème qui nous occupe, étant donné qu'elle représente la première étape de la domination ottomane dans les Pays roumains, depuis son instauration effective (après 1538) jusqu'à la réaction de Michel le Brave (1594). C'est au cours de cette étape que s'est, de fait, constitué — pour plus de trois siècles — le statut d'autonomie des Principautés.

I. SUBSTANCE DE L'AUTONOMIE ROUMAINE

a) DROITS DES PAYS ROUMAINS ENVERS LA PORTE CONFORMÉMENT AUX STIPULATIONS LÉGALES.

Les actes officiels de la Porte, de la seconde moitié du XVI^e siècle, et ultérieurs reconnaissent catégoriquement *l'intangibilité du territoire roumain et son administration par les autochtones*. Ainsi, un ordre (*hüküm*) du 28 muharrem 985/17 avril 1577 adressé au cadi de Ruşçuk demandait à celui-ci d'interdire aux musulmans de s'établir en Valachie et de se marier avec des « infidèles » (afin de ne pas altérer la pureté musulmane) ; pour éviter désormais de pareilles situations, il était prescrit que ceux qui viendraient en Valachie dans des intérêts commerciaux devraient quitter le pays aussitôt conclue l'affaire pour laquelle ils étaient venus². Une prescription identique était faite la même année, pour la Moldavie³. Le texte de l'acte accordé par le sultan à Mihnea Turcitul, le 22 ramazan 993/17 septembre 1585, est encore plus clair :

« Et que personne de mes grands vizirs, ni parmi les beylerleys, ni parmi les serviteurs de ma Porte de Félicité ou d'autres catégories, ne touche jamais et d'aucune façon (*asla ve katiyyen*) ni au vilayet d'Eflâk, ni à ses beys, ni à ses logothètes, ni à ses boyards, ni à ses knèzes, ni à ses *reaya*, ni à ses fils et à ses filles, ni à ... ses marchandises et à ses biens »⁴ (Voir *Annexe*).

La reconnaissance de l'intangibilité du territoire roumain est tout aussi claire et hautement significative deux cents ans plus tard (à une époque où elle était violée de manière flagrante), à savoir dans un ordre de 1761 adressé au vizir de Vidin et à d'autres officiels ottomans de cette zone :

« La Valachie, depuis les temps d'autrefois et jusqu'à ce jour, est enregistrée séparément à la Chancellerie (*Kalem*) et il est interdit de la fouler aux pieds. Elle a droit à la liberté à tous les égards et ses sujets et ses habitants ont le droit d'être en paix et heureux, de posséder leurs propriétés et leurs terres et d'en jouir ; de même, que personne d'un autre pays ne viole les frontières de la Valachie et de l'Olténie »⁵.

² Başbakanlık Arşivi, Istanbul (plus loin, les mêmes archives), *Mühimme Defteri*, vol. 30, p. 41, ordre 99.

³ *Documente turceşti privind istoria României* (Documents turcs concernant l'histoire de la Roumanie), vol. I (1455–1774), élaboré par Mustafa A. Mehmed, Editura Academiei R. S. România, Bucureşti, 1976, doc. 141, p. 132.

⁴ *Maliyeden Mudevver Defterleri*, (Registres émanant des Finances), no. 17.932, pp. 11–12. V. aussi Şerban Papacostea qui, dans le compte rendu de notre ouvrage *Culegere de texte otomane* (Recueil des textes ottomans) Bucarest, 1974, a également apprécié que le document « reconnaît catégoriquement l'autonomie de la Valachie » (« Revista de istorie », no. 1, tome 28, 1975, p. 139).

⁵ *Documente turceşti privind istoria României*, I, doc. 260, p. 272.

En vertu de cette intangibilité territoriale, les marchands ottomans ne pouvaient, même en pleine époque phanariote, entrer dans le pays qu'avec des firmans spéciaux, qu'ils devaient présenter au prince en personne ou à un représentant du prince ⁶.

Par conséquent, la Valachie et la Moldavie, ainsi que la Transylvanie, formaient un corps séparé de l'Empire ottoman proprement dit. Cette situation est confirmée par les termes exprès de plusieurs firmans du XVI^e siècle, qui font la distinction entre les « Pays bien gardés » (*Memâlik-i Mahruse*), c'est-à-dire l'Empire ottoman, et les Principautés ⁷, considérées comme ne faisant pas partie de la Maison de l'Islam (*dar ül-Islâm*) ⁸, ainsi que par le fait significatif qu'entre les deux organismes administratifs il existait des frontières, marquées par des signes spéciaux ⁹. A noter que pour des problèmes de frontière entre la Moldavie et l'Empire ottoman, dans la zone de Kilia et de Cetatea Albă (Akkerman), on avait encore recours en 1581 à « l'acte de frontière » (*sınurnâme*) conclu « entre le sultan Bayezid (II) et Etienne le Grand (*Koca İstefan*) », acte qui était conservé dans la citadelle de Kilia, ainsi qu'il ressort d'un document ottoman de cette même année ¹⁰.

Non seulement l'intangibilité du territoire roumain — avec tout ce qui cela comportait (richesses du sol et du sous-sol, propriétés de la classe dominante et du prince, etc.) — était proclamé officiellement par la Porte, mais aussi son droit à l'auto-administration, conformément à ses propres lois et par ses propres organes politico-administratifs. Ainsi, un firman de 1586 adressé au beylerbey de Roumélie interdisait catégoriquement à celui-ci de s'immiscer dans les affaires intérieures des « infidèles » de Moldavie et de Valachie : « Que personne ne se mêle des affaires des infidèles de Moldavie et de la Valachie, en dehors du *kharadj* qu'elles payent selon la loi ancienne (*Eflâk ve Buğdan kefredsinin kanun-u kadim üzere veregeldikleri haraclarından ma'ada sayır hususlarına bir ferd karışmayup . . .*) » ¹¹. Par un autre ordre du 25 receb 984/18 octobre 1576 à Alexandre II Mircea, le sultan demandait au prince valaque de restituer à ses raïas (ses sujets) l'argent pris en plus pour le *kharadj* et, à l'avenir, d'avoir soin de respecter le montant des redevances, tel qu'il est stipulé

⁶ *Ibidem*, doc. 34, 36, 259, 262.

⁷ Voir, par exemple, pour la Moldavie : *Maliye Defteri*, no. 17.961, p. 39, doc. du 29 şaban 993/26 août 1585 ; pour la Valachie : *Maliye Defteri*, no. 17.932, doc. du 22 ramazan 993/17 septembre 1585 ; pour la Transylvanie : *Mühimme Defteri*, vol. 51, p. 60 bis, ord. 191 du 23 receb 991/12 août 1583.

⁸ *Maliye Defteri*, no. 17.961, p. 39, doc. du 29 şaban 993/26 août 1585.

⁹ Pour la Moldavie, dans la zone de Tighina (*Bender*) et de Cetatea Albă (*Akkerman*) : *Mühimme Defteri*, vol. 7, p. 413, doc. 1189 du 29 ramazan 975/28 mars 1568 ; *ibidem*, vol. 12, p. 346, doc. 702 du 3 safer 987/27 juin 1571 ; *ibidem*, vol. 36, p. 283, doc. 745 du 27 rebiülevvel 987/24 mai 1579 ; *ibidem*, vol. 48, p. 346, doc. 1016 et 1017 du 28 safer 991/22 mars 1583 ; pour la Transylvanie (*Erdel voyvodahğı*), *Mühimme Defteri*, vol. 36, p. 189, doc. 511 du 18 safer 987/16 avril 1579 (La frontière de la Valachie était marquée par le Danube, à l'exception du territoire situé aux alentours des citadelles Turnu, Giurgiu et Brăila).

¹⁰ *Mühimme Defteri*, vol. 46, p. 69, doc. 134 du 10 şaban 989/9 septembre 1581 (à remarquer l'épithète *Koca-« le Grand »* accordé par les Turcs — reproduisant, probablement une lettre roumaine à la Porte — à Etienne, prince de Moldavie près de cent ans après sa mort. On mentionne aussi des signes de frontière du temps du sultan Bayezid en 1584, dans un ordre adressé au secrétaire du Divan impérial, Süleyman, chargé du recensement du sandjak de Silistra (*Mühimme Defteri*, vol. 53, p. 136, doc. 393 du 9 şaban 992/16 août 1584).

¹¹ *Mühimme Defteri*, vol. 60, p. 242, ord. 568 du 8 cemaziülevvel 994/27 avril 1586.

« dans vos defters (vos registres), établis suivant vos coutumes, vos lois et vos rites (*adet ve kanunuzdan ve âyînünüz üzere mâmul olan defteri-nüzde*) »¹². De même, dans l'acte accordé à Mihnea II, prince de Valachie, en 1585, il était précisé : « Et quelles qu'aient été les anciennes coutumes dudit vilayet, que l'on procède conformément à elles » (voir *Annece*). Au prince de Moldavie, pareillement, il était signifié, le 17 cemaziülevvel 993/17 juin 1585, de trancher selon les lois des chrétiens (*zimmi*) le litige entre un marchand de Galata, établi alors en Moldavie, et une « infidèle » du même quartier stambouliot, avec laquelle celui-ci avait vécu quelques années maritalement, après quoi il l'avait abandonnée, la laissant sans nourriture et vêtements¹³. Lorsque, en 1586, le frère d'un janissaire fut assassiné dans un village de Valachie, le prince reçut l'ordre d'imposer au village entier le paiement « du sang et des dettes » de la victime, mais cela « conformément à vos rites » (*âyînünüz üzere*)¹⁴. A peu près en même temps (29 şaban 993/26 août 1585), le sultan demandait tout spécialement au prince de Moldavie de permettre que l'on juge selon la loi musulmane (*şer'iat*) un litige entre un marchand musulman de Cetatea Albă (Akkerman) et des chrétiens de Moldavie, « car, du moment que (la Moldavie) ne faisait pas partie de la Maison de l'Islam, (le litige) ne saurait être jugé suivant la loi musulmane » (*Buğdan dar-ül-İslâm olmamağın, şer'ile görülmesi mümkün olmayup*)¹⁵.

Donc, sur le territoire des Principautés, on n'appliquait pas la loi musulmane (*şer'iat*), qui régissait les territoires ottomans soumis (les provinces), pour lesquels étaient émis d'Istanbul des *kanunnâme*'s (codes de lois) spéciaux. Il convient de souligner que si la législation ottomane (musulmane) était assez souple dans les territoires incorporés, par le fait qu'elle tenait compte des lois et des coutumes antérieures à la conquête et que par endroits — par exemple, dans certaines villes hongroises ayant une population chrétienne compacte — elle accordait même l'autonomie juridique aux communautés chrétiennes¹⁶, dans l'ensemble c'est le *kadi*, l'autorité qui appliquait le *chériat*, qui avait le mot décisif dans tous les litiges. En échange, au nord du Danube, le prince continuait à être l'autorité judiciaire suprême, secondé par les autorités locales, sans aucune immixtion de la part des *cadis* en dehors des litiges entre musulmans (sujets ottomans) et chrétiens (sujets roumains)¹⁷. Par le fait qu'ils n'étaient pas soumis à la loi musulmane, les territoires roumains étaient exempts aussi de certaines obligations spécifiques imposées par celle-ci, telle que l'obligation de fournir des enfants pour le corps des janissaires (*devşirme*), ou celle de recevoir des garnisons dans les places fortes.

¹² *Mühimme Defteri*, vol. 28, p. 126–127, ord. 301.

¹³ *Mühimme Defteri*, vol. 58, p. 148, ord. 390.

¹⁴ *Mühimme Defteri*, vol. 60, p. 138, ord. 324 du 10 safer 994/31 janvier 1586.

¹⁵ *Maliye Defteri* (abrév. *MMD*), no. 17.961, p. 39.

¹⁶ Voir, par exemple, Klára Hegyi, *La juridiction autonome des villes hongroises*, dans *VII. Türk Tarih Kongresi. Ankara, 25–29 Eylül 1970*, II, cilt, Ankara, 1973, pp. 629–636 ; Mihai Maxim, *Culegere de texte otomane*, doc. 21, pp. 108–113.

¹⁷ *Mühimme Defteri*, vol. 58, p. 48, ord. 137 du 4 cemaziülevvel 993/4 mai 1585 au *kadi* de Nicopole ; *ibidem*, vol. 35, p. 34, ord. 78 du 19 rebiülâhır 986/25 juin 1578 au *kadi* de Rusçuk ; *ibidem*, vol. 52, p. 336, ord. 893 du gurre-i rebiülâhır 992/12 avril 1584 au *kadi* de Giurgiu (*Yerköğü*) ; *ibidem*, vol. 58, p. 161, ord. 428 du 25 cemaziülâhır 993/24 juin 1585, etc.

En un mot, les pays situés au nord du Danube ont conservé non seulement leurs terres et leur propre classe dominante, mais l'État lui-même, avec son administration, sa législation, son armée, son Église, sa langue officielle, qui n'ont pas été remplacées par les institutions turco-islamiques respectives, contrairement à ce qui s'est passé au sud du Danube, où l'islamisme est devenu religion d'État, privilégiée (c'est un fait assez remarquable qu'aucune mosquée n'a été construite sur le territoire de la Moldavie et de la Valachie durant toute la domination ottomane)¹⁸.

Le symbole du maintien de l'organisme d'État était le prince. Officiellement et légalement, les princes étaient élus « par le pays » — comme auparavant — et confirmés ensuite par le sultan. Ainsi, le grand vizir Derviş Mehmed Paşa (21 juin — 9 décembre 1606) reconnaissait dans un *telhîs* (rapport résumé) adressé au sultan Ahmed I^{er} (1603—1607) que « le voïévodat se donne avec l'accord du pays » et que, par conséquent, à la mort de Ieremia Movilă, il recommandait de respecter la volonté du pays, qui demandait comme prince, le frère du défunt, Simion, et non pas son fils, Constantin¹⁹. En juin 1592, comme d'autres fois d'ailleurs, le padichah menaça les boyards de Moldavie, qui ne voulaient pas accepter Aron comme prince, que s'ils persistaient dans leur refus, dans ce cas, il enleverait le pouvoir princier aux chrétiens (qui le possédaient, par conséquent) pour le donner aux musulmans²⁰. Or, une telle mesure, qui aurait signifié la transformation de la Moldavie en *beylerbeyilik* (simple province), n'a jamais été accomplie, malgré les menaces et même des tentatives réelles de la part de la Porte (par exemple en 1595).

Certains signes extérieurs de considération étaient réservées aux princes roumains : non seulement un pompeux cérémonial d'investiture, qui se déroulait dans la capitale même de l'empire, avec des réminiscences de la cérémonie de couronnement des empereurs byzantins à la Patriarchie grecque²¹, mais aussi, dans les actes officiels de la Porte, un titre flatteur,

¹⁸ Voir aussi D. Cantemir (*Descriptio Moldaviae*, Editura Academiei R. S. România, Bucureşti, 1973, p. 127) : « On a enlevé aux princes de Moldavie le droit de déclarer la guerre, de conclure la paix, de faire des traités, d'envoyer des ambassadeurs chez les princes voisins pour des affaires d'État ; en échange, on leur a laissé toute liberté et presque les mêmes pouvoirs qu'autrefois de légiférer, de punir les habitants, d'accorder des dignités et de les révoquer, d'établir des impôts et mêmes des évêques, et ainsi de suite. Et ces pouvoirs du prince s'exercent non seulement sur les dignitaires et les habitants de la Moldavie, mais aussi sur les marchands turcs et sur d'autres personnes, quel que soit leur état, dès lors qu'elles se trouvent sur le territoire de sa principauté. Leur vie et leur mort sont entre ses mains ». Le même Cantemir (*op. cit.*, p. 311) écrit plus loin que, malgré ses nombreux succès, l'Empire ottoman n'est jamais parvenu à forcer l'État de Moldavie « à accepter la soumission par le sabre et, bien que celui-ci ait osé tant de fois secouer le joug, qu'il avait consenti à recevoir, ils ont laissé intacte son organisation politique et religieuse ». Dans *Hronicul vechimii româno-moldo-vaialor* (éd. Gr. Tocilescu, Bucureşti, 1901, pp. 106—107), ce prince érudit note encore plus clairement que la Moldavie et la Valachie, « bien qu'obligées de verser l'argent à l'Empire ottoman, la terreur de ce monde, ont conservé intactes leurs églises, leurs lois, leur justice et leurs coutumes ».

¹⁹ Cengiz Orhonlu, *Telhisler (1597—1607)*, Istanbul, 1970, p. 118, doc. 152 et Mihai Maxim, *Culegere de texte otomane*, pp. 96—99, doc. 24.

²⁰ *Muhamme Zeyl Defteri*, vol. 6, p. 26, ordre du 10 ramazan 1000/20 juin 1592.

²¹ Pour la seconde moitié du XVI^e siècle, tout le cérémonial a été décrit, à l'occasion de l'investiture de Petru Cercel (1583), par le secrétaire génois de celui-ci, Franco Sivori (apud Ştefan Pascu, *Petru Cercel şi Ţara Românească la sfîrşitul sec. XVI — Petru Cercel et la Valachie à la fin du XVI^e siècle*, Cluj, 1944, p. 167—168), cérémonial presque identique au temps de D. Cantemir (*Descriptio Moldaviae*, édition citée, pp. 161—171). Voir également H. Dj. Sirin, *Donnit români la Poarta otomană*, d'après un manuscrit turc comprenant des notes sur les cérémonials et les réceptions du palais impérial d'Istanbul de 1698 à 1792, Bucarest, 1941, 24 p.

comparable à celui des souverains européens : « modèle pour les chefs du peuple du Messie, exemple pour les premiers parmi le peuple du Christ » (*kıdvet ül-ümera-i el-millet el-Mesihîye, ümmet-i küberâ-i et-tayîfe en-Nusraniye*), etc.²² ; nous le rencontrons, par exemple, pour Mihnea II en Valachie²³ et pour Aron Tiranul en Moldavie²⁴. (À la même époque, des Grecs de l'Empire, un Meletios Pigas, par exemple, nommaient le même Mihnea « basilée »²⁵, cependant que des ambassadeurs à Istanbul, comme l'ambassadeur d'Henri II en 1552 et 1554, M. de Codignac, mentionnaient dans leurs rapports « les rois de Moldavie et de Valachie »)²⁶. Les princes de Moldavie ont conservé la couronne au moins jusqu'au règne du prince Despot (1561—1563)²⁷ et les princes des deux pays ont toujours eu une cour, qui plus d'une fois a rivalisé en splendeur avec les cours européennes ; ils pouvaient, de même, envoyer leurs propres ambassadeurs — secrètement ou, parfois, avec l'autorisation de la Porte — à des cours étrangères ; quant à leur représentant à Istanbul (en ture, *Kapı kethudası* ou *Kapı kehayası*), il se distinguait des *kethuda's* des beylerbeys, bénéficiant d'un régime spécial, semblable à certains points de vue à celui des ambassadeurs occidentaux²⁸. Soulignons encore le fait que certains princes de Moldavie de la seconde moitié du XVI^e siècle, qui étaient en mesure de se procurer plus facilement le métal précieux (de Transylvanie ou de Pologne), ont battu monnaie (un des attributs de la souveraineté), tels Alexandru Lăpușeanu, le prince Despot, le prince Ion, Ștefan Răzvan et Ieremia Movilă²⁹, à un moment où — à l'exception de Răzvan — ils avaient des relations normales avec la Porte. Mentionnons, enfin, qu'en 1588, le prince de Moldavie Petru Șchiopul a accordé aux marchands anglais, séparément du sultan, une réduction des taxes douanières³⁰.

²² H. Dj. Siruni, *Haşmetlii. Pe marginea titlaturii domnilor români în cancelaria otomană*, « Hrisovul », II, 1942, pp. 139—202 ; M. Guboglu, *Paleografia și diplomatica turco-osmană. Studiu și album*, București, 1958, pp. 63—64.

²³ *Muhimme Defteri*, vol. 64, p. 157, doc. 408, *tevki-i humâyun* (« signe impérial ») adressé au voïevode de Valachie, du evvail-i zilhicce 996/22—31 octobre 1588.

²⁴ *Muhimme Defteri*, vol. 72, p. 357, doc. 699, *nâme-i humâyun* (« lettre impériale ») au khan de Crimée, du 3 zilhicce 1002/20 août 1594.

²⁵ Hurmuzaki-Iorga, *Documente*, XIV/I, p. III.

²⁶ Hurmuzaki-Tocilescu-Odobescu, *Documente*, S. I/I, p. 8, doc. XV et p. 9, doc. XVII.

²⁷ P. P. Panaitescu, *Tezaurul domnesc. Contribuție la studiul finanțelor feudale în Țara Românească și Moldova* (Le trésor princier. Contribution à l'étude des finances féodales en Valachie et en Moldavie), « Studii », XIV, 1/1961, p. 64. En ce qui concerne la représentation, couronne sur la tête, des princes valaques même après 1563 (date à laquelle les princes de Moldavie, à l'exception de Ieremia Movilă, ont cessé de porter la couronne) dans une série de fresques des monastères-Petru cel Tânăr à Snagov, Mihnea II de Valachie et Petru Șchiopul de Moldavie à Bucovăț, Petru Cercel et Michel le Brave à Căluși (voir, par exemple, Pavel Chihaia, *De la «Negru Vodă» la Neagoe Basarab. Interferențe literar-artistice în cultura românească a evului de mijloc*, București, 1976, Editura Academiei R. S. România, figures 7, 8, 10, 17, 18, 19, 20), nous souscrivons à l'opinion de P. P. Panaitescu (*op. cit.*, *loc. cit.*) à savoir qu'il s'agit de représentations conventionnelles.

²⁸ Dans la question du régime des *kapı kehaya's* et des rapports juridiques roumano-osmans, voir la nouvelle contribution, de première importance, de Ion Matei (*Quelques problèmes...*, RÉSEE, X/1, 1972, pp. 65—81 et XI/1, 1973, pp. 81—97). A noter que, dans la description des cérémonies de la Cour ottomane, les chroniqueurs turcs mentionnent les représentants des princes roumains à côté de ceux des Etats occidentaux. Voir également A. Golimas, *Despre capuchehălele Moldovei și poruncile Porții către Moldova pînă la 1829*, Iași, 1943.

²⁹ Mihai Maxim, *Considérations sur la circulation monétaire dans l'Empire Ottoman et les Pays Roumains dans la seconde moitié du XVI^e siècle*, RÉSEE, 3/1975, p. 412.

³⁰ Hurmuzaki, *Documente*, III/1, p. 108, doc. CXIV.

Il convient toutefois de souligner les limites de ces droits. Si en matière de politique intérieure les princes bénéficiaient d'une liberté sans autre entrave sauf le danger d'une intervention personnelle du sultan (ce que l'article 1^{er} de la Proclamation de l'Islaz des révolutionnaires valaques de 1848 nommait « l'indépendance administrative et législative » des Principautés), en matière de politique étrangère, en échange, les Pays roumains avaient perdu officiellement leur indépendance et avaient cessé d'être ce que dans le langage moderne s'appelle des « sujets de droit international ». C'est pourquoi, dans la seconde moitié du XVI^e siècle, les Pays roumains sont compris dans les *ahidnâme*'s (« capitulations ») accordées par la Porte à ses voisins : le royaume de Pologne et l'Empire des Habsbourg³¹. Dans le même ordre d'idées, il était interdit aux princes de contracter des mariages à l'étranger sans l'approbation formelle de la part du sultan³², vu les conséquences possibles d'une telle action sur l'orientation politique du pays. L'autorisation du padischah était d'ailleurs nécessaire même pour d'autres mariages ou pour des divorces dans la famille du voïevode³³.

Conformément au statut des tributaires (*haraçgüzar*), les Pays roumains avaient à la fois des obligations économique-financières (paiement du tribut, pots-de-vin officiels, etc.) et militaires (travaux de réparation des places fortes ottomanes, envoi de détachements armés, etc.)³⁴. Les

³¹ Voir les « traités » osmano-polonais en latin de 1554 (A. Veress, *Documente*, I, doc. 187, p. 141), 1568 (Hurmuzaki, II/1, doc. DLXVII, p. 587) et de 1575 (A. Veress, *Documente*, II, doc. 52, p. 60) et, en traduction roumaine d'après l'original turc (les *ahidnâme*'s) de 1565 (*Documente turcești privind istoria României*, I, doc. 76), 1577 (*ibidem*, doc. 134), 1591 (*ibidem*, doc. 146) et de 1598 (*ibidem*, doc. 150); les « traités » osmano-autrichiens en latin de 1559 (Hurmuzaki, II/1, doc. CCCXLII, pp. 365–367), 1562 (Hurmuzaki, Densușianu, II/5, doc. CCXXXI, p. 507), 1564 (Hurmuzaki, VIII, doc. CXXXIII, p. 99), 1574 (Hurmuzaki, II/1, doc. DCXCVII, p. 727) et en traduction roumaine d'après l'original turc (les *ahidnâme*'s) de 1551, se référant aussi à celle de 1547 (*Documente turcești*, I, doc. 26), et de 1565 (*ibidem*, doc. 75).

³² C'est le cas, dans la seconde moitié du XVI^e siècle, de Bogdan Lăpușneanu qui, au début de 1572, voulut épouser une Polonaise, mais en fut empêché par la Porte (*Documente turcești*, I, doc. 97).

³³ *ibidem*, doc. 60 et 175; voir, aussi, *Muhimme Defteri*, vol. 12, p. 307, ord. 628 du 17 şevval 978/14 mars 1571; Veress, III, doc. 49; Hurmuzaki, II/1, p. 510, doc. CCCCLXX.

³⁴ Sur les obligations économique-financières de la Moldavie et de la Valachie envers la Porte dans la seconde moitié du XVI^e siècle, voir Mihai Berza, *Haraciul Moldovei și Țării Românești în sec. XV–XIX*, « Studii și materiale de istorie medie », vol. II, București, 1957, pp. 10–17 et 29–36, 44; idem, *Variațiile exploatarei Țării Românești de către Poarta Otomană în secolele XVI–XVIII*, « Studii », XI, 1/1958, pp. 60–62 et 70 (variante : *Die Schwankungen in der Ausbeutung der Wallachei durch die Türkische Pforte im XVI–XVIII Jh.*, Nouvelles études d'histoire, II, Bucarest, 1962, pp. 253–269); idem, *Regimul economic al dominației otomane în Moldova și Țara Românească în a doua jumătate a sec. al XVI-lea*, dans *Istoria României*, ouvrage collectif, Editura Academiei, București, vol. II, 1962, pp. 778–783; Mihai Maxim, *Турецкие документы о финансово-экономических обязательствах Молдавии и Валахии перед Османской Империей во второй половине XVI-ого века*, « Fontes Orientales » Восточные Источники », vol. III, Moscou, 1974, pp. 235–294; idem, *Recherches sur les circonstances de la majoration du kharadj de la Moldavie entre les années 1538–1574*, « A.I.E.S.E.E. Bulletin », X/2, 1972, pp. 233–261; idem, *Circonstances de la majoration du kharadj dela Valachie durant les années 1540–1575*, « A.I.E.S.E.E. Bulletin », 2/1974, pp. 365–379; idem, XVI. *Asrın ikinci yarısında Eflâk Buğdanın Osmanlı İmparatorluğu'na karşı iktisadî ve malî mukellefiyetleri hakkında bazı düşünceler* (Considérations sur les obligations économique-financières de la Moldavie et de la Valachie envers l'Empire ottoman dans la seconde moitié du XVI^e siècle), « VII. Turk Tarih Kongresi », II, cilt, Ankara, 1973, TTK Basımevi, pp. 573–566; idem, *Relațiile Moldovei și Țării Românești cu Imperiul otoman în a doua jumătate a sec. al XVI-lea*, thèse de doctorat (sous presse).

obligations plus lourdes en conséquences étaient toutefois, à notre avis, la priorité dont bénéficiait Istanbul sur les ventes de produits roumains et l'interdiction d'exporter — donc une nouvelle forme de contrôle des relations des Principautés avec l'étranger de la part de la Porte — certains articles essentiels, comme les moutons, le gros bétail, le bois de construction, le sel, etc. Le résultat principal de l'institution de ces obligations fut la dépendance commerciale de la Moldavie et de la Valachie vis-à-vis de l'Empire ottoman (de loin le principal partenaire commercial des Principautés, au moins à partir du milieu du XVI^e siècle), dépendance qui se reflète d'une part dans la transformation de la Moldavie et de la Valachie en sources attirées d'approvisionnement d'Istanbul et des corps expéditionnaires impériaux³⁵, d'autre part dans l'intégration des Principautés — pour près de trois siècles — dans la zone de l'aspre et, plus tard, de la piastre ottomane³⁶.

b) ABUS DE LA PORTE ET TENTATIVES DE VIOLER LES DROITS DE LA MOLDAVIE ET DE LA VALACHIE

L'affaiblissement progressif de la capacité de défense des Principautés (dû en premier lieu à l'asservissement de la paysannerie) et des luttes intérieures (causées par l'accroissement de la puissance économique des grands boyards et le « triste déclin » des princes), d'une part, le commencement de la décadence économique-institutionnelle de l'Empire ottoman à partir du milieu du XVI^e siècle, de l'autre, ont marqué l'évolution des rapports osmano-roumains dans le sens de tentatives de plus en plus fréquentes de la part de la Porte — de ses dignitaires et même de ses sujets — de dénaturer et de violer les stipulations légales antérieures concernant les droits autonomes des Principautés. A mesure que l'on s'achemine vers la fin du siècle, les prétentions de la Porte augmentent, le ton des firmans devient plus dur et plus humiliant pour les voïévodes roumains.

En premier lieu, la Porte commence à prétendre que les Principautés roumaines fassent partie des *Memâlik-i Mahruse*, c'est-à-dire de l'Empire

³⁵ Dans une lettre de Selim II au khan de Crimée du 29 rebiulâhur 982/28 juillet 1574, il est précisé que « la plus grande partie de l'approvisionnement d'Istanbul, (la ville) bien gardée, vient de là (de Moldavie) » (*Mahruse-i Istanbulun ekser zahiresi andan gelüp*), dans *Mühimme Defteri* vol. 26, p. 109, doc. 279, apud Mihai Maxim, *Culegere de texte otomane*, pp. 46—50; quatre ans plus tard, le bailli de Venise à Istanbul rapportait à la Seigneurie que « la Moldavie et la Valachie entretiennent en majeure partie Constantinople, Péra et les alentours en blés et en viandes » (Hurmuzaki, IV/2, p. 104; M. Berza, dans *Istoria României*, II, p. 784). Avant 1584, les marchands ottomans achetaient annuellement 300.000 moutons en Moldavie (Mihai Maxim, *Culegere de texte otomane*, doc. 13). Pour le problème du « monopole » commercial ottoman dans les Pays roumains, voire notre récent exposé *Contribuții la studiul relațiilor comerciale dintre Țările Române și Poartă în a doua jumătate a sec. al XVI-lea*, (Session scientifique de la Faculté d'Histoire de Bucarest, du 11 juin 1976 (sous presse).

³⁶ Cf. Mihai Maxim, *Considérations sur la circulation monétaire*, pp. 407—415 et les tableaux nos. 1, 2.

proprement dit ³⁷. Cette prétention, qui était en contradiction flagrante avec les déclarations officielles réitérées par lesquelles la Porte reconnaissait, à la même époque, le statut distinct de la Moldavie et de la Valachie, était extrêmement dangereuse pour l'autonomie des pays Roumains, étant donné les nombreuses interprétations auxquelles elle pouvait donner lieu et dont les conséquences étaient faciles à prévoir. Elle constituait, tout particulièrement, une grave menace pour l'intégrité territoriale et l'autonomie politique des Pays roumains.

En effet, en 1580, un certain nombre d'étangs et de champs, ainsi qu'une débarcadère sur le Danube, près de Calafat, furent enlevés à la Valachie et annexés par l'Empire ottoman ³⁸; en Moldavie, trois étangs dans la zone du Défilé d'Ismail (*Ismail Geçidi*) eurent le même sort, malgré les protestations du prince, qui soutint qu'ils appartenaient de tout temps à la Moldavie, ainsi qu'il avait été reconnu par le règlement de frontière (*sinurname*) ³⁹. Ces petites amputations territoriales étaient le prélude des importantes annexions ou « concessions » qui auront lieu au XVIII^e siècle (Hotin, la Bucovine) et au début du XIX^e siècle (la Bessarabie), quoique la Porte, comme nous l'avons déjà souligné, eût garanti solennellement l'intégrité du territoire roumain, qui ne pouvait donc ni être annexé, ni « offert » à la table des pourparlers. Bien au contraire, *la Porte était obligée*, en contrepartie du tribut payé par les Roumains, *de défendre* ce territoire contre toute tentative d'annexion de la part d'une tierce puissance. Encouragés par de pareils procédés, des sujets ottomans — marchands ⁴⁰ (grecs notamment), janissaires ⁴¹, etc. — se sont mis eux aussi, par des emprunts consentis aux princes et non remboursés par ceux-ci ⁴², à contrevenir aux stipulations légales en s'établissant dans les Pays roumains et en s'y mêlant à la vie politique. Ainsi, les janissaires ont provoqué la destitution du prince de Valachie, Alexandru cel Rău en 1593 ⁴³, cependant qu'en Moldavie des marchands, créanciers du prince Aron, exigèrent en 1592 le rappel de celui-ci sur le trône ⁴⁴. De même,

³⁷ Ces pays — déclare le sultan — « sont comme mes autres pays bien gardés » (*sayır Memâlik-i Mahrusem gibi olup*) : *Muhimme Defteri*, vol. 7, p. 401, ord. 1150 du 28 ramazan 975/27 mars 1568 adressé au voïévode de Valachie; *ibidem*, vol. 53, p. 110, ord. 307 du 26 receb 992/4 août 1584 au voïévode de Moldavie (une copie pour le voïévode de la Valachie); *ibidem*, vol. 64, p. 70, ord. 212 du 17 ramazan 996/10 août 1588 adressé aux princes tartares « Daniş ve Kobaş »; voir également *Documente turceşti privind istoria României*, I, doc. 103 (lettre impériale au roi de Pologne de 1572); Veress, *Documente*, III, doc. 69, p. 117 (lettre de Murad III pour le prince Sigismond Báthory du décembre 1587), etc.

³⁸ *Muhimme Defteri*, vol. 39, p. 338, ord. 660 du 10 rebiülevvel 988/25 avril 1581 et p. 243, ord. 479 du 21 muharrem 988/8 mars 1580.

³⁹ *Muhimme Defteri*, vol. 69, p. 206, ord. 412 du selh-i rebiülevvel 1000/15 janvier 1592.

⁴⁰ *Muhimme Defteri*, vol. 30, p. 41, ord. 99 du 28 muharrem 985/17 avril 1577 adressé au voïévode de la Valachie.

⁴¹ *Muhimme Defteri*, vol. 69, p. 186, ord. 374 du 22 rebiülâhır 1000/6 février 1592 au voïévode de la Valachie; pour la Moldavie, voir : *ibidem*, vol. 70, p. 259, ord. 498 du 13 cemaziülâhır 1001/17 mars 1593 (il s'agit des sujets ottomans, qui traversent la frontière de Moldavie, fondent des maisons et des villages en Moldavie ou, quelques-uns, exercent le brigandage).

⁴² Cf. Ion Radu Mircea, *Sur les circonstances dans lesquelles les Turcs sont restés en Valachie jusqu'au début du XVII^e siècle*, « RÊSÉE », V, 1-2, 1967, pp. 77-86. Pour la période ultérieure, voir M. M. Alexandrescu-Dersea, *Sur le régime des ressortissants ottomans en Moldavie (1711-1829)*, « Studia et Acta Orientalis », V-VI, Bucarest, 1967, pp. 145-160.

⁴³ *Muhimme Defteri*, vol. 71, p. 321, ord. 607 du 13 zilkade 1001/13 août 1593.

⁴⁴ *Muhimme Zeyl Defteri*, vol. 6, p. 26, doc. du 10 ramazan 1000/20 juin 1592; *Tarih-i Selânikî* (Histoire de Selânikî), éd. Istanbul, 1281/1864, p. 319-320; Gr. Ureche, *Letopiseşul Țării Moldovei* (*Chronique du pays de Moldavie*), éd. P. P. Panaitescu, Bucureşti, 1956, pp. 204-205.

les dignitaires ottomans des zones de frontière⁴⁵ franchissaient de plus en plus le Danube, se mêlaient à la vie de la population locale et exerçaient des pressions sur les princes, préfigurant ainsi les terribles incursions qui auront lieu au temps des princes phanariotes.

L'assimilation abusive du statut des sujets roumains à celui des raïas de l'empire a eu une conséquence pratique des plus graves : la tentative de soumettre les Pays roumains au même régime de redevance et d'impôts que celui en vigueur au sud du Danube. Ainsi, en 1576, lorsque les Moldaves qui avaient pris part à la réparation de la forteresse d'Akkerman demandèrent, pour leur travail, d'être exemptés du paiement du *kharadj*, la Porte leur répliqua qu'en leur qualité de raïas soumis, au même titre que tous ceux des *Memâlik-i Mahruse*, ils étaient tenus à payer leurs contributions autant aux maîtres du pays qu'à l'État ottoman, versant à celui-ci et le *harac* et l'*ispence* (impôt foncier) et l'*avariz* (impôt extraordinaire) et le *kürekçi* (la redevance des rameurs), exactement comme les chrétiens de l'Empire ottoman^{45bis}. C'est pourquoi le tribut moldo-valaque prenait un caractère de plus en plus ambigu, symbolisant à la fois le prix de la terre (*harac*) et une capitation (*cizye*) ; à partir du milieu du XVI^e siècle, le *kürekçi* commence à être payé aussi — ainsi que d'autres obligations de transport — en travail ; toujours alors s'introduit le système des achats forcés (pour Istanbul et les corps expéditionnaires ottomans), dit *mubaya* ; il existe enfin des indices que vers la fin du siècle des acquisitions gratuites, dérivées du *nüzül*⁴⁶, ont commencé à être pratiquées. Mais le plus grave est ceci : en contradiction flagrante avec le principe du gouvernement autonome des Pays roumains, la Porte, poussée par ses difficultés d'approvisionnement et monétaires, a essayé en 1579 d'imposer en Moldavie le système du *narh* (c'est-à-dire du plafonnement du gain par des prix fixes officiels) ; elle a institué des prix forcés pour la viande de mouton et de bœuf⁴⁷, ainsi qu'un nouveau régime des taxes douanières perçues pour le bétail à la frontière de Moldavie. A la fin du XVI^e siècle, la Porte écrit des ordonnances sur la circulation monétaire en Moldavie et Valachie (concernant des thalers européens et

⁴⁵ *Muhimme Defteri*, vol. 66, p. 15, ord. 26 du 29 şevval 997/10 septembre 1589 au beylerbey de Roumélie (concernant la Valachie) ; *ibidem*, vol. 70, p. 63, ord. 133 du 22 cemaziulevvel 1001/24 février 1593 aux kadis de Brâila et de « Ismail Geçidi » (on parle de l'ingérence des *emin's*, c'est-à-dire des douaniers, et des sandjakbeys ottomans dans les affaires des territoires de Moldavie).

^{45 bis} *Muhimme Defteri*, vol. 27, p. 245, ord. 570 du 5 zilkade 983/5 février 1576 au voïevode de la Moldavie.

⁴⁶ Mihai Maxim, *XVI. Asrın ikinci yarısında Eflâk-Buğdan*, p. 563. Le chiffre de 10.000 moutons pour chacun des Pays roumains en 1592, après qu'on eût établi 3 départements autant en Moldavie qu'en Valachie pour l'approvisionnement en moutons des Cuisines Impériales (*Matbah-ı 'Amire*) est confirmé par les documents turcs (*Muhimme Zeyl Defteri*, vol. 6, p. 64, ord. du 13 muharrem 1001/31 octobre 1592 au voïevode de Moldavie et *Muhimme Defteri*, vol. 70, p. 251, ord. 487 du 24 trebiulevvel 1001/29 décembre 1592).

⁴⁷ En 987/1579, 200 *dirhem's* de viande se vendaient en Moldavie pour 1 aspre. La Porte intervint, demandant au voïevode que « désormais tu ordonnes que (la viande de bœuf) soit vendue au prix d'un aspre la *okka* (= 400 *dirhem's* — M. M.), de sorte que (à la suite de cette baisse du prix intérieur), les producteurs de viande de bœuf soient obligés de l'apporter à Istanbul, pour la vendre ici » (*Muhimme Defteri*, vol. 40, ord. 259 ; Mihai Maxim, *XVI. Asrın ikinci yarısında Eflâk-Buğdan*, p. 562). En ce qui concerne les prix (plus bas) du *narh* imposés aux Moldaves pour la vente des montons aux *celeb's*, voir Mihai Maxim, *Relațiile Moldovei și Țării Românești cu Imperiul otoman*, chapitre *Modalități de plată* (Modalités de paiement) et *Tableau* no. 1.

des *padişahî's* iraniens); elle introduisit dans ces pays aussi « l'impôt pour le redressement de la monnaie impériale » (*akçe-i tashîh-i sikke-i humâyun*)⁴⁸.

Les prétentions nouvelles de la Porte ne se font pas moins sentir sur le plan politique. Sans plus tenir compte que « le pouvoir princier se donne avec l'accord du pays » et profitant d'autre part, du fait que les factions rivales des boyards lui offraient une ample pépinière de candidats au trône, le sultan commence à considérer que le pouvoir princier lui appartient de droit et qu'il ne fait que le concéder temporairement et sans consulter personne⁴⁹. Le droit des boyards d'élire eux-mêmes le voïévode leur est contesté sans ambages⁵⁰.

Autre transgression des stipulations légales, en ce qui concerne l'intangibilité des biens des princes, des boyards et de tous les habitants du pays : les avoirs des princes destitués et des boyards déclarés « rebelles » commencent maintenant à être confisqués par la Porte, comme s'il s'agissait de simples employés de l'État ottoman. De même, à la fin du siècle, différents sujets de Moldavie ou de Valachie sont convoqués à Istanbul, avec leur fortune, sans que le prince soit même consulté⁵¹. En 1592—1593, le représentant même du prince à Istanbul est nommé par la Porte⁵².

Tous ces changements dans la substance du pouvoir princier trouvent leur expression dans les insignes extérieurs de celui-ci : le bonnet de cérémonie (*üşküf*) et l'étendard turc (*'alem*) remplacent désormais et définitivement la couronne comme symboles du pouvoir.

⁴⁸ Mihai Maxim, *Considérations sur la circulation monétaire*, p. 413.

⁴⁹ En juin 1592, le sultan écrivait sur un ton menaçant aux boyards de Moldavie, qui ne voulaient pas recevoir le prince nommé par lui : « Ou peut-être le vilâyet est-il en votre possession ? » (*Muhimme Zeyl Defteri*, vol. 6, p. 26, doc. du 10 ramazan 1000/20 juin 1592, cité plus haut). En 1585, le sultan « offre » à Mihnea le trône de la Valachie, parce que, prétend-il, celle-ci avait été conquise « au tranchant de nos sabres » (voir *Annexe*). En 1572, Selim II prétendait dans sa lettre au roi de Pologne : « exactement comme pour mes beys et mes autres sujets (souligné par nous — M. M.), la destitution ou la nomination (des princes de Moldavie), ainsi que tout ce qui est en rapport avec leur arrestation ou leur libération dépend de notre majesté et nous concerne personnellement » (*Documente turceşti privind istoria României*, I, doc. 103).

⁵⁰ Mention expresse dans l'ordre adressé aux « aïans de Moldavie » le 25 receb 984/18 octobre 1576 (*Muhimme Defteri*, vol. 28, p. 160, doc. 372). Voir également le firman du 15 cemaziülevvel 999/11 mars 1591, annonçant aux boyards valaques la nomination comme voïévode d'un certain « Radul », à la place de Mihnea (*Muhimme Defteri*, vol. 67, p. 91, ord. 238), sans qu'aucune demande à cet égard de la Valachie soit connue.

⁵¹ *Muhimme Defteri*, vol. 71, p. 126, ord. 253 du 18 rebiülevvel 1002/12 décembre 1593 au voïévode de la Valachie : l'élaboration et l'envoi à Istanbul du *zimmi* Petre. La Porte a demandé de Valachie des hommes riches (ayant une fortune de minimum 200.000 d'aspres) pour être installés comme *kasap's* (furnisseurs de viande) à Istanbul : *Muhimme Defteri*, vol. 39, p. 92, ord. 228 du 20 zilcade 987/8 janvier 1579; *ibidem*, vol. 52, p. 158, ord. 397 du 17 zilcade 991/2 décembre 1583; *Muhimme Defteri*, vol. 64, p. 12, ord. 31 du 29 saban 996/24 juillet 1588; *ibidem*, vol. 67, p. 96, ord. 255 du 15 cemaziülevvel 999/10 mars 1591; *Muhimme Zeyl Defteri*, vol. 5, p. 108—109, doc. du 12 ramazan 999/4 juillet 1591.

⁵² En décembre 1592, la Porte communiquait au prince de Valachie qu'elle avait nommé un certain Derviş Mihaloğlu, « qui a été auparavant ban à mon Seuil du Bonheur », comme ban à la Porte, spécialement chargé « des affaires et des questions importantes concernant la Valachie ». Il était précisé que le susmentionné faisait partie « des sujets du voïévode d'Eflâk » (*Muhimme Defteri*, vol. 70, p. 233, ord. 457 du guerre-i rebiülevvel 1001/6 décembre 1592). Le 24 rebiülâhir 1001/29 janvier 1593, la Porte faisait savoir au voïévode de Moldavie que le dénommé Derviş Mihaloğlu avait été aussi nommé ban de Moldavie à la Porte (*Muhimme Defteri*, vol. 70, p. 251, ord. 486, réitéré le 25 cemaziülâhir 1001/29 mars 1593 : *ibidem*, vol. 70, p. 119, ord. 231). Rien n'indique que cette nomination ait été demandée par le prince roumain.

c) LA RIPOSTE DES PAYS ROUMAINS

Tous ces exemples d'abus et de transgressions de la part de la Porte et de ses sujets montrent que les Ottomans, puissants du fait qu'ils ne s'étaient encore heurtés à aucune résistance ou avertissement sévère de la part des Roumains, n'ont pas cessé d'augmenter leurs prétentions.

Il est intéressant de noter que la violation des droits d'autonomie des Principautés commence à se produire surtout à partir du règne de Murad III (1574—1595), le premier padichah dont la corruption ait été de notoriété publique⁵³. Jusque là, on relève dans les relations osmano-roumaines le climat de légalité institué par Süleyman le Législateur et dont les effets ont continué à se faire sentir après la mort de cette grande figure, lors du gouvernement à la fois autoritaire et prudent du grand vizir Sokollu Mehmed Pacha⁵⁴, ainsi qu'à l'époque de prospérité de l'État ottoman⁵⁵, prospérité qui se reflète entre autres dans la qualité et la stabilité de sa monnaie et dans l'approvisionnement efficace des grandes villes. Après Lépante et, particulièrement, après le commencement des longues guerres contre l'Iran, les dépenses publiques de l'Empire ottoman se sont accrues d'environ deux millions de ducats ; les difficultés d'approvisionnement — à la suite des attaques répétées des corsaires européens dirigées contre les bateaux égyptiens chargés de provisions pour Istanbul et de la consommation des provisions anatoliennes par les armées engagées contre l'Iran — ont augmenté aussi ; enfin la monnaie a été mise elle aussi à rude épreuve par la sclérose de l'économie ottomane tant urbaine que rurale, par l'accroissement des dépenses militaires et par l'invasion de l'argent américain après 1580—1584⁵⁶. La grande dévaluation officielle de l'aspre ottoman en 1584—1586 et la « révolution des prix », les révoltes des « celâli » et le déclenchement de la guerre contre la Ligue Sainte ont contribué à accroître les difficultés économiques de l'État ottoman et de ses sujets.

⁵³ Ahmed Mumcu, *Osmanlı İmparatorluğunda Rüsvet. Özellikle Adli Rüsvet* (Le pot-de-vin dans l'Empire ottoman. Spécialement le pot-de-vin judiciaire) Ankara, 1969, pp. 113—114.

⁵⁴ Une marque du climat de légalité institué par Kanunî Sultan Süleyman est, par exemple, la restitution de la somme de 24.594 aspres (environ 800 moutons) dont a bénéficié le 30 juin 1573 le prince Ion, somme qui avait été payée en sus du montant officiel du kharadj de Moldavie. Cf. Başbakanlık Arşivi, fonds Kepeci (abrév. : KPT), *Ruznâme Defteri*, 1769/6 doc. du 29 safer 981/30 juin 1573, chapitre « dépenses » ; Mihai Maxim, *Новые документы из архивов Стамбула относительно хараджа Молдавии в середине XVI-ого века (1543—1576)*, en cours de parution dans « Fontes Orientales », Moscou, IV, doc. 11). Les prix des produits, achetés par la Porte, de Moldavie et de Valachie, au compte du kharadj dû par ces pays, étaient à l'époque de Kanunî, ceux du marché (Mihai Maxim, *Relațiile Moldovei și Țării Românești cu Imperiul otoman*, chapitre *Modalități de plată* et *Tableau* no. 1). Le fait a été observé par N. Iorga qui, en 1925, écrivait : « Le registre de Constantin Brâncoveanu montre copieusement à quel point elle (la Valachie) manquait de certains articles, qui — ajoutons-nous — n'étaient plus payés aussi exactement et honnêtement que sous le règne de Soliman le Magnifique » (*Istoria comerțului românesc*, I, București, 1925, p. 299).

⁵⁵ L'Empire ottoman a ses plus grands revenus au milieu du XVI^e siècle : entre 10,5 et 15 millions de ducats en 1553, quand il était — à ce point de vue — l'État le plus riche d'Europe (cf. Trajan Stojanovich, *Balkan peasants and landlords and the Ottoman State: familial economy, market economy and modernization*, Paper for a colloquium on « Balkan and South-eastern European Cities and the Industrial Revolution of Western Europe », Hamburg, BRD, March, 22—26, organized by AIÉSEE, texte xérogaphié, p. 12).

⁵⁶ Mihai Maxim, *Devalorizarea asprului otoman și influența sa asupra cantitativului real al haraciului moldo-muntean din ultimul sfert al veacului XVI*, communication présentée à la Session scientifique de la Faculté d'Histoire de Bucarest, le 18 juin 1976 (sous presse).

Cette situation a influencé profondément les relations économiques et politiques entre la Porte et les Pays roumains, se traduisant par une demande accrue de produits (aux prix imposés du *narh*, inférieurs aux prix du marché intérieur) et d'argent (notamment sous forme de pots-de-vin pour le sultan et les principaux dignitaires), ainsi que par les abus de plus en plus fréquents de la part des dignitaires, des janissaires et des marchands ottomans venus dans les Principautés.

Il suffit de lire les documents des *Mühimme Defterleri* — où la vie de l'immense empire se déroule comme dans un film — pour constater la multiplication des abus commis par les Ottomans dans les Principautés ou dans leurs relations avec celles-ci à mesure que l'on se rapproche de la fin du XVI^e siècle et pour comprendre clairement le rapport qui existe entre le déclin de l'Empire et le durcissement de ses relations avec les États roumains.

Devant ces graves transgressions des droits légaux des Principautés, la réaction de celles-ci contre la Porte ne tarda pas à se produire : c'est le « moment Michel le Brave » — « starting in 1594, the first large scale reaction to the Ottoman regime »⁵⁷, moment où s'est réalisé un front antiottoman des trois États roumains, non sans échos aussi au sud du Danube. L'échec de Koca Sinan Pacha, qui en août 1595 ne réussit pas à remplacer les princes « rebelles » de Valachie (Michel le Brave) et de Moldavie (Ștefan Răzvan) par des beylerbeys (Satırcı Mehmed Pacha, ancien beylerbey de Karaman, en Valachie, et Ahmed Pacha, *sancakbeyi* de Bender, en Moldavie), ne fut pas suivi d'une nouvelle campagne ottomane au nord du Danube, ce qui prouve que l'Empire ottoman avait renoncé définitivement, pour des raisons multiples, à l'idée de transformer les Pays roumains en pachalik.

Mais la lutte pour la sauvegarde de l'autonomie (qui mériterait qu'on lui consacre à elle seule une étude) ne s'est pas déroulée seulement au grand jour, sous la forme spectaculaire de la lutte armée, mais aussi à l'ombre, sous forme de plaintes adressées à la Porte, de protestations des princes, de l'assassinat d'officiels et de marchands ottomans, de tentatives pour gagner par les dons la bienveillance du sultan et des grands dignitaires de l'Empire. Mentionnons ainsi qu'en 1579, après la décision de la Porte d'instituer le *narh* en Moldavie, les « raïas » (sujets) de ce pays adressèrent au sultan un *arz* (supplique), par lequel ils demandaient de supprimer ce système de prix imposés et de plafonner les gains, invoquant comme argument ses repercussions défavorables sur la perception du *kharadj*. À la suite de cette démarche, la Porte annula la mesure⁵⁸. Mais pour peu de temps, car dès le mois de mai 1580 on rencontre à nouveau des ordres adressés aux princes de Moldavie, leur imposant des prix pour les moutons inférieurs à ceux payés jusqu'alors par les marchands⁵⁹. Il y a lieu de croire que les Moldaves ont réitéré leurs protestations, car la

⁵⁷ Halil İnalcık, *The Ottoman decline and its effects upon the reaya*, Rapport. AIÉSEE. II^{ème} Congrès international des études sud-est européennes, Athènes, 1970, p. 19.

⁵⁸ *Mühimme Defteri*, vol. 39, ord. 157, p. 57, du 27 şevval 987/15 décembre 1579 ; voir aussi vol. 35, p. 382, ord. 971 du 29 ramazan 986/29 novembre 1578 ; M. Maxim XVI. *Asrın ikinci yarısında Eflâk-Buğdan*, p. 562.

⁵⁹ *Mühimme Defteri*, vol. 43, p. 29, ord. 60 du 18 rebiülevvel 988/3 mai 1580 ; *ibidem*, vol. 42, p. 315, ord. 971 et 972 du guerre-i zillicce 988/7 janvier 1581.

liste des moutons vendus aux marchands ottomans en Moldavie en 1591, établie par le prince Petru Șchiopul, comprend un large éventail de prix ⁶⁰.

Nombre de rapports et de réclamations étaient adressés à la Porte par les princes, en vue de défendre les droits du pays (et donc leurs propres droits) dans les questions les plus diverses. C'est pourquoi, plus d'une fois, la Porte revenait sur ses décisions antérieures ⁶¹.

Parmi les agressions et les assassinats dont furent victimes des officiels ou de simples sujets ottomans sur le territoire roumain, il y en a certainement qui n'étaient pas de banals faits divers, mais des actes à substrat antiottoman. Citons, à cet égard, l'assassinat en 1586 du frère d'un janissaire, dans un village de Valachie qui fut astreint au paiement intégral « du sang et des dettes » du mort ⁶² (comme nous l'avons déjà mentionné plus haut); peut-être aussi l'assassinat en Valachie, en 1589, du *çavuş* Ahmed, bien qu'il fût accompagné d'un *silâhdar* et de trois serviteurs (*hizmetkâr*) ⁶³.

Une action aux conséquences des plus importantes, c'est la continuation — secrète, mais tenace, malgré l'interdiction officielle de la Porte d'exporter des produits dans les pays chrétiens — des ventes faites par les princes et les boyards de Moldavie à la Pologne et à d'autres contrées, notamment du bétail (environ 40.000 têtes par an) ⁶⁴, ce qui prouve qu'il faut faire une distinction entre les *prétentions* de la Porte, telles qu'elles s'expriment dans les firmans, et la *réalité* des faits.

Le résultat de ces formes conjuguées de lutte — qui atteindront leur point culminant lors de la guerre des trois Pays roumains sous Michel le Brave — pour la sauvegarde du régime d'autonomie des Principautés, c'est que la Porte a été forcée de tenir compte de ces avertissements (notamment du dernier mentionné) au XVII^e siècle : ni le kharadj, ni les « dons » non officiels ne connaîtront plus alors les chiffres record de la seconde moitié du XVI^e siècle ⁶⁵; les exportations aux pays chrétiens ont continué presque librement; sur le plan politique ⁶⁶, enfin, les initiatives roumaines — dans le contexte des guerres de la Porte contre l'Iran et Venise — ont trouvé un large champ d'action pendant les règnes de Matei Basarab et de Vasile Lupu.

⁶⁰ Cf. *Cista* rédigée par Petru Șchiopul, du 12 mai 1591 (*Documente privind istoria României*. A. *Moldova*. *Veacul XVI*, vol. IV, doc. 24). Les prix consignés sont entre 37 et 55 aspres anciens (29 et 47 aspres nouveaux).

⁶¹ Il ressort d'un document du *Muħimme Zeyl Defteri* (vol. 6, p. 11, ordre adressé au voïévode de Moldavie, du 20 receb 1000/2 mai 1592, que des sujets du prince de Moldavie ont été nommés « bouchers inscrits » (*yazlı kasap*) à la *kârhané* (atelier, lieu de commerce, boucherie), située auprès de la Porte Edirne d'Istanbul; mais, à la demande du prince, qui a montré qu'il a besoin d'eux pour la perception des redevances, il a été admis qu'ils rentrassent en Moldavie.

⁶² Voir note 14.

⁶³ *Muħimme Defteri*, vol. 66, p. 38, ord. 84 du 18 zilkade 997/8 octobre 1589. Le frère du *çavuş*, Kâtib Mustafa, secrétaire du Divan Impérial, et le *sipahi* de la Porte Mahmud, ont montré dans leur réclamation qu'on a pris aux morts leur barque, 1000 *guruş* (thalers), 2 sabres en argent et autres objets dès qu'ils eurent traversé le Danube. Néanmoins, le cas n'est pas élucidé : s'agit-il en premier lieu du pillage des biens d'une personne importante et riche, ou de l'assassinat prémédité d'un haut dignitaire ottoman en mission?

⁶⁴ Détails chez Mihai Maxim, *XVI. Asrın ikinci yarısında Eflâk-Buğdan*, p. 563.

⁶⁵ M. Berza, *Haraciul*, p. 45; idem, *Variațiile exploatării turcești*, pp. 60–61.

⁶⁶ Voir Tahsin Gemil, *Considérations sur les rapports politiques roumano-ottomans au XVII^e siècle*, « Revue Roumaine d'Histoire », tome XV, 4, 1976, pp. 653–667.

II. FORME JURIDICO-DIPLOMATIQUE DE RECONNAISSANCE (GARANTIE) DE L'AUTONOMIE ROUMAINE

La plupart des actes qui, dans la seconde moitié du XVI^e siècle, reconnaissent ou garantissent l'autonomie de la Moldavie et de la Valachie sont, comme nous avons déjà pu le voir, *les firmans ou les ordres (hükem)* du sultan.

Mais il existe aussi pour cette période des actes à caractère solennel comprenant une présentation globale des droits et des obligations des Principautés envers la Porte, à savoir les *berat's* accordés aux princes au moment de leur investiture. Certains d'entre eux conservent encore, dans leur forme comme dans leur contenu, des éléments des *ahidnâme's* (« capitulations ») classiques. Il en est ainsi de l'acte accordé à Mihnea II, que nous analyserons plus loin. Au cours de cette même période apparaît aussi le premier *hâtichérief de privilèges*, celui de 1598—1599 conférant à Ieremia Movilă le privilège du trône héréditaire pour lui et sa lignée, de même que dans l'*ahidnâme* accordée par Mehmed III au roi de Pologne Sigismond III Wassa le 4 août 1598⁶⁷ (qui est mentionné par le grand vizir Derviş Mehmed Pacha dans son *telhîs* de 1606 cité plus haut). Quant aux circonstances dans lesquelles se situe cet événement et à la dénomination de l'acte, le chroniqueur Miron Costin dit :

« L'Empire turc, se trouvant en conflit avec les Autrichiens pour le royaume de Hongrie, était heureux de la querelle survenue entre le prince Ieremia et le prince Michel. Suivant l'information transmise jusqu'à ce jour, il aurait envoyé en secret au prince Ieremia 40.000 ducats, afin qu'il lève une armée contre le prince Michel et *il a fait un atşirif*, comme ils l'appellent, de règne éternel pour lui et ses descendants »⁶⁸ (souligné par nous, M.M.).



L'acte rédigé au nom de Murad III pour Mihnea II le 22 ramazan 993/17 septembre 1585 est un duplicata (une minute), comme tous les documents compris dans la collection dont il fait partie (d'ailleurs comme tous les documents des grandes collections de la Porte), mais exécuté et vérifié dans le cadre d'une chancellerie bien organisée et sévèrement contrôlée — suivant l'usage établi par Ahmed Feridun Ruxanzade⁶⁹ — avant d'avoir expédié l'original au prince.

Sous le rapport de la diplomatique turco-osmane⁷⁰, il s'agit d'un *berat* (« diplôme », « brevet de nomination »), ainsi qu'il est du reste spécifié dans le texte même. Pourtant, il renferme aussi la formule traditionnelle, typique pour les *ahidnâme's* (« capitulations ») : « que tu sois l'ami des amis et l'ennemi des ennemis » (*dosta dost ve düşmana düşman olup*)⁷¹,

⁶⁷ *Documente turceşti privind istoria României*, I, doc. 150 : Tahsin Gemil, *Considérations*, p. 659. Lui aussi est d'avis qu'« il ne serait point exclu que, ainsi que l'a consigné Miron Costin, il ait existé aussi un document à part, conféré à Ieremia Movilă par le sultan, lui confirmant le trône héréditaire de la Moldavie pour lui et sa famille » (*O colecție de documente turceşti importante pentru istoria României (1597—1607)*), « Anuarul Institutului de istorie și arheologie „A. D. Xenopol” », Iași, XI, 1974, p. 243).

⁶⁸ Miron Costin, *Letopiseful Țării Moldovei de la Aaron-vodă încoace*, dans *Opere*, éd. P. P. Panaitescu, 1965, p. 18.

⁶⁹ M. Guboğlu, *Paleografia și diplomația turco-osmană*, p. 53.

⁷⁰ *Ibidem*, pp. 70—71.

⁷¹ Sur la signification de la formule, voir Ion Matei, *Quelques problèmes*, I, pp. 73—74 et Tahsin Gemil, *Considérations*, pp. 657—658.

formule déjà employée par les Romains ⁷² et largement répandue dans les engagements d'alliance ou de vassalité du moyen âge ⁷³. La même formule se retrouve dans l'*ahidnâme* accordée par Mehmed II à Etienne le Grand entre 1479 et 1481 ⁷⁴, ainsi que, deux cents ans plus tard, dans les écrits de D. Cantemir, qui nous apprend qu'à l'occasion de l'investiture d'un nouveau prince, à Istanbul, le grand vizir lui disait : « Que nos amis et nos ennemis soient aussi les tiens » ⁷⁵, ce qui peut relever la conservation d'une politique étrangère roumaine, quoique « alignée » sur la politique ottomane. La formule introductive, sobre et concise, est typique pour les *berat's* (que l'on appelle aussi *nişan*) ⁷⁶, à savoir : *nişan-ı humâyun oldur ki (Le signe impérial est que ...)* ⁷⁷. La formule de conclusion, commune aux documents munis du monogramme ou signe impérial (*tuğra*), est : *Şöyle bileler ! (Ainsi soit-il connu !)* ⁷⁸.

En ce qui concerne le contenu, le document confirme à Mihnea II sa nomination — pour la seconde fois — comme voïévode de Valachie, le 28 rebiulevvel 993/30 mars 1585, et lui demande de remplir les engagements suivants : de payer dans les termes prescrits, intégralement et en monnaie non falsifiée, le kharadj de 7.000.000 d'aspres (environ 60.000 ducats ou 90.000 grands thalers autrichiens, au cours officiel d'encaissement du Trésor ottoman) ; d'envoyer chaque année ce qui est convenu, suivant l'usage, aux grands vizirs, au beylerbey de Roumélie et aux autres grands dignitaires de l'État ottoman ; de protéger et de ne point opprimer les raïas (les contribuables) ; de se soumettre à tous les ordres de la Porte et à toutes ses actions à l'étranger (« que tu sois ami des amis et ennemi des ennemis »). Il lui est demandé, en outre, d'être « d'une sincérité totale » (*kemal istikamet üzere*), autre formule rappelant les *ahidnâme's*, étant donné que dans la conception ottomane le sultan n'accorde (unilatéralement) son acte de privilège qu'à condition que le bénéficiaire de sa grâce (*müsta'min*) lui témoigne « amitié et dévouement » (*dostluk ve sadakat*) ⁷⁹. Enfin, le voïévode devait veiller à ce que les marchands venus des « Terres bien gardées » (l'Empire ottoman) ne soient pas entravés dans leurs affaires et à ce que les biens des musulmans morts dans « le vilayet d'Eflak » (la

⁷² Lors de la paix de l'an 102, Trajan demanda à Decebal « de considérer comme amis et comme ennemis les amis et les ennemis des Romains » (Dion Cassius, LXVIII).

⁷³ La lettre d'alliance du 11 février 1450 entre le prince de Moldavie, Bogdan II, et Iancu de Hunedoara renferme l'engagement mutuel « d'être ami des amis de Son Altesse et ennemi des ennemis de Son Altesse ». La même formule se retrouve dans l'acte de 1475 consacrant la soumission à la Porte du khan de Crimée : les Tatares seront « amis des amis du padischah et ennemi de ses ennemis » (cf. K. V. Bazilevici, *Politica externă a statului centralizat rus*, Editura Academiei, Bucureşti, 1955, p. 99). Vers le milieu de l'an de l'Hégire 1013 (30 mai 1604—18 mai 1605—M. M.), les nobles magyars qui voulaient élire prince Bocskay ont envoyé au grand *serdar* Mehmed Pacha des lettres où ils prenaient cet engagement : « Nous serons amis des amis et ennemis des ennemis du padischah islamique » (Mehmed bin Mehmed, *Nuhbet ut-tevârih ve'l ahbar*, dans *Cronici turceşti privind Țările române. Extrase*, vol. I, élaboré par M. Guboglu et Mustafa Mehmed, Bucureşti, 1966, p. 433).

⁷⁴ A. Decei, *Tratatul de pace-Sulhnâme — încheiat între sultanul Mehmed II și Ștefan cel Mare în 1479*, dans « Revista istorică română », vol. XV (1945), fasc. IV, p. 465—494 ; M. Guboglu, *op. cit.*, p. 132, 165 ; M. A. Mehmed, *Documente turcești*, vol. I, p. 5—6.

⁷⁵ D. Cantemir, *Descriptio Moldaviae*, éd. cit., p. 123.

⁷⁶ Halil Inalcık, art. *Imtiyazât* dans *Encyclopaedia of Islam* ², p. 1179.

⁷⁷ M. Guboglu, *Paleografia*, p. 70.

⁷⁸ *Ibidem*.

⁷⁹ H. Inalcık, art. *Imtiyazât*, p. 1179.

Valachie) soient inventoriés et expédiés au « Grand Seuil » (Istanbul) ⁸⁰.

En contrepartie de ces obligations, le sultan assure aux raïas de Valachie « notre due protection » (*vacib el-himayemiz*), car la protection des contribuables est le premier devoir d'un souverain musulman (ou chrétien, d'ailleurs, ainsi que « tranquillité et sécurité » (*emn-u aman*) — autre formule que l'on retrouve dans les « capitulations ». Le sultan assure aussi « défense et protection » (*hifz-u heraset*), obligation fondamentale de la Porte envers les Principautés, le mandataire de la sollicitude impériale étant le prince. L'acte garantit solennellement l'auto-administration du pays, « conformément aux anciennes coutumes », ainsi que la non-ingérence dans les affaires intérieures de la Valachie de la part de tout dignitaire ottoman, quel que soit son rang, l'intangibilité de la terre, des biens, des boyards, de tous les sujets, des filles et des fils du pays, ainsi que nous l'avons déjà montré plus haut. A noter que ce passage ressemble beaucoup à un fragment de l'*ahidnâme*, accordée par Mehmed II à Etienne le Grand : « Etant donné que, vu les conditions susmentionnées (le paiement du kharadj et la soumission du prince aux ordres du sultan — M. M.), il (Etienne — M. M.) aura de très bons rapports avec la Porte de mon empire et se montrera obéissant, alors *ni lui, ni sa fortune, ni son pays ne seront attaqués par moi, ni par mes sandjakbeys, ni par quiconque de mes sujets...* » (souligné par nous — M. M.) ⁸¹. Il convient toutefois de remarquer que, dans l'acte adressé à Mihnea, le sultan ne mentionne plus son engagement de ne pas s'immiscer personnellement dans les affaires du voïévodat chrétien, d'où il ressort — et les documents le confirment — qu'à l'époque de Mihnea II le padischah s'était réservé le droit d'intervenir dans les affaires de la Valachie.

Dans l'ensemble, le document ressemble fort, comme forme et comme contenu, aux « *ahidnâme's* impériales » (au singulier, en turc, *ahidnâme-i humâyun*), désignées comme telles par le texte, accordées à Etienne le Grand durant le dernier quart du XV^e siècle, à Sigismond Bâthory le 20 receb 989/20 août 1581, lors de son accession au trône de Transylvanie ou au prince Gabriel Bethlen, de Transylvanie, en 1614 ⁸².

⁸⁰ Cette clause — ainsi que l'engagement pris par la Porte de ne pas attaquer la Pologne, à condition que ce pays paye son dû au khan de Crimée et laisse tranquilles les Moldaves — figure également dans l'*ahidnâme* accordée au roi de Pologne en 1553 (cf. T. Gokbilgin, *Venedik Doju ve Leh kralına verilen bir kısım ahitnâmelerin şekil ve muhteva bakımından taşıdıkları önem ve tarihi gerçekleri* (L'importance et les réalités historiques que présente une part des *ahitnâme* accordées au doge de Venise et au roi de Pologne, du point de vue de la forme et du contenu), dans « VII. Turk Tarih Kongresi », II. cilt, Ankara, 1973, p. 482.

⁸¹ *Documente turcești privind istoria României*, I, p. 6.

⁸² Une copie de l'*ahidnâme* de 1581 se trouve dans *Muhimme Defteri*, vol. 42, p. 101, doc. 384 (Après le long titre de Murad III, il y est dit que « Batory Jikmond » s'est engagé : à payer un kharadj supérieur à celui de son père, à respecter les villages soumis aux beylerbeys de Timișoara et de Bude, à se comporter humainement avec « la raïa et la beraïa », à avoir soin de la prospérité du pays, etc). Deux *ahidnâme's* de 1614 sont reproduites par Kâtib Celebi dans son *Fezleke* (voir *Çronici turcești*, II, volume élaboré par M. Guboglu, București, 1974, pp. 70—71). Au-delà de quelques différences, inévitables, on est frappé par la ressemblance entre ces documents et l'acte accordé à Mihnea II en 1585 : même formule (*dosta dost ve duşmana duşman*), mêmes obligations de la part du prince (paiement ponctuel et intégral du kharadj et des dons, soumission aux ordres de la Porte), mêmes obligations aussi de la part de la Porte (nomination du prince avec le consentement des raïas, c'est-à-dire du pays, non-immixtion dans les affaires intérieures du pays, défense du pays contre d'éventuelles agressions de l'étranger). Voir aussi Mihai Maxim, dans « Revista de istorie », tome 29, 10/1976, p. 161 f.

L'acte sanctionne, d'une part, les obligations du nouveau prince valaque et, d'autre part, celles de la Porte, mais sous forme d'un *berat* rédigé pour un nouveau voïevode. Il renferme la formule traditionnelle et les expressions typiques des *ahidnâme's*, tout en étant conçu dans son ensemble, à la manière d'un *berat* ou même d'un *hatt-i şerif* (« écrit illustre »), ainsi qu'il est mentionné au-dessus du document (« par *hatt-i humâyun* »). Par conséquent, si du point de vue de son contenu le document représente « une reconnaissance catégorique de l'autonomie de la Valachie »⁸³, du maintien de son entité étatique, quelques dizaines d'années après l'instauration effective de la domination ottomane dans ce pays, par sa forme le document représentera un acte de privilèges (le règne accordé à Mihnea II et la protection du pays par le sultan); *il marque ainsi la transition des ahidnâme's classiques, proprement dites, aux hattichérifs de privilèges, c'est-à-dire des anciens « traités de paix » (actes à caractère international) aux diplômes de privilège (actes à caractère interne).*

En fait, même si ces actes diffèrent par la forme, la diplomatique et leur dénomination d'une époque à l'autre, suivant le degré de dépendance des Pays roumains envers l'Empire ottoman, même si les obligations de ces pays arrivent à dépasser leurs privilèges, néanmoins, *en ce qui concerne leur fonction, on se trouve en présence du même genre d'actes : des actes garantissant les « privilèges » (du point de vue ottoman) ou droits (du point de vue roumain) des voïevodats roumains, qu'il s'agisse du « privilège » d'être laissés en paix par les Ottomans, lors d'une première étape⁸⁴, ou du « privilège » de recevoir aide et protection de l'Empire à une deuxième*

⁸³ Şerban Papacostea, dans « Revista de istorie », tome 28, 1/1975, p. 139.

⁸⁴ Au cours d'une première étape des rapports entre Etats égaux et souverains, les « capitulations » ottomanes — qui, malgré leur aspect formel d'actes de privilèges, tel que l'exigeait la conception islamique sur le droit des peuples — avaient une nuance de traités de paix, ne garantissaient aux Moldaves et aux Valaques que la paix (la non-agression) de la part de l'Empire ottoman, moyennant le paiement du *kharadj*, « rachat en argent de l'oppression » (D. Cantemir, *Descriptio Moldaviae*, éd. citée, p. 271), et éventuellement le droit de commercer dans les territoires ottomans. Pour la Moldavie, cette étape va à peu près du milieu du XV^e siècle (règne de Petru Aron) au début du XVI^e siècle (règne de Bogdan III cel Orb) avec les « capitulations » accordées à Petru Aron en 1456 (*Documente turceşti*, I, doc. 2) et à Etienne le Grand en 1479—1481 (voir note 68). Pour la Valachie, cette étape correspond approximativement à la période 1391/1393—1462, sans que l'on puisse préciser la date ni le contenu d'une *ahidnâme* (I. Matei, *op. cit.*, I^{ère} partie, pp. 70—72). Suivant les informations d'Ibn Kemal (qui mourut en 1535), une telle « convention » (*'ahd*) aurait été conclue après l'expédition du printemps de l'année de l'Hégire 794 (après mars 1392), (Mustafa Ali Mehmed, *Istoria turcilor*, Bucureşti, 1976, p. 127), ce qui confirme la conclusion des recherches de Şt. Ştefănescu, selon lesquelles une réglementation écrite des rapports osmano-valaques a dû avoir lieu vers 1391—1393 (Şt. Ştefănescu, *Ţara Românească de la Basarab I « Inlemeitorul » pînă la Mihai Viteazul*, Bucureşti, 1970, p. 116, note 39). Une *ahidnâme* fut accordée à Mircea l'Ancien en 1415 ou 1417, ainsi qu'à d'autres princes valaques sous le règne de Murad II (I. Matei, *op. cit.*, I, p. 71). Dès cette phase, la Valachie satisfaisait à certaines obligations militaires envers les Ottomans, ainsi qu'il ressort de la participation d'Alexandru I^{er} Aldea à l'expédition de Murad II dans Ţara Bârsei, de l'été 1432, et de celle de Vlad Dracul à la nouvelle expédition ottomane en Transylvanie, de août 1438. (Voir Virgil Ciociltan, *Intre sultan şi împărat: Vlad Dracul în 1438* (Entre le sultan et l'empereur : Vlad Dracul en 1438, « Revista de istorie », tome 29, 11/1976, pp. 1767—1789).

Ces obligations avaient toutefois pour origine — compte tenu de la formule *dosta dost ve dîşmana dîşman* — plutôt une alliance qu'une soumission proprement dite.

étape⁸⁵ ou encore du « privilège » de conserver leur ancienne autonomie, à une troisième étape⁸⁶ celle où se situe notre document. C'est pourquoi

⁸⁵ Au cours de la deuxième étape des rapports osmano-roumains, les « capitulations » renouvelées expriment des rapports de vassalité des Pays roumains vis-à-vis de l'Empire ottoman (D. Cantemir, *Descriptio Moldaviae*, éd. cit., pp. 52—53, 136—137, 178—179, 270—271 ; idem, *Istoria Imperiului otoman*, traduction roumaine par I. Hodoș, I, București, 1876, pp. 271—273, 275, note 40). Elles stipulent, outre le paiement régulier du kharadj, des obligations militaires nettes, peut-être aussi des obligations d'autre nature. En ce qui concerne la Valachie, l'orientation proturque des grands boyards et l'influence politique de la Porte deviennent de plus en plus manifestes. Cette étape va du règne Bogdan III, pour la Moldavie, et de l'année 1462, pour la Valachie, jusque vers le milieu du XVI^e siècle. La vassalité de la Moldavie, qui est entré dans la tradition, trouve sa confirmation dans les documents d'archives récemment mis au jour (Tahsin Gemil, *Din relațiile moldo-otomane în primul sfert al veacului al XVI-lea (pe marginea a două documente din arhivele din Istanbul)*, « Anuarul Institutului de istorie și arheologie „A. D. Xenopol” », Iași, IX, 1972, pp. 133—145). Selon ces documents, le prince de Moldavie transmet en 1511 à la Porte des informations sur la situation militaire des pays chrétiens voisins et, en 1521, se déclare « l'esclave de la Porte ». Il se pourrait que Bogdan III (1504—1517) ait reçu une « capitulation ». En tout cas, nous savons que son successeur, Ștefăniță, « a montré ses *ahidnâme*'s », à un officiel turc chargé d'établir la frontière entre la Moldavie et les *kaza*'s ottomanes voisines (Mustafa Ali Mehmed, *Istoria turcilor*, p. 129). Petru Rareș a peut-être reçu, lui aussi, un tel acte, car Ioan Zăpolya déclarait en 1538 dans une lettre adressée à Kanuni Sultan Suleyman, que le prince de Moldavie « a transgressé l'*ahidnâme* » (communication faite par le pr Tayyib Gokbilgin, le 11 mai 1970, au II^{ème} Congrès international d'études sud-est européennes d'Athènes, en marge de la communication de M.M. Alexandrescu-Dersca Bulgaru : *L'origine et l'importance historique des hattichérifs accordés aux Principautés roumaines*, thème-cadre 6-Privilèges et franchises...). Pour ce qui est de la Valachie, l'année 1462 est restée dans la conscience des générations ultérieures comme la date de la reconnaissance de la suzeraineté turque : en 1601 les boyards valaques soulignaient que 140 années se sont écoulées depuis lors (Ion Matei, *op. cit.*, I, p. 67). D'après certains indices documentaires, des *ahidnâme*'s ont pu être accordées à Radu le Grand (fin du XV^e siècle) (cf. M. A. Mehmed, *op. cit.*, p. 129 ; I. Matei, *art. cit.*, I, p. 71). De même, une *ahidnâme* a probablement été accordée (ou plutôt renouvelée) à Neagoie Basarab ou à l'un de ses successeurs (I. Matci, *art. cit.*, I, p. 72).

⁸⁶ Au cours d'une troisième étape, les « capitulations » accordées aux princes de Moldavie ou de Valachie expriment des rapports d'assujettissement (D. Cantemir, *Descr. Mold.*, pp. 270—271) des Pays roumains à l'Empire ottoman. L'étape commence après 1538 année cruciale pour les trois pays roumains en ce qui concerne leurs rapports avec la Porte. Șt. Andreescu croit que pour la Valachie l'année décisive a été 1559, lorsque « prend fin le troisième règne de Mircea Ciobanu et que son fils Petru cel Tânăr monte sur le trône, circonstance qui a marqué la défaite totale des boyards hostiles à Mircea et à la ligne proturque qu'il avait adoptée » (*Limitele cronologice ale domnației otomane*, « Revista de istorie », tome 27, 3/1974, pp. 409—410). Cependant, cette victoire est elle-même placée sous le signe des changements profonds dans les rapports de force qui se sont produits dans l'est et le sud-est de l'Europe après la « paix éternelle » polono-ottomane de 1525 et le désastre magyar de Mohács (1526), ainsi qu'après la campagne décisive du Suleyman en Moldavie, de 1538. Il faut tenir compte également des aspects économiques : l'accroissement massif du kharadj et les premières obligations commerciales envers Istanbul datent d'avant 1559 et d'après 1538, d'après des nouveaux documents turcs. Pour cette étape, qui couvre la plus grande partie des relations de la Moldavie et de la Valachie avec l'Empire ottoman, on connaît — même si elles ne présentent plus la forme classique des *ahidnâme*'s — les « capitulations » suivantes : pour la Moldavie, l'acte accordé à Ștefan Lăcustă en 1538 *Tarih-i Peçevi* (Histoire de Peçevi), dans *Cronici turcești*, I, p. 480—481 ; voir aussi N. Beldiceanu, *Problema tratatelor Moldovei cu Poarta în lumina Cronicii lui Peçevi*, « Balcania », V, 1, București, MCMXLII, p. 407 ; celui accordé à Icremia Movilă vers 1598—1599 (ainsi qu'il ressort du passage cité plus haut de Miron Costin) ; le *berat* accordé à Al. Iliș en 1620 (Alimed Feridun Ruxanzade, *Munș'at es-selâtin* (Correspondance des sultans), II, Istanbul, 1265/1849, pp. 398—399 et A. Antálffy, *Munș'at al-Salatın al lui Ahmed Feridun Ruxanzade et-tevki, ca izvor pentru istoria românilor*, « Buletinul Comisiei istorice a României », XIII, București, 1934, pp. 13—16) ; pour la Valachie : le document donné à Mihnea II en 1585, peut-être un *hattichérif* pour Michel le Brave ; pour les deux pays, voir également les *hattichérifs* accordés par Abdulhamid I et Selim III entre 1774—1802, surtout des *hattichérifs* de 1774, 1791 et 1802, et le *sened* de 1783 (toute la bibliographie dans M. Guboglu, *Paleografia*, p. 17).

nous estimons qu'autant les *ahidnâme's* que les *berat's* et les *hattichérifs* peuvent être englobés *conventionnellement* dans la même catégorie d'actes (ou de « capitulations ») ⁸⁷.

Du reste, les formes extérieures et les dénominations de ces actes peuvent facilement être confondues. Ainsi, l'acte émis par Mehmed II pour Petru Aron en 1456 a été considéré pendant un certain temps comme un simple privilège commercial (comme si les capitulations ottomanes classiques, telles que celles accordées à Venise et à la France, n'avaient pas été en premier lieu elles aussi des privilèges commerciaux), tandis que celui accordé par le même sultan à Étienne le Grand a été considéré à un moment donné par son éditeur comme un firman ou un ordre (*hüküm*), quoique les deux documents aient un caractère indubitable de traités de paix, c'est-à-dire d'*ahidnâme*. Récemment, le pr Halil Inalcık a montré que les *ahidnâme's*, « comme tout acte de privilèges, étaient rédigés suivant la forme des *berat's* (appelés aussi *nişan*) » ⁸⁸ et que, lorsqu'il y avait des points (ou des articles) supplémentaires à ajouter aux « capitulations » (*ahidnâme*) accordées aux États européens, on le faisait par voie de *hattichérifs*, lesquels étaient ensuite inclus dans les « capitulations » renouvelées ⁸⁹; ou bien ces « capitulations » pouvaient revêtir tout simplement la forme des *hattichérifs*; par exemple, en 1634, le sultan a reconnu le comte de Césy comme ambassadeur du roi de France *par un hattichérif*, quoique ce fut une affaire de politique étrangère ⁹⁰. Cette préférence pour les *hattichérifs* a été relevée par Mithat Sertoğlu à partir du règne de Murad III (1574—1595) : jusqu'alors les *hattichérifs* n'étaient émis que très rarement et seulement pour un nombre restreint de problèmes, mais à partir du règne de Murad III ils se multiplient considérablement et comprennent un large éventail de domaines ⁹¹.

Remarquons, en outre, que les *ahidnâme's* accordées à la Transylvanie ont évolué eux aussi, au XVII^e siècle, dans le sens des *berat's* de nomination des princes, tout en conservant dans le texte leur ancienne dénomination ⁹².

De toute façon, *au-delà des formes et de la dénomination de ces « capitulations »*, qui ne représentent après tout qu'un aspect secondaire du

⁸⁷ Certes, les *ahidnâme's* et les *hattichérifs* ne doivent pas être confondus comme forme et, dans quelque mesure, comme contenu, mais G. G. Florescu a raison de leur assigner la même fonction juridique (*L'aspect juridique des khatt-i chérifs. Contributions à l'étude des relations de l'Empire ottoman avec les Principautés Roumaines*, « Studia et Acta Orientalia », I, Bucarest, 1958, p. 146). La fonction de « instruments de réalisation des relations internationales » des *hattichérifs* a été confirmée aussi par le pr H. Inalcık (cf. note 81). Voir aussi I. Matei, *art. cit.*, II, pp. 83—84, n. 7.

⁸⁸ H. Inalcık, *İmtiyazât*, p. 1179. Voir, par exemple, les *ahidnâme's* de 1580 et 1601, accordées aux Anglais et nommées dans le texte tant *nişan* que *ahidnâme*; publiées par A. N. Kurat : *Türk-İngiliz munasebelerinin başlangıcı ve gelişmesi (1553—1610)* (Le début et le développement des relations turco-anglaises...), Ankara, 1953, pp. 182—186 et 204—208.

⁸⁹ H. Inalcık, *İmtiyazât*, p. 1179.

⁹⁰ *Ibidem*, p. 1180.

⁹¹ Mithat Sertoğlu, *Resimli Osmanlı Tarihi Ansiklopedisi* (Encyclopédie illustrée de l'histoire ottomane), Istanbul, 1958, p. 136.

⁹² Ainsi, le 13 zilkade 1063/1 septembre 1653, les « aïans » de Transylvanie et jusqu'au prince Gyorgy Rákóczi II lui-même sollicitaient à la Porte une *ahidnâme*, ainsi que les insignes du pouvoir (drapeau, queue de cheval, marse d'armes, cheval et sabre) pour leur élu, Francisc Rákóczi, le fils du prince régnant (TKSMA-Istanbul, nos. 6462 et 5809, DGAS-Bucureşti, microfilme Turcia, rouleau 4, c. 296—297 et 311).

problème, ce qui importe vraiment c'est que ces actes, qui confirment les droits autonomes de la Moldavie et de la Valachie vis-à-vis de la Porte, n'ont pas cessé d'être accordés au milieu du XVI^e siècle (lorsque la domination ottomane a été effectivement instauré dans ces pays). Bien au contraire, même si ce n'était plus sous la forme d'*ahidnâme*⁹³, ils ont continué à être accordés sous forme de *berat* et de *hattichérifs*, modification qui marque l'existence d'une nouvelle réalité historique, d'une nouvelle étape dans les relations entre l'Empire ottoman et les Pays roumains. Quant à leur contenu, ils continuent à remplir le même rôle historique : actes garantissant les droits des Pays roumains par rapport à la Porte. Ce qui, de toute manière, nous semble essentiel, c'est le fait que ces actes existaient et que les Roumains pouvaient les invoquer pour réprimer les abus des Ottomans et, plus tard, dans la rédaction des boyards roumains de 1772⁹⁴, sur la base d'une réalité historique — de s'en servir « comme moyens de défense contre les tendances expansionistes de l'étranger, dans le cadre de la lutte pour la création d'un État roumain unitaire et indépendant »⁹⁵, réussissant à les imposer comme actes de droit international.

Du reste, pour peu que l'on analyse les *circonstances* dans lesquelles ces actes garantissant les droits autonomes des Pays roumains vis-à-vis de la Porte furent émis, on constate que la Porte a été, en fait, obligée de les émettre à des moments critiques, lorsque sa domination dans ces pays était contestée, soit qu'elle fût réellement affaiblie par la lutte des Roumains pour la sauvegarde de leurs droits légitimes, soit que le contexte international fût propice à cette lutte. Ainsi, pour ne nous référer qu'à la seconde période de l'histoire des « capitulations », on s'aperçoit que l'acte de 1538 reconnaissant les droits de la Moldavie fut émis à la suite de la lutte antiottomane de Petru Rareș ; celui de 1585, après la tentative de révolte du prince de Valachie Petru Cercel (qui s'enfuit en Transylvanie en avril 1585) ; celui de 1598—1599 (la date précise reste encore à établir) fut accordé à Ieremia Movilă lors de la guerre antiottomane menée par Michel le Brave, à laquelle avaient pris part deux des prédécesseurs de Ieremia Movilă sur le trône de la Moldavie (le prince Aron et Ștefan Răzvan) ; l'acte de l'automne 1620 fut accordé à Alexandru Iiaș à la suite de la révolte antiottomane de Gaspar Grațiani, etc. Il semble, de même, que l'Empire ottoman ait dû tenir compte aussi de la situation internationale : en l'espèce, de celle créée par son conflit avec l'Iran (1578—1590) ; d'autres fois, de la nature de ses rapports avec la Pologne et l'Empire des Habsbourg.

Pour conclure, nous soulignerons que l'importance de l'acte de 1585 — que nous pouvons classer, à la lumière des considérations ci-dessus,

⁹³ I. Matei, *art. cit.*, I, p. 72. Et M. Mehmed considère que « ultérieurement elles (les *ahidnâme's*) sont tombées en désuétude » (*Istoria turcilor*, p. 129). Pour la Transylvanie, des *ahidnâme's* ont encore été accordées en 1571, 1581, 1608, 1614, 1631, 1649. Les différences entre les actes réglementant les rapports de la Porte avec les trois pays roumains (Moldavie et Valachie, d'une part, Transylvanie de l'autre) sont significatives pour les positions respectives des parties.

⁹⁴ Voir, par exemple, D. A. Sturdza-C. Colescu-Vartic, *Acte și documente relative la istoria Renașterii României*, vol. I, București, 1888, pp. 1—8.

⁹⁵ Șt. Ștefănescu, *op. cit.*, pp. 139—140 ; voir aussi M. M. Alexandrescu-Dersca, *Rolul hatîșerifulor de privilegii în limitarea obligațiilor către Poartă (1774—1802)*, « Studii », 1958, XI, 6, p. 103 et suiv.

dans la catégorie des « capitulations »⁹⁶ — réside dans le fait que, d'une part, du point de vue de la forme, il marque la transition des *ahidnâme*'s aux hattichérifs de privilèges⁹⁷ et que, d'une autre part, du point de vue du contenu, il prouve une fois de plus, à côté des autres actes officiels de la Porte de la seconde moitié du XVI^e siècle signalés dans notre exposé, *l'authenticité du contenu* des textes de 1772, authenticité d'ailleurs reconnue par le délégué officiel de la Porte à la Conférence de Paris, du 10 août 1858. Ainsi, nous souscrivons à l'opinion formulée par le pr. Ștefan Ștefănescu, à savoir que « dans la rédaction du XVIII^e siècle des „capitulations”, les auteurs sont partis de situations de fait réelles, que la tradition historique a conservées, transmises et parfois complétées d'éléments spécifiques, propres à certaines périodes, mais qui n'en reposent pas moins sur un indéniable fonds historique réel »⁹⁸; nous ajouterons seulement que, même si cette rédaction ne respecte pas exactement les formes spécifiques de la diplomatie turco-osmane et les normes du droit islamique⁹⁹ — elle est néanmoins *fondée sur des actes réels et officiels de la Porte*¹⁰⁰, ainsi que nous l'avons démontré; sur des actes reconnaissant la pleine auto-administration des Principautés.

⁹⁶ La preuve qu'il en est bien ainsi, c'est qu'en 1583, donc peu avant 1585, le prédécesseur de Mihnea, le voievode Petru Cercel, invoquait à Istanbul les « capitulations » (I. Matei, *Quelques problèmes*, I, p. 67), que Mihnea allait obtenir par l'acte de 1585. Notons par ailleurs qu'un étranger de passage en Valachie au XVIII^e siècle, le Français Jean-Claude Flachet, marchand important auprès du Palais Impérial, écrivait à propos de Constantin Mavrocordat : « toutes les fois qu'il manque d'exactitude à payer le tribut qu'il doit à la Porte, (...) ou de *fidélité aux capitulations*, il doit s'attendre à être déposé, et souvent même est-il en danger de perdre la tête » (souligné par nous — M. M.). (N. Iorga, *Știri nouă despre biblioteca Mavrocordașilor și despre viața muntenească în timpul lui Constantin vodă Mavrocordat*, dans « Analele Academiei Române, Mem. Sec. Ist. », S. III, tom. VI (1926), pp. 153—154. En ce qui concerne la Moldavie, le Français de La Croix — tout comme le chroniqueur roumain Gr. Ureche — savait en 1676 que Bogdan III s'était soumis de son plein gré au sultan « moyennant un tribut annuel, établi sur la base des capitulations » (Fr. Babinger, *O relațiune neobservată despre Moldova sub domnia lui Antohie Vodă Russet (1676)*, « Analele Acad. Rom. Mem. Sect. Ist. » S. III, t. XIX, 1937, pp. 122—136). Même les hattichérifs émis par Selim III étaient désignés par le *kapu kehaya* de Constantin Ipsilanti comme « les dernières capitulations de la province de Valachie avec la Porte » (I. Matei, *op. cit.*, II, pp. 83—84, note 7).

⁹⁷ Ion Matei a également remarqué que « la persistance des formulations empruntées aux anciens *'ahdnâme* peut encore être observée au début du XVII^e siècle dans les documents de nomination des voievodes de la Moldavie » (*op. cit.*, I, p. 72). Aujourd'hui, on est en droit d'affirmer que cette situation est valable aussi pour la Valachie pendant le dernier quart du XVI^e siècle. De même, M. A. Mehmed a souligné que quoique les *ahidnâme*'s fussent tombées en désuétude, « leurs éléments ont été englobés peu à peu dans une série de firmans spéciaux, de règlements, nommés *nizam* », (*Istoria turcilor*, p. 129).

⁹⁸ Șt. Ștefănescu, *op. cit.*, p. 117.

⁹⁹ Voir : H. Inalcık, art. *Imtiyazât*, EI², pp. 1179—1180; G. G. Florescu, *art. cit.*, pp. 121—147; I. Matei, *op. cit.*, I—II; M. A. Mehmed, *op. cit.*, p. 163; M. Khadduri, *War and Peace in the Law of Islam*, The John Hopkins Press, Richmond, Virginia (USA), 1955, chap. XVII, *Status of the Dhimmis*, pp. 196—198; chap. III, *The Muslim Law of Nations*, pp. 42—51 et chap. V, *The Doctrine of Jihad*, pp. 55—73; Du Chaurroy, *Législation musulmane sunnite, rite hanéfi*, 6^{er} article (sur *aman*), dans « Journal Asiatique », IV^e série, tome XVIII (sept.—octobre 1851), pp. 298—314, etc.

¹⁰⁰ Cette opinion a été exprimée aussi par N. Beldiceanu (*op. cit.*, pp. 393—407), A. Decei (*op. cit.*, pp. 465—494), M. M. Alexandrescu-Dersca (*Rolul hatticherifurilor*, p. 104, note 1), M. Guboșlu (*Paleografia*, p. 17), M. Mehmed (*Istoria turcilor*, p. 128), I. Matei (*Quelques problèmes*, I, pp. 66—77) et par les professeurs turcs Tayyib Gokbilgin (Athènes, mai 1970) et Halil Inalcık (Ankara, septembre 1970, au VII^{ème} Congrès d'histoire turque).

ANNEXE

(Başbakanlık Arşivi, İstanbul, fonds *Malyeden Müdevver Defterleri*/ Registres émanant des Finances, no. 17.932, pp. 11—12, *berat* ou *nişan* accordé à Mihnea II le 22 ramazan 993/17 septembre 1585, lui confirmant pour la seconde fois le trône de la Valachie, le 28 rebiülevvel 993/30 mars 1585; Mihai Maxim, *Culegere de texte otomane. Fasc. I. Izvoare documentare și juridice* (Recueil des textes ottomans, Fasc. I. Sources documentaires et juridiques, Centrul de Multiplicare al Universității din București, București, 1974, doc. 14, pp. 62—68).

Texte:

* Ba hatt-ı humâyun

Yazıldı

Nişan-ı humâyun oldur ki vilâyet-i Eflâk voyvodası iken mürd olan Aleksandre'nin (2) oğlu olub sabık Eflâk voyvodası olan vâk'î Mihne'nin mınnet-i mezid-i inâyetim (3) zuhura getirub 993 rebiulevvelinin yirmi sekizinci gününde sana yine Eflâk voyvodahğın (4) yetmiş kerre yüz bin akçe ile tevcih ve tâyin edub bu berat-ı humâyunu (5) verdum ve buyurdum ki beyd-el-yevm emrim mucebince vilâyet-i mezbureye voyvoda olub (6) Dergâh-ı Mu'allâma ubudiyeti ve idâ-i hizmet lâzımsa sermâye-i devlet bilüb (7) hıfz-u heraset-i memleket ve emn-u âman-ı râyet babında enva-i ikdam ve ihsan-ı ihtimamet (8) zuhura getüre ve vilâyet-i mezbureden tâyin olunan haraçların sal-ı be-sal bi-kusûr (9) ve lâ-kesûr sahîh-el-vezn kâmil ayâr vaktinde irsal edub ihmalden hazer eyliye (10) ve bundan gayri verilugelen nesneleri dahi bi-kusûr vaktiyle vere ve vüzerâ-i (11) izâm ve Rumeli beğlerbeğisine ve sayir erkân-ı devlete sal-ı be-sal verilugelen âdet (12) uslub üzere her birine ida ede ve vilâyet-i mezbure şemsirimiz tehz (?) te'sirimiz ile (13) feth olunmuşdu. Memleket vacib el-himâyemizdir reayası dahi haraç-guzârlarımdır (14) bir ferde zulüm ve te'adi olunduğuna ihtam yokdur ve vilâyet-i mezburenin kadımı (15) âdet ne ise anugele amel olunub reayasına âsla zulüm ve te'adi olunmıya (16) (ve)⁺ vilâyet-i mezburenin beğleri ve lofofetleri ve bolarları ve kinezleri müşarileyhi (17) (...) + emr-i humâyunumla voyvoda bilüb ferman-ı şerifime muvafık umurde (18) (ita)⁺ at edeler ve mezbur voyvoda hükümlerin ki Yüce Dergâhımdan sâdır olan (19) (ev)⁺ âmir-i 'aliyeme rayet eyliye emrime imsal üzere Hızâne-i 'Amîreme (20) (vuzerâ-i) izâma ve Rumeli beğlerbeğisine ve sayir erkâna veregeldüğü (21) nesneleri vakti geçürmiye bi-kusûr verüb *dosta dost ne düşmana düşman olub* (22) ve Dergâh-ı Mu'allâmdan irsal olunan evâmir-i şerifeye iznal eyliyüb kemal (23) istikanet üzere olâ ve vilâyet-i Eflâka gelüb renberhik edenlerin mallarına (24) ve canlarına vech-i âfet alucak kimesne dâhil ve taaruz etmiyüb incide ve rahmete verüb (25) uşandırımıya kemal emn-u aman üzere olâlar ve vüzerâ-i alim ikdamından (26) ve beğlerbeğilerimden ve beğlerimden ve Bab-ı Saadetim kullarından ve gayiriden âsla ve katlyyen (27) Eflâk vilâyetine ve beğlerine ve lofofetlerine ve bolarlarına ve kinezlerine ve reayasına (28) ve oğullarına ve kızlarına ve ... (?) ve sayir emval ve esbablarına dahil ve taaruz etmiyeler (29) ve Memâlik-i Mahrusem'den eğer reaya ve tüccardan vilâyet-i Eflâka varub vefat edenlerün (30) varisleri anda hazır bulunur ise metrukâtı anda teslim ede ve varisleri hazır bılunmazsa (31) ... (?) müşarileyh voyvoda ... (?) defter edub her ne ise yarar adamı (32) Dergâh-ı Muallama gondere.

Şöyle bileler ! *

+Coupure dans le document.

Traduction:

* Par hatt-ı humâyun

Il a été écrit

L'insigne impérial (*nişan-ı humâyun*)¹⁰¹ est le suivant : pour marquer ma haute faveur envers le voievode Mihnea¹⁰², fils d'Alexandru¹⁰³, mort pendant qu'il était prince du vilâyet d'Eflâk,

¹⁰¹ De Murad III (1574—1595).

¹⁰² Mihnea II « Turcîtul », second règne (1585—1591).

¹⁰³ Alexandru II Mircea (juin 1568—sept. 1577, avec un intermezzo Vintilă : mai 1574).

et qui a été auparavant lui-même voïévode d'Eflak¹⁰¹, je lui ai accordé le 28 rebrülevvel 993¹⁰⁵, de régner sur la Valachie (*Eflak voyvodalıđı*), avec (l'obligation de payer annuellement) 70 fois 100.000 aspres¹⁰⁶, je lui ai donné ce *berat* impérial (*berat-ı humâyun*) et j'ai ordonné comme suit : étant prince du susmentionné vilayet selon mon magnifique ordre, qu'il se montre soumis envers mon Haut Seuil (*Dergâh-ı Muâllam*), et s'il est nécessaire d'accomplir un service, qu'il connaisse les possibilités de l'Etat (*sermâye-i devlet*)¹⁰⁷; quant à la défense et à la protection du pays et à la tranquillité et à la sécurité (*emn-u aman*) de ses sujets, qu'il fasse preuve de diligence sous tous les rapports et d'un grand zèle. Qu'il envoie chaque année du susmentionné vilayet le *kharadı* établi (pour les infidèles) sans manque, en monnaie non rognée, dans les proportions (d'or et d'argent) convenables, avec le poids entier et à temps, qu'il se garde bien de toute négligence à ce sujet et, en outre, qu'il donne, à temps et sans manque, ce que la coutume veut que l'on donne (à la Porte). Qu'il paye chaque année aux grands vizirs et aux autres dignitaires (de l'Etat) ce qu'il est convenu de donner à chacun, selon la coutume. La dénommé vilayet a été conquis au tranchant de notre sabre et le pays se trouve sous nôtre due protection et ses sujets (*raıyası*) me payent le *kharadj*. Il n'existe aucune raison pour que même un seul individu soit opprimé. Et quelles qu'aient été les anciennes coutumes dudit vilayet, que le susnommé agisse selon elles et qu'il n'existe aucune vexation et aucune oppression pour ses sujets.

Que les princes (*beğler*), les logothètes (*logofeller*), les boyards (*bolartlar*) et les knèzes (*kinezler*)¹⁰³ dudit vilayet reconnaissent le dénommé (Mihnea) pour voïévode, nommé par mon ordre impérial, et qu'ils se soumettent à lui en tout ce qui est conforme à mon illustre firman. Et que le dénommé voïévode se soumette à mes hauts ordres, qui émanent glorieusement de mon Honoré et Haut Seuil, qu'il agisse suivant mon ordre qu'il donne ce qui est donné habituellement à mon Trésor Impérial (*Hızane-i 'Amire*) et aux grands vizirs (*vuzera-i izam*) et au beylerbey de Roumélie et aux autres dignitaires, qu'il le leur donne à temps et sans manque.

Que (le dénommé prince) soit ami de (mes) amis et ennemi de (mes) ennemis (*dosta dost ve dusmana dusman olub*) et qu'il se soumette à mes illustres ordres envoyés de mon Haut Seuil, qu'il soit d'une honnêteté absolue (*kemal istikamet uzere ola*).

Que personne ne touche à la marchandise ou à la vie de ceux qui viennent pour des affaires commerciales dans le vilayet d'Eflak, ne leur cause le moindre désagrément ou dommage, ni ne les mécontente, mais qu'ils soient pleinement en paix et sécurité (*kemal emn-u aman uzere olalar*).

Que personne parmi mes vizirs, ni parmi les beylerbeys, ni parmi les dignitaires de ma Porte du Bonheur (*Bab-ı Saadetim*), ni parmi d'autres catégories ne touchent jamais et de quelque façon que ce soit (*asta ve katıyyen*) au vilayet d'Eflak, ni à ses beys, ni à ses logothètes, ni à ses boyards, ni à ses knèzes, ni à sa raïa, ni à ses fils et à ses filles, ni à...¹⁰⁹ ses marchandises et à ses biens.

Et qu'il vient dans le vilayet d'Eflak des raïas ou des marchands (*tuccar*) de mes Pays bien gardés (*Memâlik-i Mahrusem*)¹¹⁰ (et s'ils y meurent), alors, s'il y a là-bas des héritiers des défunts, que l'héritage leur soit remis, et s'il n'existe pas d'héritiers, (alors), que par les soins du susmentionné (voïévode) on dresse un inventaire (des biens laissés par le mort), qu'on les consigne dans le *defter* et que l'on envoie tout ce qu'il y aura par un homme capable à mon Haut Seuil¹¹¹.

Ainsi soit-il connu (*şoyle bileler*)!

¹⁰⁴ Entre les années 1577—1583. Au XVI^e siècle, *vilâyet* (utilisé également pour la France ou la Pologne) ne désignait obligatoirement « province », mais « pays », « contrée ».

¹⁰⁵ 30 mars 1585.

¹⁰⁶ 7.000.000 aspres. Détails chez Mihai Maxim, *Culegere de texte olomane*, doc. 14, p. 67, note 5.

¹⁰⁷ *Sermâye-i devlet* signifie textuellement « le capital de l'État ». Cependant, bien que le terme *sermâye* fût employé au XVI^e siècle, par exemple pour désigner le fonds de réserve pour l'approvisionnement d'Istanbul (10.000 pièces d'or prélevées sur les juifs de la capitale), on ne saurait lui attribuer le sens de « capital » dans l'acception moderne du terme.

¹⁰⁸ S'agit-il d'une confusion avec les Vlaques balkaniques? La présence dans le texte de ce *kinezler* est difficile à expliquer.

¹⁰⁹ Lecture difficile.

¹¹⁰ L'Empire ottoman (bien-gardé par Allah et padischah).

¹¹¹ Pour l'héritage des sujets ottomans morts en Valachie, voir aussi l'ordre de Süleyman Kanunı adressé au prince de ce pays Petru cel Tânăr, du 11 şaban 967/7 mai 1560 (publié par Mihai Maxim, dans « Fontes Orientales », III, Moscou, 1974, pp. 260—262, doc. 2).

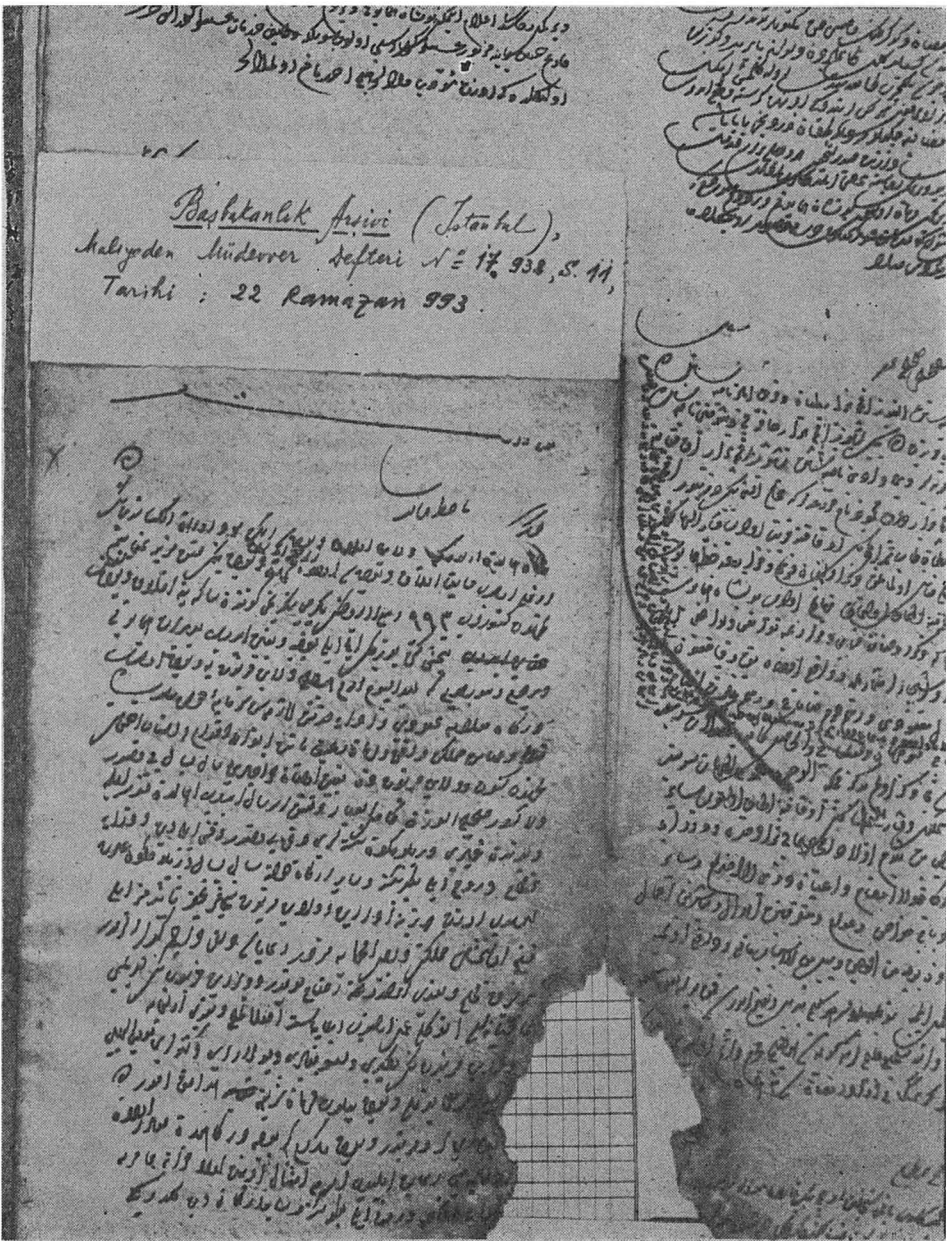


Fig. 1. — Première partie de l'acte adressé à Mihnea II, prince de Valachie, le 22 ramazan 993/17 septembre 1585 (Başbakanlık Arşivi, Istanbul, fonds M.M.D., no 17.932, p. 11).

نستبرای و نه بر سید به بقدر زیوریت و درت حریز و همند غرضش اندک
 و درگاه سلطنته از سال لطفه در بدو تر می بقضا او ایستد محالها
 له تمام از روز او و در این لحظه کلید بجز آنکه بر بنده گمانند
 و با بدین و دیگر هم ایستد کتبه و غیره ایستد به غمز و در غیره ایستد
 او نیز بر می محال که بخواهد از سال لطفه او روزی عالمقدر است
 و دیگر بیک از نونه در بقدره و بنابر سایر حقانند در عقیده او سللا و کلف
 لطفه و کفته و نهایه و بنوعی فایده و بولاد در وقت آید در عیال
 و در دخل و غیره از ذکر آید و سایر احوال او ایستد به غیره کتبه که
 و در کتبه و در کارهای دیگر کرده و بفرید لطفه و در روز و شبانه در
 و در ندر اینها و فرموده ایستد حقانند از تمام اینها و در از ندر اینها و بفرید
 کتبه و در روز و در اینها ایستد کتبه و در روز و شبانه در
 درگاه سلطنته که ندرت می بیند بولاد

و الله اعلم بالصواب
 ۷ ص ۱۹

نشاء عامه لو که در روز بپای
 و بگویند که در روز او طوری
 که از ندر اینها در روز او
 و در روز او ایستد کتبه
 و در روز او ایستد کتبه

۲ ص ۱۱
 ع الحی
 ع الحی
 ع الحی

باستانlık Arşivi (İstanbul)
 Kalyeden Süddever defteri N = 17.932, s. 11
 Tarihi : 22 Ramazan 993

مستبرای و نه بر سید
 باستانlık Arşivi

نشاء عامه لو که در روز بپای
 و بگویند که در روز او طوری
 که از ندر اینها در روز او
 و در روز او ایستد کتبه
 و در روز او ایستد کتبه

Fig. 2. — Deuxième partie de l'acte adressé à Mihnea II le 22 ramazan 993/17 septembre 1585 (Başbakanlık Arşivi, Istanbul, fonds M.M.D., no 17.932, p. 12).

LES INSIGNES DU POUVOIR. CONTRIBUTION À L'HISTOIRE DU CÉRÉMONIAL DE COUR ROUMAIN

CORINA NICOLESCU

Grâce au grand nombre de portraits des princes roumains, représentés dans les tableaux votifs peints dans des monastères et les chapelles de leurs résidences, ou exécutés sur certaines œuvres de broderie et enluminure, nous connaissons d'une manière précise l'aspect du costume d'apparat, pourvu souvent des insignes symbolisant le pouvoir¹. Les sources écrites nous offrent aussi des informations précieuses sur le cérémonial du couronnement et de l'investiture, objet d'une étude précédente, dans la même revue². En suivant l'évolution des insignes du pouvoir, nous avons constaté, à partir du XIV-e siècle jusqu'au début du XIX-e siècle, quelques modifications, qui correspondent aux mêmes étapes historiques, évidentes quand on étudie le cérémonial de l'investiture, modifications que nous avons déjà soulignées dans notre histoire du costume de cour³ et dans l'article cité.

La première étape est celle de l'indépendance des Pays roumains — la Valachie et la Moldavie —, qui dure jusqu'au milieu du XVI-e siècle; la suivante, qui correspond à la période des rapports de vassalité envers l'Empire ottoman, est continuée, au XVIII-e siècle, par l'étape « phanariote », où des Grecs nobles ou riches du Phanar, surtout dragomans et kapu-kéhaia de la Sublime Porte, étaient désignés comme princes de Valachie et de Moldavie, directement par le Sultan. Présenter les principaux insignes du pouvoir — *l'étendard*, *la couronne* et *la chlamyde* — au cours des XIV-e — XVI-e siècles, la plus significative de ces étapes pour l'idée monarchique des princes roumains, constitue l'objet du présent article. Dès le début de notre étude, nous devons remarquer que nous sommes mieux renseignés, grâce aux sources iconographiques sur les vêtements d'apparat et les attributs du pouvoir en Valachie au XIV-e siècle, cependant que pour la même époque, les renseignements sur le

¹ N. Iorga, *Domnii români după portrete și fresce contemporane* (Les princes roumains selon les portraits et les fresques contemporaines), Sibiu, 1930, XV p. + 221 pl.; idem, *Portretele doamnelor române publicite de...* (Les portraits des princesses roumaines), București, 1937, XXXV p. + 85 pl. + V p.; idem, *Portretele lui Constantin Brâncoveanu și ale familiei sale* (Les portraits de Constantin Brâncoveanu et de sa famille), « Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice », 1915, VIII, p. 49—53 + 4 fig.

² Corina Nicolescu, *Le couronnement «incoronarea». Contributions à l'histoire du cérémonial roumain*, RÈSEE, 1976, no. 4, p. 647—663.

³ Idem, *Istoria costumului de curte în Țările Române. Sec. XIV—XVIII* (Histoire du costume de cour dans les Pays Roumains. XIV-e — XVIII-e siècles), București, 1970, p. 128, p. 135; idem, le succinct chapitre sur les Insignes du pouvoir dans les Pays Roumains, dans *Reallexikon zur Byzantinischen Kunst*, Stuttgart, 1975, III, fasc. 20, col. 492—494.

costume des princes régnants à l'Est des Carpates nous manquent. En échange, en Moldavie, de nombreux tableaux votifs appartenant au XV^e et au XVI^e siècles, nous offrent une riche documentation sur le costume de cette étape.

Les princes roumains — *domnii* — recevaient comme attributs du pouvoir les pièces suivantes : l'étendard du Pays, la couronne, la chlamyde ou la *granatza* et la croix, auxquels s'ajoutent probablement les brodequins rouges brodés ainsi que l'épée, le sabre, le globe crucifère et une sorte de sceptre (*buzdugan*).



La première pièce, en roumain « *shiptrul țării* » — l'étendard du Pays — était offerte au prince, au moment même de son élection. Le mot « *shiptru* », qui apparaît dans les textes roumains et slavo-roumains est d'origine gréco-byzantine. Par « *skeptron* » chez les Byzantins était désigné l'étendard, analogue au « *labarum* » constantinien⁴. A Byzance, les porteurs s'appelaient « *skēptrophoroi* » et faisaient partie du cortège impérial, dans les grandes festivités. Dans les chroniques slavo-roumaines, ainsi que dans les autres documents internes ou externes, dès le XV^e siècle, le mot « *shiptru* »⁵ est employé avec cette signification précise de symbole principal de l'autorité monarchique, obligatoire au moment solennel de l'investiture profane du prince avec le pouvoir par les grands dignitaires, l'armée et les représentants du peuple. Cette coutume s'est toujours perpétuée avec la même solennité, pendant l'étape de la suzeraineté de l'Empire ottoman, quand les princes élus pour la forme, de la même façon, ou nommés parmi les favoris de la Sublime Porte, étaient confirmés aussi par l'envoi du « *shiptru* », qui en turc correspondait à l'étendard nommé « *sandjeak* ».

Dans toutes les chroniques de Moldavie, rédigées au XV^e siècle, qui nous décrivent l'avènement au trône du prince Etienne le Grand, on affirme « qu'il a pris le *shiptru* du Pays de Moldavie »⁶. Dans une de ces chroniques, qui parle du combat contre le prince de Valachie Radu le Beau, qui avait pactisé avec les Turcs, et du sac de la ville de Bucarest, sont mentionnés « tous les étendards pris » et « *le grand shiptru* », apparte-

⁴ J. Ebersolt, *Le Grand Palais de Constantinople et le Livre des Cérémonies*, Paris, 1910, p. 43, note 1 les différentes catégories des étendards portés dans le cortège impérial « εὐτυχία » les étendards surmontés d'une croix « φλάμουλα », les drapeaux de toute sorte « σκεύη » portés par les « σκευοφόροι » λάβουρα = λάβαρα imitant le labarum constantinien de forme carrée en pourpre, ornés du monogramme du Christ ; « εὐτυχία », les étendards décorés par les images des saints et les « σκῆπτρα », analogues aussi au labarum, portés par les « σκεπτροφόροι », p. 43, note 4 ; ils s'appelaient aussi « βῆλα », ce qui semble bien indiquer qu'ils se composaient d'une hampe et d'une bannière comme le labarum.

⁵ Marcel Romanescu, *Despre Shiptru* (Sur le « *shiptru* »), « Revista Istorică Română », 1946, XVI, fasc. III, p. 288—294, l'auteur a eu le grand mérite d'éclaircir pour la première fois le vrai sens de « *shiptru* » dans les anciennes sources roumaines, utilisé comme en grec byzantin avec le sens de l'étendard, en roumain « *steag* ». D'autres historiens ont interprété le mot comme équivalent du sceptre, C. C. Giurescu, *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains), vol. II, 1, București, 1937, p. 355.

⁶ I. Bogdan, *Cronicile slavo-române din secolele XV—XVI* (Les chroniques slavo-roumaines du XV^e et du XVI^e siècles), (ed. P. P. Panaitescu), București, 1959, p. 15. En parlant de sa victoire remportée par le prince Etienne le Grand à Doljești, on dit « qu'il a pris *shiptru* Moldovei », p. 7 ; la même idée dans les autres chroniques, de la même étape, *ibidem*, p. 49, 61, 70.

nant au voïévode de la Valachie⁷. Donc, le « grand *schiptru* », en Valachie aussi bien qu'en Moldavie, représentait le principal étendard appartenant exclusivement au prince, comme insigne de son autorité monarchique. Quand il s'agit de la transmission du pouvoir d'un prince à l'autre, au XVI^e siècle, était toujours utilisée la même formule : « et il... (le nom du prince) a pris le *skeptron* de la Moldavie »⁸. Les Sultans étaient obligés de respecter ces insignes traditionnels, réalité évidente qui se dégage de la lettre adressée en 1524 au maire de la ville de Braşov par un usurpateur du trône de la Valachie, Radu Bădică. Il écrit « qu'il a choisi quelques boïards de la Valachie pour les envoyer avec son message de paix à la Grande Porte... pour se faire donner l'étendard, parce que telle était l'ancienne coutume de la Valachie... »⁹. Tout au long du XVI^e siècle, le mot « *schiptru* » est toujours utilisé dans le même sens qu'auparavant. Quand Petru Rareş est devenu pour la seconde fois prince de Moldavie en 1541, reconnu par le Sultan Soliman le Magnifique, la chronique officielle raconte « qu'il a reçu l'honneur de la première dignité, représentée par la possession du *schiptru* » (de l'étendard)¹⁰. À l'occasion de l'élection de son fils Ştefan comme son successeur, le conseil des boïards, les évêques, les chefs de l'armée et le peuple, lui ont offert selon le cérémonial traditionnel « le *schiptru* »¹¹. Sur leur lit de mort, les princes laissent « le *schiptru* du Pays et du pouvoir à leur fils ». Quand cette décision devait être confirmée par l'autorité du Sultan, on parle de « *schiptru* », reçu ou apporté de la Porte. A la place de l'expression « possession du *schiptru* » ou « possession de l'étendard » (en roumain « *steag* »), on utilise l'expression « la

⁷ *Ibidem*, p. 17, la description de la bataille de Soci contre le prince de la Valachie Radu le Beau, dans la rédaction de la chronique moldo-polonaise, de la même époque où on trouve une explication supplémentaire sur le « grand *schiptru* », qui était personnel, en affirmant qu'Etienne le Grand « a pris son propre étendard (de Radu) ». *Ibidem*, p. 179.

⁸ *Ibidem*, p. 22, la description de l'investiture du prince Bogdan III, après la mort de son père Etienne le Grand, en 1504 ; *ibidem*, p. 121, la réception du « *schiptru* » par Etienne IV, le fils de Petru Rareş ; *ibidem*, p. 124, l'investiture par le « *schiptru* » du prince Alexandru Lăpuşneanu ; *ibidem*, p. 145, en parlant du second avènement au trône de Lăpuşneanu, le chroniqueur Azarie affirme que le Sultan lui a confié « la possession de l'étendard » ; *ibidem*, p. 147, le récit de l'intronisation du fils de Lăpuşneanu, Bogdan, quand son père lui a donné « le *schiptru* de l'unique pouvoir ». Dans une chronique peinte sur le mur de l'église métropolitaine St. Georges de Suceava, sont mentionnés quelques événements de la vie du prince régnant Petru Şchiopul, parmi lesquels son investiture le 2 Février 1590, quand on lui a apporté du Sultan turc l'étendard « *steagul* » et sa consécration comme voïévode, par le métropolite Gheorghe Movilă, *ibidem*, p. 163.

Dans les sources citées, le même terme est utilisé quand on parle des drapeaux pris comme butin de guerre par Etienne le Grand, dans ses victoires contre les Turcs ou les Polonais. Dans ce cas, on fait aussi la distinction entre les étendards de l'armée et « le grand *schiptru* », *ibidem*, p. 18, p. 63.

En Valachie, le mot « *schiptru* » était encore utilisé à la seconde moitié du XVI^e siècle et au siècle suivant pour désigner l'insigne du pouvoir confirmé par la Porte, voir l'inscription funéraire du boïard Albu Golescu dans l'église du monastère de Vieroşi (dép. d'Arges), datant de l'année 1574, N. Iorga, *Inscripţi din bisericile României* (Inscriptions des églises de Roumanie), Bucureşti, vol. I, 1905, p. 145. Le prince Matei Basarab (1632—1654) parlant de son avènement au trône de la Valachie mentionne dans un document du 24 mai 1634 que « le Seigneur Dieu lui a remis le règne et l'Honorable Empereur (le Sultan) le *sceptre* (« on utilise en roumain le mot „*sceptru*” »), cf. M. Romanescu, *op. cit.*, p. 292. Pour le même insigne, le chroniqueur Grigore Ureche utilise le mot « *steag* », voir Grigore Ureche, *Letopiseşul Ţării Moldovei* (Les annales du Pays de Moldavie), Bucureşti, 1955 (ed. P. P. Panaitescu), p. 163.

⁹ M. Romanescu, *op. cit.*, p. 289.

¹⁰ I. Bogdan, *op. cit.*, p. 102.

¹¹ *Ibidem*, p. 105.

réception du sandjeak »¹². Le même terme correspond dans les textes latins et italiens à celui de « vexillum »¹³, « stendardo », « bandiera » ou « vessilo »¹⁴. Dans un document italien du 10 Avril 1600 on mentionne que le prince Michel le Brave a reçu de la part des Turcs par un « céaouche » « due stindardi », l'un pour la Transylvanie et l'autre pour la Valachie¹⁵.

La notion de « schiptru » est associée dans certains textes aux autres insignes du pouvoir : *la couronne et la chlamyde*. L'inscription sur la dalle funéraire du prince Radu d' Afumați, qui dans un très bref règne entre 1522—1529, trois fois interrompu, a livré vingt combats contre les Turcs, mentionne que finalement il a reçu comme confirmation de leur part « le pouvoir et le schiptru et il a été vêtu d'un caftan sombre et couronné avec la couronne de la richesse, avec beaucoup de grandeur... et une foule d'armées l'avait entouré... »¹⁶. Dans son récit sur les derniers moments du prince Alexandru Lăpușeanu, malade, prévoyant sa mort, le chroniqueur Azarie nous raconte que celui-ci « a appelé les chefs de l'église et les prêtres et tous les dignitaires pour leur donner des conseils divins et il a remis le schiptru du pouvoir unique à son fils Bogdan ». Le même chroniqueur continue d'une façon poétique et nous raconte que Lăpușeanu entrant en religion, sur son lit de mort « a changé le porphyron tissu d'or contre l'habit monacal en laine et a remplacé la couronne en perles et en pierres précieuses par la tonsure monacale »¹⁷. Donc les deux textes soulignent l'association entre les trois principaux insignes du pouvoir : *schiptru, couronne, chlamyde*.

En ce qui concerne l'aspect du « schiptru », nous avons très peu d'informations et aucun étendard ne s'est conservé appartenant à cette première étape. En échange, les sources étrangères nous offrent la possibilité de reconstituer son aspect. L'étendard du prince de Moldavie était de forme presque carrée, ayant au centre la tête de l'aurochs avec

¹² *Călători străini despre Țările Române* (Voyageurs étrangers sur les Pays Roumains), Bucarest, 1970, tome II (volume publié par M. Holban, M. M. Alexandrescu-Dersca Bulgaru, P. Cernovodeanu), p. 132; Hurmuzaki, *Documente*, II, 1, p. 404—405; Belsius mentionne la réception du « sandjeak » — « l'étendard du Sultan » accompagné par le grand kapudji Ferhat Aga, 150 cavaliers et une grande escorte, par le prince Despote; le secrétaire italien Sivori décrit aussi le cortège princier du prince Petru Cercel (1583—1585) accompagnant « l'étendard du Sultan », *Călători*, III, p. 7.

¹³ Hurmuzaki, *Documente*, II, 1, p. 309—310, la lettre du 16 Décembre 1562 parlant de la réception par le prince de Moldavie de « vexillum » accompagné par 50 soldats turcs; *Ibidem*, II, 1, p. 479, le rapport du 13 novembre 1563 concernant la confirmation de Lăpușeanu par le Sultan, qui lui a remis « equm, gladium et vexillum », par Mahomet aga, accompagné par 200 cavaliers; A. Veress, *Documente privitoare la Istoria Ardealului, Moldovei și Țării Românești* (Documents concernant l'histoire de la Transylvanie, de la Moldavie et de la Valachie), vol. III, București, 1931, p. 206, no. 135, une lettre du 8 Janvier 1590 mentionnant l'envoi de l'étendard (il vessillo) de Constantinople, pour confirmer la succession au trône du prince Petru Șchiopul.

¹⁴ *Ibidem*, vol. I, 1929, p. 207, no. 258; Hurmuzaki, *Documente*, II, 1, p. 417 un autre rapport italien sur l'investiture du prince Despote par un délégué du Sultan, pour lui remettre « la vesta et riceuer la bandiera secondo il solito... »; *ibidem*, III, 1, p. 497, un rapport italien du 14 Décembre 1595 sur la confirmation du prince Ieremia Movilă en Moldavie, en lui envoyant par un délégué de la Porte « il stendardo et le altri insigne per constituer principe di detta provincia (Moldova) quel Hieremia... »

¹⁵ *Ibidem*, III, 2, p. 349.

¹⁶ N. Iorga, *Inscripții*, p. 149, la pierre funéraire se trouve dans le monastère de Curtea d'Argeș et représente le prince Radu chevauchant, tenant à sa main droite une sorte de sceptre, en roumain « buzdugan ».

¹⁷ I. Bogdan, *op. cit.*, p. 147.

une étoile entre les cornes, selon la description du secrétaire du chancelier Szydłowiecki, « le grand étendard de tout le Pays de Moldavie », abandonné sur le champ de bataille par Petru Rareș, à Obertin (1531)¹⁸. En examinant la gravure qui représente cette bataille, on peut observer à gauche le prince roumain suivant la lutte accompagné d'un porteur de son étendard¹⁹, sur lequel apparaît l'aurochs entre le soleil et la lune, les deux éléments astraux toujours présents sur les armoiries de la Moldavie²⁰. Sur la même gravure, l'aurochs de Moldavie figure sur un drapeau, plus grand, de forme triangulaire, porté par un groupe de soldats roumains. Un voyageur polonais, Bartolomeu Paprocki²¹ qui a passé à la cour de Jassy, en 1572, accompagnant la délégation envoyée à la Porte, dirigée par l'ambassadeur André Taranowski, nous a laissé une description des armoiries du prince de Moldavie, caractérisées par « la tête de l'aurochs noir, ayant une étoile entre les cornes ». On connaît aussi l'étendard de Moldavie du prince Ieremia Movilă (1595—1606), d'après un dessin conservé dans un inventaire des drapeaux existant jadis à la cour de l'empereur Rodolphe II d'Habsbourg²². L'étendard était de couleur rouge, d'une nuance violette, avec une bordure jaune claire, portant sur le côté droit, en haut, le titre du prince, au centre la même tête d'aurochs avec l'étoile entre les cornes et des deux côtés le soleil et la lune. Quelques années plus tard un délégué polonais, reçu par le prince Ștefan II Tomșa, remarque la présence de deux étendards : l'un rouge, ayant l'aurochs au centre et l'autre tout à fait différent, l'étendard de la Porte, de couleur verte avec le croissant de la lune²³.

En Valachie, nous connaissons l'étendard du prince Michel le Brave, décrit par un Italien. Il était en soie damassée de couleur blanche, muni d'un aigle portant dans le bec une croix à deux bras²⁴.



¹⁸ Hurmuzaki, *Documente*, 11, 1, p. 79 ; I. Ursu, *Bătăliile de la Gwoździec și Obertyn (1531)* (Les batailles de Gwoździec et Obertyn, 1531), Anal. Acad. Rom. Sect. 1st, 111, tome XXXV, 1913, p. 11 et p. 32 « vexillum maius totius terrae Moldaviae, caput Bubali et inter corna stellar ».

¹⁹ M. Bielski, *Kronika Polska nowo przez Joach. Bielskiego syna iego wydana*, W Krakowie, W Drukarni Jakuba Siebenyckera, 1597, p. 564.

²⁰ M. Berza, *Stema Moldovei in timpul lui Ștefan cel Mare* (Les armoiries de Moldavie pendant le règne d'Étienne le Grand), « Studii și Cercetări de Istoria Artci », 1955, 11, 1—2, p. 69—88 + 17 fig ; idem, *Stema Moldovei în veacul al XVI-lea* (Les armoiries de Moldavie au XVI^e siècle), *loc. cit.*, 1956, 111, 1—2, p. 99—128 + 36 fig.

²¹ *Călători*, 11, p. 406.

²² C. I. Caradja, *Steagurile cucerite de Mihai Viteazul în lupta de la Guruslău din 3 August 1601* (Les étendards conquis par Michel le Brave dans la bataille de Guruslău, du 3 Août 1601), Anal. Acad. Rom. Mem. Sect. 1st. série 111, tome XIV, 1933, p. 179—184 + 1 pl. Un étendard datant de l'année 1758 se conserve au Musée d'Art de la R. S. de Roumanie ; au champ il est décoré par les armoiries de la Moldavie (la tête de l'aurochs) et celles de la Valachie (l'aigle), Al. Elian, Ct. Bălan, H. Chircă, O. Diaconescu, *Inscripțiile medievale ale României. Orașul București* (Inscriptions médiévales de la Roumanie. La ville de Bucarest), vol. I, București, 1965, p. 736, no. 1100.

²³ P. P. Panaitescu, *Călători poloni în țările Române* (Voyageurs polonais dans les Pays Roumains), București, 1963, p. 17.

²⁴ P. V. Năsturel, *Steagul. Stema română. Insemnele domnești, trofee* (L'étendard. Les armoiries roumaines. Les insignes princiers, les trophées), București, 1903, p. 13—16, l'étendard décrit par l'Italien Spontani, *Historia della Transilvania, Venezia*, 1638 ; les autres étendards du XVII^e siècle conservés, comme celui attribué au prince de Moldavie Istratie Dabija, ainsi que celui trouvé dans le Musée Historique de Stockholm, sont décorés par des figures de caractère religieux, voir C. I. Karadja, *Steagul românească al lui Istratie Dabija Voevod* (L'étendard roumain du prince Istratie Dabija), Anal. Acad. Roum., Mem. Sect. 1st., 111, tome XIX, 1937, p. 75—87 + VII pl.

Le second insigne du pouvoir monarchique était la couronne, en roumain « *coroana* » ou « *cununa* »²⁵, attestée par les sources écrites, en même temps que par les nombreux portraits des princes conservés dans les peintures murales, enluminures, broderies et effigies monétaires. Nous avons déjà souligné dans l'article précédent la description suggestive du cérémonial du couronnement que le prince Diinitie Cantemir nous a laissée dans son œuvre *Descriptio Moldaviae*, où est détaillée aussi la couronne²⁶. D'autres sources que nous avons consulté, d'une époque encore plus ancienne, confirment l'exactitude du récit de Cantemir. Ces témoignages appartiennent pour la plupart au milieu du XVI^e siècle, moment de transition pour les coutumes anciennes de la cour des princes roumains, parce que, peu à peu, comme l'affirme Cantemir, « par la tyrannie des Turcs tout a été troublé »²⁷. Pourtant, ils peuvent nous renseigner sur les coutumes d'une étape encore plus reculée, lesquelles ont survécu grâce à leur signification politique et à la force de la tradition. Dans la première moitié du XVI^e siècle on parle encore de la couronne, même quand les princes recevaient leur confirmation de la Sublime Porte. Sur l'inscription funéraire du prince Radu d' Afumați, que nous avons citée, est mentionné le terme de couronne. A l'occasion de l'élection de Petru Rareș, le chroniqueur affirme que le prince « a été paré de la couronne du règne »²⁸. Dans le trésor d'une grande richesse, décrit par tous les chroniqueurs turcs racontant le siège et le sac du château fort de Suceava par le Sultan Suliman en 1538, sont mentionnées aussi des couronnes princières. Le chroniqueur Mustafa Djelalzade²⁹, qui a participé à la campagne punitive du Sultan Soliman en Moldavie, affirme que « pour sauver sa fortune, Rareș l'avait enterrée dans un coin du château fort et ensuite il s'était enfuit. Mais dès que le Sultan avait pris connaissance de l'existence du trésor il avait appelé le grand imbrohor Hussein Aga pour le charger de le découvrir ». Et le chroniqueur continue son

²⁵ Dniutrie Cantemir, *Descriptio Moldaviae* (Descrierea Moldovei), București, (Ed. Academiei R. S. România), 1973, p. 157. La couronne « sertie de pierres précieuses » est posée sur la tête du prince pour la première fois au moment solennel du couronnement religieux et la seconde fois, dans la grande salle du trône, où le grand spathaire après une brève harangue lui posait la couronne. Dans le typicon de l'office du couronnement, la formule sacrée en roumain est la suivante : « Posez sur la tête la couronne en pierres précieuses » (Pune preste capul lui cunună de pietre scumpe), Paul Mihail, I. Caproșu, *Despre ceremonialul domnesc* (Sur le cérémonial princier), « Anuarul Institutului de Istorie și Arheologie „A. D. Xenopol” », VIII, 1971, p. 398.

²⁶ *Ibidem*, p. 157–158 ; parmi les historiens modernes C. C. Giurescu, dans un bref paragraphe sur les insignes du pouvoir, affirme que les princes roumains portaient la couronne, C. C. Giurescu, *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains), vol. II, 1, București, 1937, p. 353 ; voir aussi une étude plus récente de jeun historien Ștefan Gorovei intitulée *Mușatinii*, București, 1976, p. 16–20, où la couronne constitue un chapitre plus développé ; Al. Elian, *Moldova și Bizanțul în secolul al XV-lea* (La Moldavie et Byzance au XV^e siècle), dans le volume *Cultura moldovenească în timpul lui Ștefan cel Mare*, București, 1964, p. 136–138, l'auteur fait un commentaire sur le terme « alurghidă », connu dans l'historiographie roumaine plus ancienne pour désigner la pourpre et le vêtement princier en pourpre. Les vêtements d'apparat des princes roumains sont toujours en rouge-violet, mais nous ne pouvons pas préciser l'identité entre cette pièce du costume et la « granatza », portée toujours par les princes de Moldavie jusqu'au milieu du XVI^e siècle.

²⁷ D. Cantemir, *op. cit.*, p. 156.

²⁸ I. Bogdan, *op. cit.*, p. 95.

²⁹ *Cronicile turcești privind țările Române* (Chroniques turques concernant les Pays Roumains), București, 1966, vol. I, (éd. M. Guboglu, Mustafa Mehmed), p. 248, 270.

récit par la description détaillée du trésor : « béliers d'argent ³⁰, brocs, aiguères, *bonnets*, gobelets, sabres très minces et pointus, perles précieuses, objets de parure, vases à fleurs, chemises en soie, livres couverts d'argent et d'or, évangiles, croix, une grande quantité de monnaies... étoffes en soie et d'autres nombreux objets qui ne peuvent pas être décrits par la plume de l'auteur... ». En réalité, les « bonnets » mentionnés par le texte correspondent chez Cantemir, qui nous décrit le même trésor dans son *Histoire de l'Empire ottoman*, aux couronnes ³¹. Selon des informations offertes par la ville de Braşov, on apprend que le fils de Petru Rareş, Iliaş II avait commandé une couronne aux orfèvres de cette ville, qui devait lui être envoyée en 1550 ³². Quelques années plus tard, dans le rapport adressé à l'Empereur Maximilien par son espion auprès de Despote Hé-rachlide à Jassy, le prince aventurier qui était monté sur le trône de la Moldavie en 1562, on lit que « les trésors du Pays », avaient été emportés par l'ancien prince Alexandru Lăpuşneanu en Transylvanie ³³. Le même rapport souligne l'absence des insignes monarchiques absolument nécessaires pour l'office du couronnement. Il s'agit de la couronne, mais l'informateur nous parle « de deux couronnes : le diadème du Bas-Pays et l'autre du Prince du Pays ». Il faut retenir comme essentiel le témoignage de l'existence d'une couronne principale du prince de Moldavie, outre une seconde couronne, celle dite du Bas-Pays (la partie méridionale de la Moldavie), qui dans certaines circonstances était gouvernée par un corégent ³⁴. Mais dans le même texte sont énumérés les autres attributs du pouvoir, imposés par le cérémonial du couronnement : « la croix, qui selon la coutume est présentée au prince pour être baisée à l'occasion du couronnement, et le vêtement princier tissu d'or ». L'aventurier Hera-

³⁰ Par « béliers d'argent » il faut entendre, peut-être, les objets en forme d'animaux en argent doré, ciselé, qui à l'époque de la Renaissance étaient posés comme ornements sur les tables princières au grand festin. D'ailleurs, encore plus tard, de tels objets en forme d'animaux sont mentionnés dans le trésor du prince Ieremia Movilă. Il s'agit d'un éléphant en argent doré, I. Corfus, *Odoarele Movileştilor rămase în Polonia. Contribuţi la Istoria artei și a preşurilor* (Les trésors des Movileşti restés en Pologne. Contributions à l'histoire de l'art et des prix), « Studii », XXV, 1972, 1, p. 39, no. 27 « grand éléphant en argent », évalué à 8000 florins.

³¹ D. Cantemir, *Istoria Imperiului otoman* (Histoire de l'Empire Ottoman), (traduction roumaine par I. Hodoşiu), Bucureşti, 1876, p. 297. L'auteur affirme qu'à l'occasion du sac du château fort de Suceava, par l'ordre du Sultan un « defterdar » accompagné par des jénissaires a pillé le trésor public et celui du prince, composé d'une somme considérables d'argent, ainsi que des « diadèmes de princes, sceptres, croix et une grande quantité d'images décorées de pierres précieuses, objets que Soliman, selon son plaisir, avait pris avec lui, en rentrant accompagné de son armée à Constantinople ». Dans la note no. 88, Cantemir mentionne que selon l'information d'un historien turc Hezar Fenn, dans ce trésor existait encore une croix sertie de pierres précieuses d'une valeur inestimable. Cantemir remarque aussi que cette croix était conservé dans le trésor des Sultans.

³² Fr. Killyen, *Kunstwerk siebenbürgischer Goldschmiede*, « Karpater Rundschau », no. 6/9, 1973.

³³ *Călători*, II, p. 174–175, le rapport daté du 6 juin 1562. Dans le présent rapport, Belsius fait une confusion entre la croix et la « stemma », terme utilisée pour la croix ; en réalité ce terme définit un certain type de couronne byzantine ; P. P. Panaitescu, dans *Tezaurul domnesc* (Le trésor princier), « Studii », 1961, XIV, p. 64 a mentionné cet important texte pour la première fois.

³⁴ Şerban Papacostea, *La începuturile Statului moldovenesc. Consideraţii pe marginea unui izvor necunoscut* (Aux débuts de l'Etat de Moldavie. Considérations sur une source inconnue), « Studii și Materiale de Istorie Medie », 1972, VI, p. 43–59, la version française de cette étude dans « Revue Rommaine d'Histoire », 1973, 1.

chlide, qui aimait se nommer Despote a été obligé de se faire confectionner deux couronnes en or pur et il se fait couronner avec l'une d'elle par le métropolitain, le jour de l'Épiphanie, changeant son nom de Jacob en celui de Jean ³⁵. Dans un autre rapport nous sommes renseignés sur la découverte de la croix en or, incrustée de perles et de pierres précieuses, évaluée avec sa chaîne à 2000 ducats d'or. L'objet déposé dans la ville de Sibiu était revendiqué par le roi Jean Sigismond par un ordre donné le 3 Mars 1562 au maire de cette ville, qui savait précisément qu'elle avait appartenu au prince Alexandru Lăpuşneanu ³⁶.

Un autre fait significatif, que Belsius remarque dans son détaillé rapport, concerne l'existence d'un trésor du pays, qui ne constitue donc pas des richesses privées, raison pour laquelle personne ne peut l'emporter comme butin de guerre. D'ailleurs, on apprend aussi par le chroniqueur Azarie que le fils de Petru Rareş, Iliaş a été accusé d'avoir aliéné l'orfèvrerie du Pays, en l'envoyant aux Turcs ³⁷. La seconde observation intéressante faite par le même Belsius, se rattache à la restitution du trésor entier de la Moldavie, pris à l'occasion du sac de la résidence de Suceava par les armées du Sultan Soliman, fait significatif concernant les relations entre Petru Rareş et le Sultan, lequel met en évidence la personnalité du prince de Moldavie en même temps que son prestige devant les Turcs ³⁸.

La présence des couronnes parmi les plus précieux objets faisant partie du trésor des princes roumains est attestée aussi au XVII-e siècle. Dans les inventaires dressés en Pologne, où Elisabeta Movilă avait apporté la grande fortune de son mari, Ieremia Movilă l'ancien prince de Moldavie (1595—1600), est mentionnée parmi d'autres pièces d'orfèvrerie très précieuses « une couronne travaillée entièrement en plaques, avec des diamants », évaluée à 12000 florins ³⁹. Un des derniers princes de souche, Constantin Brâncoveanu (1688—1714), qui a lui-même lutté pour la libération de la Valachie, sacrifiant sa propre vie et celle de ses cinq fils exécutés à Stanboul, possédait aussi des couronnes. Pendant la nuit où l'envoyé du Sultan arriva à Bucarest, lui demandant rendez-vous pour le lendemain, Brâncoveanu fit expédier par Manu Apostol, son homme d'affaire et de confiance, à la ville de Braşov « les couronnes princières

³⁵ *Călători*, II, p. 261—262, le récit de Sommer; dans le rapport cité de Belsius on mentionne le couronnement de Despote avec « une couronne nouvelle » le jour du 23 Avril 1562, *ibidem*, p. 174; Hurmuzaki, *Documente*, II, 1, p. 417, l'investiture de Despote avec les insignes, envoyés de la Porte par un délégué du Sultan. Un fragment de la couronne du prince Despote est mentionné à côté d'autres objets, dans une lettre du 4 février 1564 de Sibiu, Hurmuzaki, *Documente*, XV, 1, p. 595. Une couronne qui semble appartenir au prince Despote, sans certitude, se trouve aujourd'hui à Vienne, Fr. Killyen, *op. cit.*, p. 11.

³⁶ *Călători*, II, p. 186; Hurmuzaki, *Documente*, II, 1, p. 420; *ibidem*, XV, 1, p. 574—575.

³⁷ I. Bogdan, *op. cit.*, p. 124, p. 148, le chroniqueur Eftimie mentionne les faits du fils de Petru Rareş, Iliaş, parmi lesquels l'appropriation du grand trésor du pays, composé d'une grande quantité de talents en or et en argent, outre un grand nombre de vases en or et en argent. Pour l'existence d'un trésor princier appartenant au pays, voir l'étude de P. P. Pănaiteşcu, *Tezaurul domnesc* (Le trésor princier), « Studii », 1961, XIV, p. 49—83.

³⁸ *Călători*, II, p. 175.

³⁹ I. Corfuz, *op. cit.*, p. 38; dans cet inventaire sont énumérés aussi d'autres objets de parure, propres au costume d'apparat : une grande bague avec un diamant évalué à 50.000 florins, une broche « princière », munie d'un diamant central, évaluée à 36.000 florins, un soleil en diamants, évalué à 20.000 florins, une grande boucle de ceinture et un grand bouton en diamants évalués à 120.000 florins... une ceinture « princière » couverte de diamants et de rubis, estimée à 25.000 florins..., etc.

avec des diamants et rubis, l'une d'elles confectionnée selon la mode hongroise »⁴⁰, ce qui veut dire qu'elle était travaillée dans un atelier de Transylvanie, à Braşov ou à Sibiu, où, comme nous le savons d'après les sources écrites et les objets conservés, le prince commandait souvent ses objets d'orfèvrerie⁴¹ et ses bijoux⁴². Dans la liste de ses objets dressée en grande hâte, après avoir parlé de sacs pleins de pièces d'or, de diplômes impériaux et de documents de famille, on énumère d'autres objets de valeur comme : « des sabres turcs sertis d'émeraudes et de perles, des narguilés en porcelaine, argent et corail, des pièces de vaisselle en porcelaine et en argent, des cuillères d'argent, des chandeliers, un grand vase en argent en forme de chevalier, 12 tasses confectionnées à Augsburg... une pendule en argent, de nombreux tissus et broderies... »

Si le nombre d'informations concernant la couronne est assez réduit, pourtant elles nous précisent *l'existence indiscutable de cette pièce, comme l'un des insignes du pouvoir monarchique*. Comme d'autres sources iconographiques viennent confirmer les informations écrites, nous tâcherons d'esquisser seulement la typologie de la couronne roumaine, telle qu'elle nous apparaît sur les portraits votifs dans les peintures murales, broderies, objets d'orfèvrerie et enluminures.

Les plus anciennes images se sont conservées en Valachie, dès le XIV^e siècle. Il s'agit du portrait original du prince Alexandre-Nicolas ou Vladislav I^{er}, peint dans la niche qui surmonte l'entrée du naos de l'église Saint Nicolas d'Argeş⁴³. C'est une couronne ouverte, formée d'un simple cercle en or, avec trois fleurons en fleur de lys, laquelle ressemble aux couronnes occidentales, tout à fait différentes de la couronne fermée de type « kamilavkion » des empereurs byzantins, des tsars serbes et bulgares⁴⁴. Le même couronne apparaît dans le portrait de Vladislav I^{er} sur le revêtement en argent doré de l'icône de St. Athanase, offerte à la

⁴⁰ V. Drăghiceanu, *Mormântul lui Constantin Brâncoveanu Basarab Voievod* (Le tombeau de Constantin Brâncoveanu Basarab Voievode), « Buletinul Comisunii Monumentelor Istorice », 1914, VII, p. 113.

⁴¹ Corina Nicolescu, *Argintăria laică și religioasă în Țările Române. Sec. XIV—XIX* (L'orfèvrerie laïque et religieuse dans les Pays Roumains. XIV^e—XIX^e siècles), Bucureşti, 1968, p. 24—30, p. 34—44, les chapitres sur l'orfèvrerie profane et sur les maîtres.

⁴² Constantin Brâncoveanu a comandé à Braşov deux bagues sigillaires le 10 Avril 1689, cf. Const. Moisil, *Cercetări sigilografice. Inele sigilare* (Recherches sigillographiques. Bagues sigillaires), « Revista Arhivelor », V, 1942, p. 12.

⁴³ V. Drăghiceanu, *Curtea de Argeş*, Bucureşti, 1924, p. 47, fig. 36, pl. 1, p. 16—17; I. D. Ștefănescu, *La peinture religieuse en Valachie et en Transylvanie*, p. 58—59, pl. XXVII, album, pl. 14, Paris, 1928; V. Vătășianu, *Istoria artei feudale în Țările Române* (Histoire de l'art féodal dans les Pays Roumains), 1^{er} volume, Bucureşti, 1958, p. 380, fig. 338; Corina Nicolescu, *Istoria costumului*, p. 91—92, fig. 19, pl. LXXVI; P. Chihaia, *Din cetățile de scaun ale Țării Românești* (Des résidences princières de Valachie), Bucureşti, 1974, p. 131—139, cet auteur attribue le portrait au prince Alexandre-Nicolas, qui a été peint aussi dans l'église épiscopale de Curtea de Argeş; le dessin, selon cette peinture actuellement disparue, représente le prince portant le même type de couronne plus richement ornée, fig. 35.

⁴⁴ *Reallexikon zur byzantinischen Kunst*, Stuttgart, Band III, 1973, fasc. 19, col. 373—398, le chapitre *Insignen*, où sont présentées les différents types de couronnes byzantines, parmi lesquels on mentionne la couronne en fleurs de lys « κρινώια », figurant dans le Traité de Cérémonie de Pseudo-Codinos, pendant la dernière étape de l'Empire byzantin, sous l'influence occidentale, col. 398. Voir aussi le même RL, fasc. 20, 1975, col. 487—490 les insignes chez les tsars serbes et bulgares avec une riche bibliographie et l'énumération des documents iconographiques.

Lavre du Mont Athos par ce prince valaque et sa femme Ana⁴⁵. Du même genre, mais plus luxueuse est la couronne portée par Mircea l'Ancien (1386—1418), gravée sur les effigies monétaires⁴⁶, ainsi que sur les peintures. Sur ces dernières, elle est compliquée par l'introduction des croix. La même forme, mais transformée par les artistes peut être retrouvée encore jusqu'au XVI-e siècle. La couronne du prince Neagoe Basarab (1512—1521) sur l'épitrachilion offert au monastère de Xénophon⁴⁷ au Mont Athos, ainsi que celles d'Alexandre II et de son fils Mihnea sur leur chrysobulle⁴⁸ et sur la reliure en argent doré d'un tétraévangile offert par ceux-ci au monastère Sainte-Catherine du Mont Sinai⁴⁹, continuent le même type dans cette étape plus tardive. Elle apparaît dans la même forme sur la chrysobulle de Petru Cercel (1583—1585)⁵⁰ et la reliure d'un livre du prince Mircea Ciobanul, datée de 1566, au monastère de Tismana⁵¹. Au XVI-e siècle, les fleurons ont changé de forme pour devenir triangulaires, richement décorés de pierres précieuses. A la même époque on retrouve aussi la couronne à cinq fleurons⁵², encore plus fréquente que celle à trois fleurons. En Moldavie, aux XV-e et XVI-e siècles, le type à cinq fleurons est habituel. Ce nouveau genre de couronne est constitué par un cercle de base plus large, sur lequel sont incrustées des pierres précieuses et des perles; la partie supérieure en est toujours ajourée ou dentelée, en forme régulière géométrique ou, dans certains cas, imitant des rinceaux. Plus tard, en Valachie, à l'époque de Brâncoveanu, les fleurons ont été souvent remplacés par des plaques massives en or, serties de pierres précieuses et de perles⁵³. Beaucoup des couronnes d'un type ancien ont été transformées vers la fin du XVII-e siècle par des peintres,

⁴⁵ M. Beza, *Urme românești în Orientul Apropiat* (Des traces roumaines dans le Proche Orient), București, 1937, (II-e éd.), pl. en couleur, entre p. 40—41; P. S. Năsturel, *Aux origines des relations roumaino-athontes; l'icône de Saint Athanase de Lavre du Voievode Vladislav, Actes du VI-e Congrès International d'Etudes Byzantines*, Paris, 1948, tome II, Paris, 1951, p. 308—314; l'auteur offre une riche documentation pour la datation de l'icône au XIV-e siècle, ayant été donnée par le Prince Vladislav I-er et sa femme Ana à la Lavre du Mont Athos; C. Nicolescu, *op. cit.*, p. 90, fig. 16, p. 99, fig. 23.

⁴⁶ C. Moisil, *Considerațiuni asupra monetelor lui Mircea cel Bătrîn* (Considérations sur les monnaies de Mircea l'Ancien), « Buletinul Societății Numismatice Române », 1913, X, 20, p. 37—56, pl. II; O. Ilescu, *Emisiuni monetare ale Țării Românești din secolele al XIV-lea și al XV-lea* (Emissions monétaires de la Valachie aux XIV-e et XV-e siècles), « Studii și Cercetări de numismatică », II, 1958, p. 303—344 + 45 fig.; P. Chihaia, *op. cit.*, p. 161, 191, fig. 70—101, le chapitre sur les effigies monétaires. L'auteur considère « atypique » cette couronne, sans établir des analogies avec d'autres couronnes de la même famille, reproduites dans les peintures murales, p. 178—191, fig. 83, 87, 100—101.

⁴⁷ G. Millet, *Broderies religieuses de style byzantin*, Paris, 1947, pl. LXXIV; C. Nicolescu *op. cit.*, pl. CL, passim pour l'analyse de différentes pièces de costume, présentes sur cette broderie.

⁴⁸ C. Nicolescu, *op. cit.*, pl. CXXVII.

⁴⁹ *Ibidem*, pl. CXXVI.

⁵⁰ *Ibidem*, pl. CXXVIII.

⁵¹ *Ibidem*, pl. CXXXI.

⁵² *Ibidem*, pl. 8, le portrait de Neagoe Basarab du monastère de Curtea de Argeș; *ibidem*, pl. 10, le prince Radu Paisie dans le même monument; Vlad Vintilă de Slatina sur une broderie du monastère de Cutlumuz au Mont Athos, pl. CIV; Matei Basarab, enluminures, pl. CXVII, CXIV; Alexandre II, pl. CLI; Șerban Cantacuzène, pl. CXLVI; Constantin Brâncoveanu, pl. CXLVII.

⁵³ N. Iorga, *Portretele*, p. 49—54, fig. 1—4.

qui en restaurant la peinture et les portraits, leur ont donné cette nouvelle forme ⁵⁴.

Les couronnes les plus caractéristiques de Moldavie sont celles portées par le prince Etienne le Grand, dans les tableaux votifs des monastères de Voroneț, de Sîntilie, de Pătrăuți et de Dobrovăț ⁵⁵ et par son fils Petru Rareș, à Moldovița ⁵⁶. A l'est des Carpates, le même type se maintient jusqu'au début du XVII-e siècle. Une couronne luxueuse est représentée sur les portraits votifs de la famille de Ieremia Movilă au monastère de Sucevița ⁵⁷, sur un tétraévangile ⁵⁸ offert à sa fondation par le même prince, ainsi que sur la broderie funéraire de son frère Siméon Movilă ⁵⁹. La dernière représentation de la couronne en Moldavie est celle gravée sur la reliure en argent doré d'un tétraévangile du monastère de Dragomirna, offert par le métropolitain Anastase Crimca, pendant le règne du prince Etienne II Tomșa, en 1610 ⁶⁰.

La couronne était portée par les femmes et par les hommes, sur une résille en fil d'or, munie de petites perles, à la mode de la Renaissance, comme on peut l'observer sur les portraits de Petru Rareș et de sa famille à Rîșca ⁶¹, sur celui d'Alexandru Lăpușeanu figurant dans les broderies offertes au monastère de Slatina ⁶² et les peintures murales du Mont Athos ⁶³, ainsi que sur celui de Ruxandra d'Argeș ⁶⁴.

La « couca », la « beretta », comme l'appelait l'Italien Sivori ⁶⁵, en velours broché d'or, était décorée aussi richement qu'une couronne, de pierres précieuses et de perles d'une grande valeur. Elle remplacera la couronne vers la fin du XVI-e siècle, comme insigne du pouvoir monarchique accordé par le sultan. On en fait mention dans l'inventaire du prince Petru Șchiopul (le Boiteux), sous le nom de « scuffa voiwodale », offerte par le Sultan ⁶⁶. La « couca » figure souvent dans les tableaux votifs, médailles, gravures, etc. du XVII-e siècle. L'élément le plus précieux de ce bonnet princier était la broche en or massif avec un grand diamant central et des rubis et émeraudes tout autour, qui fixait le « surgučiu » — le panache en plumes blanches d'aigrette —, ⁶⁷ signe de haute

⁵⁴ Le portrait de Mircea l'Ancien dans le naos du monastère de Cozia, refait au XVII-e siècle, C. Nicolescu, *op. cit.*, pl. LXXVIII; le portrait de Radu le Grand du monastère de Govora, *ibidem*, pl. CCI.

⁵⁵ *Ibidem*, pl. CV—CVIII, fig. 38—39.

⁵⁶ *Ibidem*, pl. CXIII.

⁵⁷ *Ibidem*, pl. CXIV a).

⁵⁸ *Ibidem*, pl. CXIV b), fig. 41.

⁵⁹ *Ibidem*, pl. CL.

⁶⁰ C. Nicolescu, *Die Edelschmiedekunst in Rumänien*, Bukarest, 1973, fig. 62.

⁶¹ N. Iorga, *Domnii români*, pl. 47.

⁶² C. Nicolescu, *Istoria costumului*, pl. 12, pl. CXXXV.

⁶³ N. Iorga, *op. cit.*, pl. 58, pl. 61.

⁶⁴ C. Nicolescu, *op. cit.*, pl. 15.

⁶⁵ *Călătorul*, III, p. 9.

⁶⁶ Hurmuzaki, *Documente*, III, 2, p. 90—91.

⁶⁷ C. Nicolescu, *op. cit.*, pl. CLXIII, médaille représentant le portrait de Michel le Brave ; pl. CLXIII, le portrait brodé de Ieremia Movilă ; pl. CLV—CLXVI, le portrait peint de Vasile Lupu ; pl. CLXVII—pl. CLXVIII a) b), les portraits de Constantin Brîncoveanu pl. CLXIX, le portrait sur une médaille du prince Hangerli ; une telle broche dénommée « princière », avec un diamant central est évaluée dans l'inventaire du trésor de Ieremia Movilă à 36000 florins, I. Corfus, *op. cit.*, p. 38, no. 3 ; parmi les objets de son fils Moise Movilă, régnant entre 1633—1634 en Moldavie, est aussi comprise une broche en diamants et rubis, de grande dimension, appréciée à un prix inférieur à 3000 florins, *ibidem*, p. 56, no. 1.

distinction accordé par les sultans aux princes roumains. Un historien français racontant la réception de la « couca » par Rareș, à l'occasion de son second avènement au trône, affirme que « le prince de Moldavie a, seul de tous les chrétiens, droit de la porter »⁶⁸.

Dans cette étape de transition, vers le milieu du XVI-e siècle, sous les règnes de Petru Rareș, de Despot⁶⁹ et de Lăpușeanu, on constate parallèlement, d'un côté la présence de la couronne, de l'autre, celle de la « couca », insigne de l'investiture de la part du Sultan. On peut supposer qu'à cette époque l'office du couronnement dans la capitale de la Moldavie pivotait autour de la couronne, tandis que le cérémonial profane de Stanboul, signifiant la confirmation de la Sublime Porte, comportait la réception de la « couca »⁷⁰.

Comme nous l'avons déjà mentionné, Cantemir nous raconte que les femmes des princes — « doamnele », en roumain, — portaient des couronnes semblables à celles de leurs époux, comme on le voit clairement sur les peintures murales⁷¹. Elles ne participaient pas à l'office religieux du couronnement, mais elles étaient toujours couronnées dans leur salle de réception de la même façon que les princes. Les couronnes des princesses étaient toujours munies de « pendilia » ou « kataseista », qui tombaient jusqu'aux épaules. Parmi les exemples les plus représentatifs il faut mentionner la couronne de Maria de Mangoup, la femme d'Etienne le Grand, sur le portrait funéraire brodé⁷². Les « pendilia », formés de perles et de pierres précieuses, incrustées dans de petites plaques d'or sont rattachés à la couronne par des chaînettes, également en or, ou fixés par une bande tissée en fil de soie et d'or, portés sous un voile en soie fine, toujours sous la couronne⁷³. De nombreux « pendilia » sont conservés dans quelques

⁶⁸ M. Mignot, *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris, 1773, I, p. 502; Cantemir, *Istoria*, p. 275—276, note no. 42.

⁶⁹ *Călători*, II, p. 132 Belsius décrivant l'avènement au trône de Despote, nous raconte « qu'on lui a mis sur sa tête le „surguči” avec les plumes. . . », il s'agit de « couca » décorées par un panache; voir aussi l'aspect de la « couca » au XVI-e siècle dans le tableau peint à l'huile à la manière de la Renaissance représentant le fils du prince Petru Șchiopul, Etienne, ayant du côté droit, mise sur une table « la couca », en velours rouge, munie d'un panache et d'une broche, N. Iorga, *Domnii români*, pl. 66.

⁷⁰ Pour le cérémonial de l'investiture et de la réception de la « couca » au XVII-e siècle voir D. Cantemir, *Descriptio Moldaviae*, p. 165; *idem*, *Istoria*, p. 276—277, note no. 43; Fr. Babinger. *O relațiune neobservată despre Moldova sub domnia lui Antonie-Vodă Ruset (1676)* (Une relation inaperçue sur la Moldavie pendant le règne de Antonie-Vodă Ruset, 1676), *Anal. Acad. Roum. Mem. Secț. Ist.*, série III, tome IX, 8, 1937, p. 109—136; Dan Simonescu, *Literatura românească de ceremonial. Condica lui Gheorgachi* (La littérature roumaine de cérémonial. Le livre de Gheorgachi), Bucaresti, 1939, p. 265—266; H. Dj. Siruni, *Hașmetlu. Pe marginea titlaturii domnilor români în cancelaria otomană* (Hașmetlu. Sur le titre des princes roumains dans la chancellerie ottomane), « Hrisovul », II, 1942, p. 163—168; D. Fotino, *Istoria Daciei* (Histoire de la Dacie), III, p. 254; C. I. Karadža, *Despre investitura domnilor români* (Sur l'investiture des princes roumains), « Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice », 1927, p. 57—59; H. Dj. Siruni, *Domnii români la Poarta otomană, după un manuscris turcesc conținând note și însemnări despre ceremoniiile și recepțiunile din palatul împărătesc din Stanbul între anii 1698—1782* (Les princes roumains à la Porte ottomane, selon un manuscrit contenant des notes sur le cérémonial et les réceptions du palais impérial de Stanboul entre 1698—1782), Bucaresti, 1941.

⁷¹ D. Cantemir, *Descriptio Moldaviae*, p. 137.

⁷² C. Nicolescu, *op. cit.*, pl. CLXXIII—CLXXIV, p. 154.

⁷³ *Ibidem*, pl. CLXXV, fig. 69—72; pl. CXIII.

trésors du XIV-e siècle ⁷⁴. Enfin, les princes régnants ou aspirants au trône de leur père sont représentés d'habitude avec une couronne du même type que celle portée par leur père, mais souvent moins riche, tandis que les jeunes princesses portent un autre type de couronne, plus proche de celle des Byzantins ⁷⁵, formée de plaques serties de pierres précieuses et de perles et à laquelle sont suspendus à la hauteur des tempes de longs « pendilia ». Elle est portée toujours directement sur les cheveux. Ce type de couronne s'est maintenu chez les princesses, et par exception chez les jeunes filles de boïards, jusqu'au milieu du XVI-e siècle. A l'étape suivante, les princesses portent souvent de grands chapeaux en velours, brodés de perles, munis d'un panache en plumes d'autruche ⁷⁶, et rarement, comme à Sucevița ou à Hurezi, des couronnes comme leurs époux. En Valachie, elles ont souvent la tête couverte d'un voile fin en soie.

La seconde pièce importante, comme attribut du pouvoir, est la chlamyde ⁷⁷, agrafée sur l'épaule droit, telle qu'elle apparaît sur les portraits de Mircea et de Vladislav I^{er} et sur les effigies monétaires ⁷⁸. A l'Est des Carpates, tout au long du XV-e siècle jusqu'au milieu du XVI-e, un long manteau de type byzantin, descendant jusqu'à la cheville, avec des très longues et larges manches, caractérise le costume d'apparat des princes régnants et de leurs héritiers. C'est la « granatza » byzantine, bien connue d'après les portraits des derniers empereurs de Byzance et des tsars serbes et bulgares du XIII-e et du XIV-e siècle ⁷⁹. Ce vêtement, toujours de couleur rouge-violette, analysé dans notre étude sur *l'Histoire du costume de cour*, nous apparaît évidemment comme la principale pièce de l'investiture à côté de la couronne, les deux caractéristiques du costume des princes régnants et de leurs fils, successeurs virtuels au trône ou coré-gents ⁸⁰. En général, à de rares exceptions près, la « granatza » semble défendue aux femmes. A la même époque, elles portaient le « cafetan », vêtement d'origine persane ⁸¹, usité aussi à la cour byzantine ⁸², caractérisé par de longues manches étroites et pendant des deux côtés du corps, comme signe distinctif.

En Moldavie, le port de la « granatza » de type byzantin richement décorée par des bandes brodées en fil d'or, perles et pierres précieuses, correspond à celui de la couronne. Quand celle-ci est doublée et ensuite remplacée

⁷⁴ Dinu Rosetti, *Tezaurul de podoabe medievale de la Olteni (Teleorman) și elementele lor bizantine* (Le trésor d'objets de parure médiévaux d'Olteni (Teleorman) et leurs éléments byzantins), « Buletinul Monumentelor Istorice », 1972, no. 4, p. 3–14, fig. 16–24 avec une riche bibliographie concernant les découvertes antérieures.

⁷⁵ C. Nicolescu, *op. cit.*, fig. 78.

⁷⁶ *Ibidem*, pl. CCII le portrait brodé de la princesse Tudosea, conservé dans la salle gothique du monastère des Trois Hiérarques de Jassy, datant vers 1650.

⁷⁷ *Realexikon, Insignen*, Band, III, 19, col. 424–427.

⁷⁸ C. Nicolescu, *op. cit.*, fig. 16, pl. LXXVII b), le portrait de Vladislav I^{er}; pl. CXXVIII–CLXXX et pl. 5, les portraits de Mircea l'Ancien.

⁷⁹ *Realexikon, Insignen*, col. 420–448 les différentes pièces du vêtement des empereurs byzantins; C. Nicolescu, *op. cit.*, p. 123–124, fig. 36.

⁸⁰ C. Nicolescu, *op. cit.*, p. 124–128, fig. 37–40, pl. CL, CV–CVII b).

⁸¹ Agnes Gejzer, *Un manteau du cavalier iranien ancien*, « Bulletin de liaison du Centre International d'Etudes des Textiles anciens », Lyon, 1968, no. 27, p. 24–25; C. Nicolescu, *op. cit.*, p. 128–141, pl. CXIX–CXXVIII, pl. 10–13, pl. CXXX–CXLVIII, fig. 42–50.

⁸² R. Guiland, *Le chapitre relatif aux fonctions des dignitaires du Traité de Pseudo-Codinos, Chapitres 5, 6, 7 et 16*, « Byzantinoslavica », XIII, 2, p. 242.

par la « couca », la « granatza » est remplacée par le « cafetan ». Dès le milieu du XVI-e siècle, ce dernier vêtement d'apparat devient la pièce principale dans le costume des princes et des leurs successeurs, tandis que les princesses et les boiards commencent à porter surtout le « conțeș », un autre type de manteau oriental pard-essus l'« antéré »⁸³. Comme la « granatza » de la première époque, le « cafetan » de l'investiture et les autres vêtements d'apparat portés dans les grandes cérémonies de cour, à l'occasion de la réception des ambassadeurs et de la participation des princes aux grandes fêtes profanes ou religieuses, étaient très luxueux. Les velours et soieries brochés de fil d'or, provenant de Florence et de Venise aux XV-e et XVI-siècles⁸⁴ et plus tard de Brusse⁸⁵ ou de centres persans, représentaient elles-même un élément de raffinement très recherché, mais la richesse en était encore rehaussée par les boutons en pierres précieuses, les tresses en fil d'or, ainsi que par les doublures en zibeline, hermine, etc., réservées surtout aux princes régnants. Le « cafetan », le plus luxueux complètement fourré en zibeline s'appelait « cabanitzza », ayant la même fonction symbolique que le premier. L'aspect impressionnant d'une telle sorte de « cafetan » se dégage des images brodées représentant le portrait du prince Ieremia Movilă de Sucevița⁸⁶ et de celui du fils du prince Vasile Lupu⁸⁷, du monastère des Trois Hiérarques de Jassy. L'éclat de ce vêtement d'apparat a été toujours remarqué par les ambassadeurs ou les voyageurs étrangers qui ont passé souvent par la Valachie et la Moldavie au XVII-e siècle. Paul d'Alep, le secrétaire de Macaire, Patriarche d'Antiochie, nous a laissé de précieuses informations sur la vie de cour au XVII-e siècle. En passant plus de trois années dans l'atmosphère des cours de Jassy et de Tirgoviște, il a participé au couronnement et à l'enterrement de quelques princes, ainsi qu'à d'autres cérémonies de cour, pendant les grandes fêtes de Pâques, de Noël, du Jour de l'An, etc. Il décrit la garde-robe du prince Vasile Lupu (1633—1652) qui comprenait, entre autres, trente-cinq fourrures de zibeline, parmi lesquelles une destinée aux grandes fêtes de Pâques, ornée de perles et de pierres précieuses très coûteuses, appréciée à 35.000 florins⁸⁸. L'envoyé polonais Stanislav Osoviecim⁸⁹ en 1643, nous racontant sa réception par le même prince est impressionné par le luxe de son « cafetan » « qui ne ressemble ni au vêtement du Sultan ni à celui d'un autre monarque ». Ce précieux manteau confectionné dans un riche tissu couvert d'une broderie en fil d'or très en relief et fourré de zibeline était agrafé par une broche en diamants de grandes dimensions. De tels objets de parure peuvent être toujours remarqués sur les portraits votifs de la peinture murale, ainsi que sur les portraits brodés ou exécutés

⁸³ C. Nicolescu, *op. cit.*, p. 141—142, fig. 66—67, pl. CNLIX—CLIII, pl. CLXXIX, CLXXXI a), pl. 18—19, pl. CLXXXIV—CLXXXVI, CNC a) b), pl. CXCI—CXCIV.

⁸⁴ *Ibidem*, p. 47—50, pl. X—XL, fig. 1—8, le chapitre sur les tissus importés du monde occidental, surtout de l'Italie.

⁸⁵ *Ibidem*, le chapitre sur les tissus orientaux, p. 51—65, pl. XL—LXX, fig. 9—11, pl. 3—4.

⁸⁶ *Ibidem*, pl. CXXXVI.

⁸⁷ *Ibidem*, pl. CXXXVIII—CXXXIX.

⁸⁸ *Ibidem*, p. 136—140 cf. la description de Paul d'Alep.

⁸⁹ *Călători*, V, p. 193.

en gravure, au XVII-e siècle⁹⁰. Les inventaires conservés du XVI-e et du XVII-e siècles mentionnent une grande quantité d'objets très coûteux — agrafes, broches, boucles de ceinture, bagues, etc. — en pierres précieuses et perles appartenant aux princes roumains⁹¹.

Nous connaissons très peu de choses sur les chaussures, comme insignes du costume princier, telles que les portaient les empereurs byzantins. Au XIV-e siècle, nous pouvons seulement signaler les chaussures rouges-violettes, brodées en fil d'or de Mircea l'Ancien⁹². Des brodequins simples, mais toujours de la même couleur, apparaissent dans les portraits princiers du XV-e et du XVI-e siècle. A même période on remarque que la couronne est remplacée par la « granatza », par la « couca » et le « cafetan » ; de même, on observe que les chaussures sont à leur tour remplacées par des bottes montantes avec un haut talon⁹³ ou par des bottes molles, de mode orientale.

Les autres attributs du pouvoir comme le sceptre, la sphère crucifère, l'épée et la lance sont encore moins fréquents. Ils apparaissent sur les effigies monétaires au XIV-e siècle⁹⁴. A une époque plus tardive, ils ne sont plus représentés, mais seulement mentionnés par les sources.

La sphère surmontée d'une croix disparaît totalement, mais nous supposons qu'elle ait été remplacée par la croix, insigne très fréquent dans la main des princes représentés dans les tableaux votifs à partir du XV-e siècle, ainsi que sur les autres portraits réalisées en broderie, sur les objets d'orfèvrerie et sur les enluminures des manuscrits, jusqu'à l'époque de Constantin Brâncoveanu⁹⁵. Nous sommes en possession d'un renseignement précis sur la présence de la croix au moment du couron

⁹⁰ C. Nicolescu, *op. cit.*, pl. CXXXIX détail de la décoration très riche du « cafetan » du fils de Vasile Lupu ; N. Iorga, *Domni români*, pl. 99, le portrait de Vasile Lupu sur une gravure contemporaine où sont reproduites les agrafes en pierres précieuses décorant le « cafetan » et les boutons ; *ibidem*, pl. 102 un autre portrait de Vasile Lupu vêtu d'un vêtement d'apparat très luxueux selon le portrait brodé disparu, trouvé jadis dans le trésor du monastère des Trois Hiérarques de Jassy ; voir aussi les agrafes de Constantin Brâncoveanu, C. Nicolescu, *op. cit.* pl. CLXVII—CLXVIII.

⁹¹ I. Corins, *op. cit.*, p. 38, tous les objets de parure appartenant au prince Ieremia Movilă, apportés en Pologne représentent une somme assez considérable de 434.000 florins ; *ibidem*, p. 56, parmi les objets du prince héritier Moise Movilă sont énumérés : une broche en diamant et rubis, 3000 florins ; une plume en diamants, 10000 florins ; des boutons en diamants et rubis pour des vêtements 10000 florins.

⁹² C. Nicolescu, *op. cit.*, pl. LXXVIII.

⁹³ *Ibidem*, pl. XCVI, CXXXVI, CXLIII.

⁹⁴ P. Chihaia, *op. cit.*, fig. 87, Mircea l'Ancien porte l'épée élevée dans la main droite et la sphère crucifère dans sa gauche ; sur une autre monnaie frappée du même prince il porte la lance oblique dans la main droite et la sphère du même type dans sa gauche, fig. 83 ; sur un autre exemplaire sa lance est droite.

⁹⁵ N. Iorga, *Domni români*, pl. 14, 26, 53, 50—52, 56, 63, 66—71, 80, 83—84, 89, 92, 110—111, 113, 124—125, 127, 129, 136, 138—139. De grandes croix ayant la même forme, richement sculptées, munies de poigné en argent doré et souvent relucs en argent doré, se sont conservées dans les trésors des monastères de Putna, Secu, Dragomirna, Sucevița, Métropole de Jassy, Neamțu, etc. appartenant au XV-e, XVI-e et XVII-e siècles. D'autres exemples très précieux se trouvent dans la collection du Musée d'Art de la R. S. de Roumanie, voir Al. Elian, *Inscriptii*, p. 577—579, no. 761—765, p. 770, no. 593. Une croix plus singulière, ornée par un grand émeraude central, de brillants et de rubis appartenant au prince Constantin Brâncoveanu, dont le nom et le titre sont inscrits à la partie centrale, se trouve dans le trésor du Musée d'Histoire de la R. S. de Roumanie ; on peut supposer qu'elle a été une croix princière utilisée dans les grandes cérémonies, *ibidem*, p. 590, no. 591.

nement en Moldavie, mentionnée par Belsius dans le rapport précipité⁹⁶. La croix est portée seulement par les princes régnants et, par exception, par les princesses ou les héritiers au trône. Elle a différentes formes, mais habituellement au-dessous du bras principal se trouve un second bras plus étroit, droit ou oblique. C'est un insigne de tradition byzantine, symbole de la fidélité à la fois chrétienne. La croix peut être, dès le V-e siècle, rencontrée à Byzance, comme le symbole de la victoire, surmontant la sphère ou portée comme un signe distinctif par les empereurs, toujours dans la main droite⁹⁷. A côté de la croix, les princes roumains portent souvent dans la main droite un voile, de forme carrée. On peut penser à la survivance d'une tradition dégénérée, très tardive, de l'« akakia » byzantine⁹⁸, ou bien il faut le rattacher à une coutume générale chez les Roumains qui lui attribuent un sens symbolique dans toutes les grandes cérémonies de la vie — mariage, baptême, enterrement. La signification symbolique du voile — « năframă », en roumain —, toujours présent jusqu'aujourd'hui dans les cérémonies traditionnelles chez les paysans plus conservateurs, représentait une coutume strictement respectée jadis dans le milieu de cour. Dans l'état actuel des recherches, nous nous limitons à signaler la présence du voile dans la main droite des morts, dans les tombeaux des boïards — femmes et hommes — aux XVI-e et XVII-e siècles⁹⁹.

L'épée, en roumain « spadă », du grec « σπάθη »¹⁰⁰, apparaît surtout sur certaines effigies monétaires du XIV-e siècle. Le prince Vladislav I-er, représenté sur l'icône précitée de Saint Athanase de la Lavre du Mont Athos porte l'épée, suspendue à la ceinture du côté droit, de même que son successeur Mircea l'Ancien, sur la peinture du monastère de Cozia¹⁰¹. Dans la relation de Sivori sur l'investiture du prince Petru Cercel à Stamboul, on mentionne l'épée ornée d'or, ainsi qu'un vêtement en brocard d'or très riche (c'est le « cafetan ») « comme on en porte en Valachie », que le prince a reçu de la part du Sultan¹⁰². Dans les cérémonies de cour, elle était portée par le grand spathaire, sur son épaule¹⁰³. Au XVII-e siècle, l'épée est aussi présente comme un insigne du pouvoir à l'occasion du couronnement¹⁰⁴. Dans d'autres sources, elle nous apparaît bien distincte

⁹² Voir page 244, note 69.

⁹⁷ *Realexikon*, col. 407—408, col. 470; L. Bréhier, *Les institutions de l'Empire byzantin*, Paris, 1970, p. 20, on parle du cérémonial du couronnement, l'empereur « revêtu de la mandya d'or tenant de la main droite une croix, de la gauche une fêrile, il prend la tête de la procession . . . »; *ibidem*, p. 53, la croix comme symbole de la Victoire. . . surmonte leur diadème, ainsi que le globe qu'ils tiennent dans la main droite. Dans les cérémonies, l'attribut porté par leur main gauche peut varier, celui de la droite est toujours le même; sur le sceptre byzantin, *Realexikon*, col. 398—408, dans Pseudo-Codinos appelé « δεικτικόν ».

⁹⁸ *Realexikon*, col. 408—410.

⁹⁹ N. Iorga, *op. cit.*, pl. 56, 69, 70, 80, 110, 129; des voiles portés dans la main droite du défunt ont été trouvés dans le tombeau d'un grand dignitaire enterré au monastère de Voroneț à la fin du XVI-e siècle: dans un autre tombeau d'une femme de boïard de la famille de Luca Stroiçi, dans le monastère de Dragomirna, le voile était dans la main de la défunte; dans les ruines de l'église du monastère de Cătăluin, on a trouvé dans le tombeau de la femme d'un boïard un voile brodé en fil d'or.

¹⁰⁰ *Realexikon*, col. 414—416.

¹⁰¹ C. Nicolescu, *op. cit.*, fig. 16, pl. LXXVIII—LXXIX.

¹⁰² *Călători*, III, p. 6.

¹⁰³ Del Chiaro Fiorentino (Anton Maria), *Revoluțiile Valahiei* (Les révolutions de la Valachie), (le texte réédité par N. Iorga), Iași, 1929, p. 59, 63.

¹⁰⁴ *ibidem*, p. 96.

d'un autre insigne du pouvoir, *le sabre*. En décrivant la cérémonie de l'Épiphanie à Jassy, Bandini affirme que trois grands dignitaires de la cour restent derrière le trône du prince, en tenant le sceptre éclatant de perles, *le sabre et l'épée* ¹⁰⁵. Cantemir, dans son récit détaillé sur l'investiture à Stanboul, parle aussi du *sabre et du sceptre, dénommé « buzdugan »* ou avec un terme oriental « topuz » ¹⁰⁶. Dans une autre description contemporaine on parle seulement du « buzdugan » et de l'épée, insignes portés par un haut dignitaire de la cour, suivant le prince ¹⁰⁷. L'épée était tenue du côté droit du trône par le grand spathaire dans la salle réservée au jugement, nommée en roumain « spătărie », pendant la séance ¹⁰⁸. Exception faite des effigies monétaires du XIV^e siècle, les épées ne sont pas représentées dans les portraits des princes; nous ne connaissons pas d'exemplaires luxueux ayant le caractère d'une épée d'apparat.

Les sabres légèrement courbés à pommeau en or, en ivoire ou en os, richement incrusté d'or et de pierres précieuses, de turquoises et de corail, sont fréquemment mentionnés par les sources ¹⁰⁹. Trois sabres qui semblent être d'apparat, appartenant au prince Constantin Brâncoveanu, se sont conservés dans les collections roumaines et étrangères ¹¹⁰. Tous les trois portent d'intéressantes invocations chrétiennes, écrites en langue grecque, mentionnant le nom de l'empereur Constantin le Grand, protecteur du prince de Valachie. D'après le texte d'un de ces sabres, ainsi que de son aspect luxueux, nous pouvons supposer qu'il ait été le plus important et ait servi même pour le couronnement.

En roumain, on utilise le mot « buzdugan » pour désigner une sorte de sceptre, objet qui apparaît vers le début du XVI^e siècle, sur le bas-relief de la pierre funéraire précitée de Radu d' Afumați. Cet objet était toujours présent sur la table, devant le prince, dans la salle du jugement, durant la séance ¹¹¹.

¹⁰⁵ *Călători*, V, p. 337—338, Bandini utilise pour le sabre le mot « frammea », traduit dans la version roumaine par le mot « yatagan ».

¹⁰⁶ D. Cantemir, *op. cit.*, p. 167.

¹⁰⁷ P. P. Panaitescu, *Călători*, p. 48—49.

¹⁰⁸ D. Cantemir, *op. cit.*, p. 251.

¹⁰⁹ Hurmuzaki, *Documente*, VI, p. 135—137 « Zehen mit Silber beschlagene Sabel. Zwei silberne Sabel. . . vir mit Silber beschlagene Sabel. Ein Beschlächt auf einen türkischen Sabel, silbervergolde mit türkischen Steinen besetzt »; C. Giurescu, M. Dobrescu, *Documente și regeste privilegiate la Constantin Brâncoveanu* (Documents et regestes concernant Constantin Brâncoveanu), București, 1907, p. 317, 321, 278, 281, 428, 303; N. Iorga, *Documente privilegiate la Constantin Brâncoveanu* (Documents concernant Constantin Brâncoveanu), București, 1901, p. 57, 133. En Moldavie des sabres très précieux, dorés et sertis de pierres sont mentionnés dans les inventaires des trésors du prince Ieremia Movilă et de son fils, ainsi que du prince Miron Barnovschi, I. Corfus, *Odoarele*, p. 39, no. 17; p. 58, no. 3—5.

¹¹⁰ C. Marinescu, *Trei săbii ale lui Constantin Brâncoveanu* (Trois sabres de Constantin Brâncoveanu), « Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice », 1926, XIX, fasc. 49, p. 93—99, fig. 1—5. Un sabre se trouve dans la collection d'armes (Armeria) de la ville de Torino; il porte cette inscription en langue grecque: « † [Χριστέ,] Σὺ, βασιλεὺ ἀήττητε, λόγε Θεοῦ, παντάναξ, [βοήθει] τῷ ἡγεμόνι καὶ πιστῷ αὐθέντη Κωνσταντίνῳ ». L'autre sabre plus luxueux se trouve actuellement dans le Musée d'Histoire de la R. S. de Roumanie; il est décoré par une couronne princière incrustée en or, soutenue par deux anges et la suivante invocation en langue grecque, incrustée aussi en or: « † ΣΥ ΒΑΣΙΛΕΥ ΑΗΤΤΗΤΕ, ΛΟΓΕ ΘΕΟΥ ΠΑΝΤΑΝΑΞ, ΝΙΚΗΣ ΒΡΑΒΕΙΑ ΔΩΡΙΣΣΑΙ ΚΑΤΑ ΤΩΝ ΠΟΛΕΜΙΩΝ, ΤΩ ΗΓΕΜΩΝΙ ΚΑΙ ΠΙΣΤΩ ΑΥΘΕΝΤΙ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΩ, ΩΣΠΙΕΡ ΠΟΤΕ ΤΩ ΒΑΣΙΛΕΙ ΜΕΓΑΛΩ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΩ », voir Al. Elian, *Inscripti*, p. 782, no. 1192.

¹¹¹ *Călători*, V, p. 341, Bandini.

Cette succincte présentation des principaux insignes du pouvoir des princes roumains nous permet quelques observations concernant l'idée monarchique et le cérémonial de cour au moyen-âge roumain :

a) l'existence des insignes du pouvoir rigoureusement respectés et absolument obligatoires à l'occasion du couronnement, comme symbole de l'autorité monarchique ;

b) la survivance de la tradition byzantine qui s'est maintenue, avec peu de modifications, encore puissante à l'époque ottomane, respectant les coutumes plus anciennes, grâce à la situation politique spéciale des princes roumains à la Sublime Porte, qui bénéficiaient d'une certaine forme d'indépendance ;

c) la force de la tradition et de l'esprit conservateur, qui s'était imposée jusqu'à la seconde moitié du XVI-e siècle, grâce à laquelle la couronne et l'office du couronnement se sont maintenus selon les anciens rites byzantins. Même dans les siècles suivants, comme nous l'avons déjà montré, le rite du couronnement reste toujours le même, officié à deux reprises, premièrement par le patriarche de Constantinople et pour la seconde fois à Jassy ou à Bucarest, dans les résidences princières de Valachie et de Moldavie. A cette époque, même si la couronne ne figure pas dans le cérémonial, elle est conservée dans le trésor des princes de Valachie, où elle a continué d'être représentée sur les portraits d'apparat des peintures murales, des enluminures, des broderies et des objets d'orfèvrerie.



Fig. 1. — Mircea l'Ancien (1386—1418) portant la couronne ; le type plus ancien du XIV-e siècle, enrichi par la conception des peintres du XVI-e siècle. Le portrait représente une copie du XVI-e siècle du monastère de Curtea de Argeş, selon la peinture exécutée dans le même monument au XIV-e siècle. Le prince porte la chlamyde rouge agrafée au-dessus d'un costume de cavalier muni de riche broderie.



Fig. 2. — Alexandre le Bon (1400—1432) accompagné par sa femme Ana et ses grands dignitaires. Le prince porte le costume d'apparat caractéristique pour le XV-e siècle — la granatza — rouge-violette. Peinture murale du monastère de Suceviţa (département de Suceava), exécutée vers la fin du XVI-e siècle, selon des images plus anciennes.



Fig. 3. — Etienne le Grand (1457–1504) portant la couronne à cinq fleurons, « la granatza » et la croix. Epitrachilion du monastère de Putna (département de Suceava), XV^e siècle.



Fig. 4. — Etienne le Grand portant la couronne sertie de pierres précieuses; le col de la tunique brodé en perles; « la granatza » en velours italien rouge-violet et or avec des bordures brodées en or et pierres précieuses. Détail du tableau votif du Monastère de Voroneț (département de Suceava).



Fig. 5. — La couronne d'Etienne le Grand. Detail du portrait votif du monastère de Dobrovăț (département de Jassy). Premier tiers du XVI-e siècle.



Fig. 6. — Radu Paisie (1535—1545) et son fils Marcu, portant des couronnes, la croix et le « cafetan » d'apparat fourré. Détail de la frise des fondateurs, peinture du monastère de Curtea d'Argeș (Musée d'Art de la R. S. de Roumanie).

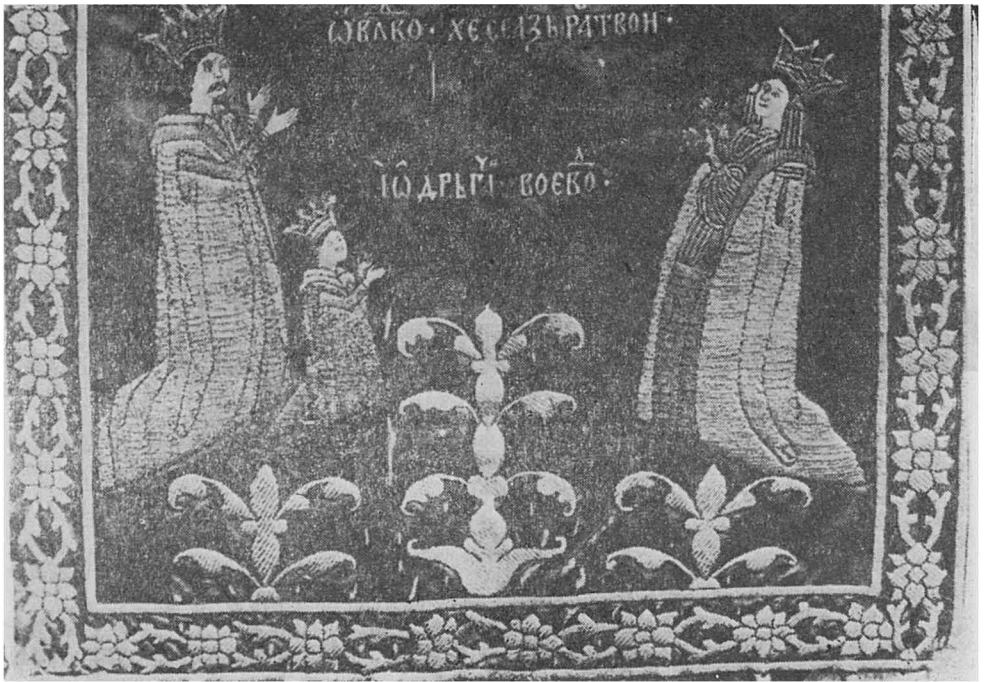


Fig. 7. — Vlad Vintilă de Slatina (1534—1535) avec son fils et sa femme Rada, dans les costumes d'apparat. Détail d'une broderie offerte au monastère de Koutloumuz, au Mont Athos.



Fig. 8. — Ieremia Movilă (1595—1606) couronné, la croix et le voile dans sa main droite. Détail du tableau votif du monastère de Sucevița, sa fondation.



Fig. 9. — Siméon Movilă, prince de Valachie en 1600—1601 et de Moldavie (1606—1607), portrait funéraire exécuté en broderie; de ses deux côtés les armoiries de Moldavie et de Valachie. Monastère de Sucevița, 1607.



Fig. 10. — La couronne de la princesse Marie de Mangoup, la femme d'Etienne le Grand. Portrait funéraire brodé, 1476, Monastère de Putna (département de Suceava).



Fig. 11. — La couronne mise au-dessus d'un voile et les « pendilia » de Maria-Voichița, la troisième femme d'Etienne le Grand. Détail du tableau votif du monastère de Voroneț (département de Suceava), 1488.



Fig. 12. — La princesse de Valachie Ruxandra, fille de Neagoe Basarab et de Despina-Milița Brancović, portant la couronne avec les « pendilia » au-dessus d'une résille en fil d'or et perles ; la chemise brodée et la jupe plissée sont caractéristiques pour le costume des princesses de Valachie au XVI-e siècle. Ces pièces de costume se retrouvent dans le costume paysan de l'Olténie jusqu'aujourd'hui. Peinture murale du monastère de Curtea d'Argeș, environ 1530. Musée d'Art de la R. S. de Roumanie).



Fig. 13. — Détail du portrait brodé du prince Ieremia Movilă (1595–1606); il porte le « gouman » muni d'une broche en pierres précieuses et perles, soutenant le panache « sourguč »; le devant du « cafetan » est aussi richement orné. Monastère de Sucevița (département de Suceava), 1606



Fig. 14. — Portrait du fils de Vasile Lupu, Ștefăniță, dans son costume d'apparat; remarquable la décoration très riche du « cafetan ». Il porte dans sa main droite le voile brodé; à sa gauche on remarque aussi le pommeau du sabre. Broderie conservée dans la collection du monastère des Trois Hiérarques de Jassy.



Fig. 15. — Différents types de couronnes avec des « pendilia » portées par les jeunes princesses en Moldavie, aux XV-e et XVI-e siècle. Dessins d'après les peintures murales.

L'ACTION DE VLAD ȚEPEȘ DANS LE SUD-EST DE L'EUROPE EN 1476

ȘTEFAN ANDREESCU

Au début du siècle, plus précisément en 1901, Nicolae Iorga publiait le texte latin et une traduction en roumain d'une lettre conservée aux archives de Königsberg (aujourd'hui Kaliningrad en Union Soviétique) ¹. Ce document jetait une nouvelle et stupéfiante lumière sur la biographie de Vlad Țepeș (l'Empaleur), qui y était présenté en tant que participant à l'expédition initiée par le roi de Hongrie à la fin de l'année 1475 contre la ville serbe de Šabac, sur la Sava et puis, après que les Turcs eussent livré la forteresse, à une incursion en Bosnie, dans la zone de la ville de Srebrenica. À propos de la portée de cette lettre, N. Iorga soulignait qu'elle « dévoile une expédition chrétienne qui n'est racontée nulle part ailleurs » ². Les seuls indices supplémentaires à ce sujet qu'il réussit à recueillir, lui furent fournis par une autre lettre, du 27 mars 1476, adressée de Buda au pape par Mathias Corvin où le roi parle des « pertes toujours croissantes » provoquées constamment aux Turcs par ses troupes ³. Quant à la lettre nouvellement mise à jour, vu qu'elle était destinée au pape et que dans une autre épître, envoyée précisément de Šabac, le 13 février 1476 (en réalité le 16 février !) par Mathias Corvin, celui-ci affirmait que des informations pouvaient être transmises également à Rome par l'évêque d'Erlau (Agría, Eger), participant lui aussi à l'expédition ⁴, Iorga l'attribuait au prélat mentionné qui remplissait aussi les fonctions de légat apostolique ⁵.

Si l'on tient compte du fait que la lettre publiée par Nicolae Iorga ne portait ni la signature de l'auteur, ni la date, les historiens roumains et étrangers qui se sont occupés ultérieurement de cet épisode de la biographie du voïévode roumain ont fait preuve d'une certaine imprécision quant à le situer au point de vue chronologique. On a affirmé de la sorte que Vlad Țepeș aurait lutté contre les Turcs en Bosnie, soit en *février*

¹ N. Iorga, *Lucruri nouă despre Vlad Țepeș* (Nouvelles informations sur Vlad Țepeș) dans « Convorbiri Literare », année XXXV (1901), no. 2, p. 159 – 161 (texte latin) et p. 155 – 156 (traduction en roumain).

² *Ibidem*, p. 156.

³ *Magyar Diplomáciai Emlékek, Mátyás Király Korából (1458 – 1490)*, vol. 4, éd. Nagy Iván et B. Nyáry Albert, Budapest, 1878 (*Monumenta Hungariae Historica. Acta Etcera*, vol. VII), no. 20, p. 321.

⁴ *Ibidem*, no. 17, p. 317.

⁵ N. Iorga, *op. cit.*, p. 158.

1476⁶, soit à l'été 1475⁷, soit même — et c'est l'opinion la plus répandue ces derniers temps — en 1474⁸. Il y a donc lieu d'essayer d'en établir une date un peu plus précise et certaine...⁹.

On sait, par exemple, que les 3 et 30 novembre 1475, le roi Mathias Corvin se trouvait à Petrovaradin¹⁰ et le 30 décembre 1475 à Belgrade¹¹. A noter que la première attestation du commencement du siège de Šabac est fournie par une lettre adressée au pape Sixte IV datée le 16 janvier 1476¹². La correspondance du roi confirme sa présence à Šabac encore les 2, 3 et 16 février 1476, mais le 15 mars 1476 nous le retrouvons de retour à Buda¹³. Ainsi donc, le siège de Šabac eut lieu en *janvier-février 1476*.

Le 23 janvier 1476, l'on communiquait de Buda à Milan que le roi Mathias avait réussi à occuper les fortifications extérieures de Šabac et que l'on s'attendait « d'un moment à l'autre » que soit annoncée la chute de la forteresse, un « loco importantissimo del Turco »¹⁴. En réalité, le siège se prolongea jusqu'à la mi-février, lorsque la garnison ottomane capitula. La courte lettre adressée par le roi au pape Sixte IV le 16 février — connue et citée par Nicolae Iorga — annonçait précisément cet événement, laissant à la charge du légat papal de relater les faits par le menu. Et cette relation a été conservée, étant datée *le 15 février 1476*, « ex Castris Regiis apud opidum Sabax », soit le jour précédant le bulletin de guerre du roi Mathias Corvin, étant signée également par l'évêque d'Agria,

⁶ *Istoria României in date*, volume élaboré sous la direction de Constantiu C. Giurescu par Horia C. Matei, Florin Constantiniu, Marcel D. Popa, Nicolae C. Nicolescu et Gheorghe Rădulescu, Ed. Enciclopedică Română, București, 1971, p. 105. Mais l'on constate que dans la version française de cet ouvrage, *Histoire chronologique de la Roumanie*, Ed. Științifică și Enciclopedică, București, 1976, p. 97, l'on a renoncé à ce passage, l'expédition de Mathias Corvin et les faits d'armes de Vlad Țepeș n'étant mentionnés même pas à une autre date.

⁷ Matei Cazacu, *Vlad Țepeș erou de epopee* (Vlad Țepeș, héros d'épopée), dans « Magazin istoric », année IV (1970), no. 6, p. 30—31.

⁸ Constantin C. Giurescu, *Viața și faptele lui Vlad Țepeș sau Drăculea* (La vie et les actions de Vlad Țepeș ou Drăculea), conférence donnée en 1968 à plusieurs Universités américaines et publiée dans les annexes de son volume *Journal de călătorie. Impresu din Statele Unite, Paris și Londra* (Journal de voyage. Impressions des Etats-Unis, de Paris et de Londres), Ed. Cartea Românească, București, 1971, p. 262—263; Gianfranco Giraudo, *Dracula. Contributi alla storia delle idee politice nell'Europa Orientale alla svolta del XV secolo*, Libreria Universitaria Editrice, Venezia, 1972, p. 63; Radu Florescu et Raymond T. Mc. Nally, *Dracula. A biography of Vlad the Impaler*, Hawthorn Books, Inc., New York, 1973, p. 117; Constantin C. Giurescu et Dinu C. Giurescu, *Istoria Românilor* (L'histoire des Roumains), vol. II, Ed. Științifică și Enciclopedică, București, 1976, p. 149.

⁹ En 1904, Nicolae Iorga plaçait vaguement le siège de Šabac et l'incursion qui lui suivit à « l'hiver » 1475—1476 (N. Iorga, *Istoria lui Ștefan cel Mare pentru poporul român* (L'histoire d'Etienne le Grand pour le peuple roumain), Ed. pentru Literatură, București, 1966, p. 139). Beaucoup plus riche en précisions est pourtant l'évocation de cet épisode de la guerre hongroise-ottomane faite par N. Iorga, dans *Geschichte des Osmanischen Reiches*, vol. II, Gotha, 1909, p. 176—177.

¹⁰ Fraknói Vilmos, *Mátyás Király Levelei. Kulügyi osztály*, vol. I (1458—1479), Budapest, 1893, no. 224, p. 317—318 et no. 225, p. 319.

¹¹ *Ibidem*, no. 226, p. 322, no. 227, p. 323, no. 228, p. 323—324.

¹² *Ibidem*, no. 229, p. 325—330.

¹³ *Ibidem*, no. 230, p. 331—333, no. 231, p. 333—334, no. 232, p. 334—335 (pour une autre édition de cet acte, voir la note 4) et no. 233, p. 335—336.

¹⁴ *Magyar Diplomaciai Emlékek. Mátyás Király Korából (1458—1490)* vol. 2, éd. Nagy Iván et B. Nyáry Albert, Budapest, 1877 (*Mon. Hung. Hist. Acta Externa*, vol. V), no. 233, p. 338—339.

Gabriel ¹⁵. Particulièrement important pour le problème qui nous intéresse, dans une note insérée en conclusion du rapport à l'intention du pape, l'évêque relevait que le roi lui avait avoué son intention de lancer une attaque contre la ville de Srebrenica, qui possédait de riches mines d'argent, de même que la province tout entière ¹⁶. C'est là une mention particulièrement précieuse, car elle nous révèle dès le début que l'incursion de Vlad Țepeș et du despote Vouk Branković, se trouvant tous les deux dans la suite du roi et désignés par celui-ci pour commander le corps d'armée qui a rempli cette mission, a eu lieu *après le 15 février 1476, jour où la ville de Šabac venait à peine d'être occupée*. Ce qui plus est, elle s'imbrique admirablement au commencement de la lettre publiée par Nicolae Iorga en 1901, où l'auteur anonyme rappelle qu'il avait informé le pape, aussitôt « après l'enlèvement de la ville fortifiée de Šabac » de la décision de Mathias Corvin « de faire piller la ville Srebrenica, réputée pour ses mines d'argent » ¹⁷. Il est, donc, évident que l'attribution de ce texte par Iorga à l'évêque d'Agria est correcte.

Mais la meilleure preuve à cet égard nous est offerte par une autre édition de la source mise à jour et publiée par Nicolae Iorga en 1901, dont ni lui ni les autres historiens qui se sont penchés ultérieurement sur l'histoire de la tumultueuse existence de Vlad Țepeș n'ont eu connaissance. Il s'agit d'une édition où la lettre susmentionnée porte non seulement la signature du légat du Saint Siège en Hongrie, mais aussi la *date du 7 mars 1476*, ainsi que la précision de l'endroit où elle a été rédigée — *Buda* ¹⁸. Cet exemplaire complet de la lettre, probablement l'original, fut transcrit dans les archives du Milan où il est conservé ¹⁹. Nicolae Iorga n'a fait, donc, que découvrir et éditer une copie de la lettre en question.

Les informations de Bosnie que l'évêque d'Agria avait consignées dans son rapport au pape, le 7 mars 1476, étaient parvenues à Buda un jour plus tôt, soit le 6 mars, par l'intermédiaire d'un messenger du despote Vouk Branković ²⁰. Si l'on prend en considération le fait que le messenger dut mettre quelques jours pour atteindre Buda, on peut affirmer en toute certitude que l'incursion en Bosnie contre les Turcs, dirigée par Vouk Branković et Vlad Țepeș après la prise de Šabac, eut lieu *dans la seconde moitié du mois de février 1476*. Entre temps, ainsi que le révèle le même rapport de l'évêque d'Agria du 7 mars 1476, le roi Mathias Corvin était déjà revenu à Buda ²¹, de sorte que le mérite des faits d'armes en Bosnie appartient uniquement aux deux princes.

¹⁵ *Ibidem*, no. 237, p. 343–345.

¹⁶ *Ibidem*, p. 345 : « Regia Majestas mihi dixit istas gentes novas, que in propinquo jam sunt, decrevisse, mittere ad devastandam civitatem Strinixe (sic! — Srebrenica), latine Argentea, vocatam, ubi fodine sunt auri et argenti, totamque circa provinciam multum plenam et habitatum ».

¹⁷ N. Iorga, *Lucruri nouă . . .*, p. 155.

¹⁸ Voir *Magyarország Mellékletmányainak Oklevéltára*, vol. II, éd. Thallóczy Lajos et Aldásy Antal, Budapest, 1907 (*Monumenta Hungariae Historica. Diplomataria*, vol. XXXIII), no. CCCLXIX, p. 265–268.

¹⁹ Aux archives de Milan est conservé également le premier rapport adressé au pape par Gabriel de Vérone, évêque d'Agria, sur le siège de Šabac, daté le 3 février 1476 (*Ibidem*, no. DXIX, p. 388–390).

²⁰ *Ibidem*, p. 265.

²¹ *Ibidem*, p. 267.

Et maintenant rappelons la teneur de la précieuse source due à l'évêque Gabriel d'Agria. Les deux princes se sont approchés de la ville de Srebrenica sans qu'ils s'attaquent aux villages et aux bourgs rencontrés en chemin, parcourant nuitamment les agglomérations humaines. Ce fut là une mesure de prudence, qui assura la surprise totale de l'attaque. En plus, ils ont envoyé au préalable cent cinquante cavaliers chevronnés, déguisés en Turcs, qui se sont faufilets à la pointe du jour dans la ville, se mêlant à la foule venue des alentours, car il y avait jour de foire de toute la région. Peu après le corps d'armée commandé par Vouk Branković et Vlad Țepeș, et groupant 5 000 hommes, y fit irruption. La ville qui comptait 700 maisons fut prise, le butin enlevé par les conquérants étant particulièrement riche : 127.000 aspres, cinq sommes d'argent < *quinque salme argenti* en latin, soit 500.000 pièces ou 600—750 kg. d'argent > appartenant au sultan, diverses marchandises, des soieries et autres. « Les soldats se partageaient, en les broyant par des coups de hache, les lingots d'argent qu'ils trouvaient chez les habitants » (« et ut ille nuntius rettulit argenti massas, quas in civium domibus inveniebant, milites securibus inter se dividebant ») ²². Après la mise à feu de la ville, le raid se poursuivit en direction de la localité de Kušlat, située à une distance de « trois milles Hongrois ». Le commando fut accueilli cette fois-ci à l'orée d'un bois où les arbres furent coupés et placés en travers de la route. Néanmoins, les deux princes usèrent d'une astuce qui leur valut la victoire. Ils envoyèrent en avant 400 guerriers, alors qu'eux et le reste des soldats contournèrent la forêt attaquant par arrière les ennemis (environ 2 000 hommes). Ceux-ci furent tous tués et leurs corps amoncellés jusqu'à former une monticule ou bien « empalés pour que les Turcs, en arrivant, soient terrifiés à leur vue » (« cadavera in grandem accervum comportantes, multosque palis affigentes, ut eorum horrido spectaculo Turci si quando supervenirent in terrorem verterentur ») ²³. On y reconnaît facilement le style de lutte de l'ancien prince de Valachie, qui lui a valu le surnom d'« Empaleur » !

Finalement, la dernière localité conquise fut celle de Zvornik. Là également l'essai de résistance demeura infructueux, mais le despote Vouk Branković fut blessé par une flèche au pied. Sur la route du retour on n'épargna « ni village, ni maison ; tout fut mis à feu et à sang » (« nihil villarum nihil domorum intactum relinquentes, omnia ferro et igne consumpserunt ») ²⁴. Le rapport de l'évêque d'Agria contient ensuite un passage exclusivement consacré à Vlad Țepeș, que nous reproduisons dans son ensemble : « Mais je ne manquerai pas de relever la cruauté de Dracula < *Dragula* >, que nul ne saurait ignorer. Car brisant en morceaux de ses propres mains les corps des Turcs capturés il les faisait empaler en disant : "Lorsque les Turcs les verront ils s'enfuyèrent en proie à la terreur". Ce fut lui qui fit dresser des forêts d'empalés. Les nobles Hongrois les plus notables affirment que lorsqu'il régna en Valachie il tua plus de 100.000 hommes, les condamnant à être empalés et à d'autres terribles supplices. Ce pourquoi, le roi le tint enfermé en geôle 15 ans durant, mais là non plus ne pouvant refréner sa sauvagerie, il attrappait des rats, et les brisant en

²² *Ibidem*, p. 266.

²³ *Ibidem*.

²⁴ *Ibidem*, p. 267.

morceaux il les perçait de batonnets, comme il faisait empaler les hommes. Mais l'année dernière <le roi> le fit relâcher et l'envoya lutter contre les Turcs qui le craignent fort »²⁵.

Laissant de côté les exagérations concernant la « cruauté » du prince roumain, véhiculées avec insistance par la cour royale de Buda seulement après le mois de novembre 1462, pour justifier dans les milieux politiques européens le fait d'avoir arrêté et jeté en prison le brave combattant contre les Turcs — ce qui mena à l'interruption... à Brașov de la « campagne » antiottomane de 1462 tellement clairon née de Mathias Corvin²⁶ — il nous faut retenir de ce fragment du rapport du 7 mars 1476 deux éléments. On y confirme une fois de plus l'habitude du prince valaque de faire empaler les corps des ennemis tués, habitude consignée d'ailleurs par L. Chalcocondyle à propos de la guerre de 1462²⁷, et qui visait à agir sur le psychique des guerriers ottomans, dont l'effectif était toujours supérieur à celui dont disposait le prince roumain. A retenir aussi la précision concernant l'emprisonnement de Vlad Țepeș par le roi Mathias Corvin au long de « 15 années » et son relâchement « l'année dernière », soit en 1475. Certes, le premier détail est erroné, car « 15 années » ne correspondent nullement à l'intervalle 1462—1475²⁸. Plus proche de la réalité nous semble en effet l'information consignée dans la version slave du *Récit sur le voïevode Dracula*, selon laquelle Vlad l'Empaleur aurait été le prisonnier du roi de Hongrie « 12 ans » durant, soit jusqu'en 1474 (« Et il demeura enfermé à Visegrád, sur le Danube, en amont de Buda, pendant 12 ans »)²⁹. Cette dernière source, rédigée probablement en 1486 en Transylvanie³⁰, nous apprend encore que « le roi, après l'avoir fait relâcher de prison et amener à Buda », le fit installer dans une maison à Pesta, où Vlad Țepeș aurait

²⁵ *Ibidem* : « Sed Dragule crudelitate non pertransibo a qua toti orbis notissimus est. Nam manibus suis membratim captos Turcos dividens ad palos frustas figebat, inquiens : cum hec Turci venientes viderint, territi terga nobis dabunt et fugient ; hic est ille qui silvas impalatorum hominum fecit. Asserunt primi huius regni eum ultra centum millia hominum cum vaivodatū Transalpino preeset, palis et aliis horrende mortis suppliciis occidisse, ob quam rem maiestas regia ipsum XV annis in artissimo carcere tenuit, sed nec ibi ferritatis oblitus mures capiebat, et membratim divisos parvis ligneis claviculis, prout homines palis consuevit, affigebat. Tandem vero superiori anno liberum fecit et ad expeditionem in Turcos destinavit, quibus singulari est terrori ».

²⁶ Șerban Papacostea, *Cu privire la geneza și răspîndirea povestirilor scrise despre faptele lui Vlad Țepeș* (À propos de la genèse et de la diffusion des récits sur les actions de Vlad Țepeș), dans « Romanoslavica », vol. XIII, București, 1966, p. 162—165.

²⁷ L. Chalcocondyle, *Expuneri istorice* (Exposés historiques), éd. Vasile Grecu, Ed. Academiei, București, 1958, p. 289 (aux alentours de Tirgoviște, l'armée ottomane en tête avec le sultan Mehmet II « le Conquérant » aperçut en juin 1462 une « plaine de pieux » soit quelques vin gtmilles hommes, femmes et enfants empalés, à ce qu'on disait : « spectacle destiné aux Turcs et à l'empereur lui-même ! » (n.s. — Șt. A.).

²⁸ Dans la copie de Königsberg publiée par Nicolae Iorga (*op. cit.*, p. 161) figurent seulement « plusieurs années » (« pluribus annis »).

²⁹ Pandeie Olteanu, *Limba povestirilor slave despre Vlad Țepeș* (La langue des récits slaves sur Vlad Țepeș), Ed. Academiei, București, 1961, p. 363 ; voir aussi P. P. Panaitescu, *Cronicile slavo-române din sec. XV—XVI publicate de Ion Bogdan* (Les Chroniques slavo-roumaines des XV^e—XVI^e siècles publiées par Ion Bogdan), Ed. Academiei, București, 1959, p. 205 et 212 (« Et il demeura à Visegrád sur le Danube, à une distance de 4 milles en amont de Buda, 12 ans durant »).

³⁰ Ștefan Andreescu, *Premières formes de la littérature historique roumaine en Transylvanie (Autour de la version slave des récits sur le voïevode Dracula)*, dans « Revue des Études Sud-Est Européennes », t. XIII (1975), no. 4, p. 511—524.

mené pendant un certain laps de temps l'existence d'un grand noble ³¹.

De toute façon, ce n'est que l'année suivante — 1475 — que le nom de l'ancien prince de Valachie est mentionné à nouveau dans les actes contemporains, ce qui signifie que seulement alors il réussit à recouvrir sa complète liberté de mouvement et d'initiative politique ³². Ainsi, on sait qu'à l'été 1475, dans la perspective de la revanche du sultan Mehmet II « Le Conquérant », pour la défaite infligée à ses armées à Vaslui (Podul Înalt), le prince de Moldavie, Etienne le Grand, renoua les relations avec la Hongrie, en concluant avec Mathias Corvin un traité dont les stipulations sont consignées dans deux documents. Le 12 juillet 1475, à Jassy, le prince de Moldavie émettait un acte où l'on prévoyait entre autres que si le roi de Hongrie attaquait les Turcs en passant sur le territoire de la Valachie, il devrait participer lui aussi à cette expédition, soit personnellement, soit en envoyant ses armées ³³. De son côté, le 15 août 1475, dans un acte ayant une teneur partiellement similaire, le roi Mathias Corvin, tout en promettant à son tour de prêter son appui à Etienne le Grand, ajoutait ; « Pour ce qui est des frontières de la Moldavie avec la Valachie, suivant les anciennes délimitations frontalières possédées et coutumes maintenues par les voïévodes précédents, nous concilions les deux voïévodes, soit aussi bien Etienne de Moldavie que Vlad de Valachie, conformément aux privilèges d'Alexandre <le Bon> et de Mircea <le Vieux>, princes des deux pays » (« Super metis etiam provinciae Moldaviae cum provincia Transalpina secundum antiquos terminos et consuetudines per praedecessores vayvodas possessos et tentos utrumque vayvodam, tam

³¹ Pandele Olteanu, *op. cit.*, p. 364 ; P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 206 et 213.

³² Lorsqu'on lui permit de se déplacer en Transylvanie pour préparer la récupération du trône de Valachie, le roi Mathias Corvin fixa à Vlad l'Empaleur une pension se montant à 200 florins que devait lui verser le maire de Sibiu, Thomas Altenberger (ordre du 24 février 1475, chez Eudoxiu de Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor* (Documents concernant l'histoire des Roumains), vol. II, 2^e partie, Bucarest, 1891, no. CCX, p. 232). Le 4 août, « Wladislaus Dragwlya, vaivoda partium Transalpinarum » se retrouvait à Arghiș, dans les alentours de Cluj, et se préparait à descendre à Brașov, près la frontière nord de la Valachie où il envoyait son échevin Cirstian, pour lui faire bâtir une maison où il s'établisse temporairement (I. Bogdan, *Documente privitoare la relațiile Țării Românești cu Brasovul și cu Țara Ungurească în sec. XV și XVI* (Documents concernant les rapports de la Valachie avec la ville de Brașov et la Hongrie aux XV^e et XVI^e siècles), vol. I (1413—1508), București, 1905, no. CCLXV, p. 322—323 ; Hurmuzaki, *Documente . . .*, vol. XV, 1^{re} partie, București, 1911, no. CXLVI, p. 84—85). Le 7 octobre il signait une lettre destinée à la ville de Brașov dans la localité de *Merghindeal*, aujourd'hui dans le département de Sibiu (Ioan Bogdan, *Vlad Țepeș și narațiunile germane și rusești asupra lui* (Vlad Țepeș et les narrations allemandes et russes sur sa vie et ses actions), București, 1896, p. 59). De *Bălcaciu* (« Bolkach » — aujourd'hui près la commune de Jidvei, département d'Alba), Vlad confirmait le 13 octobre la réception de la somme de 200 florins hongrois par une lettre adressée à Thomas Altenberger (I. Bogdan, *Documente . . .*, vol. I, no. CCLXVI, p. 323—324 ; Hurmuzaki, *Documente . . .*, XVI, no. CXLVIII, p. 86).

³³ Ioan Bogdan, *Documentele lui Ștefan cel Mare* (Les documents d'Etienne le Grand), vol. II, Bucarest, 1913, no. CXLVI, p. 332 ; « Item, quod <si> regia maiestas personaliter ibit contra Thurcos per Maiorem Walachiam, nos Stephanus woyewoda personaliter et cum omni potencia simul vademus cum maiestate regia.

Item, quod dum regia maiestas mitteret contra ipsos Thurcos capitaneum suum per eandem Walachiam, nos Stephanus woyewoda personaliter et cum omni potencia similiter vademus cum dicto capitaneo. Si autem infirmitate occupati fuerimus vel ita a potentibus hostibus detineremur, quod propria in persona ire non possemus, tunc mittere debemus cum omni potencia nostra ».

scilicet Stephanum Moldaviensem quam Vlad Transalpinum, secundum privilegia Alexandri et Mirzae utriusque partis vayvodarum concordamus) »³⁴. Il est donc clair que dès l'été 1475, Vlad Țepeș était devenu le candidat officiel du roi Mathias Corvin au trône de Valachie, qu'il allait en effet occuper pour la troisième fois. Le plan du roi de Hongrie d'employer son ancien prisonnier dans le combat contre les Turcs, en qualité de voïévode de Valachie, aux côtés d'Etienne de Moldavie était déjà connu le 18 juillet 1475 dans les milieux de la Cour de Buda, lorsque le messenger Florius Roverella rapportait en Italie : « Praeterea essa Maestà ha restituito Ladislao Dragula alle protine sue dignità in Valachia, factolo vaivoda et restituito al suo stato, datoli gente d'arme, dinari et bone lettere, si che se especta el dicto Dragula farà gran facto contra li Turchi, come altrevolte fece, dandoli più rotte circa la parte de Valachia, avanti che fosse prigione della Maestà de questo Signore Re, et per dargli maggiore favore ha mandati epsa Maestà commissari in Transilvania a disporre el paese in favore del dicto Dragula, onde se potranno havere L milla homini bene disposti alle armi, quando pure li Turchi se presentassero verso quelle parti di Moldavia o de Valachia »³⁵. Il est même possible que la stipulation de l'acte du 15 août 1475 concernant le rétablissement des anciennes frontières entre la Moldavie et la Valachie fût inspirée au roi de Hongrie par Vlad Țepeș, qui manifestait ainsi le désir de récupérer les contrées de Putna et de Kilia, récemment reprises par Etienne le Grand³⁶.

Néanmoins, la réinstauration de Vlad Țepeș au trône princier de Valachie se passera plus d'une année après. Ce qui plus est, tandis que le roi Mathias Corvin commençait le siège de Šabac, en Serbie, parmi ses capitaines figurant également Vlad Țepeș, le voïévode de Transylvanie, Jean Pongracz informait de Strentz (10 janvier 1476) les habitants de Brașov sur la paix conclue par le roi avec le voïévode Laiotă Basarab de Valachie et qu'ils étaient tenus de respecter. Dans le même temps, les partisans de Vlad (« Ladislaum Drakwliam pertinentes ») se trouvant à Brașov devaient être éloignés et envoyés suivre leur prince « au service du roi » (« ut serviant domino nostro regi »)³⁷. Il en ressort clairement qu'à l'automne 1475, prenant la décision d'entreprendre l'offensive contre l'Empire ottoman en passant sur le territoire de la Serbie, Mathias Corvin a fait retarder temporairement le projet visant à remplacer le prince de

³⁴ *Ibidem*, p. 334–335. Voir également Eudoxiu de Hurmuzaki, *Documente . . .*, vol. 11, 1^{ère} partie, București, 1891, no. XI, p. 9.

³⁵ Andrei Veress, *Acta et epistolae relationum Transylvaniae Hungariaeque cum Moldavia et Valachia*, vol. I (1468–1540), Budapest, 1914 (= *Fontes Rerum Transylvanicarum*, t. IV), no. 13, p. 15.

³⁶ N. Iorga, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, vol. IV, *Les Chevaliers*. București, 1937, p. 222. Relativement à l'importance de la forteresse de Kilia, aux bouches du Danube — occupée par Etienne le Grand en 1465 —, en ce qui concerne les relations internationales pendant la première moitié du XV^e siècle, voir Șerban Papacostea, *Kilia et la politique orientale de Sigismond de Luxembourg*, dans « Revue Roumaine d'Histoire », t. XV (1976), no. 3, p. 421–436.

³⁷ Hurmuzaki, *Documente . . .*, vol. XV–1, no. CXLIX, p. 86–87.

Valachie, bien que comptant pour l'avenir sur les effectifs militaires que ce pays pouvait offrir à son effort de guerre ³⁸.

En revenant au rapport du 7 mars 1476, l'évêque d'Agria soulignait dans la partie finale de celui-ci l'importance particulière de la prise de Șabac, action qui « a, non seulement endigué les invasions des Turcs, mais qui a préparé des ruées sur eux », de là pouvant être « mieux troublée toute la domination des Turcs en Bosnie et les zones environnantes de celle-ci ». On espérait que l'armée du roi Mathias Corvin qui se trouvait « à proximité de Belgrade » dévasterait « la plus grande partie de la Serbie », avant que les Turcs eussent le possibilité de regrouper leurs forces et amener des renforts sur ce nouveau front ³⁹. En conclusion, le légat apostolique informait le pape sur l'intention du roi qu'« à la crue des eaux » — soit au printemps 1476 — il « s'unisse, comme il s'était proposé, en Valachie, avec les Moldaves et même avec l'armée valaque » (« Tandem cum aque excreverint quemadmodum prius conceperat in regnum Transalpinum cum Moldavis et ipsius Valachie maioris exercitu convenire intendit ») ⁴⁰. Il était donc évident que le pas suivant envisagé par Mathias Corvin dans l'offensive contre l'Empire Ottoman consistait précisément à reprendre le projet de réinstauration de Vlad Țepeș sur le trône de Valachie avec le concours d'Etienne le Grand de Moldavie.

La participation au siège de Șabac et l'incursion en Bosnie pendant la seconde moitié du mois de février 1476 représentent les premiers faits d'armes de l'ancien voïévode de Valachie, dans la lutte contre les Turcs, après la grande guerre qu'il mena en 1462. Mais le retour de Vlad dans son pays fut encore retardé, en dépit de l'exacerbation des rapports entre la Valachie de Laiotă Basarab et la Transylvanie, enregistrée tout au long du printemps 1476 ⁴¹ et ce, du fait de la contre-offensive déclenchée par

³⁸ Le 29 janvier ou le 8 avril 1476, le roi Mathias Corvin informait le roi de Pologne sur les préparatifs en vue de la nouvelle croisade, mentionnant aussi bien des contingents de Transylvanie et de Moldavie que de Valachie : « De Transylvanie il y a encore quelque 2 000 Roumains, qui se sont distingués comme nul autre dans la lutte contre les Turcs; qui, jadis ont accompagné le père du roi < Iancu de Hunedoara > et même aux côtés de sa majesté et des siens . . . »

Et le voïévode de Moldavie compte dans cette armée 12.000 cavaliers, 20.000 fantassins et un nombre assez grand de canons.

Le prince de Valachie y compte 8 000 cavaliers et 30.000 fantassins qui ont toujours veillé et qui veillent aujourd'hui encore aux frontières avec les Turcs. Et il y a maintenant cent ans que les Turcs luttent avec ce pays et jusqu'à ce jour ils n'ont point réussi à le détruire, bien que seul le Danube les sépare ». (Une traduction roumaine de ce fragment chez N. Iorga, *Lucruri nouă* . . . , p. 151; le texte latin chez Idem, *Istoria lui Ștefan cel Mare* . . . , édition citée, p. 280).

³⁹ Il paraît, en effet, qu'au cours du mois de mars fut attaquée la forteresse de Semendria, occupée par les Turcs en 1459 (Hurmuzaki, *Documente* . . . , XV-1, no. CLII, p. 88; commentaires chez N. Iorga, *Histoire des Roumains*, vol. IV, p. 220).

⁴⁰ *Magyarország Melléktartományainak Oklevéltára* . . . , vol. II, p. 268.

⁴¹ Le 28 février 1476, Basarab Laiotă dit « le Vieux » se plaignait aux notables de la cité de Brașov que ses « ennemis » « se lèvent de vos rangs et s'en vont en Moldavie avec les Sicules » et de là ils attaquent et s'adonnent à des actes de pillage dans les contrées est de la Valachie. En invoquant la paix conclue avec Etienne Báthory, il demandait la punition des coupables (I. Bogdan, *Documente* . . . , vol. I, no. CI, p. 126-127; voir également no. CII, p. 128-129); le 14 mars, la cité de Brașov était informée que le voïévode de Valachie appuyait les Turcs (voir ci-dessus la note 39); puis, les 15 avril et 9 mai 1476, Laiotă Basarab adressait de Gherghița de nouveaux appels à l'éloignement de Brașov des exilés de Valachie qui y avaient trouvé asile (Hurmuzaki, *Documente* . . . , XV-1, no. CLIII et CLIV, p. 89); le 11 juin 1476, le prince de Moldavie, Etienne le Grand, demandait de la Vallée du Berbeci à la même

Mehmet II au mois de mai 1476 ⁴², en vue d'annihiler la consolidation de la coalition chrétienne au Bas-Danube. L'objectif immédiat du sultan fut la Moldavie, que ses armées n'avaient pas réussi à soumettre au début de l'année précédente.

La participation de Vlad Țepeș aux combats de Moldavie à l'été 1476 constitue un autre épisode peu connu de sa biographie, ce qui nous pousse à y insister dans les lignes ci-dessous. On sait, par exemple, que le 21 juillet 1476, Etienne Erdely, vice-voïevode de Transylvanie, se trouvant à Șomcherec ordonnait à la cité de Brașov d'envoyer son contingent d'armées à Turda, sous le commandement d'Etienne Báthory et de Vlad Țepeș, désigné sous le nom de « Ladislaus Drakula » ⁴³. Vers la fin du mois de juillet, Vlad (« Vaivoda Draculia ») aux côtés du « capitaine du roi » Etienne Báthory, à la tête de plus de 30 000 hommes — représentant « toutes les troupes de la province de Transylvanie » — se trouvait à Mediaș, prêt à pénétrer en Moldavie pour se porter au secours d'Etienne le Grand. Les deux commandants faisaient savoir au voïevode de Moldavie qu'« il se garde bien de combattre le Turc jusqu'à ce qu'ils ne viennent le rejoindre <le voïevode> avec toutes les troupes ». Comme on l'annonçait à Buda, chaque combattant de Transylvanie, à part les armes courantes « portera une hâche... pour qu'il puisse bloquer les routes de troncs d'arbre et de bois et empêcher le Turc de faire marche-arrière » ⁴⁴. C'était là, incontestablement, une nouvelle idée du prince valaque qui s'évertuait sans cesse à trouver les solutions les plus radicales pour écraser la puissance du Croissant...

Mais la jonction des armées de la Moldavie et de la Transylvanie n'étant pas réalisée à temps, le 26 juillet les Turcs triomphèrent d'Etienne à Valea Albă (Râzboieni), ce à quoi contribua aussi Basarab Laiotă de Valachie, par l'appui qu'il prêta au sultan Mehmet II ⁴⁵. Il ne restait plus que liquider les conséquences politiques de la victoire militaire ottomane. Comme il a été déjà relevé, un premier facteur qui permit à Etienne le Grand de conserver son trône fut la résistance des forteresses de Neamț, Suceava, Hotin, Kilia et Cetatea Albă. Les Turcs ne réussirent à enlever aucune de ces forteresses en 1476. A ceci est venu s'ajouter également la famine et la peste qui faisaient des ravages dans l'armée ottomane, ainsi que la retraite précipitée du contingent des Tatars de Crimée lorsqu'ils apprirent l'attaque foudroyante perpétrée contre leur Etat par les Tatars

enté de Brașov de ne plus ravitailler la Valachie en blé ou autres denrées alimentaires, car elle collaborait avec les Turcs (*Ibidem*, no. CLIX, p. 91); des nouvelles alarmantes, sur l'attitude de Laiotă Basarab étaient transmises également de Sibiu, le 25 juin (*Ibidem*, no. CLXI, p. 92); par suite de cette situation tendue, à Brașov étaient confisqués au début du mois de juin les marchandises et les biens de plusieurs Valaques (*Ibidem*, no. CLX, p. 91—92).

⁴² I. Ursu, *Ștefan cel Mare și turcii* (Etienne le Grand et les Turcs), București, 1914, p. 71.

⁴³ Hürmuzaki, *Documente*..., XV—1, no. CLXII, p. 92—93.

⁴⁴ Toutes ces données ainsi que d'autres informations recueillies en Moldavie au début de l'attaque des Turcs étaient communiquées à Buda pendant les premiers jours du mois d'août 1476 par « Ladislaus, l'homme de confiance du voïevode Draculia » (*Călători străni despre țările române*), (Relations de voyageurs étrangers sur les pays roumains), vol. I, Ed. Științifică, București, 1968, p. 141—143; le texte italien chez Andrei Veress, *Acta et epistolae*..., I, no. 19, p. 21—22).

⁴⁵ Pour le déroulement de la bataille, voir N. Iorga, *Istoria lui Ștefan cel Mare povestită neamului românesc* (L'histoire d'Etienne le Grand racontée au peuple roumain), București, 1904, p. 174—181 (l'édition de 1966, p. 140—150); I. Ursu, *op. cit.*, p. 70—85; Ștefan Olteanu, *Lupta de la Valea Albă* (La bataille de Valea Albă), Ed. Militară, București, 1976, 104 p.

des rives de la Volga (lesquels entretenaient des contacts diplomatiques avec Etienne le Grand). En outre, informé à coup sûr de l'arrivée des troupes transylvaines, Mehmet II donna sans tarder l'ordre de retraite de Moldavie.

C'est à partir de ce moment que commence, pour ce qui est de Vlad Țepeș, l'incertitude des historiens roumains. A-t-il pénétré ou non au cours du mois d'août 1476 en Moldavie? La mise en fuite des Turcs du territoire de la Moldavie a été due uniquement aux efforts d'Etienne le Grand ou aussi à l'intervention des forces transylvaines? On admet en général seulement que les troupes de Transylvanie ont avancé jusqu'au défilé d'Oituz, où, le 25 août 1476 est attestée, près de la localité de Brețcu, la présence d'Etienne Báthory⁴⁶, après quoi il serait revenu sans avoir participé effectivement aux combats⁴⁷. Une affirmation faite dans une lettre adressée au duc de Saxe par Mathias Corvin où celui-ci déclarait que « dès que lui <Mehmet II> eut vent de leur approche <Etienne Báthory et Vlad Țepeș> il leva le siège <de la cité de Neamț> et abandonnant les canons il prit la fuite et ne s'arrêta que trois jours plus tard, une fois revenu au Danube, alors que pour faire le même chemin, à l'arrivée, il avait mis plusieurs semaines»⁴⁸, a été considérée même comme une exagération⁴⁹. Alors qu'une autre affirmation, plus catégorique, contenue dans une autre lettre, selon laquelle « mes hommes <de Mathias Corvin> ont mis le sultan en fuite »⁵⁰, comme une évidente « dénaturation » de la vérité⁵¹. Ainsi s'explique que dans une série d'ouvrages de plus récente date, le problème de la présence de Vlad Țepeș aux côtés d'Etienne le Grand dans les combats menés en Moldavie au cours du mois d'août 1476, ne fut même plus posé⁵².

Il existe pourtant une source narrative, contemporaine aux événements de Moldavie, *Österreichische Chronik* de Jakob Unrest laquelle atteste clairement l'apport de Vlad Țepeș, aux côtés du despote serbe Vouk Branković et d'un membre de la famille serbe Jakšić, à l'expulsion de Moldavie des envahisseurs ottomans. Jakob Unrest consigne qu'aux environs du 15 août 1476, Etienne le Grand « s'est uni au voïévode Dracula <Trackhel Veyda>, au despote et à Jakšić <Jaxe>, car le despote et Jakšić étaient deux princes chassés par les Turcs de leur pays et leur trône. Avec leur appui, le voïévode Etienne réussit à rentrer en Moldavie. Là se trouvaient six corps d'armées turcs au bord de la

⁴⁶ *Monumenta Hungariae Historica, Acta Extera*, vol. V, Budapest, 1877, no. 222, p. 321—323; Andrei Veress, *Acta et epistolae . . .*, I, no. 20, p. 23—24

⁴⁷ N. Iorga, *Istoria lui Ștefan cel Mare . . .*, București, 1904, p. 184. (l'édition de 1966, p. 151), N. Stoicescu, *Vlad Țepeș*, Ed. Academiei, București, 1976, p. 162.

⁴⁸ V. Fraknoi, *Mátyás Király Leveli*, I, no. 245, p. 354.

⁴⁹ I. Ursu, *op. cit.*, p. 88.

⁵⁰ V. Fraknoi, *Mátyás Király Leveli*, I, no. 242, p. 349.

⁵¹ I. Ursu, *op. cit.*, loc. cit.

⁵² Radu Florescu et Raymond T. Mc. Nally, *op. cit.*, p. 118—119, considèrent, par exemple, que le rassemblement des troupes transylvaines à Turda, en juillet 1476, fut effectué pour . . . la réinstallation de Vlad Țepeș sur le trône de Valachie et non point pour prêter appui à Etienne le Grand; Constantin C. Giurescu et Dinu C. Giurescu, *op. cit.*, vol. II, p. 149 et 164—167 ne discutent eux non plus la possibilité de la participation de Vlad Țepeș aux combats avec les Turcs en Moldavie; elle est passée sous silence également dans la récente monographie sur la bataille de Valea Albă, due à Ștefan Olteanu (voir ci-dessus, la note 45); aussi chez Șerban Papacostea, *Stephen the Great Prince of Moldavia (1457—1504)*, București, 1975, p. 40.

rivière qui arrose la Moldavie ; il les chassa avec l'aide de ses troupes et de nombreux Turcs périrent, noyés ou tués pendant la poursuite... De la sorte, le voïévode Etienne demeura toujours dans son pays et il causa aux Turcs de grandes pertes »⁵³. Il en résulte, donc, qu'« au bord de la rivière qui arrose la Moldavie », certes le Siret, eut lieu un combat au cours duquel Etienne le Grand, appuyé par les troupes transylvaines — placées sous le commandement de Vlad l'Empaleur et des nobles serbes mentionnés — écrasa six corps d'armées turcs. Ainsi, l'affirmation faite par Mathias Corvin dans la lettre rédigée à Buda, le 2 octobre 1476, selon laquelle ses hommes (*unsir folk*) ont mis en fuite les Turcs qui avaient pénétré en Moldavie⁵⁴, ne saurait plus être considérée comme aléatoire, mais représente une vérité absolue. *Les deux sources, la chronique de Jakob Unrest et la lettre royale du 2 octobre 1476 se confirment réciproquement et attestent de manière catégorique la présence de Vlad Țepeș en Moldavie, au milieu du mois d'août 1476, à un autre moment crucial de l'effort européen visant à entraver l'expansion ottomane*⁵⁵. En plus, dans la lettre de Brețcu, datée le 25 août 1476, Etienne Báthory précisait qu'il avait prêté à Etienne le Grand du secours « dépassant même ses demandes » (« Denique eidem tantas gentes, immo plures quam ipse optabat, misimus... »)⁵⁶. Suivant la même source, Etienne Báthory s'attarda à Brețcu afin de déjouer l'intention de Laiotă Basarab, qui, de retour en Valachie, attendait le moment du passage des forces transylvaines en Moldavie pour qu'il puisse attaquer en toute quiétude du côté nord en direction du Pays de Bârsa, demeurée à découvert⁵⁷.

Le 6 septembre 1476 commençaient les préparatifs en vue de la contre-offensive chrétienne qui allait favoriser en fin de compte le détachement de la Valachie de l'orbite ottomane. Le même jour, le roi Mathias Corvin ordonnait aux Saxons de Transylvanie « d'accompagner le comes Etienne Báthory vers les contrées d'au-delà des montagnes de notre royaume <la Valachie> »⁵⁸. Dans le même temps, le roi annonçait aussi Etienne le Grand qui, conformément à l'accord intervenu en 1475, devait attaquer simultanément du côté de la Moldavie⁵⁹. Le 7 octobre 1476,

⁵³ Jakob Unrest, *Österreichische Chronik*, dans *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores Rerum Germanicarum, Nova Series*, t. XI, éd. Karl Grossman, Hermann Böhlhaus Nachfolger, Weimar, 1957, p. 68.

⁵⁴ Voir ci-dessus la note 50.

⁵⁵ Nous ne savons pourquoi Nicolae Iorga, bien que connaissant le passage de la chronique d'Unrest, dans son œuvre de synthèse *Histoire des Roumains...*, vol. IV, p. 229, a relié l'information respective à la réinstallation de Vlad Țepeș sur le trône de Valachie, qui a eu lieu aux mois d'octobre—novembre 1476. Mais Jakob Unrest est formel : les événements relatés par lui se sont passés en Moldavie, à la veille de l'Assomption de la Vierge (15 août).

⁵⁶ Andrei Veress, *Acta et epistolae...*, I, p. 24. Dans la même lettre Etienne Báthory affirmait toujours : « Cui nos non solum tantas, quantas ipse petebat gentes, sed longe plures, eo, ut in omnibus voluntas Vestra Regia impleatur, missimus... » (*Ibidem*, p. 23).

⁵⁷ *Ibidem*, p. 23—24 ; voir également, I. Ursu, *op. cit.*, p. 89. Initialement, aussitôt après la bataille de Valea Albă (Râzboieni), lorsqu'il se trouvait encore en Moldavie, Laiotă Basarab avait été chargé par le sultan Mehmet II d'attaquer la Transylvanie, l'action devant se dérouler par le défilé d'Oituz. Mais lorsqu'on apprit que les troupes transylvaines se rapprochaient, on décida d'ajourner et de modifier le plan.

⁵⁸ Hurmuzaki, *Documente...*, XV—1, no. CLXV, p. 94.

⁵⁹ Le 8 mai 1477, l'ambassadeur d'Etienne le Grand à Venise, Ioan Țamblac, décrivait le commencement de l'action en reprenant les paroles mêmes du voïévode : « Et finalmente persuaxo, me mando a dir che io congregasse el mio exercito et andasse par metter el dicto signor <Vlad l'Empaleur> in Valachia » (Ioan Bogdan, *Documentele lui Ștefan cel Mare*, vol. II, no. CLIV, p. 344).

Vlad Țepeș se trouvait dans la cité de Brașov, à proximité immédiate de la frontière nord de la Valachie, où il confirmait à cette cité tous ses anciens privilèges commerciaux et douaniers dans ses rapports avec l'État sis entre les Carpates et le Danube ⁶⁰.

Les étapes de la campagne victorieuse en Valachie sont assez bien connues. Si nous les rappelons c'est dans l'unique but d'offrir au lecteur une image d'ensemble de la biographie de Vlad Țepeș de cette année 1476, la dernière de sa tumultueuse existence ⁶¹. Un rapport de Buda du 4 décembre 1476 atteste que Laiotă Basarab disposa de 18.000 Turcs, alors que Vlad Țepeș passa de Transylvanie en Valachie à la tête de 25.000 hommes. A son tour, Etienne le Grand avança du côté de la Moldavie accompagné de 15.000 cavaliers ⁶². Lorsque les deux armées firent la jonction, les guerriers roumains demandèrent que les deux voïévodes « prêtent mutuellement serment d'affection et de fraternité d'armes » (« ... et hanno voluto li populi che tuti duy li vayvodi zurano insieme amore et confederatione ») ⁶³. Nous présumons qu'Etienne le Grand aurait rejoint l'Empereur après la prise de Tîrgoviște — qui le 8 novembre était déjà occupée ⁶⁴, probablement rien que par les forces transylvaines —, au cours du siège de Bucarest qui se poursuivit au long de plus d'une semaine ⁶⁵. Finalement, le 16 novembre 1476 cette dernière cité tomba elle aussi ⁶⁶, Laiotă Basarab se réfugiant chez les Turcs, soit à Giurgiu, soit au-delà du Danube. Et le 26 novembre 1476 semble avoir eu lieu « cum grande honore », la cérémonie du couronnement de Vlad Țepeș — pour la troisième fois — en tant que prince de Valachie ⁶⁷.

Le nouveau prince pria Etienne le Grand avant son départ de Valachie, de lui laisser une garde de soldats de Moldavie, car il se méfiait encore des boyards qui étaient venus se ranger de ses côtés. Celui-là donnant cours à sa prière, ordonna que 200 de ses hommes se tiennent près le prince valaque ⁶⁸. Néanmoins, le 1^{er} février 1477, la cour royale de Buda informait Venise que « Dracuglia » avait été massacré par les Turcs en même temps avec environ 4 000 hommes et que toute la Valachie se trou-

⁶⁰ Ioan Bogdan, *Documente privitoare la relațiile Țării Românești cu Brașovul...*, vol. I, no. LXXIV, p. 95—97.

⁶¹ Une succincte présentation de la campagne en Valachie, chez Ștefan Andreescu, *Vlad Țepeș (Dracula). Între legendă și adevăr istoric* (Vlad Țepeș (Dracula). Entre la légende et la vérité historique), Ed. Minerva, București, 1976, p. 139—144.

⁶² N. Iorga, *Acte și fragmente cu privire la istoria românilor* (Actes et fragments concernant l'histoire des Roumains), vol. III, București, 1897, p. 58—59.

⁶³ *Ibidem*, p. 59. Nicolae Iorga a supposé que le serment fut prêté en présence de l'évêque Nicolas de Knin, qui, aux environs du 20 octobre 1476 était rentré d'une mission en Valachie (Hurmuzaki, *Documente...*, XV—1, no. CLXVI, p. 94). Nous croyons cependant que le moment ne saurait être placé à cette date-là, mais plutôt au cours du mois de novembre.

⁶⁴ I. Bogdan, *Documente cu privire la relațiile Țării Românești cu Brașovul...*, I, no. LXXV, p. 97—98 et LXXVI, p. 98 ; Hurmuzaki, *Documente...*, XV—1, no. CLXVI, p. 95.

⁶⁵ Le rapport de Buda, du 4 décembre 1476 (voir ci-dessus la note 62), soutient que le siège de Bucarest aurait duré 15 jours, ce qui nous fait supposer qu'il fut entrepris par Etienne le Grand, le contingent transylvain venant de Tîrgoviște l'ayant rejoint ensuite.

⁶⁶ Hurmuzaki, *Documente...*, XV—1, no. CLXVIII, p. 95.

⁶⁷ N. Iorga, *Acte și fragmente...*, III, p. 59.

⁶⁸ Ioan Bogdan, *Documentul lui Ștefan cel Mare*, II, no. CLIV, p. 345 (« El qual fatto, questo me doinanda che i lassamo i nostri homeni per soa custodia, perche de Valachi non se confidava troppo; et io li lasai homeni 200 de la mia porta »).

vait à nouveau entre leurs mains⁶⁹. Dans la Moldavie voisine, Etienne avait appris dès le 10 janvier 1477 la triste nouvelle suivant laquelle « l'infidèle Basarab revint et le trouvant seul <Vlad Țepeș> le tua et avec lui tous mes hommes, seulement dix d'entre eux ayant eu la vie sauve »⁷⁰. D'autres sources permettent de compléter les informations portant sur les tragiques circonstances dans lesquelles s'acheva la troisième période du règne de Vlad Țepeș en Valachie : vers la fin du mois de décembre 1476, l'ancien prince Lăiotă Basarab, avec l'appui d'un corps expéditionnaire turc avait essayé de renverser Vlad ; mais dans le combat qui les mit aux prises, la chance favorisa Vlad qui aurait réussi à obliger les Turcs à une retraite précipitée (« L'armée de Dracula se mit à les massacrer sans pitié et les chassa » — est-il consigné dans la version slave du *Récit sur le voïévode Dracula* probablement rédigée en 1486)⁷¹ ; mais à ce moment décisif, un traître ou un espion des Turcs parvenant à s'infiltrer dans sa suite le tua⁷². Puis, la tête du redoutable prince fut envoyée au Sultan Mehmet II⁷³. C'est ainsi que s'acheva l'existence de l'une des figures les plus fascinantes de l'Europe médiévale.

S'il fallait dresser le bilan de la confrontation entre l'Europe chrétienne et l'Empire Ottoman au Bas-Danube en 1476, à laquelle Vlad Țepeș prit une part tellement active, on constaterait qu'en dépit de la contre-offensive de Mehmet II en Moldavie et de la victoire qu'il remporta à Valea Albă (Războieni), la Hongrie et la Moldavie ont enregistré des succès remarquables : mentionnons-en la conquête de la forteresse de Șabac, la mise en fuite des troupes turques et tatares qui avaient envahi la Moldavie et finalement, la récupération de la Valachie par la réinstallation au trône du pays du fameux « Dracula ». Dans ce contexte, particulièrement significatif apparaît l'affirmation d'Etienne le Grand — transmise par la voix de son ambassadeur à Venise le 8 mai 1477 — selon laquelle ce fut lui qui demanda que « le voïévode Basarab soit chassé de l'autre pays roumain et qu'un autre prince chrétien, notamment Dracula, y soit intronisé, avec lequel nous puissions nous entendre »⁷⁴. Il est probable que ce plan fut conçu par le voïévode de Moldavie aussitôt après la bataille de Vaslui (Podul Înalt — 10 janvier 1475), car à la veille de celle-ci son ancien protégé Lăiotă Basarab — qu'il avait appuyé par les armes en 1473—1474 pour occuper le trône de Valachie⁷⁵ — l'avait abandonné, se joignant aux armées ottomans dirigées par Soliman pacha,

⁶⁹ *Monumenta Hungariae Historica. Acta Extera*, V, no. 234, p. 339—340 (sous l'année faussement notée : 1476).

⁷⁰ Ioan Bogdan, *Documentele lui Ștefan cel Mare*, II, p. 345 (« Et immediate torno quel infidel Basaraba et trove lo solo et amazo lo ; et cum lui furono morti tuti li mei, excepto diexe »).

⁷¹ P. P. Panaitescu, *Cronicile slavo-române din sec. XV—XVI...*, p. 206 et 213 ; Pandelescu, *Limba povestirilor slave despre Vlad Țepeș...*, p. 365.

⁷² Voir Ștefan Andreescu, *Vlad Țepeș (Dracula)...*, p. 142—144.

⁷³ Antonius de Bonfinius, *Rerum Ungaricarum Decades*, éd. I. Fögel, B. Iványi, L. Juhász, t. III, Leipzig, 1936, p. 243.

⁷⁴ Ioan Bogdan, *Documentele lui Ștefan cel Mare*, vol. II, p. 344 (« Et pero, io ho sollicitado de cazar Basaraba vayvoda de l'altra Valachia et de metter un altro signor christian, zoe el Drachula, per intenderse insieme »).

⁷⁵ Pour les efforts déployés par Etienne le Grand après 1473 visant à faire aligner la Valachie à sa politique, voir Mihai Costăchescu, *Arderea Tirgului Floci și a Ialomiței în 1470* (L'incendie du bourg de Floci et de Ialomița en 1470), Jassy, 1935, p. 119—150 ; C. A. Stoide,

au moment où elles avaient passé le Danube. C'est alors qu'Etienne envisagea — à notre avis — de faire introniser en Valachie un homme de toute confiance, implacable ennemi des Turcs⁷⁶. Comme de juste, il jeta son dévolu sur Vlad Țepeș, qui l'avait aidé initialement, lui-même, en 1457, à occuper le trône de la Moldavie et qui, en 1462, avait âprement combattu, avec ses propres forces, Mehmet II. Il existait donc des chances que la Valachie se détache définitivement de l'orbite turque et qu'elle se range avec fermeté du côté de la Moldavie. La coopération des deux princes roumains, champions de la lutte contre l'expansion de l'Empire Ottoman au Bas-Danube dans la seconde moitié du XV^e siècle, constitue un exemple de l'unité d'idéal de la société médiévale roumaine. Pour ce qui est de Vlad Țepeș, l'étude de l'itinéraire qu'il parcourut en 1476, ainsi que celle des actions militaires auxquelles il prit part pendant la même année, le révèle, plus que jamais, comme un héros de la lutte pour la liberté du sud-est européen dans son ensemble; en janvier—février 1476 il lutta contre les Turcs en Serbie et Bosnie, au mois d'août il contribua à chasser les forces militaires du sultan qui avaient envahi la Moldavie et en novembre—décembre de la même année il fit la guerre aux mêmes redoutables ennemis sur le territoire de Valachie...

Legăturile dintre Moldova și Țara Românească în a doua jumătate a secolului al XV-lea (Contribuții) (Les rapports entre la Moldavie et la Valachie pendant la seconde moitié du XV^e siècle (Contributions)), dans « Studii și cercetări științifice », *Istorie*, Jassy, année VII (1956), fasc. 1, p. 59—73; P. P. Panaitescu, *Ștefan cel Mare și orașul București* (Etienne le Grand et la ville de Bucarest), dans « Studii », année XII (1959), no. 5, p. 9—23.

⁷⁶ La nouvelle que Mathias Corvin avait accepté l'idée que « Dracula » devienne à nouveau prince de Valachie fut transmise aux ambassadeurs du prince de Moldavie le 25 juin 1475 à Bistritza (en Transylvanie). Les ambassadeurs moldaves demandaient que Vlad Țepeș soit envoyé sans retard, accompagné d'un corps d'armée, pour rejoindre Etienne le Grand en Moldavie (*Mon. Hung. Hist., Acta Extera*, vol. VII, no. 12, p. 307).

DOBRUJA ACCORDING TO MICHAEL THE BRAVE'S PLAN*

TUDOR MATEESCU

The conquest of Dobruja by the Turks, following the campaign of 1417 led by Sultan Mehmed I against Mircea the Old, was a great blow for Wallachia. It was felt as much on an economic level through the loss of the shoreline with ports that offered to the country great possibilities for maintaining commercial relations over a wide geographical area, as on a strategic level. Wallachia was now exposed to Ottoman attacks from the East as well, across an area of flatland which was very difficult to defend. This became even more evident as the Turks gradually began to strengthen their military force in Dobruja by rebuilding the old forts and constructing new ones, as well as by introducing some muslim elements, done, in the first place, for strategic reasons¹.

Therefore it was natural for that successor of Mircea the Old who could have succeeded in removing the Ottoman domination by armed force, to think of restoring Dobruja inside the boundaries of Wallachia. Moreover the interest shown by the princes at Tîrgoviște for the province between the Danube and the sea continued, under different guises, even after it fell under the control of the Turks. Thus it is retained in the title of some of Mircea's successors, of the possession of Dobruja, in the formula "as far as the great Sea", which although it no longer bears any relation to reality, we find it written in documents sent by Mihail voivode (1418 and 1419)², Radu Prasnaglava (1421)³, and Vlad Dracul (1440)⁴. In 1444, Wallachian soldiers, taking part in the battle of Varna, proved themselves to have a good knowledge of Dobruja, being the only ones who, retreating, were able to find a path over the ford at Hîrșova⁵. A year later, the army of prince Vlad Dracul, allied with the fleet of Bur-

* Paper presented at the conferences held in Bucharest and Alba Iulia to commemorate the 375th anniversary of the first political union of the provinces (May 1975).

¹ Al. P. Arbore, *Contribuțiuni la studiul așezărilor tătarilor și turcilor în Dobrogea*, in "Arhiva Dobrogei", 11 (1919), No. 3-4, p. 215.

² *Documenta Romaniae historica, B. Wallachia*, vol. 1, București, 1966, pp. 88, 91.

³ *Ibidem*, p. 97.

⁴ *Ibidem*, p. 158.

⁵ C. Brătescu, *Dobrogea la 1444. Lupta de la Varna*, in "Arhiva Dobrogei", 11 (1919), No. 2, pp. 103-105.

gundy, also took part in these events in Dobruja, one of which, namely the attack on the small fortress Turtucaia, resulted in a crowning success ⁶.

To all this was added the continuation of economic links, which indeed could never be interrupted. Around 1583—1585, the Italian Franco Sivori stated that significant quantities of skins and wax were transported from Wallachia along the Danube and then by sea in boats to Constanța where they were loaded into ships and taken to Constantinople and from there, even further afield, to Ragusa or Ancona ⁷. This role of the port of Constanța in exporting Wallachia's produce is also confirmed by a report of the 15th of January 1595 from Lvov to the king of Spain ⁸.

On the other hand, despite Ottoman colonization, Romanians still made up the largest ethnic group in Dobruja. The presence of Romanians in this province is confirmed after the time of Mircea the Old by various sources: in 1444, in several chronicles referring to the battle of Varna ⁹; in 1461, in Ducas's chronicle (in Lycostomo) ¹⁰, in 1493 in "Chronicle of Nürenberg" (in the Danube Delta — "Peuce") ¹¹. Interesting information is contained in certain Turkish registers (*mufassal defter*) of the second half of the 16th century, in which many villages and towns in Dobruja are shown to be inhabited by Romanians ¹². Similar information can also be found in a recently published Turko-Osman document of 1574 ¹³. Likewise Paolo Giorgi from Ragusa, who knew Dobruja well, beginning from 1580, shows that the majority of the population of the province was made up of Christians ¹⁴.



A short time after the outbreak of the war of liberation, Michael the Brave sent his forces to attack the Turkish fortifications in Dobruja, which constituted a strong threat to the safety of Wallachia. On the 1st of January 1595 ¹⁵, a detachment of soldiers led by two brothers,

⁶ N. Iorga, *Cronica lui Wavrin și românii*, in "Buletinul Comisiei istorice a României", vol. VI, București, 1927, p. 110 and following; *Călători străini despre țările române*, vol. I, București, 1968, p. 87 and following.

⁷ Ștefan Pascu, *Petru Cercel și Țara Românească la sfârșitul sec. XVI*, Sibiu, 1944, p. 180; *Călători străini despre țările române*, vol. III, București, 1971, p. 17.

⁸ Al. Ciorănescu, *Documente privitoare la istoria românilor culese din arhivele din Simancas*, București, 1940, p. 107.

⁹ C. Brătescu, *op. cit.*, pp. 103—105.

¹⁰ Ducas, *Istoria turco-bizantină (1341—1462)*, Vasile Grecu's critical edition, București, 1958, pp. 426—427.

¹¹ G. Vilsan, *Românii locuiau Delta Dunării în veacul XV*, in "Graiul românesc", I (1927), No. 7, p. 146.

¹² Halil İnalcık, *Dobruja*, in *Encyclopédie de l'Islam*, nouvelle édition, vol. II, Leiden-Paris, 1963, p. 628.

¹³ Bistra A. Cvetkova, *Cenen osmanski iztočnik za istorijata na Dobruja prez XVI v.* (A valuable Ottoman source for the history of Dobruja in the 16th century), in "Izvestija na narodnija Muzej-Varna", vol. VIII (XXIII), Varna, 1972, pp. 224—226, 229—231. Names that are clearly Romanian appear or, in some cases, the nationality is mentioned (Eflâk — the Romanian).

¹⁴ Giacomo Bascapè, *Le relazioni fra l'Italia e la Transilvania nel secolo XVI*, Roma, 1931, p. 179; *Călători străini despre țările române*, vol. III, p. 392.

¹⁵ According to Baltasar Walther but with the wrong date (1594). (Dan Simonescu, *Cronica lui Baltasar Walther despre Mihai Viteazul în raport cu cronicile interne contemporane*, in "Studii și materiale de istorie medie", vol. III, București, 1959, p. 61).

Preda and Radu Buzescu¹⁶, attacked Hirşova. The battle, which took place on the frozen Danube, ended in the defeat of the Turks, the town was plundered and set on fire but they were unable to take over the fortress¹⁷. On the 8th January, an army under the command of general Mihalcea¹⁸ marched on Silistra, the strongest Ottoman fortress in Dobruja. The town which was extremely flourishing¹⁹, was plundered and burnt to the ground²⁰, but the Romanian army could not take the fortress because they could not control the great towers²¹. From here, Michael the Brave's soldiers went forward, as it is written in Radu Popescu's chronicle, "as far as they could inside Turkey", reaching Varna which is situated near the Black Sea²². Their route took them, therefore, through all of southern Dobruja. From commander (sotnic) Denisovici's letter, dated the 3rd of February 1595, we find at Provadia, a small town situated near the border with Dobruja, that the army of the Romanian prince won a new victory, wiping out several thousand Turks²³.

At about the same time, the troops of Aron Vodă, prince of Moldavia, penetrated into northern Dobruja, attacking the towns of Isaccea (Ob-lucița)²⁴ and Măcin²⁵. In April 1595, Albert Király was sent by Michael the Brave against Babadag²⁶ and also around that time it seems that a fresh attack was made on Silistra, having wide repercussions in Europe²⁷. The Romanian prince's army then continued on to just outside Adria-

¹⁶ *Istoria Țării Românești, 1290—1690. Letopiseșul cantacuzinesc*, C. Greceanu's and D. Simonescu's critical ed., București, 1960, p. 58. According to Baltasar Walther the attack on Hirşova was made by Albert Király. (Dan Simonescu, *op. cit.*, p. 61.)

¹⁷ *Istoria Țării Românești...*, p. 58; Dan Simonescu, *op. cit.*, p. 61.

¹⁸ *Istoria Țării Românești...* p. 58. Baltasar Walther still shows Albert Király as the leader. (Dan Simonescu, *op. cit.*, p. 61.)

¹⁹ Dan Simonescu, *op. cit.*, p. 62.

²⁰ *Ibidem*, pp. 61—62; *Istoria Țării Românești...*, p. 58.

²¹ C. Gollner, *Quelques plaquettes françaises contemporaines sur Michel le Brave*, in *Trois mémoires sur Michel le Brave*, Bucarest, 1938, p. 29; Mihail P. Dan, *Cehi, slovaci și români în veacurile XIII—XVI*, Sibiu, 1944, p. 364—365.

²² Radu Popescu Vornicul, *Istoriile domnilor Țării Românești*, Const. Grecescu's critical ed., București, 1963, p. 73.

²³ *Relațiile istorice dintre popoarele U.R.S.S și România în veacurile XV — începutul celui de-al XVIII-lea*, vol. I, Moscow, 1965, p. 205—206.

²⁴ Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor*, vol. XII, București, 1903, p. 26.

²⁵ Carol Gollner, *Faima lui Mihai Viteazul în apus. Broșuri contemporane*, in "Anuarul Institutului de istorie națională", VIII (1939—1942), Sibiu, 1942, p. 198. See also E. D. Tappe, *Documents concerning Rumanian history (1427—1601) collected from British archives*, London—Paris, 1964, p. 79, where in an English report from Constantinople dated 22nd February 1595, it is stated that Aron vodă could have attacked and plundered Silistra. There is obviously a confusion.

²⁶ Hurmuzaki, *Documente...*, vol. XII, p. 45. The attack on Babadag by Albert Király is also mentioned by Baltasar Walther. (Dan Simonescu *op. cit.*, p. 73). On a map of that period the Romanian army is likewise shown going to the siege of Babadag. (Ion Ciortan, *Știri despre Mihai Viteazul în hărțile epocii*, in "Revista Arhivelor", LII, 1975, vol. XXXVII, No. 2, p. 183.)

²⁷ Hurmuzaki, *Documente...*, vol. III, part 2, București, 1888, p. 101; Andrei Veress, *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei și Țării Românești*, vol. IV, București, 1932, p. 207, 214; Al. Cioranescu, *op. cit.*, p. 113; Aurel Decei, *Documente din arhivele Văcănelor privind anul 1595*, in "Revista Arhivelor", X (1967), No. 1, p. 212. In the summer of 1595, the whole town was in ruins. (*Călători străini despre țările române*, vol. III, pp. 524—525).

nople²⁸ striking, at the same time, other Turkish fortresses along the Danube²⁹, one of which was Turtucaia³⁰.

These military operations³¹ brought about real panic among the Turkish authorities and the muslim population of Dobruja. In June 1595, the Turks sent a delegation from Babadag to the Porte bewailing the attacks made by the Romanian princes, pointing out that "all their quays and towns were completely burnt down and ruined"³². In a report of the 19th August 1595, made by the Venetian Marco Venier to the doge he sent the news that "throughout Dobruja the Turks were extremely frightened" of the Walachian and Moldavian armies and were ready to abandon the province and flee in the face of the enemy³³.

Other raids made by Michael the Brave's army in Dobruja against Ottoman strongholds took place in the following years. In the spring of 1596³⁴, 1080 outlaws³⁵ under the command of Velicico (Velişco) attacked and burnt Babadag³⁶ but, retreating, they were surprised near Comis hill (Consul) by a Turkish army. The battle ended with the defeat and death of all the outlaws³⁷. On the 16th of October 1598, Michael the Brave wrote to archduke Maximilian that he had decided to cross the Danube again, to "burn and loot all Dobruja"³⁸. This attack was actually carried out by a detachment of 2,000 men, as Mustafa Selaniki noted in his chronicle³⁹.

²⁸ Andrei Veress, *op. cit.*, vol. IV, p. 199.

²⁹ *Ibidem*, p. 207; Virginia Vasiliu, *Miscellanea di piccole notizie riguardanti la storia romana dei secoli XVI e XVII*, in "Diplomatariu italicum", I, Roma, 1925, p. 233. In Nicolae Iorga's *Istoria lui Mihai Viteazul*, Bucureşti, 1968, pp. 137–138, Constantin Velichi's *Pohodite na Mihaj Vitjazul na jug ot Dunav* (Michael the Brave's campaigns south of the Danube), in "Istoriceski pregled", XXIX, Sofia, 1973, No. 1, p. 65, as in other works, Cernavoda is also included among these places in Dobruja. In fact, we are dealing with Cervenvoda (sometimes also written as Cernavoda), a town in Bulgaria, situated S. E. of Ruschuk.

³⁰ *Cronici turceşti privind  arile rom ne*, extracts, vol. I, ed. Mihail Guboglu and Mustafa Mehmet, Bucureşti, 1966, p. 369 (Mustafa Selaniki's chronicle); Ioachim Cr ciun, *Cronicarul Szamoskozy  i  nsemn rile lui privitoare la rom ni*, 1566–1608, Cluj, 1928, p. 103.

³¹ Stavrinou also deals with the attack of Silistra, Babadag and, in general, Dobruja in his chronicle. See *Vitejiile preapiosului  i preaviteazului Mihai Voivod*, translated by Ion Cutova, in "Arhiva soseşan ", new series, vol. I, N s nd, 1972, p. 101.

³² *Cronici turceşti privind  arile rom ne*, vol. I, pp. 368–369.

³³ Hurmuzaki, *Documente...*, vol. III, part I, Bucureşti, 1880, p. 484.

³⁴ According to the Cantacuzino chronicle. (*Istoria  arii Rom neşti...*, p. 64).

³⁵ According to Paolo Giorgi. (*C l tori str ini despre  arile rom ne*, vol. III, p. 403.). In a report from Marco Venier, dated 22nd August 1596, to the doge, it is written that this attack was undertaken by Francesco Calogier  with 15, 000 men. (Hurmuzaki, *Documente...*, vol. IV, part 2, Bucureşti, 1884, p. 221).

³⁶ In 1641, according to Pietro Diodato Baksici, one of the mosques of Babadag, previously a Christian cathedral, was found still in ruins from the time when it was bombarded by Michael the Brave's army. (*C l tori str ini despre  arile rom ne*, vol. V, Bucureşti, 1973, p. 222).

³⁷ *Istoria  arii Rom neşti...*, pp. 64–65; Hurmuzaki, *Documente...*, vol. III, part. I, pp. 269–270; *C l tori str ini despre  arile rom ne*, vol. I, pp. 382–383.

³⁸ Hurmuzaki, *Documente...*, vol. XII, p. 411. This intention is also shown in a Spanish publication of 1599; "Y quiero con el favor de Di s nuestro se or tornar a passar el Danubio; y poner a fuego y hierro todo el Dobroytan..." (Cornelia Bodea, *O tip ritur  spaniol  din 1599 despre campaniile lui Mihai Viteazul la sudul Dun rii*, in *Mihai Viteazul. Culegere de studii*, Bucureşti, 1975, p. 188.).

³⁹ *Cronici turceşti privind  arile rom ne*, vol. I, p. 393.

Finally, in April 1599, Michael's soldiers attacked Isaceea which they burnt and razed to the ground⁴⁰.

To a great extent, these attacks reached their strategic goal because in this way the threat to Wallachia from the Ottoman troops in Dobruja during the wars carried out by Michael the Brave was greatly reduced. Any blows made by the latter were of little importance. In May 1595, among the Ottoman armies prepared for the campaign against Wallachia, there was also the one at Silistra⁴¹ numbering 30,000 men⁴². In the battle at Tirgoviște in October 1595, their commander himself fell, the sandjac bey of Silistra⁴³. In 1596, according to Baltasar Walther, the Tartars in Dobruja together with 3,000 Turks crossed the Danube and entered Wallachia but lost their lives in a battle, won by the prince's army⁴⁴. In the autumn of 1598, a new raid by the Dobrujan Tartars took place, led by the Pasha of Silistra, ending, however, in complete failure⁴⁵. Mehmet Pasha (or rather Ahmet Pasha) again penetrated into Wallachia in 1599 but he was defeated and driven back by Dumitru Vornic⁴⁶. In the same year, the bey of Babadag sent an army to help Vidin who was being attacked by the Prince of Wallachia⁴⁷.

Michael the Brave's interest in Dobruja, however, showed itself in other fields as well. During his campaign against Adrianople, in the spring of 1595, many people in those parts joined his army on a salary as we find in a report of Marco Venier to the doge⁴⁸. Bearing in mind that the Romanian army's route covered a large part of Dobruja, we must presume that there were also inhabitants of this province⁴⁹ among the volunteers and they would primarily be Romanians as they made up the largest part of the population.

An interesting fact of another nature has been established by the existence of a war fleet⁵⁰ which Michael the Brave created himself. In

⁴⁰ P. P. Panaitescu, *Documente privitoare la istoria lui Mihai Viteazul*, București, 1936, p. 78—79; Ilie Corfus, *Mihai Viteazul și polonii. Cu documente inedite în anexe*, București, 1937, pp. 244—245, 247; E. D. Tappe, *op. cit.*, pp. 127—128.

⁴¹ Silistra and the region inland was, at that time, an area where there were heavy concentrations of Ottoman troops. On this occasion it seems that they constructed several water pumps there to meet the needs of the Turkish cavalry. Cf. Valerian Petrescu, *Urme turcești în Cadrilater*, in "Analele Dobrogei", XIII—XIV (1932—1933), p. 56.

⁴² Hurmuzaki, *Documente...*, vol. XII, p. 51. Concerning these preparations made by the Turks at Silistra see also Ilie Corfus, *Luptele lui Mihai Viteazul cu turcii în lumina unor noi surse polone*, in *Mihai Viteazul. Culegere de studii*, p. 153.

⁴³ *Călători străini despre țările române*, vol. III, p. 549.

⁴⁴ Dan Simonescu, *op. cit.*, p. 80.

⁴⁵ Hurmuzaki, *Documente...*, vol. XII, p. 406 (Gheorghe Syrmay's report from Wallachia). See also *Cronici turcești privind țările române*, vol. I, p. 395 (Mustafa Selanki's chronicle where this raid is said to have taken place in December 1598). For this attack, the defeat and banishment of the Turks by Michael the Brave cf. Aurel Decei, *Răsunătoarea acțiune a lui Mihai Viteazul la sud de Dunăre, în septembrie-octombrie 1598, înfățișată de cronicile turcești*, in *Mihai Viteazul. Culegere de studii*, p. 168.

⁴⁶ *Istoria Țării Românești...*, p. 69.

⁴⁷ *Ibidem*, p. 70.

⁴⁸ Andrei Veress, *op. cit.*, vol. 10, IV, p. 199.

⁴⁹ See also, in this context, P. P. Panaitescu, *Mihai Viteazul*, București, 1936, p. 62.

⁵⁰ A war fleet did exist earlier on the Danube and was used by Michael the Brave in several military operations particularly for crossing the river. See Sergiu Columbeanu, *Aspecte ale istoriei navigației în România. (Din cele mai vechi timpuri pînă la tratatul de la Adrianopol*

a Spanish report from Corfu, dated 5th August 1599, it was said that 200 ships (*barcones*) belonging to the Prince of Wallachia, each holding 200 men, had set sail over the Black sea⁵¹. The numbers are obviously exaggerated but the existence of this fleet cannot be denied especially as other information about the same thing exists. In another Spanish report (Zante, 14th August 1600), it is shown that these ships of Michael the Brave had sailed almost as far as Constantinople, stopping food supplies getting through to the capital of the Ottoman Empire and making the Sultan feel unsafe in his own palace⁵². In order to assure the success of these naval operations⁵³, after he had destroyed the military centres of the Ottomans, Michael the Brave had then to extend his power over Dobruja, since only this province could offer the necessary ports⁵⁴ for the shelter and supply of the ships⁵⁵.

Necessities of an economic and strategic nature required the united Romanian state, forged for the first time in history by Michael the Brave, to also include Dobruja within its boundaries. The independence of the new state could never have been absolute without the possession of this province. Moreover the prince himself was aware of this fact. Treasurer Stavrinus noted in his chronicle that after the victory at Gorăslău, Michael the Brave intended "to descend into Wallachia and then cross into Turkey" where along with other territories, he wanted "to include Dobricia" (Dobruja)⁵⁶. The tragic death of the brave voivode meant that this plan was never carried out, a plan which is written down among the most important moments which preceded the events of 1877, when the independence of Romania put an end to the Ottoman Empire's control over Dobruja.

— 1829), in "Studii. Revistă de istorie", XXV (1972), No. 4, p. 733; Idem, *Acțiunile navale ale lui Mihai Viteazul pentru stăpînirea Dunării*, in "Revista de istorie", XXVIII (1975), No. 4, p. 487—494.

⁵¹ Al. Cioranescu, *op. cit.*, p. 143.

⁵² *Ibidem*, p. 165.

⁵³ Concerning the existence of this fleet of the brave Voievode see also Sergiu Columbeanu, *Acțiunile navale ale lui Mihai Viteazul...*, p. 491—493.

⁵⁴ See the ports that existed at that time in Dobruja in Paolo Giorgi's *Călători străini despre țările române*, vol. III, p. 392, 397.

⁵⁵ As we know, the shore of the Black Sea between Capul Midia and Limanul Nistrului is unsuitable for the construction of any ports. On the other hand, the coastline that stretches from the south of Capul Midia, that is, the greatest part of Dobruja's shoreline, was suitable from the earliest times.

⁵⁶ Stavrinus, *Vitejtile prea-piosului și prea-viteazului Mihai Voievod* in A. Papii Ilarian's *Tezaur de monumente istorice pentru România*, vol. I, București, 1862, p. 317. See also the verse translation of this passage by Ion Cutova (*op. cit.*, p. 118).

PEUPLES ET NATIONS DES BALKANS À LA VEILLE DU CONGRÈS DE BERLIN (1878) D'APRÈS ELISÉE RECLUS

GEORGES CASTELLAN
(Paris)

Au moment même où s'ouvrait la crise balkanique qui allait conduire au Congrès de Berlin, commençait à paraître, en 1875, chez l'éditeur Hachette à Paris la Nouvelle Géographie Universelle d'Elisée Reclus¹. Or son premier tome était précisément consacré à l'Europe Méridionale, Grèce, Turquie, Roumanie, Serbie, Italie, Espagne et Portugal². Hommes d'Etat, diplomates et public cultivé avaient ainsi à leur disposition, pour comprendre et agir en cette crise, une synthèse des plus récentes due à la plume d'un des plus grands géographes de l'époque. Par là, la description d'Elisée Reclus devient un des éléments de l'univers intellectuel du Congrès de Berlin : c'est à ce titre qu'elle doit retenir l'attention de l'historien des Balkans.



La vision d'Elisée Reclus est fondamentalement historique. S'il commence sa description du Monde par l'Europe c'est, dit-il, que ses habitants sont arrivés les premiers à la connaissance de la Terre, et dans l'Europe la Grèce vient en tête parce que là « débute notre civilisation européenne »³. Cette perspective préside aussi au classement des « races » — au sens des ethnies ; le premier groupe des peuples européens est l'ensemble des populations de langues gréco-latines⁴, car la civilisation est passée d'Athènes à Rome. Et tout au long du volume l'auteur fait une large part à la description des vestiges de l'Antiquité. Conception trop intellectuelle de la civilisation qui ne lui permet pas de reconnaître dans les Balkans une zone géographique spécifique : la Grèce et la Thrace ne sont pour lui qu'une des trois péninsules méditerranéennes, et le terme de Balkan lui est inconnu en dehors de la chaîne montagneuse. La description suit les

¹ Elisée Reclus (1827—1905). Disciple de Karl Ritter dont il suivit les cours à l'Université de Berlin. De 1852 à 1857 parcourt l'Angleterre, l'Irlande, les Etats-Unis, l'Amérique Centrale et la Colombie d'où il rapporta un « Voyage à la Sierra Nevada de Ste Marthe ». Publia ensuite « la Terre et l'homme » traité de géographie physique. Sa « Nouvelle Géographie Universelle » en 8 volumes fit de lui le plus célèbre géographe de son temps. Longtemps professeur à l'Université de Bruxelles, il fut aussi un des théoriciens de l'anarchisme.

² « Nouvelle Géographie Universelle. La terre et les hommes. I. L'Europe Méridionale », Paris, Hachette, 1875, in 4 — 1012 p., 73 gravures, 7 cartes en couleurs, 175 cartes dans le texte.

³ p. II.

⁴ p. 28.

cadres politiques des divers Etats : Grèce, Turquie d'Europe, Roumanie, Serbie et Monténégro. Le ton est celui du voyageur qui dépeint ce qu'il voit, évoquant les paysages, les cultures, les villes, les hommes ; bien que l'auteur prévienne honnêtement qu'il n'a pas parcouru tous ces pays. En fait Elisée Reclus n'en a qu'une connaissance livresque indiquée avec probité dans sa « liste des principaux ouvrages consultés »⁵ où apparaissent les récits des plus importants voyageurs du XIX^e siècle, mais aussi un certain nombre d'études proprement historiques. Quand la complexité du problème semble l'exiger, E. Reclus n'hésite pas à citer ses sources, ainsi à propos du relief et de la géologie de la Turquie d'Europe, tout en marquant d'ailleurs la limite des connaissances : « De vastes régions de la presqu'île thraco-hellénique sont encore aussi peu connues que l'Afrique centrale. Il y a quelques années à peine, le voyageur Kanitz constatait la non-existence de rivières, de collines et de montagnes fantastiques, dessinées au hasard par les cartographes près de Viddin, dans le voisinage immédiat du Danube. Par contre, il signalait dans les divers districts de la Bulgarie centrale de trois à quatre fois plus de villages que n'en indiquaient jusqu'alors les cartes les plus détaillées. Un autre savant, le Français Lejean, reconnaissait qu'un prétendu défilé passant à travers l'épaisseur des Balkans est un simple mythe. Depuis, des géodésiens russes, chargés de continuer la mesure d'un arc de méridien à travers toute la Péninsule, trouvaient que la ville fréquemment visitée de Sofia est située à près d'une journée de marche de l'endroit qui lui était assigné par les meilleures cartes. De même, leurs mesures établissaient pour tout l'ensemble de la chaîne des Balkans une situation plus septentrionale qu'on ne l'admettait jusqu'ici. Combien d'erreurs aussi graves ne faudra-t-il pas rectifier dans les montagnes du Pinde et sur les plateaux de l'Albanie, où jusqu'à maintenant un si petit nombre d'hommes de science se sont hasardés ? »⁶

A ces réserves, Elisée Reclus devrait en ajouter d'autres, pour les données statistiques ; du moins indique-t-il souvent que ses chiffres de

⁵ pp. 1009—1010. Cette liste est la suivante : *Grèce* : Archives des missions scientifiques, mémoires de Burnouf, Mézières, Beule, Heuzey, Foucart, About, etc. — Leake, Travels in Northern Greece — Bursian, Geographie von Griechenland — Puillon Boblaye, Virlet, Expédition scientifique de Morée — Bory de Saint-Vincent, Voyage en Morée — Curtius, Peloponnesos — Beulé, Études sur le Péloponnèse — Ludw. Ross, Griechische Inseln. — J. Schmidt, Vulkanstudien, Santorin, 1066 bis 1872.

Turquie : R. Pashley, Travels in Crète — Raulin, Description physique de l'île de Crète — G. Perrot, L'île de Crète — Viquesnel, Voyage dans la Turquie d'Europe — Ami Boué, La Turquie d'Europe — Albert Dumont, le Balkan et l'Adriatique. Lejean, Ethnographie de la Turquie d'Europe — Von Hammer, Konstantinopel und der Bosphorus — P. de Tehihatohéf, le Bosphore — Heuzey, Voyage archéologique en Macédoine — Fanshawe Tozer, Researches in the Highlands of Turkey — Barth, Reisen in der Europäischen Türkei — Von Hahn, Albanische Studien — Heequard, Histoire et description de la Haute-Albanie — Dora d'Istria, Nationalité albanaise — Fr. Maurer, Reise durch... Bosnien — E. de Sainte-Marie, l'Herzégovine — Kanitz, Donau-Bulgarien und der Balkan.

Roumanie : Vaillant, la Roumanie — Bolliaé, Mémoires pour servir à l'histoire de la Roumanie — Fr. Dainé, la Roumanie contemporaine — V. Duruy, De Paris à Bucharest — Von Roessler, Romanische Studien — E. Desjardins, Embouchures du Danube et projet de canalisation maritime.

Serbie et Monténégro, Kanitz, Serbien — Ubicini, les Serbes de Turquie — Cyprien Robert, les Slaves de Turquie — Louis Léger, le Monde slave — Lejean, Visite au Monténégro.

⁶ p. 131.

populations ne sont qu'approximatifs. Quiqu'il en soit, il donne des populations des cinq Etats étudiés un décompte précis :

<i>Grèce</i> :	50 123 km ²	<i>Turquie d'Europe</i> :	365 300 km ²
Population en 1870		Population probable :	11 480 000
Grecs :	1 458 000	Slaves :	
Autres : Indiqués mais sans chiffre		Serbes :	1 775 000
		Bulgares :	4 500 000
<i>Serbie</i> :	43 535 km ²	Russes,	
		Ruthènes :	10 000
Population probable		Latins :	
(1875) :	1 366 000	Roumains :	75 000
Serbes :	1 100 000	Zinzares :	200 000
Roumains		Grecs :	1 200 000
valaques :	160 000	Albanais :	1 400 000
Roumains		Tures :	1 585 000
zinzares :	20 000	Autres :	800 000
Bulgares :	50 000	<i>Roumanie</i> (Moldavie et Valachie)	
Autres :	36 000	Population probable	
<i>Monténégro</i> :	4 427 km ²	(1875) :	5 180 000
Population en 1864 : 196 000		Roumains :	4 460 000
presque tous Serbes		Bulgares :	90 000
		Russes et autres	
		Slaves :	40 000
		Juifs :	400 000
		Tziganes :	130 000
		Autres :	60 000

Pour l'ensemble des pays balkaniques on arrive ainsi à près de 20 millions d'habitants ; or en 1913 ils étaient évalués à 24 millions ⁷, ce qui rend les chiffres d'Elisée Reclus acceptables.

★

L'auteur place en tête de son étude le groupe des Gréco-Latins qui comprend les Grecs, les Albanais, les Roumains et les Zinzares.

Les *Grecs* forment l'essentiel de la population du petit Royaume hellénique — 50 000 km² — limité aux golfes de Volo et d'Arta. Ils sont évalués à 1,5 million « soit environ les deux cinquièmes des Hellènes d'Europe et d'Asie » ⁸. Ils débordent en effet largement les frontières de l'Etat indépendant occupant tout le littoral égéen de la Turquie : la Thessalie, la Macédoine, la Chalcidique, la Thrace : « Constantinople même est dans l'Hellade ethnologique » ⁹. Dans la capitale, dont la population est évaluée à 600 000 habitants, s'il n'est pas possible de dire à qui appartient la majorité, les Grecs « l'emportent en influence et peut-être aussi en nombre » ¹⁰. Dans la Thrace voisine ils peuplent les campagnes et les villages de l'intérieur. « Sauf les grandes villes, et ça et là quelques villages de Bulgares, toute la Thrace orientale leur appartient ; du Bosphore à Andrinople et des Dardanelles au golfe de Bourgas, on

⁷ Rapport de la Commission Internationale d'enquête sur les causes et la conduite des Guerres balkaniques, Washington 1914 — cité d'après Stavrianos, *The Balkans since 1453*, p. 540.

⁸ p. 177.

⁹ p. 145.

¹⁰ p. 153/4.

se trouve partout en territoire hellénique »¹¹. A Andrinople ils sont aussi nombreux que les Turcs et les dépassent en activité¹². A l'Ouest de la Maritza par contre la zone grecque se rétrécit au littoral¹³, tandis que la triple péninsule de Chalcidique est entièrement grecque : « chose rare en Turquie, les habitants n'appartiennent qu'à une seule race, sauf dans la petite ville de Nisново où vivent des Turcs, et sur le Mont Athos, où quelques moines sont d'origine slave »¹⁴. En Thessalie, ils dominent mais voisinent avec les Turcs en villages distincts¹⁵.

A cette Hellade continentale s'ajoutent les îles. La Crète en dépit des traités est grecque, « par le vœu de la grande majorité de la population »¹⁶. Il y existe certes des musulmans, un cinquième de la population totale, mais ces prétendus Turcs ne sont en fait que des Crétois convertis à l'Islam pour échapper aux persécutions : « De tous les Hellènes de l'Orient, ce sont les seuls qui aient adopté en masse le culte du vainqueur ; mais depuis que la persécution religieuse n'est plus à craindre, plusieurs familles mahométanes d'origine grecque sont revenues à la religion de leurs ancêtres »¹⁷. Prépondérants par le nombre, les Grecs de Crète le sont aussi par l'industrie, le commerce, la fortune : « ce sont eux qui achètent la terre, et le musulman se retire pas à pas devant eux »¹⁸. Toutes les Cyclades appartiennent à la Grèce politiquement mais aussi ethniquement, à l'exception d'Astropalaea (Astypalea) restée sous la domination ottomane malgré sa population grecque. Au Nord, Thasos est peuplée de « Grecs déchus » qui parlent un grec « affreux aux formes barbares et tout mêlé de mots turcs »¹⁹, Samothrace est pratiquement déserte, Lemnos bien cultivée par les Grecs de beaucoup les plus nombreux et qui évincent peu à peu les Turcs²⁰.

Hors de leur domaine propre, on trouve des Grecs dans le pays bulgare. Peu nombreux au nord du Balkan, ils s'y mêlent dans les villes aux commerçants allemands et arméniens, tandis qu'au sud de la chaîne on les rencontre dans chaque village vivant du négoce et de petits métiers : « solidaires les uns des autres et formant dans le pays une grande franc-maçonnerie, toujours curieux de savoir, ils ne manquent jamais d'acquérir une influence bien supérieure à leur importance numérique »²¹. En outre ils constituent des groupes importants à Philippopoli et Pazardjik²², et forment la quasi-totalité de la population de Stenimacho (Stanimaka), où ni Turc ni Bulgare n'ont pu s'établir et que l'on pense être une colonie antique de l'Eubée. Dans la Roumanie indépendante, les Phanariotes ont perdu leur ancien pouvoir. Les Grecs y sont peu nombreux, une dizaine

¹¹ p. 161.

¹² p. 162.

¹³ p. 165.

¹⁴ p. 166.

¹⁵ p. 175/6.

¹⁶ p. 133.

¹⁷ p. 140.

¹⁸ p. 140.

¹⁹ p. 142.

²⁰ p. 144.

²¹ p. 224.

²² Orthographiée par E. Reclus : Bazardjik.

de mille peut-être en y incluant les Zinzares hellénisés mais ils occupent des positions sociales importantes : intendants des boïars, négociants en gros ; dans les villes du Bas-Danube ils monopolisent l'exportation du blé ²³.

Cela fait au total quelque 2 800 000 Grecs dans la Péninsule des Balkans. Leur capitale politique Athènes-le Pirée, compte 59 000 habitants, mais du point de vue de l'importance de la communauté hellénique est concurrencée par Constantinople et par la turque Andrinople — 110 000 habitants — dont la moitié au moins sont des Grecs.

Les *Albanais*, qu'Elisée Reclus appelle aussi *chkipetares*, sont considérés comme descendants des anciens Pélasges et divisés par la rivière Shkumbi en Guègues au Nord et Tasques au Sud. Les limites de leur domaine ont varié au cours de l'histoire. Avant les invasions slaves ils occupaient toute la partie occidentale de la péninsule jusqu'au Danube, mais leur territoire fut submergé par les Serbes et les Bulgares, dont de nombreux souvenirs demeurent dans la toponymie. Quand la puissance serbe fut brisée par les Turcs, les Albanais reparurent « et depuis n'ont cessé de refluer sur leurs voisins d'origine slave » ²⁴. En direction du nord-est ils se sont avancés dans la vallée de la Morava jusqu'à constituer une colonie dans la Serbie indépendante, près d'Alexinatz ²⁵. « Comme une mer montante, ils ont entouré de leurs flots des îles et des archipels de populations slaves ; c'est ainsi que des groupes de Serbes éloignés de leur corps de nation se trouvent encore dans le voisinage de l'Acrocéraunie ²⁶, aux bords du lac d'Okrida et sur toutes les montagnes qui entourent la fatale plaine de Kossovo, où furent massacrés leurs ancêtres. Les envahissements des Albanais s'expliquent surtout par l'expatriation des Serbes : pour se soustraire à la domination turque, ceux-ci émigrèrent par centaines de mille sous la conduite de leurs patriarches et se réfugièrent en Hongrie ; les Chkipétares envahisseurs, en grande majorité musulmans, n'eurent qu'à remplir les vides. Les Serbes de la contrée deviennent rapidement Albanais par la langue, la religion, les coutumes ; ils se disent Turcs comme les Arnauts, et pour eux le nom de Serbes ne s'applique plus qu'aux chrétiens d'outre-frontière » ²⁷. Au Sud, au contraire, les Albanais perdent du terrain devant les Grecs. L'Épire est largement pénétré par ces derniers : « Arta, Janina, Prevesa sont des villes hellénisées ; seules quelques familles musulmanes y ont conservé l'usage de l'Albanais » ²⁷. Presque tout l'espace compris entre le Pinde et les chaînes côtières de l'Adriatique est le domaine de la langue grecque ; et dans les montagnes les populations sont bilingues. « Tels, les célèbres Souliotes qui se servent du tosqe dans leurs familles et qui s'entretiennent en grec avec les étrangers. Du reste, là où les deux races sont en présence, ce sont toujours les Albanais qui se donnent la peine d'apprendre la langue des Hellènes ; ceux-ci ne daignent pas étudier un idiome qui leur paraît méprisable » ²⁷.

²³ p. 262.

²⁴ p. 182.

²⁵ p. 289.

²⁶ Région des monts Himara au sud de Viosë.

²⁷ p. 183.

Au total l'ensemble albanais est évalué à 1 400 000 individus, 600 000 Guègues dont deux tiers de musulmans, un tiers de catholiques latins et 800 000 Tosques, musulmans pour les trois quarts et orthodoxes pour le reste. Les villes des régions albanaïses sont d'importance médiocre : la plus grande, Prizren, aurait 46 000 hab, Skódra 3 500, Janina et Djakovicà 25 000, Ipek 20 000, Elbassan 12 000, Pristina et Berat 11 000, Tirana et Gorica 10 000, Argyro-Kastro 8 000 et Preveza 7 000.

A quoi s'ajoutait une diaspora albanaïse qui, limitée aux Balkans, se retrouvait dans les îles du Péloponnèse : ainsi la petite ville de Poros capitale provisoire de la Grèce en butte pour son indépendance était albanaïse, de même Hydra où une colonie shqiptare fuyant les exactions d'un pacha de Morée vint s'établir en 1730²⁸. En Eubée les Albanais occupaient la partie méridionale de même que les environs de Gavriion au nord de l'île d'Andros²⁹. Tout naturellement on les rencontrait en Ithaque, établis là depuis 1504 par Venise qui repeupla l'île en faisant appel aux populations voisines de l'Épire, aussi la langue de l'île est-elle un grec mêlé de mots albanaïses³⁰. En Crète ils étaient nombreux ; descendant des soldats arnautes ils avaient su conserver leurs mœurs et leur langue³¹.

Les Roumains forment dans le Sud-Est européen un ensemble de 9 millions d'individus : dont 4 760 000 dans la Roumanie indépendante, 2 896 000 en Autriche-Hongrie, 600 000 en Bessarabie et dans les provinces russes voisines, 160 000 en Serbie, 275 000 en Turquie d'Europe et 4 000 en Grèce³². Chiffres d'une précision sans doute excessive surtout pour les derniers.

Le bloc essentiel était constitué par le Royaume de Roumanie formé des deux provinces de Moldavie où les Roumains au nombre de 1 420 000 représentaient 72 % de la population à côté des Juifs, des Bulgares, des Russes, des Hongrois, des Tsiganes et des Arméniens, — et de Valachie où 3 040 000 Roumains représentaient 95 % des habitants à côté de Juifs et de Tsiganes. La frontière politique suit grossièrement la ligne des montagnes mais « le territoire latin des régions danubiennes s'arrondit autour du massif oriental des Carpathes en un cercle presque parfait... Si le vœu des Roumains pouvant se réaliser et que la patrie tout entière se trouvât réunie en un seul corps politique, le centre naturel de la Roumanie ne serait plus dans les limites actuelles du pays ; il faudrait le chercher à Hermannstadt, la Sibiu des Valaques, ou dans telle autre ville de la haute vallée de l'Olto, sur le versant septentrional des Carpathes, où elle se trouvait autrefois »³³. Ces deux versants roumains des Alpes Transylvaines sont toutefois séparés par de hautes vallées à peine habitées où l'on peut voyager des journées entières sans rencontrer une seule demeure si ce n'est une hutte de bergers. Aussi la frontière entre l'Autriche-Hongrie et la Roumanie « est une simple ligne idéale traversant la solitude

²⁸ p. 99.

²⁹ p. 105.

³⁰ p. 115.

³¹ p. 139.

³² p. 246.

³³ p. 247.

de forêts immenses »³⁴. Au sud le Danube forme la frontière politique qui coïncide avec celle du peuplement roumain jusqu'au grand méandre du fleuve vers le nord. A partir de Cernavoda et jusqu'à la mer la population de la rive droite est une majorité composée de Valaques devant lesquels reculent peu à peu les Turcs de la Dobroudja.

La capitale politique des Roumains, Bucarest était de beaucoup leur plus grande ville avec une population approximative de 200.000 hab., tandis que la métropole de Moldavie, Jassy, n'en comptait que 90.000 suivie par Galatz avec 80.000³⁵. Au total les onze agglomérations réputées « villes » de Valachie groupaient 350 000 hab. soit 11 % de la population de la province, tandis que les quinze villes de Moldavie en abritaient 393 000 soit 20 % des habitants.

Dans toute la péninsule Balkanique existe une diaspora d'éléments romanisés les *Zinzares* ou Macédo-Valaques, qu'Elisée Reclus considère comme les « frères » des Roumains³⁶. Pasteurs nomades, marchands forains ou compagnons de métiers : maçons, charpentiers, briquetiers³⁷, ils sont largement hellénisés, « bien que très fiers de leur origine romaine ». Leur principal noyau est en Thessalie dans le massif du Pinde qu'ils peuplaient entièrement au Moyen-Age et dans l'Olympe où ils occupent encore quelques villages. A cause de l'environnement humain l'influence grecque y est très forte : « Presque tous les mots de leur idiome qui désignent des objets de la vie civilisée sont de racine hellénique ; leurs prêtres, leurs instituteurs prêchent et enseignent en grec, eux-mêmes savent le grec et, comme nationalité, ils se perdent par une émigration à outrance »³⁸. Dans la Grèce indépendante on trouve des *Zinzares* pasteurs dans les montagnes de l'Acarnanie et de l'Étolie, où on les appelle les *Kara-Gounis* ou « Capotes-Noires ». Ils sont au nombre de huit cents familles et parlent les deux langues : certains épousent des Grecques mais ils ne donnent jamais leurs filles en mariage à des Hellènes³⁹. Des colonies éparses de *Koutzo-Valaques* se rencontrent dans la chaîne du Balkan⁴⁰, tandis qu'en Serbie orientale ils forment des petites groupes nomades d'artisans du bâtiment.



Le second grand groupe de peuples reconnu par Elisée Reclus est celui des *Slaves*, dont il relève les traces dans toute la péninsule des Balkans jusqu'en Crète⁴¹ et parmi lesquels il distingue les Bosniaques, les Serbes et les Bulgares.

Les *Bosniaques* sont l'appellation générale qui désigne les habitants de la Bosnie, de l'Herzégovine et de l'ancienne Rascie, devenue le sandjak de Novibazar. Leur origine paraît assez homogène : « Près de la frontière autrichienne, dans la Kraïna, ils se disent Croates et le sont en effet ; mais ils diffèrent à peine de leurs voisins les Serbes bosniaques et des

³⁴ p. 248.

³⁵ En 1912 les chiffres de population étaient : Bucarest : 294.000, Jassy : 79.000, Galatz : 66.000.

³⁶ p. 246.

³⁷ p. 287.

³⁸ p. 175.

³⁹ p. 64.

⁴⁰ p. 224.

⁴¹ p. 139.

Raïtzes ou Slaves de la Rascie... Les habitants de l'Herzégovine sont peut-être ceux qui ont le type spécial le plus caractérisé. Ils descendent, paraît-il, d'immigrants slaves, venus, au septième siècle des bords de la Vistule ; ils ont un parler bien plus vif que les Serbes proprement dits ; ils emploient aussi de nombreuses tournures de phrase particulières, et plusieurs mots italiens se sont glissés dans leur langage »⁴². La grande majorité des Bosniaques est ainsi d'ascendance serbe. Mais cette unité a été brisée par les religions.

(chiffres de 1872)

	<i>Bosnie</i>	<i>Herzégovine</i>	<i>Rascie</i>	<i>Total</i> ⁴³
Grecs orthodoxes	360 000	130 000	100 000	590 000
Catholiques romains	122 000	42 000	—	164 000
Musulmans	300 000	55 000	23 000	378 000
Tsiganes	8 000	2 500	1 800	12 300
Juifs	5 000	500	200	5 700
			Total général . . .	1 150 000

Les orthodoxes sont ainsi plus de la moitié, les musulmans un tiers, les catholiques un septième. Mais l'élément musulman reste stationnaire, si même il ne diminue, alors que l'élément chrétien ne cesse d'augmenter par la plus grande fécondité des familles : « D'après quelques auteurs, la rareté relative des enfants dans les familles musulmanes devrait être attribuée aux avortements, qui se pratiquent sans remords dans les familles de Bosniaques converties au Coran. (Mais) on se demande s'il ne faudrait pas voir plutôt dans ce phénomène l'effet du bien-être relatif des musulmans et de la prudence que leur impose leur condition de propriétaires »⁴⁴. La terre en effet est divisée en fiefs ou spahiliks, qui se transmettent « suivant l'usage slave, non par droit d'aînesse, mais indivisiblement à tous les membres de la famille ; ceux-ci choisissent pour chef, soit le plus âgé d'entre eux, soit le plus brave lorsqu'il s'agit de marcher au combat »⁴⁵. Ils se donnent à eux-mêmes le nom de Turcs, ce que contestent les Osmanlis du reste de l'Empire : en effet ils sont aussi Slaves que les Bosniaques des deux confessions chrétiennes et comme eux ne parlent que le serbe, bien qu'un grand nombre de mots turcs se soient glissés dans leur langue. Les chrétiens sont des paysans à demi-serfs, journaliers au mois ou à la tâche, parfois métayers ; pour échapper à ce sort beaucoup ont fui de l'agriculture vers le commerce et celui-ci se trouve presque tout entier entre les mains des orthodoxes et des catholiques de l'Herzégovine ou de leurs coréligionnaires étrangers de l'Autriche slave. Les villes où se mêlent toutes les religions se sont développées non seulement par suite des activités économiques, mais aussi à cause de l'insécurité des campagnes. Les principales sont Sarajevo 50 000 hab., Banja-Luka : 18 000, Zvornik : 14 000, Travnik : 12 000, Novibazar et Mostar : 9 000, toutes populations approximatives⁴⁶.

⁴² p. 202.

⁴³ Tableau p. 204 note 1.

⁴⁴ p. 204.

⁴⁵ p. 203.

⁴⁶ p. 205.

Entre les confessions existent des haines qui expliquent l'impuissance des Bosniaques à se libérer des Turcs : « Toutes les tentatives de révolte ont lamentablement échoué. C'est que les musulmans et les chrétiens bosniaques sont ennemis les uns des autres, et que, parmi les chrétiens eux-mêmes, les catholiques grecs régis par leurs popes et les catholiques de Rome, qui obéissent aveuglément à leurs prêtres franciscains, se détestent et se trahissent mutuellement »⁴⁷.

Serbes, à 80 %, les populations de la Principauté de Serbie. Nominale vassale de la Turquie « en réalité c'est une terre libre, habitée par un peuple maître de ses destinées »⁴⁸ puisque l'ancienne servitude n'est plus rappelée que par un tribut annuel de 300 000 francs et par la présence d'une petite garnison turque à Mali-Zvornik à la frontière de la Bosnie. La société y est l'une des plus égalitaires des Balkans : plus de bey ou d'aga depuis les guerres d'indépendance, pas davantage de noblesse nationale, mais une société essentiellement paysanne organisée en *zadruga*. Sans doute la loi protège-t-elle ces communautés familiales propriétaires du sol, mais leur nombre diminue d'année en année : « L'appel du commerce et de l'industrie, le tourbillon de plus en plus actif de la vie sociale qui s'agite au dehors, trouble la routine habituelle de ces sociétés, et le fonctionnement en devient de plus en plus difficile. Il semble probable qu'elles ne pourront se maintenir sous leur forme actuelle »⁴⁹. Le nombre des habitants augmente rapidement par excédent des naissances sur les décès : plus de 20 000 par an, à quoi s'ajoute une immigration depuis la Hongrie et la Slavonie. Cela fait que depuis l'indépendance la population a plus que doublé. Pourtant un huitième du sol seulement est en culture, l'élevage et le commerce des porcs restant la grande ressource des paysans. L'industrie est quasi inexistante et les villes des plus modestes : Belgrade n'a que 25 000 hab. Pourtant grâce à l'instruction et aux routes les changements se font sentir. « Naguère encore c'était un peuple de l'Orient : par le travail et l'initiative le Serbe appartient désormais au monde occidental »⁵⁰.

Serbes, également les habitants du Monténégro, à l'exception de quelques groupes de Tsiganes. Frères des Serbes du Danube, ils s'en distinguent par des traits physiques, l'organisation sociale, des coutumes comme celle de la vendetta. Augmentée de nombreux fugitifs bosniaques — les Uscoques — échappés à la domination ottomane, la population est officiellement évaluée à deux cents mille habitants, chiffre sans doute excessif et destiné à effrayer les Turcs par le nombre des guerriers potentiels. Mais même limitée à cent vingt ou cent quarante mille elle serait trop considérable pour cette région de montagnes : aussi la disette y prend-elle souvent les proportions d'une véritable famine et les incursions armées des Monténégrins dans les vallées limitrophes étaient-elles « pour ainsi dire une nécessité économique »⁵¹. « Les expéditions guerrières des Csernagorsques, annuelles ou même continues avant que l'Europe n'y

⁴⁷ p. 202.

⁴⁸ p. 277.

⁴⁹ p. 287.

⁵⁰ p. 290.

⁵¹ p. 296.

eut mis un terme, n'étaient en réalité que des récoltes à main armée. C'est pour vivre qu'ils ont envahi au nord, dans l'Herzégovine, les vallées de Grahovo et de Niksich ; c'est pour avoir du pain qu'ils ont à tant de reprises cherché à conquérir les terres fertiles de la basse Moratcha et les bords du lac de Skodra ; c'est également pour assurer leur existence qu'ils ne cessent de réclamer le petit port de Spitsa⁵², qui leur donnerait un débouché vers la mer et leur permettrait d'importer librement le sel, la poudre et les autres articles que leur vendent à beaux deniers les marchands de Cattaro. Poussées par la nécessité, des familles de Monténégrins allaient jusqu'à cultiver des terres sous le canon des forteresses turques : la garnison leur tirait dessus, mais les travailleurs restaient à leur poste. Celui qui s'enfuyait avait à payer une forte amende et mettait un tablier de femme. Mais, depuis que l'Europe entière a dû se mêler des conflits qui éclataient à tout propos entre les Monténégrins et les Musulmans leurs voisins, la frontière de la Csernagore a été strictement délimitée⁵³, et maintenant elle est devenue assez sûre pour que des voyageurs puissent se hasarder sans crainte dans les contrées, naguère inabordables, qui s'étendent à l'est du Monténégro. Les habitants de la montagne sont bien forcés de s'entendre parfois avec leurs voisins de la plaine pour faire échange de bons offices : en été, ils permettent aux gens du littoral de mener leurs bestiaux sur les hauts pâturages, tandis qu'en hiver ils descendent eux-mêmes et sont accueillis en amis⁵⁴. Notons enfin qu'il existe une forte émigration vers Constantinople où plusieurs milliers de Monténégrins y exercent les métiers de portefaix, manœuvres, jardiniers, ainsi que vers d'autres grandes villes de l'Empire jusqu'en Egypte. La capitale Cetinje n'est qu'une petite bourgade d'un peu plus de cent maisons⁵⁵.

Les *Bulgares* occupent le vaste quadrilatère des systèmes montagneux du Balkan et du Rhodope entre la mer Egée et le Danube soit la moitié de la Turquie d'Europe : « Quoique le nom de Bulgarie soit appliqué officiellement au seul versant septentrional des Balkans, la véritable Bulgarie s'étend sur un territoire au moins trois fois plus considérable ». Ces anciens Touraniens se sont slavisés ; leur idiome slave ne contient plus que quelques mots chazares (Khazars) mais son accent est plus rude que le serbe : « N'ayant ni littérature ni cohésion politique, ils n'ont pu fixer leur langue et lui donner un caractère distinctif »⁵⁶. Quoiqu'il en soit, les Bulgares font maintenant partie du monde slave. « Avec les Rascies⁵⁷, les Bosniaques et les Serbes encore soumis à la domination turque, ils assurent à l'élément yougoslave une grande prépondérance ethnologique dans la Turquie d'Europe. Si l'hégémonie de l'Empire devait appartenir aux plus nombreux, c'est aux Serbo-Bulgares qu'elle reviendrait, et non point aux Grecs, ainsi qu'on le croyait naguère »⁵⁸. Fondamentalement paysans les Bulgares sont les meilleurs cultivateurs de

⁵² Sutoinore au nord de Bar (Antivari).

⁵³ Commission européenne de 1860.

⁵⁴ p. 297.

⁵⁵ p. 295.

⁵⁶ p. 218.

⁵⁷ Serbes de l'ancienne Rascie.

⁵⁸ p. 222.

Turquie: ce sont eux qui produisent l'essentiel des denrées agricoles exportées par Constantinople, eux aussi qui, au Sud du Balkan, obtiennent le meilleur froment que l'on emploie toujours pour préparer le pain et les gâteaux servis à la table du sultan. L'essence de rose de la plaine de Kazanlik est célèbre dans tout l'Orient, et leur artisanat du versant nord du Balkan, de Piroto à Tirnovo, très apprécié pour ses couteaux, bijoux, tapis, étoffes. Le même esprit d'entreprise se retrouve chez les Bulgares méridionaux dans les villes de Monastir ou Florina. A Andrinople, qui marque la limite orientale de leur domaine en Thrace, ils forment une communauté considérable⁵⁹, tandis qu'en Thessalie ils ont disparu ne laissant de trace que dans la toponymie.

« Après mille ans d'oubli de soi-même le Bulgare se retrouve et s'affirme. C'est dans l'ordre religieux qu'il a fait le premier pas pour la reconquête de sa nationalité »⁶⁰. A part une minorité passée à l'Islam après la conquête, et une faible proportion convertie au catholicisme romain, dans leur grande masse ils appartiennent à l'Eglise orthodoxe. Pendant de longs siècles, prêtres et moines grecs ont maintenu les vieilles traditions de leur foi, et le peuple leur en savait gré. Mais maintenant les Bulgares ne veulent plus d'un clergé qui ne se donne pas la peine de parler leur langue et « qui prétend les soumettre à une nation aussi différente de la leur que le sont les Hellènes »⁶¹. Sans faire un schisme véritable, ils veulent se soustraire à l'autorité du Patriarche de Constantinople comme l'ont déjà fait les Serbes et même les Grecs du Royaume et former une Eglise nationale, maîtresse d'elle-même. Malgré les protestations du Phanar et les réticences du gouvernement turc « qui n'aime point voir les peuples s'émanciper, la séparation des deux Eglises est à peu près opérée; le clergé grec a dû se retirer, même s'enfuir de quelques villes en toute hâte ». Etape décisive aux yeux d'Elisée Reclus car « opérée contre les Grecs, cette révolution pacifique n'en est pas moins d'une grande portée contre les Turcs eux-mêmes »⁶². Les siècles de résignation dans la servitude semblent bien appartenir au passé. Dans les campagnes les terres passent graduellement aux mains des raïas; dans les villes ils ont presque accaparé tout le commerce. « Enfin, chose bien plus importante encore, les Bulgares, comprenant la nécessité de l'instruction, se sont mis à fonder des écoles, des collèges, à faire publier des livres, à envoyer des jeunes gens dans les universités d'Europe. En certains districts, à Philippopoli, à Bazardjik toutes les familles se sont même imposées volontairement pour faire sortir leurs enfants du borbier de l'ignorance. Enfin, dans les collèges mixtes de Constantinople, ce sont régulièrement les jeunes Bulgares qui ont le plus de succès dans leurs études. C'est un grand signe de vitalité. Qu'elle continue dans cette voie, et la race bulgare, qui depuis si longtemps avait été pour ainsi dire supprimée de l'histoire, pourra rentrer dignement sur la scène du monde »⁶³.



⁵⁹ p. 162.

⁶⁰ p. 222.

⁶¹ p. 223.

⁶² p. 223.

⁶³ p. 228/9.

Les *Turcs* ont pratiquement disparu de leurs anciennes possessions devenues indépendantes ou autonomes : Grèce, Roumanie, Serbie, Monténégro, et ne restent plus que dans le réduit européen de leur Empire : ils y forment un peu plus de dix pour cent de la population. Et cette proportion risque de se réduire encore car la mortalité infantile y est plus forte que chez les chrétiens. E. Reclus en accuse la pratique de la polygamie. Quoiqu'il en soit « il apparaît incontestable que la population turque diminue réellement ». Il serait erroné, par contre, de croire, comme le pensait Chateaubriand, que les Ottomans sont seulement campés en Europe et aspirent à retourner en Asie. Sans doute existe-t-il dans les îles de l'Archipel ou sur le littoral de la Thrace un faible courant d'émigration vers l'est de vieux Turcs désireux de se soustraire à l'euro péanisation de leur entourage. Cela reste un phénomène très secondaire et les noyaux de population ottomane des Balkans ne sont nullement tentés par une émigration massive. « Pour supprimer l'élément turc dans la péninsule thraco-hellénique, il faudrait procéder par extermination, c'est-à-dire être plus féroce à l'égard des Osmanlis qu'ils ne le furent eux-mêmes à l'époque de la conquête, lorsqu'ils se vantaient de ne pas laisser repousser l'herbe sous les pas de leurs chevaux. D'ailleurs il faut tenir compte de ce fait que les Turcs, si peu nombreux qu'ils soient en proportion des autres races, s'appuient néanmoins sur des millions de mahométans albanais, bosniaques, bulgares, tcherkesses et nogais. Dans la Turquie d'Europe, les musulmans représentent environ le tiers de la population, et les haines religieuses les forcent, malgré les différences de race, à rester solidaires les uns des autres »⁶⁴.

Les Turcs se rencontrent d'abord dans la capitale de l'Empire. Mais sur les six cent mille habitants de Constantinople, combien sont Ottomans ? C'est d'autant plus difficile à dire que l'on confond habituellement les musulmans avec les Turcs. Or parmi ces prétendus Ottomans il y a des Albanais, des Bosniaques, des Bulgares, des Asiatiques, tels ces bateliers Lazes des environs de Trébizonde, des Africains : au total des adeptes de l'Islam un tiers au maximum sont Turcs. Et les mahométans sont eux-mêmes en minorité depuis une vingtaine d'années, devant l'afflux des rayas attirés par les possibilités industrielles et commerciales de la capitale. En sorte que si les Musulmans continuent à dominer l'ancienne Stamboul, dans « l'agglomération constantinopolitaine » de Prinkipo à Therapia⁶⁵ ils sont largement dépassés par les Grecs, les Arméniens et les Francs⁶⁶.

⁶⁴ p. 257.

⁶⁵ Tarabya.

⁶⁶ p. 153/54.

Population constantinopolitaine en 1873 :

Stamboul	210 000 h.
Pera	130 000
Faubourgs d'Europe	150 000
Faubourgs d'Asie	110 000
Total	600 000
dont :	200 000 musulmans
	400 000 rayas
	(p. 154 note 1)

De même à Gallipoli, dans les ports du littoral de la mer de Marmara, à Andrinople, à Salonique, les Turcs sont minoritaires. Par contre ils constituent un noyau homogène à l'Ouest de la Maritza et jusqu'à la Strouma, partageant les hauteurs avec les Bulgares et s'avancant jusqu'au bord de mer dans le massif du Pangée : ce sont-là les nomades Yuruks ou « marcheurs »⁶⁷. En Thessalie ils forment des masses compactes dans les plaines autour de Larissa et la ville elle-même est en majorité musulmane. Turcs également, les habitants de la région montagneuse qui va jusqu'aux lacs d'Ostrovo et Kastoria : ce sont les Koniarides appelés d'Asie au XI^e s. par les empereurs byzantins et qui ont conservé leur mode de gouvernement en assemblées égalitaires⁶⁸. En Grèce, où ils étaient autrefois nombreux dans le Péloponnèse, l'Eubée, la Béotie « ils ont dû fuir jusqu'au dernier le pays où leur présence rappelait les tristes souvenirs de la servitude, et ils n'ont laissé en témoignage de leur séjour que le fez, le narghilé, les babouches »⁶⁹. En Crète, les musulmans sont en fait des Hellènes passés à l'Islam⁷⁰ et à Lemnos ils reculent peu à peu devant les Grecs⁷¹. En Bosnie, les disciples du Prophète sont presque tous des Slaves, et les Ottomans ne se rencontrent que dans les villes comme fonctionnaires, soldats et marchands. Au contraire « le plus solide point d'appui des Osmanlis dans toute la Péninsule »⁷² se trouve dans la Bulgarie orientale entre le Danube et le golfe de Burgas. Sans doute y sont-ils mêlés de Bulgares, mais ils sont tellement unis par la langue, le costume, les habitudes « qu'il est impossible de les distinguer et qu'il faut les considérer en bloc comme les représentants de la nation turque. On n'y voit pas même un seul monastère chrétien, tandis qu'il s'y trouve plusieurs lieux de pèlerinage musulmans, en grande odeur de sainteté »⁷³.

Partout ailleurs « les maîtres du pays ne sont que des étrangers ». Du moins leur despotisme n'est-il pas un « despotisme savant »⁷⁴ visant à l'ավիսսեմեոտ de l'homme. Les pachas ne pensent qu'à s'enrichir et laissent volontiers la société marcher à sa guise : « Leur domination est souvent violente et cruelle, mais elle est toute extérieure pour ainsi dire et n'atteint pas les profondeurs de l'être. Sans doute l'esprit public ne peut naître et se développer que bien difficilement sous un pareil régime, mais les individus isolés peuvent garder leur ressort, et les fortes institutions nationales, telles que la commune grecque, la tribu mirdite, la communauté slave, peuvent résister facilement à une domination capricieuse et dépourvue de plan. Aussi, par bien des côtés, l'autonomie des groupes de population est-elle plus complète en Turquie que dans les pays les plus avancés de l'Europe occidentale ».



Ces nations des Balkans, comment, en 1875, Elisée Reclus voit-il leur avenir ?

⁶⁷ p. 160 – 162 – 165 – 168.

⁶⁸ p. 175/6.

⁶⁹ p. 64.

⁷⁰ p. 139.

⁷¹ p. 144.

⁷² p. 223.

⁷³ p. 223.

⁷⁴ p. 239.

Il dépend évidemment de l'évolution de l'*Empire Ottoman*. Or « l'homme malade » a défié depuis une vingtaine d'années le diagnostic des observateurs intéressés : il n'a pas voulu mourir et n'a pas permis aux puissances voisines de se partager ses dépouilles ; il a même repris l'offensive en Arabie et en Afrique. La cause essentielle en est la rivalité jalouse des grandes puissances. Cela ne veut pas dire toutefois « que la Turquie est désormais entrée dans une voie normale de progrès pacifique et continue. Non, elle se trouve encore en plein Moyen-Age, et sans doute elle a devant elle bien des étapes de révolutions intestines avant qu'elle puisse se placer au rang des nations policées de l'Europe et de l'Amérique. Des races hostiles occupent le territoire, et si elles n'étaient maintenues de force, elles se précipiteraient les unes contre les autres. Les Serbes s'armaient contre les Albanais, les Bulgares contre les Grecs, et tous s'uniraient contre le Turc »⁷⁵. L'avenir appartient en définitive aux rayas, déjà supérieurs par le nombre, l'activité matérielle et l'instruction. « C'est là une nécessité de l'histoire »⁷⁶.

Parmi eux les *Bulgares* commencent à se lasser de leur longue sujétion. « Sans doute ils ne songent point à se révolter, et les quelques soulèvements qui ont eu lieu étaient le fait de quelques montagnards ou de jeunes gens revenus de Serbie ou des Pays roumains avec l'enthousiasme de la liberté ». Mais ils n'en relèvent pas moins la tête « ils se reconnaissent les uns les autres comme appartenant à la même nationalité, ils se groupent plus solidement, s'associent pour la défense commune »⁷⁷. En bref une indiscutable prise de conscience nationale.

Les *Albanais* par contre sont demeurés « sans cohésion politique »⁷⁸. Les raisons en sont les conditions physiques de leur sol qui favorise le morcellement, mais aussi leurs haines religieuses ou les oppositions entre Guègues et Toskes : « Quand il s'agit d'étouffer une insurrection de Chkipétars, le gouvernement emploie toujours pour la répression les troupes albanaises de la race ennemie : il est alors servi avec la fureur de la haine »⁷⁹. Elisée Reclus annonce ainsi le mot de Bismarck au Congrès de Berlin : « Il n'y a pas de nationalité albanaise ».

Les *Slaves* par contre, Serbes de Bosnie, d'Herzégovine, de Rascie, regardent vers la Serbie indépendante comme « vers le futur sauveur » et espèrent que ce pays deviendra « dans un avenir prochain le noyau d'une grande confédération de la Slavie méridionale ». Les sujets du Prince Milan en ont conscience « ils savent que leur cause est celle de dix millions d'hommes restés en dehors des étroites limites assignées à la Serbie indépendante »⁸⁰. En attendant la réalisation de ce rêve yougoslave, ils regardent à l'est et au sud de leurs frontières vers les terres ayant appartenu à leurs ancêtres et peuplées de compatriotes opprimés. « C'est à délivrer ces misérables rayas et à reconstituer avec eux l'antique Serbie, si puis-

⁷⁵ p. 229/230.

⁷⁶ p. 239.

⁷⁷ p. 222.

⁷⁸ p. 187.

⁷⁹ p. 182.

⁸⁰ p. 277.

sante au quatorzième siècle, que tendent les vœux des Serbes indépendants. Nul doute que ces désirs ne fussent bientôt accomplis, si la réalisation n'en dépendait que du libre vote des populations elles-mêmes et non pas aussi du hasard des combats et des intrigues diplomatiques » ⁸¹.

Les *Grecs*, eux non plus, ne sauraient se contenter des frontières qui leur ont été imposées par les Puissances : « Qu'ils résident dans la Grèce proprement dite, dans la Turquie d'Europe ou d'Asie, les Grecs n'en forment pas moins un seul peuple et n'en vivent pas moins d'une vie nationale commune, en dehors des gouvernements de Constantinople et d'Athènes... Aussi l'ensemble de la nation doit-il être considéré comme formé de la race tout entière, soit près de quatre millions d'hommes » ⁸². C'est la « Grande Idée » dont les modalités politiques sont encore imprécises.

Quant aux *Roumains* leurs revendications immédiates portent sur le delta du Danube laissé à la Turquie par le traité de Paris de 1856 ⁸³, mais certains patriotes rêvent de l'union de toute la race.

Telle était la vision balkanique d'Elisée Reclus en 1875, c'est-à-dire l'état de la connaissance de cette partie du Monde à la veille de la grande crise qui allait amener une refonte de sa carte politique.

⁸¹ p. 278.

⁸² p. 268/269.

⁸³ *Ibid.*

BRITISH MEDICAL RELIEF OPERATIONS IN ROMANIA DURING THE WAR OF INDEPENDENCE (1877 —78)

TREVOR J. HOPE
(London)

The events leading up to the Russian declaration of war on Turkey in April 1877 had profoundly stirred public opinion in Britain. That opinion, however, was sharply divided and the debate was conducted at a level of intensity unusual for foreign affairs. Memories of Britain's unhappy involvement in the Crimean War prompted public interest in the Eastern Question, but the evangelical zeal of the British radicals' attack on the Ottoman domination over the Balkan peoples galvanised that latent interest into a powerful political current, which ultimately prevented the British government from repeating its policy of 1853—54. William Ewart Gladstone set the tone for the public debate in Britain with his famous crusade against the Turkish atrocities perpetrated on the Bulgarians in 1876¹. It was the most famous and most successful public campaign on an issue of foreign policy ever to be waged in Britain².

Other effects, less weighty, perhaps, in the scales of international diplomacy, but significant nonetheless, emanated from the general concern expressed in Britain for the plight of the Balkan peoples. With the British government remaining neutral in the conflict, the field was open to the voluntary relief organizations to express their humanitarian as well as political feelings in practical terms. By the summer of 1877 numerous British relief organizations were mobilizing their resources to aid the suffering on both sides. When Romania joined the war against Turkey in May 1877, Bucharest became the nerve centre of British medical assistance to the peoples north of the defensive line established in Bulgaria by the opposing forces. Three major organizations were involved in the collection and distribution of British medical relief in Romania: the National Society for Aid to the Sick and Wounded in War, the Russian Sick and Wounded Fund,

¹ See: David Harris, *Britain and the Bulgarian Horrors of 1876* (Chicago, 1939) and R. T. Shannon, *Gladstone and the Bulgarian Agitation 1876* (London, 1963).

² When Herbert Spencer wrote to Gladstone in the summer of 1877, he declared that the Liberal statesman had saved Britain from involvement in the war on the side of Turkey by his efforts in arousing public opinion. *Herbert Spencer to Gladstone, London, 17 June 1877*, Gladstone Papers British Museum, Add. MSS. 44,454 fols. 203—4.

and the Romanian War Victims Fund. Together, these organizations not only channelled money and medical supplies to the Russo-Romanian forces, but also sent out teams of doctors and established hospitals in Romania³.

I

THE ROMANIAN OPERATIONS OF THE BRITISH NATIONAL SOCIETY FOR AID TO THE SICK AND WOUNDED IN WAR

Of all the public bodies established in Britain, the most effective and impartial was the British National Society for Aid to the Sick and Wounded in War (frequently referred to as the National Aid Society or N.A.S.). This organization, under the patronage of Queen Victoria, had been established in 1870, just after the outbreak of the Franco-Prussian war. It was framed upon rules laid down by the International Convention which met in 1864 and was the forerunner of the British Red Cross Society. Within a few weeks of the outbreak of the war, Lt. Col. Loyd-Lindsay V. C., M. P., (chairman of the executive committee of the Society), and Henry J. Ker-Porter, (secretary), had convened a meeting, and on 11 May 1877 decided to charter a ship, "Belle of Dunkerque", to carry stores, appliances and surgeons to the Black Sea to serve the sick and wounded of both armies. On 22 June the ship was despatched carrying medical freight valued at £ 7,000⁴.

Russia, suspicious of British intentions, at first refused to accept any medical assistance, indicating that their own medical department was perfectly prepared for dealing with their casualties. The "Belle of Dunkerque" could not enter the Danube and therefore other means had to be found to provide assistance impartially to both sides in the conflict. The executive committee therefore resolved to render medical assistance "by means of a Commissioner and medical staff sent with stores, appliances, and money, by way of Vienna and Bucharest"⁵. The British Com-

³ As an American historian has shown, the British relief effort was not restricted exclusively to any one particular Balkan nationality:

"The considerable number of relief funds organized in England during the latter part of the summer [1877] attest to the generosity and solicitude of the nation. Demands of the humanitarians met with prompt and liberal response. The ordinary claims of the National Society for Aid to the Sick and Wounded in War were supplemented by sundry rival organizations; among the more important being the Turkish Compassionate Fund, sponsored by Baroness Burdett-Coutts, and the Fund for the Sick and Wounded Russian Soldiers, prompted by J. Lewis Farley and Canon H. P. Liddon. Viscountess Strangford's committee had closed its Bulgarian Fund and now appealed for donations in aid of the suffering Turks. The Stafford House Committee and Slade's Hospital and Ambulance Fund also sought contributions on their behalf. Collections to assist the Bulgarians, Bosnians (The author had totally missed the British individuals who were lending their support to appeals for the Romanians) and Montenegrins, even one dedicated to the War Victims in Palestine, found liberal patrons. England seemed to be emptying her purse in her benevolence". Walter G. Wirthwein, *Britain and the Balkan Crisis 1875-1878* (New York, 1935), pp. 260-1.

⁴ *Report relating to the Operations of the Society in the Russo-Turkish War* (London: National Society for Aid to the Sick and Wounded in War, September 1878) p. 4.

⁵ *Ibid.*, p. 6.

missioner A. Kirkman Loyd was not able to arrive in Romania until the end of September to report on the precise requirements, taking with him 300 cases of stores for immediate distribution. On 9 May 1877 Romania officially declared war on Turkey, and after the Romanian army crossed the Danube on 13 June the sick and wounded began to arrive at Bucharest in ever increasing numbers. On the same day that Loyd had left England, the British Consul-General in Bucharest, Col. Charles Mansfield, had telegraphed the British government :

The Roumanians with nearly 2,000 wounded have literally no hospital appliances. Can your Lordship [the Foreign Secretary, Lord Derby] move the English Red Cross Society to help? I do not know whom to address⁶.

The Foreign Office in London transmitted Mansfield's telegramme to the National Aid Society, who, having already despatched their commissioner to Bucharest were awaiting his report. Loyd wrote to the Society in London on 23 September :

We went over some six hospitals in different parts of the town [Bucharest], at one of which there is actual need, at two of which need may arise if more wounded come in, and at the rest they want nothing. At one where they want aid they also asked for a surgeon, and as Colonel Mansfield had already ascertained that the Roumanians were in urgent want of surgeons along the route by which the Roumanians return their wounded, I telegraphed to you this afternoon asking you to send surgeons (three to begin with), speaking German or French (English no use out here), to report themselves to British Consul on arrival⁷.

The situation in Bucharest was well organized by comparison with the medical arrangements at the front. Mansfield's report to the Foreign Office in mid-September spoke of the bravery of the Romanian army in taking the Grivitza redoubt, but also spoke of the terrible sufferings inflicted on the wounded. The American Colonel W. B. Hazen observed, in his report, sent to the Secretary of State, the Hon. William M. Evarts⁸, in October 1877 that the medical assistance was very good :

Sir, I have the honor to state that in obedience to instructions of Oct. 1st, from the Hon. Jno. A. Kasson, E. E. & M. P., "to proceed to Roumania, and if practicable, to the scene of active military operations in Turkey" I left this city Oct. 2nd, and proceeded to Galatz, Bucharest and Giurgevo, making such careful observations of the war as were practicable.

⁶ Col. Mansfield to Lord Derby, Bucharest, 17 September 1877 (Cyphered telegramme) F. O. 78/2610 fols. 109—110, Public Record Office, London. The same day Mansfield wrote a letter in similar vein : Mansfield to Derby Bucharest, 17 September 1877 (Political no. 245), F.O. 78/2610 fol. 113.

⁷ A. K. Loyd to Col. Loyd-Lindsay, Hotel du Boulevard, Bucharest, 23 September 1877 in *Reports relating to the Operations of the Society...*, p. 34.

⁸ Mansfield to Derby, Bucharest, 18 September 1877 (Political no. 246), F.O. 78/2610 fols. 115—116.

Colonel W. B. Hazen's Report of observations at Bucharest and Giurgevo sent from Vienna, on October 16, 1877, to Washington — *National Archives, Washington*, Department of State, R. G. 59, Microcopy T 157 (Austria), roll. 25 — has been communicated to me by Professor Cornelia Bodea, whom I thank again in this manner.

Two Russian Divisions of the Guard and eight batteries comprising sixty-four guns, passed through Bucharest on the 6th and 7th of October, being the last detachment of that reinforcement. This force is composed of fifteen regiments of Infantry, nominally forty-five thousand strong — besides its Cavalry and Artillery, but the regiments did not average in ranks more than two thousand muskets, or thirty thousand Infantry. The men were large in stature, cheerful and excellent condition.

I visited the hospitals and found them generally, very good — abundantly supplied with stores, including anaesthetics and the latest appliances for the treatment of wounds; and an apparently efficient staff of medical officers.

The Princess of Roumania has established a small hospital on the American plan, where the cases are treated, and she gives it her constant and most earnest attention. Her example is followed by a large number of ladies of rank and intelligence, both Russian and Roumanian, rendering the attendance excellent. I found the German Consul here performing capital service. The American hospitals were well ventilated, but the others being in buildings temporarily converted to that purpose, were not all that could be desired. There are in use here trains of cars for transporting the wounded fitted up in a way far better than I have ever seen. Beds, with handles like ordinary stretchers, are hung in two tiers on curved steel stanchions which, springing with the motion of the cars, avoid all painful jotting.

At the railroad station of Fratista, just before reaching Giurgevo the Russians have fitted up a field hospital for six thousand men. It is composed of a large number of tents and wooden buildings. This is a kind of halting place before forwarding the wounded to Russia. I found here, as at Bucharest, a large number of ladies in attendance, and care, cleanliness and abundant supplies seemed to exist everywhere. This applies only to within doors, for the rain had made the surroundings muddy and uncomfortable.

After the second battle of Plevna there seems no doubt but that the great number of wounded far exceeded the capacity of the medical department for timely and speedy attention. Great suffering and death ensued in consequence, and it appears that there was not that quick improvisation of expedients which the case demanded. With this exception the wounded seem to have been suitably cared for.

At Rustschuk rests the right flank of the Turkish army. It is across the Danube and a half mile above Giurgevo. The Turkish position here is in plain view and the river is about a mile wide. There is not the best approach to a siege of this place by the Russians. The batteries on both sides fire occasional shots into the opposite town, but the reported intentional firing by the Russians upon the Consulates and hospitals in Rustschuk, seems not to be supported by facts.

The British military attaché with the Imperial Russian army, Col. Frederick Wellesley, painted a dreadful picture of the medical situation at the

scene of battle. "I can find no words", he wrote, "to describe the horrors I witnessed after the Battle of Plevna..."⁹.

The desperate situation of the sick and wounded was relayed to the British public through their newspapers, who carried detailed (but not always accurate) reports of the battles. These first-hand reports stirred the British public conscience, and appeals for funds for medical assistance met with a generous response.

A. Kirkman Loyd made a more optimistic report regarding the medical facilities available in Bucharest, where on Friday 28 September he had been presented to Princess Elizabeth and shown round her own special hospital at Cotroceni. She had had two barracks specially constructed which could receive thirty-six of the most serious cases taken from the other hospitals. Princess Elizabeth expressed her thanks to the British people, through Loyd, for the assistance they were giving the Romanian medical authorities¹⁰. "In Bucharest", Loyd said, "the hospitals require but little; the oiled silk... being the only thing not procurable for them on the spot"¹¹. Only at the hospital established by Georges Filipescu did Loyd find an acknowledged lack of supplies and equipment. He therefore sent immediately a supply of linen and socks for two hundred patients, along with drugs and surgical instruments, from the stocks he had brought with him from Britain. He also planned to send one of the surgeons from Britain to that hospital¹².

Loyd had wanted to send a British medical team to the battle front where the need was greatest, but the Russians would not allow it. He was able to cross the Danube and briefly visit the Russian hospitals before finally returning to London, but it was a short visit and there was scarcely time to reconnoitre the requirements of the medical establishments along the Lower Danube. He distributed stores to the Russian medical camps at Frătești and Zimniza and arranged for medical supplies to be despatched via Sistova to the Russo-Romanian forces in Bulgaria. The Russian's loss was the Romanian's gain — the doctors who were sent by the National Aid Society were eventually sent to Turnu Măgurele, the receiving centre on the banks of the Danube for the Romanian war wounded. Thus, when the first British surgeons arrived in Bucharest on 7 October 1877, two were sent to Turnu Măgurele to tend the Romanian sick and wounded¹³.

The four British surgeons — McNalty, Conolly, Stephens and Pattison — had been furnished in response to the direct appeal of the Romanians for surgical aid. Loyd had attempted to get the Russians to

⁹ Col. Frederick Wellesley to Derby, Bucharest, 21 September 1877 (No. 15 most confidential), F.O. 65/985 unfoliated.

¹⁰ *Ibid.*, p. 40.

¹¹ A. K. Loyd to Loyd-Lindsay, Bucharest, 29 September 1877 in *Reports... of the Society...*, p. 41. *The Times* correspondent in Romama, Col. Brackenbury, wrote that "all praise should be accorded to the gracious lady (Princess Elizabeth) who spends her whole time in nursing her wounded subjects in the very best arranged hospitals I have ever visited". *The Times*, Friday 2 November 1877.

¹² *Ibid.*, p. 41.

¹³ Mansfield to Derby, Bucharest, 8 October 1877 (Political no. 256), F.O. 78/2610 fol. 146

accept the assistance of British surgeons in their field hospitals, but they refused, accepting aid only in terms of medical supplies¹⁴. Surgeon-Major George McNalty¹⁵ took charge of the British medical stores from A. Kirkman Loyd, who returned to London on 10 October. Arrangements were made for the proper distribution of further medical supplies from London, while “seventy-seven boxes of mixed stores, consisting of medical comforts, condensed milk, cocoa and milk, chicken and mutton broths, dressing materials, splints, and drugs”, were sent immediately to Turnu Măgurele¹⁶.

Mrs. Mansfield, the wife of the British Consul, prepared another hospital in the Military School in Bucharest, and the National Aid Society were given a room on the ground floor of the building to house their stores. Although the hospital at the Military School in Bucharest had only fifteen patients when the British surgeons arrived, they soon made sure that arrangements were well in hand for receiving a much larger number of wounded. The organization of what was now called the “British Hospital” was left largely to the care of Mrs. Mansfield and her group of ladies. Being conveniently situated close by the railway station in Strada Tirgovişte, it was soon to become the central receiving depot for British medical aid. They also set aside part of the British Fund at Bucharest for the purchase of ambulance waggons. The Russian commander, the Duke Eugene de Leuchtenburg, had approached A. Kirkman Loyd just before the latter’s departure from Bucharest, with a specific request for something to be done to mitigate the severity of the journey from the front to the hospitals. Covers and mattresses were made available from British funds for some one hundred carts, and an agreement was made for the provision of fifty waterproof covers set on adjustable hoops to protect the wounded from the wind and rain¹⁷. Having established their base in the Military School, the British surgeons set off for Turnu Măgurele, leaving their colleague, Conolly, in charge of the medical arrangements in Bucharest.

Doctors McNalty and Pattison left Bucharest on 12 October and arrived the following day at Turnu Măgurele which McNalty described as :
 ... a town of hospitals — 250 patients are accommodated in a barrack, and about eighty more in eleven private houses and barns ; there is besides an admirably managed hospital established by Madame Rosetti (an English lady), it is called “Ospiciulu Independinteo”. She is unceasing in her efforts to succour those who are admitted, and moreover distributes to other hospitals in want. There are several small houses for the reception of sick and managed by Moldavian ladies, and finally an establishment of the Romanian

¹⁴ A. K. Loyd to Loyd-Lindsay, London, 22 October 1877 in *Reports... of the Society...*, p. 35.

¹⁵ For George William McNalty (1837—1912) see : F. N. L. Poynter, ed., *Commissioned Officers in the Medical Services of the British Army 1660—1960* (London, 1968), vol. I, p. 440.

¹⁶ George W. McNalty to Loyd-Lindsay, Bucharest, 10th October 1877 in *Reports... of the Society...*, p. 37.

¹⁷ *Ibid.*, p. 38.

Red Cross Society, consisting of four large temporary buildings, each accomodating about fifty patients, and situated about a quarter of a mile outside the town¹⁸.

McNalty's colleague, E. S. Pattison seemed less impressed with the hospital arrangements, and declared that in his view the hospitals were bad. The Romanian soldiers certainly had a justifiable dread of amputation. McNalty had intended taking supplies personally to the front, but was ordered not to cross the Danube. At that point Maria Rosetti asked the surgeons to work in her hospital, which they were glad to do. McNalty duly reported that on 18 October 1877:¹⁹

Madame Rosetti having invited us to work in her hospital, we have taken our share in treating the wounded there. This evening 300 sick and wounded arrived from Plevna and a proportion have come under our care, a great many are gun-shot wounds, and after a day's rest and dressings they will be fit for removal to Bucharest²⁰.

McNalty worked in Turnu Măgurele until the 26 October when he was summoned back urgently to deal with the steadily mounting volume of work in Bucharest. On returning to the capital McNalty had the satisfaction of receiving a stream of requests from the Romanians and others — a clear indication that the work of the National Aid Society was being recognized and appreciated. One request came from Mr. Lang, who asked if the Society could take charge of the wards set up in the basement of the Military School, "by an English firm in Bucharest, which provides the hospital equipment and [food]"²¹. This was the 37-bed hospital run by the English Tobacco Company, whose granaries at Turnu Măgurele had also been turned into temporary hospital accommodation. McNalty obliged, as he did too in the request of Princess Elizabeth to furnish funds for the equipment of hospital trains, in the latter case an expenditure of 4,300 francs was envisaged²². Considerable interest was taken in the equipment of the Romanian hospital trains by the British medical team, for it was in the transportation facilities of the sick and wounded that most hardship and suffering was caused. The valuable service rendered by Dr. McNalty to the Romanians was acknowledged by Col. Mansfield, who cabled the Foreign Secretary to request a prolongation of leave for the doctor from the British Army Medical Service to which he was attached: "He is rendering excellent service, and it would be for the advantage of this Government that his stay should be prolonged²³". Unfortunately, McNalty's leave could not be extended, but Lord Derby

¹⁸ McNalty to Loyd-Lindsay, Turnu Măgurele 20 October 1877 in *Reports... of the Society...*, pp. 42–43.

¹⁹ Extract of letter from E. S. Pattison, Turnu Măgurele, 19 October 1877 (to an unnamed correspondent) in *Reports... of the Society...*, p. 40.

²⁰ McNalty to Loyd-Lindsay, Turnu Măgurele, 24 October 1877 in *Reports... of the Society...* p. 44.

²¹ McNalty to Loyd-Lindsay, Bucharest, 6 November 1877 in *Reports... of the Society...* p. 50.

²² McNalty to Loyd-Lindsay, Bucharest, 17 November 1877 in *Reports... of the Society...* p. 55.

²³ Mansfield to Lord Derby, Bucharest, 16 November 1877 (Telegramme), F.O. 78/2610/ fol. 192.

announced by return telegramme that two other officers of the British Army Medical Service, Dr. Fraser and Mr. Reid were being sent out to Bucharest as replacements ²⁴.

By the time of Dr. McNalty's departure from Romania on 29 November 1877, there had been a considerable improvement in the attitude exhibited by the Russian authorities towards the British doctors. For this, Surgeon-General Carol Davila, head of the Romanian army's medical services, could take most of the credit. Davila had expressed his warm appreciation for British assistance when he met McNalty on 22 November at Turnu Măgurele, and through him McNalty was able to get the total ban against any British doctor crossing the Danube lifted ²⁵. Davila accompanied McNalty on a tour of inspection of the medical facilities at the battle front and between them they agreed upon the method for distributing the supplies being sent out from London. On the 23 November, McNalty had an interview with Prince Carol, who likewise gave his warm support to the efforts of the National Aid Society ²⁶. When Surgeon-Major D. A. Campbell Fraser ²⁷ took over from McNalty on 28 November, the plans for distributing medical supplies were well advanced and the hospitals already established and in operational order. Nevertheless, as the winter season advanced, reports of the great lack of warm clothing, blankets, etc. multiplied, and Dr. Fraser therefore made arrangements to go to the battle front and make a personal assessment of the situation.

Fraser reached Turnu Măgurele on 10 December, the day on which Plevna finally fell to the Russo-Romanian forces. He determined to press on to the scene of the fighting, taking along with him E. S. Pattison, and reached Grivitza on the evening of 13 December. Fraser was full of praise for the efforts of the Romanian medical staff, who, though swamped with work on behalf of their own sick and wounded, had managed to "feed on the field several thousands of Turkish wounded entirely by means of supplies furnished by the English Red Cross Society" ²⁸. Although Dr. Davila had managed to persuade the Russian military authorities to allow certain British doctors to proceed beyond the Danube in order to observe the medical situation at the front, all foreign doctors were still barred from operating on the Bulgarian side of the Danube. On 10 December Davila had offered to take entire charge of all Turkish wounded prisoners providing the Turkish hospitals in Plevna were handed over to the Romanian authorities. The Russians, believing their own medical authorities capable of handling the situation, refused, leaving Davila to cope only with those Turkish wounded soldiers captured by the Romanians themselves. Yet the Russian medical authorities had neither adequate manpower nor adequate resources to handle the thousands of wounded

²⁴ *Derby to Mansfield, London, 16 November 1877*, F.O. 78/2610 fol. 215.

²⁵ *McNalty to Loyd-Lindsay, Turnu Măgurele, 22 November 1877 in Reports... of the Society...*, p. 4.

²⁶ *Ibid.*, p. 5.

²⁷ For Duncan Alexander Campbell Fraser (1831–1912) see: F. N. L. Poynter, ed., *Commissioned Officers in the Medical Services of the British Army 1660–1960* (London, 1968), vol. I, p. 440.

²⁸ *D. A. Campbell Fraser to Loyd-Lindsay, Turnu Măgurele, 17 December 1877 in Reports... of the Society...*, p. 57.

prisoners that they now had to tend. Fraser's report of 17 December revealed the desperate state of the medical services at Plevna after the siege. Only by emptying the hospitals as quickly as possible and carrying the wounded to the medical stations across the Danube, could some sort of order be brought to the overcrowded, chaotic conditions prevailing at Plevna. Fraser distributed what medical supplies he had with him, and made arrangements to have the hospitals at Turnu Măgurele and Bucharest prepare themselves for receiving the influx of wounded that would soon be arriving. Fraser himself reached Turnu Măgurele on 17 December, but was prevented by bad weather from reaching Bucharest until the 24th.

The march of the Turkish prisoners across the Wallachian plain after the fall of Plevna added to the stream of sick and wounded being ferried to the various medical centres in Romania. By January 1878, Fraser estimated that the number of sick and wounded in Bucharest alone numbered between ten and twelve thousand²⁹. He wrote of the dreadful conditions facing the convoys of Turkish prisoners who were marched from Plevna to Bucharest — a journey that became known as "the march of death" from the large numbers who died of disease, cold and starvation en route. All Fraser was able to do was to distribute what surplus stores remained to him at Bucharest. The prefect at Frățești, among others, appealed to him for assistance to deal with 800 sick and frost-bitten Turks who had been left in the small town³⁰. Fraser responded with the prompt dispatch of more than two thousand items of clothing, but it was only a gesture, the medical authorities were simply unable to cope with the demands made upon their resources.

The arrival of the first batch of Turkish prisoners in Bucharest was described by the special correspondent of *The Times* in a telegraphic despatch of 24 December :

Six hundred Turks arrived here last night, about four hundred being wounded. Fifty-three of the latter were received in the English hospital, where I visited them today, and found Mrs. Mansfield, with her assistants and the English surgeons, busily engaged in doing everything in their power for the comfort of their patients. The wards were in excellent condition, and all arrangements may well serve as a model for other hospitals near the theatre of war. The rest of the wounded were distributed among various Roumanian hospitals in Bucharest. Mrs. Mansfield is expecting another convoy of wounded Turks to arrive this evening, when enough will be taken in to fill up to the remainder of the 83 beds composing the equipment of the hospital under her supervision³¹.

It was not only in the hospitals where their own medical officers were working that the National Aid Society sent supplies of medicines and clothing. The Malmaison Hospital — the largest of the Romanian hospitals in Bucharest to which the Turkish sick and wounded were

²⁹ Fraser to Loyd-Lindsay, Bucharest, 9 January 1878 in *Reports... of the Society...*, p. 20.

³⁰ *Ibid.*, p. 24.

³¹ *The Times*, 26 December 1877, p. 3 column 2.

assigned, was to a large extent equipped by the British. J. Naylor Stephens of St. Thomas's Hospital (London) visited the five hundred Turkish patients in Malmaison and declared that,

... all were apparently well cared for. Nearly all the clothing, both for the patients and the beds, and the greater part of the medical comforts, had been supplied by us ³².

Stephens had been accompanied on this visit by the surgeon from St. George's Hospital (London), St. George Reid, who wrote of the large number of Turkish sick and wounded under the charge of the Romanian surgeons "A very large number of patients pass through this hospital in the week, and each, as he leaves, is supplied by our Society with sufficient clothing for warmth" ³³. The chief of the British relief team, Dr. Fraser, gave the authorities a detailed breakdown of the supplies he had sent to the Malmaison Hospital and concluded :

Although nominally supported by Government, the hospital, with the exception of the allowance per head of 6½ d. per day, is entirely sustained by voluntary subscriptions, by far the largest amount of these contributions has been received from the English Red Cross Society [i.e. the National Society for Aid to the Sick and Wounded in War] from first to last, the donations from all other sources combined have been trifling by comparison... taking into consideration the assistance so liberally granted, I consider I am fully justified in expressing my conviction that, without the aid of the English Red Cross Society, the Malmaison Hospital, which was the principal, and is now the sole refuge of the sick and wounded Turks, could never at any time, have really been regarded in the light of what it has actually been made, viz., an efficiently conducted hospital for the relief of the Turkish prisoners" ³⁴.

On 9 February 1878 Fraser wrote to the Romanian War Minister indicating that his work was coming to an end, and that the hospital at the Military School would soon be closed. The Romanian hospitals could now cope with the demands made on them ³⁵. In his summary of the work carried out by the National Aid Society at its hospital in the Military School, Fraser stated that the Romanian government had provided the building and supplied a number of untrained orderlies. The Romanian authorities also allowed a daily sum of money amounting to 6½ pence for the support of each patient. Everything else had been supplied out of British funds : the entire furniture of the hospital, all clothing for the patients, medicines and surgical appliances, along with provision for the special dietary needs of the patients. The National Aid Society also provided the medical staff and subordinates including an interpreter and

³² J. Naylor Stephens to Loyd-Lindsay, *St. Thomas's Hospital, February 1878* in *Reports... of the Society*, pp. 36–37.

³³ St. George Reid to Loyd-Lindsay, *St. George's Hospital, March 1878* in *Reports... of the Society* . . . , pp. 39–40.

³⁴ Fraser to Loyd-Lindsay, *Bucharest, 20 February 1878* in *Reports... of the Society* . . . , pp. 45 and 47.

³⁵ *Ibid.*, p. 44.

ward master, as well as trained nurses and cooks ³⁶. In January the "Hôpital Independenția" at Turnu Măgurele closed down and E. S. Pattison, the British surgeon working there, returned to Bucharest and rejoined his colleagues Conolly, Stephens and Reid at the N.A.S. hospital in the Military School. Pattison finally left Bucharest for London on 17 January. The N.A.S. hospital closed its doors on 20 February and Conolly, Stephens and Reid left immediately for England, Fraser following them a few days later ³⁷.

II

DR. AND MRS. MAWER. PROFESSOR MAX-MULLER, AND THE ROMANIAN WAR VICTIMS FUND

On the eve of Romania's entry into the war against Turkey, Mrs. Emma Bennet Mawer, née Milson (the wife of Dr. John Barker Mawer, a British doctor who had resided in Bucharest since 1858 ³⁸) had decided to go to Britain and appeal for assistance and medical supplies to help the Romanian war wounded. Her husband had formed a warm friendship with Dumitru Brătianu, (who had lodged with Dr. Mawer when he was in London between 1855 and 1857), and had become well known in Bucharest society through his medical work at the Brâncoveanu Hospital ³⁹. They were on terms of personal friendship with both the prime minister, Ion Brătianu, and the Romanian army commander, General Alexandru Zefcari, as well as the reigning Prince Carol and Princess Elizabeth (Carmen Sylva), although Mrs. Mawer's mission to Britain was planned entirely on her own initiative. When she arrived in London she contacted Florence Nightingale, requesting advice in forming the "Princess Elizabeth's Aid and Nursing Society" ⁴⁰. Mrs. Mawer was greatly impressed with the princess's work for the sick and wounded and in turn received encouragement from her. On 22 May, 1877, the princess wrote :

I should be most grateful for serious help, as, during the last month or two I have been striving in vain to form a corps of nurses; the few ladies who are ready to go, are entirely inexperienced, regular nurses scarcely exist here and least of all the necessary funds ⁴¹. Mrs Mawer busied herself contacting her husband's medical associates

³⁶ *Ibid.*

³⁷ *Fraser to Loyd-Lindsay, Hotel de la Mediterranée, San Remo, 3 March 1878 in Reports... of the Society...*, p. 48.

³⁸ V. Gomoiu et al., *Repertor de medici farmaciști, veterinari (personalul sanitar) din finiturile românești* (Brăila, 1938) vol. I, p. 273. See also: J. C. Bercus, "The activity of the English Doctor J. B. Mawr [sic.] in Bucharest", *Proceedings of the XXIII International Congress of the History of Medicine* (London, 1972), vol. I, pp. 777-779.

³⁹ V. Gomoiu and V. Plătăreanu, *Centenarul spitalei Brâncovenesc 1837-1937* (București, 1937), p. 95.

⁴⁰ E.D. Tappe, "Florence Nightingale and Rumanian Nursing" *Slavonic and East European Review*, vol. XLIX (1971), pp. 125-7.

⁴¹ *Ibid.*, p. 126

in London and on 11 June wrote to the editor of the leading medical journal in Britain, *The Lancet*, begging "leave to plead the cause of the Roumanian soldiers in the columns of your journal"⁴². Dr. Mawer was already known to the editor, who willingly published Mrs. Mawer's appeal. In it she spoke of having lived among the Romanians for nearly twenty years, "and the kindly feeling and patient endurance of the lower classes prompt me to ask for special help for them"⁴³. She quoted the above extract from the letter sent to her by Princess Elizabeth and again reiterated her intention to form a society, "free from religious or political bias", to aid the Roumanian war victims. She concluded her appeal:

I shall feel greatly indebted to the sympathising English public if they will aid me with subscriptions, and to philanthropic English men and women if they will help me in forming a working committee. Letters to this address [88, Finchley Road, London, N. W.] will be replied to as soon as possible, and I will remain at home every Tuesday and Friday after 3 p. m. to see those who may wish to converse with me with the view of offering a helping hand. I wish to get back to Bucharest as quickly as possible, and hope to be accompanied by nurses, and to take other efficient and material aid. The Manager of the Baker street branch of the National and Provincial Bank of England has kindly consented to receive subscriptions. Medical accessories, bandages, old linen, old night shirts (mended), may be sent to Mrs. Frederick Cator, 8, Bryanston-Square, W.; or to Mrs. [R. H.] Milson, 88, Finchley Road, N. W.; or to myself at the same address⁴⁴.

Back in Romania, Mrs. Mawer wrote again to the editor of *The Lancet* on 10 September, acknowledging the receipt of money sent as a result of her June appeal. "Lord Aberdour was my largest contributor", she revealed, "two shillings in postage stamps from a 'Poor Servant' being the smallest, but not least appreciated gift"⁴⁵. Nothing more was mentioned about the Nursing Society she had wanted to establish, but now the focal point of her new appeal was the hospitals that had been set up to handle the sick and wounded from the battlefield. The money raised in Britain was to be directed towards these hospitals, and particular mention was made of the hospital managed by Princess Elizabeth at Cotroceni — "a cottage hospital... perfect in all its simple details" — which Mrs. Mawer regarded as a model to be copied⁴⁶. Her British "sympathizers" were invited to continue sending their gifts of money to the Roumanian War Victims' Fund at the National and Provincial Bank of England, indicating whether they preferred their money to be used for the Roumanian Red Cross ambulances, Princess Elizabeth's cottage hospital, or the hospitals at Turnu Măgurele being operated by Maria Rosetti. At this stage Mrs. Mawer did not indicate that she and her husband were thinking of opening their own hospital, although, by the end of September,

⁴² "The Roumanian Soldiers", *The Lancet*, 16 June, 1877, p. 896.

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ "Roumanian War Victims", *The Lancet*, 22 September, 1877, p. 443.

⁴⁶ *Ibid.*

this had become a reality. It was the single most important contribution to result from Mrs. Mawer's fund raising efforts, and in December she was able to inform *The Lancet's* readers: "that the small hospital I have been able to establish and support, mainly through the generosity of English friends, is working well. Though we have had some severe cases, we have not had one death, and our poor men are very grateful"⁴⁷. The English Relief Fund Hospital in Bucharest, operated by Dr. and Mrs. Mawer with British subscriptions, earned the warm praise of Dr. Ludovic Fialla, who was in charge of the Romanian Red Cross establishments at Turnu Măgurele. In his own reminiscences he spoke of the dedication and expert care of the Mawers, and the veneration and respect shown to them by the Romanians in their charge⁴⁸. The war correspondent of the *Daily News* visited the Mawer's hospital on 26 November 1877 and gave his British readers the following account:

Turning out of Strada Criovi, [sic.] we pass through a gateway over which flutters a little red-cross flag, and we find ourselves in the "English Relief Fund Hospital". Up a staircase, through a room set apart for stores, and we are shown into the wards. After the dirt and turmoil of a Bucharest street, the quiet order and cleanliness is very marked. The object of the hospital is to succour the Roumanian wounded, and it was started about two months ago by Dr. and Mrs. Mower [sic.]. The staff consists of Dr. Mower [sic.] and Dr. Lamson; the number of beds about thirty. The hospital consists of five rooms, with eight, eight, six, four, four beds respectively. The cubic space allowed to each man is quite equal to what would be considered sufficient in a tropical climate, and here of course is even more than is required. A bath-room, with a large English bath, probably a new spectacle to all the patients, a kitchen and out-offices, the doctor's room, and operating room complete the establishment. The Roumanian Government find the house and allow sixty centimes a man daily for rations, the rest is entirely supported by English money — the house painted, carpeted, and fitted up; beds, blankets, medicines, surgical instruments, the very best medical advice and attendance — in fact a model hospital is the result. The cases are principally bullet wounds, and mostly in the hand, which points rather to men firing over a parapet without taking aim, but that can scarcely be the case here, as most of the men were wounded in the second great attack on Plevna. Gangrene is very common, partially, I am told, owing to the length of time that necessarily elapses between the first dressing of the wounds on the field and when they are attended to in the hospital — in some cases so much as five and six days elapsing without the original dressing being taken off, also to the low state some of the men are in when wounded, from hard work, wet and insufficient food. Watching the wounded men as they follow with grateful eyes every

⁴⁷ "An Appeal from Roumania", *The Lancet*, 22 December, 1877, p. 938.

⁴⁸ Ludovic Fialla, *Reminiscențe din rebelul româno-ruso-turc al anului 1877 și rolul Societății "Crucea Roșie" în timp de pace și de rebel* (București, 1906), p. 94.

movement of Mrs. Mower [sic.] and her lady assistants convinces one of the effectual way nursing is here carried out and the kindness that accompanies it. The business part of the establishment seems to be equal to its cleanliness, and I was especially struck with the thoughtfulness of the arrangement of having 'brassards' to put on the wounded men's arms, so that all could tell that those thus marked would be taken care of in the English Relief Fund Hospital. The success attending the hospital is shown by the return of deaths, which at present is *nil*⁴⁹.

For the Mawers, their work may have had its personal aspect, for in her letter to Florence Nightingale, Mrs. Mawer revealed: "Our younger son (who *was* preparing for the English Army) wrote yesterday [25 April 1877] offering himself for the Army in Roumania"⁵⁰. Given the family's well-placed contacts, it would be interesting to know the results of the young Mawer's application.

Nor was Mrs. Mawer the only person in Britain campaigning for the Romanians and appealing for funds to aid their sick and wounded soldiers. Princess Elizabeth and her husband Prince Carol had for several years been friends of Professor and Mrs. Max-Muller. Friedrich Max-Muller, the Professor of Comparative Philology at Oxford and Taylorian Professor of Modern European Languages, had been host to the royal couple during a visit they made to Oxford in September 1874⁵¹. Since that time the princess had regularly corresponded with Max-Muller, sending him translations in German from the poetry of Alexandri and Bolintineanu, as well as specimens of her own writings. Max-Muller's interest in Romania can be traced back to the Crimean War (1854–6), when he was asked to write a short practical grammar of the language for British officers who might be sent out there⁵². When war broke out in 1877 the Princess sent Max-Muller an account of the suffering and loss of life the war had brought to the Romanians⁵³. A few weeks later a letter appeared in *The Times* under the heading "A Plea for Roumania", signed only by the initials "M. M."⁵⁴. It was unmistakably the work of Max-Muller, who repeated some of the facts given him by Princess Elizabeth in her letter of 30 August. In his appeal for funds to aid the Romanian war victims, he set the background for the British readers:

Here is a nation of five millions of Roumanians placed between 35 millions of Turks and 75 millions of Russians. By the Treaty of Paris in 1856 the Great Powers constituted their Country as a kind of barrier between Russia and Turkey, but they declined to extend

⁴⁹ *The War Correspondence of "The Daily News" 1877–78* (London, 1878), vol. II, pp. 119–120.

⁵⁰ E. D. Tappe, *op. cit.*, p. 126.

⁵¹ Georgina Max Muller, ed., *The Life and Letters of the Right Honourable Friedrich Max-Muller* (London, 1902), vol. I, p. 466. See also E. D. Tappe, "Carmen Sylva visits Britain" *Revue des Etudes Roumaines* vol. XIII–XIV, (1974) p. 196.

⁵² Georgina Max Muller, *op. cit.*, vol. I, pp. 153–4.

⁵³ *Princess Elizabeth to Max-Muller, Cotroceni, 30 August 1877* The Max-Muller Papers, Bodleian Library, Oxford, MS. Dep. d. 62 fols. 41–42.

⁵⁴ *The Times*, 10 October 1877, p. 10, column 5.

to the united principalities of Moldavia and Wallachia the privilege conceded to Belgium and Switzerland of being recognized as neutral soil. A war breaks out between the 35 and 75 millions. What are the 5 millions to do? The Roumanians are Christians. They have long felt their nominal dependence on Turkey as degrading and historically unjust⁵⁵.

Max-Muller lauded praise on the Romanian army whose storming of the Grivitza redoubt became a legend in the siege of Plevna, and he praised his royal friend, whom he called "a Royal Florence Nightingale", for her efforts on behalf of the sick and wounded. He closed his appeal thus :

There are many men and women in England whose heart prompts them to help, but who abstain on conscientious grounds from giving any encouragement either to the Russians, who have provoked a war, or to the Turks who have forfeited all human sympathy. In helping to support the Roumanian hospitals they need have no such scruples. Any contributions sent to the National Provincial Bank of England, 53 Baker Street, [London], will be forwarded to Bucharest and employed under the personal superintendence of the Princess of Roumania⁵⁶.

Individual efforts such as those mounted by Mrs. Mawer and Professor Max-Muller were not without significance, although the greatest volume of aid came inevitably from the larger societies. By their propaganda activities in the British press and medical journals they ensured that the Romanian position was placed before the British public. Their success in attracting sufficient funds to operate a small hospital in Bucharest was a considerable achievement, much of the credit for which must fall to Mrs. Mawer.

III

DR. SANDWITH AND THE RUSSIAN SICK AND WOUNDED RELIEF FUND OPERATIONS IN ROMANIA

Dr. Humphrey Sandwith left London for Bucharest with five young surgeons on 18 October 1877. They were sponsored and paid for by the Russian Sick and Wounded Fund, another of the British voluntary societies. It was presided over by the Duke of Westminster and the Marquis of Bath, and its secretary was the energetic, anti-Turkish clergyman, Malcolm MacColl⁵⁷. Sandwith had been long acquainted with Balkan affairs, having first visited Constantinople in 1849. He had gone with Austen Henry Layard on his archaeological expedition to Mesopotamia and, in 1853, became a near eastern correspondent of *The Times*. This last assignment was short lived, as Sandwith soon found himself in strong

⁵⁵ *Ibid.*

⁵⁶ *Ibid.*

⁵⁷ George W. E. Russell, ed., *Malcolm MacColl: Memoirs and Correspondence* (London, 1914), pp. 45–69.

disagreement with his editor over the Eastern Question⁵⁸. He became a passionate defender of the Balkan Christians and in June 1864 made a journey to Wallachia, which set the seal on his friendship with Ion Ghika⁵⁹. During the Turco-Serbian war in 1876 he had gone to Belgrade to help organize medical services. In March 1877 he returned to Serbia to continue his work for the wounded soldiers, but he became seriously ill and had to retire to France to convalesce. Whilst there he wrote to his friends in Britain urging them to campaign energetically for the rights of the Balkan peoples against what he saw as their Turkish oppressors. In August 1877 he wrote to the Dean of St. Paul's Cathedral, Cannon H. P. Liddon, expressing his willingness to once again take up the campaign of denunciation against the Turks⁶⁰. The next month he received the telegramme: "Will you go as the delegate of the Russian Sick and Wounded Association to the seat of the war? All expenses paid"⁶¹. He could not resist the challenge.

Once in Romania, Sandwith faced the same difficulties as the doctors of the National Aid Society had faced: the reluctance of the Russian military authorities to permit foreign doctors to work alongside their own doctors south of the Danube. Sandwith appealed to another of his Romanian friends — Dimitrie Ghica, the president of the Romanian Red Cross, and through his help Sandwith was able to settle his doctors at Turnu Măgurele in the Romanian Red Cross hospitals, half a mile outside the town, under the superintendence of Dr. Ludovic Fialla. As the name implied, the Russian Sick and Wounded Fund had intended its assistance to be directed towards the sick and wounded Russian soldiers, rather than towards any others, but Sandwith's reception by the Russians was rather cool. When he revealed that British sympathizers had raised more than £ 1,000 and that more was on its way, the attitude changed slightly, and Sandwith was given charge of the medical field station at Putineu. With the funds he had brought with him, Sandwith completed the wooden barracks which could contain up to one thousand men and furnished it with stoves, beds and other necessities, in preparation for the winter ahead⁶².

By November the five surgeons of the Russian Sick and Wounded Fund were hard at work at Turnu Măgurele, and on 20 November 1877 one of the surgeons, Dr. Leslie Maturin, wrote to the editor of *The British Medical Journal* describing the medical facilities of the town:

The hospitals here are... extemporized for the most part of private houses, hotels, and granaries requisitioned by the Government for the purpose. They are nine in number. There are six military hospitals, of which Dr. Hahn is surgeon-in-chief, and Dr. Callendar [Calinderu] medical director... There are two private hospitals

⁵⁸ Thomas Humphrey Ward, *Humphrey Sandwith: A Memoir compiled from Autobiographical Notes* (London, 1884), pp. 105–107.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 203.

⁶⁰ *Humphrey Sandwith to H. P. Liddon, Asnelles, Calvados, 21 August 1877* The Liddon Papers, Keble College, Oxford.

⁶¹ Thomas Humphrey Ward, *op. cit.*, p. 239.

⁶² *Ibid.*, p. 241.

under the Red Cross Society — that of the “Independenta”, established by Mme Rosetti, an active and philanthropic Englishwoman resident here, and presided over by Dr. Fialla . . . and Dr. McNalty, assisted by Messrs. Conolly and Pattison of the National Aid Society; the other, “l’Etablissement de Jassi”, is presided over by Dr. Rouss, an Englishman resident in this country⁶³. These two establishments are well managed, and the wounded skilfully attended to . . . The Red Cross hospitals . . . are temporary erections composed of interwoven osiers, the interstices being filled with mud, and the interior being lined with planks plastered with the same material. whitewashed, and roofed with maize stalks. They are capable of containing one hundred wounded, and are well warmed, lighted, and ventilated . . . I am attached to this hospital with Mr. Fulford, a surgeon employed by the Society, assisted by Messrs. Davies, Smyth and Dymott, of University College Hospital [London]⁶⁴.

Dr. Maturin expressed his dissatisfaction with the existing system of antiseptics as administered in the Romanian hospitals. Being for the most part young and recently trained, the British doctors would have been familiar with the system enunciated by Joseph Lister, which was only then becoming known abroad⁶⁵. By practising alongside their Romanian counterparts they no doubt conveyed many of Lister’s ideas to the Romanian staff. As E.S. Pattison remarked in an article written for *The Medical Times and Gazette* after his return from Romania:

[the British doctors] . . . were most assiduous in their attentions to the wounded, whether Turks, Russians, or Roumanians, and by their skill and practical knowledge fully upheld the high prestige of English surgery⁶⁶.

Dr. Fialla himself acknowledged the value of Drs. Maturin, Smyth, Fulford, Dymott and Davies in spreading more widely the methods of Lister in the field of antiseptics⁶⁷.

Sandwith had left his team of doctors at Turnu Măgurele, set up his wooden hospital barracks at Putineu, and, leaving Baron de Benckendorff in charge, returned to Bucharest to superintend the dispatch of medical stores to the most needy medical stations nearer the front. He was there on 10 December and recorded in his diary: “I had just turned early into bed when Prince Ion Ghica came into my room and told me that the city was suddenly being illuminated, as Plevna was taken”⁶⁸.

⁶³ Professor Gomoiu refers only to a “Ludovic Russ, medical officer of Austrian birth”. See V. Gomoiu, ed., *Repertor de Medici, Farmaceuti, Veterinari (personalul sanitar) din finiturile Românești* (Brăila, 1938), vol. I, p. 363. See also Radu Rosetti, “Ambulanța doamnelor din Iași in 1877–78” *Analele Academiei Române, Memoriile secțiunii istorice* (București, 1939), vol. XXII, pp. 179–198.

⁶⁴ “The Sick and Wounded in the Russo-Turkish War”, *The British Medical Journal*, 1 December 1877, pp. 784–5.

⁶⁵ Th. Burghel and I. Ghelerter, “Un document din corespondența științifică a lui Joseph Lister” in V. L. Bologa, ed., *Din Istoria Medicinii Românești și Universale* (București, 1962), pp. 395–410.

⁶⁶ Anon, [E. S. Pattison], “War Experiences from the Roumanian Side”, *The Medical Times and Gazette*, 16 March 1878, pp. 287–8.

⁶⁷ Ludovic Fialla, *Reminiscențe din resbelul româno-russo-turc al anului 1877 și rolul Societății Crucea Roșie in timp de pace și de resbel* (București, 1906), p. 70.

⁶⁸ Thomas Humphrey Ward, *op. cit.*, p. 243.

Sandwith was, however, again unwell and had asked Augustus Baker, his colleague working for the same society from Belgrade, to come to Bucharest and take his place. Baker was in Bucharest by Christmas, and together with Sandwith he mapped out details of their plans for distributing their remaining medical stores and visiting the hospitals stations. Baker pressed on alone to Putineu and arrived on 1 January 1878 just as the first Turkish prisoners were arriving from Plevna. He was shocked by their appearance:

They looked like a regiment of corpses galvanised into action by the subtle demon of war in some merry moment of "glory". Their pinched features wore a fixed, stolid expression of hopeless misery; their gait was slow and hobbling, for most of them were suffering from frost-bite, and all of them made feeble endeavours to hold their tattered garments round their shivering limbs⁶⁹.

Despite the condition of this batch of prisoners, Baker refused initially to allow his supplies to be used to relieve them. He recalled a conversation he had held with Osman Pasha, commander of the Turkish forces at Plevna, on 21 June 1877. Osman had then told him that he looked on the Romanians as rebels, and as such he should execute them while the Russians he could simply not afford to keep as prisoners. "Ich bin nicht reich genug Russen zu ernahren", was how Baker reported Osman's words to him⁷⁰. However, as the numbers of prisoners streaming across Romania increased and their condition deteriorated in the subzero temperatures, Baker was forced to release some supplies to help them.

Sandwith arrived at Putineu with Frederick Villiers⁷¹, an artist working for *The Graphic*, a few days after Baker, who set out for Zimnitza and Turnu Măgurele. Sandwith and Villiers were horror struck at the terrible sight of the Turkish captives which Villiers reported to *The Daily News*⁷². Sandwith graphically portrayed the scene which met them on 3 January 1878 at Putineu:

... crowds of prisoners were arriving in deplorable condition, and were being quartered on the cottagers. The huts were very small, barely sufficient to hold a family, and the peasants were horrified on having forced on them a number of sickly prisoners in a state of indescribable filth, and too often suffering from infectious disorders⁷³.

The medical facilities were wholly incapable of providing the necessary services. Sandwith and Baker were at a loss to know where to turn as wave after wave of Turkish prisoners passed through Putineu. Estimates varied, but something like 5,000 perished on the long march from Plevna to Bucharest⁷⁴. Sandwith's exertions again made him ill,

⁶⁹ Augustus Baker, "A Red Cross Ride through Snow and Death", *Temple Bar: A London Magazine for Town and Country Readers*, vol. LIV, September-December 1878, p. 523.

⁷⁰ *Ibid.*

⁷¹ For Villiers' own account see: Frederick Villiers, *Pictures of Many Wars* (London, 1902), pp. 120-126 and *Villiers: His First Five Decades of Adventure*, 2 vols. (London, 1920), vol. I, pp. 115-133.

⁷² *The War Correspondence of the "Daily News" 1877-78* (London, 1878), vol. II, pp. 214-5.

⁷³ Thomas Humphrey Ward, *op. cit.*, p. 246.

⁷⁴ Rupert Furneaux, *The Siege of Plevna* (London, 1958), p. 216.

and in mid-January he returned to Britain. Three years later he was dead. Among others, letters of condolence were sent from Professor Max-Muller and Canon Lidden to Sandwith's family, the latter writing :

It may be questioned whether any other Englishman has contributed so much as he to the relief of the Christian populations in European Turkey... Of Englishmen who sympathized with the subject races in European Turkey, some fought, some spoke, some wrote. Dr. Sandwith did all three ⁷⁵.

Augustus Baker carried on the administrative work of the Russian Sick and Wounded Fund in Romania until April 1878. He closed down the wards in the Turnu Măgurele hospital operated by the society's doctors and sent the staff back home in January as their services were clearly no longer needed. More pragmatic than his predecessor, Baker was prepared to place his funds in Russian hands, for them to distribute as they saw fit. His last act was to help arrange the fitting out of two steamers and six barges at a cost of three thousand pounds for conveying the sick and wounded between Sistova and Galați. Containing a total of 1,200 beds this flotilla considerably eased the burden of the sick and wounded, who were thus saved the rigours of the overland journey ⁷⁶.

The activities of the two largest British voluntary aid societies in Romania during the 1877—78 war were not principally intended to aid the Romanians, although this proved to be their main result. Only the appeal launched by Mrs Mawer and Professor Max-Muller was aimed solely at assisting the Romanian soldiers. The willingness of the Romanian authorities to accept help, as against the reluctance of the Russian authorities, meant that most of the assistance sent from Britain went to help the Romanians and even the Turkish prisoners, rather than the Russians. After the fall of Plevna, philo-Turkish organs in Britain, such as *The Times*, took great delight in pointing out that, "The Russian Sick and Wounded Fund has become, in spite of itself, a Turkish aid society for the benefit of the Moslem sufferers from Plevna" ⁷⁷. In fact, it scarcely mattered whether the funds served Russians, Romanians or Turks, because in 1877—78 southern Romania had become a vast area of temporary field hospitals, and any medical assistance helped to ease the strain on the slender domestic resources. The fact was acknowledged on more than one occasion by the Romanians themselves. Twice Princess Elizabeth visited the National Aid Society's hospital, on the last occasion she was accompanied by Prince Carol, who decorated the wounded Romanian soldiers, and expressed his warm gratitude for everything that had been done by the British medical staff for the Romanians ⁷⁸. The Romanian government expressed its wish to formerly award decorations to the British surgeons working in Romania ⁷⁹. However, British regulations

⁷⁵ Canon H. P. Lidden to Thomas Ward, *St. Paul's*, 5 June 1881 in Thomas Humphrey Ward, *op. cit.*, p. 259.

⁷⁶ "Blessing a Red Cross floating hospital", *The Graphic* (Special Supplement), 18 May 1878, p. 495.

⁷⁷ Quoted in Dorothy Anderson, *The Balkan Volunteers* (London, 1968), p. 108.

⁷⁸ *St. George Reid to Loyd-Lindsay, St. George's Hospital [London] (?) March 1878 in Reports... of the Society...*, p. 41.

⁷⁹ *Consul C. R. Mansfield to Lord Derby, Bucharest, 18 January 1878 (Confidential)* (Political No. 8), F.O. 78/2833.

did not at that time allow their nationals to accept and wear foreign decorations for services to the sick and wounded ⁸⁰. Comparative figures do not exist for all the hospitals where the British surgeons were at work, and it is therefore not known exactly how many sick and wounded were treated by them. Dr Fraser reported that during the period of operation of the National Aid Society's hospital at the Military School (10 October 1877 to 20 February 1878) 128 Romanians and 88 Turks had been treated, only 3 Romanians and 8 Turks subsequently died ⁸¹. However, these figures have to be set along side the appalling losses suffered by the Romanian army during the war, which, according to Gen. Rosetti, were 4,302 killed, 3,246 wounded and 19,094 sick. Thus almost 45% of the effective Romanian army (including reinforcements) which crossed the Danube became casualties ⁸². Against such figures, the efforts of the voluntary aid societies look very small indeed, although a strict head count would not be a wholly fair criterion on which to judge their results. By giving encouragement, sending medical supplies, sums of money, practical advice, as well as skilled surgeons, the three voluntary organizations operating in Romania performed praiseworthy service.

⁸⁰ Lord Derby to Mansfield, *Foreign Office, London, 25 January 1878*, (No. 3) F.O. 78/2832, fol. 4.

⁸¹ Fraser to Loyd-Lindsay, *Bucharest, 20 February 1878 in Reports... of the Society...*, p. 43.

⁸² R. Rosetti, "Roumania's Share in the War of 1877", *The Slavonic Review* (London), vol. VIII, no. 24, March 1930, p. 577, footnote 94.

Editors' Note: Recent data record more than 10,000 dead.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES: LE SUD-EST EUROPÉEN EN 1875 — 1878

ION MATEI, CONSTANTIN IORDAN-SIMA,
EUGENIA IOAN

1875, janv., 18. — *Monténégro.* La convocation à Cetinje de l'Assemblée des représentants du peuple; les Monténégrins et les Herzégoviniens sont représentés aux droits égaux.

mai. — Les gouvernements serbe et monténégrin proposent au sultan la prise de l'administration sur la Bosnie et Herzégovine; le refus de la Porte.

juin, 10/22. — *Roumanie.* La signature à Vienne de la Convention commerciale entre la Roumanie et l'Autriche-Hongrie; quoiqu'elle fût, à ce moment-là, défavorable pour l'économie roumaine, le gouvernement de Bucarest accorda à la convention une portée politique particulière, affermissant l'autonomie vamale et le droit de la Roumanie de conclure des accords internationaux, droit obtenu *de facto* au but de l'élargissement de la voie pour la proclamation de l'indépendance.

juillet, 5. — *Monténégro. Herzégovine.* Le début de la révolte anti-ottomane de Herzégovine, connue sous le nom de « Nevesinska puska », à laquelle se rallient aussi des forces monténégrines. Le prince Nikola I-er envoie des aides aux insurgés.

juillet. — *Belgrade.* La création du « Comité central de soutien des insurgés de Bosnie et Herzégovine », en tête avec Djoka Vljaković; la publication d'un manifeste et l'envoi des armes et des volontaires avec l'accord tacite du gouvernement serbe.

juillet—août. — *Herzégovine.* La révolte paysanne s'étend aussi en Bosnie. La paysannerie est soutenue par les citoyens serbes qui deviennent les dirigeants de l'insurrection en lui donnant le caractère général de lutte pour l'émancipation nationale.

août, 12. — *Bucarest.* La réunion de l'Assemblée générale des représentants des Comités révolutionnaires bulgares qui choisit un nouveau Comité Central; Hristo Botev, Ivan Drasov et Hristo Čiobanov y entrent. On décide la préparation de l'insurrection générale pour la libération nationale.

août, 13. — *Bosnie.* Le déclenchement de la révolte de Priediev, le premier foyer à l'intérieur de Bosnie.

août, 27. — *Herzégovine.* Les insurgés réunis à Vranjska établissent le plan de l'action militaire et dressent le texte de la proclamation aux habitants de Herzégovine; ils coupent le chemin Podgirica — Mostar. Les forces insurrectionnelles dirigées par les voïvodes B. Zimonjić, M. Bačević,

P. Pavlović attaquent Nevesinje et occupent la ville à l'exception de la forteresse.

sept. — Les combats cessent dans le nord de Bosnie ; les insurgés se rendent aux autorités ottomanes ou se dissipent.

sept., 10. — *Bosnie.* Les malentendus entre les dirigeants des révoltés, notamment dans le nord, provoquent l'écroulement de l'insurrection après les affrontements avec les Turcs à Gastica.

sept., 20. — *Constantinople.* La désignation de Mahinud Nedim Pacha comme grand vizir ; il cherche, sans succès, d'apaiser la révolte par des tentatives de réformes.

sept., 26. — *Bulgarie.* Une tentative d'insurrection à Stara Zagora est réprimée par les autorités ottomanes qui opèrent des arrestations et prononcent des condamnations à la mort.

oct. — *Monténégro.* Malgré les recommandations des gouvernements de la Russie et de l'Autriche-Hongrie d'éviter toute sorte de coalition antiottomane, les représentants de la Serbie et du Monténégro font des tentatives de réaliser une entente ; on préconise l'attaque simultanée de l'Empire ottoman et le soutien des insurgés herzégoviniens.

oct., 2. — *Empire ottoman.* La promulgation d'un firman prévoyant des réformes et quelques mesures visant la suppression d'une certaine catégorie d'impôts, l'exemption des dettes, à l'exception de celles envers l'État, etc. Le firman n'a pas de suites sur l'état d'esprit des insurgés.

oct., 6. — Un communiqué officiel du gouvernement ottoman annonce que le budget de l'Empire a un déficit de plus de 5.000.000 L.T.

oct. — nov. — *Bucarest.* La constitution d'un cercle révolutionnaire formé par des démocrates-révolutionnaires et socialistes utopiques roumains, russes, bulgares et polonais.

nov. — déc. — *Roumanie. Giurgiu.* La création d'un nouveau Comité Central Révolutionnaire Bulgare, organisé sur la base de l'idéologie, de la stratégie et de la tactique de la lutte armée élaborées par Vassil Levski. Le Comité prépare le déclenchement d'une insurrection générale antiottomane pour le 1-er mai 1876, en organisant des centres d'action dans le territoire bulgare : Tîrnovo, Slivène, Vratza, Plovdiv.

déc. — La Porte décide la formation du vilayet Herzégovine détaché de Bosnie.

déc., 12. — Le gouvernement turc promulgue un nouveau firman de réformes concernant tous les territoires de l'Empire.

déc., 16 — 17. — *Bosnie.* L'Assemblée populaire de Jamnica choisit un organisme de direction provisoire (Skupština) des insurgés, on essaie une conciliation entre les différents courants des forces insurrectionnelles.

déc., 30. — « La note Andrassy » adressée aux cabinets des grandes puissances ; le ministre des Affaires étrangères de l'Autriche-Hongrie préconise un programme de réformes en Bosnie et Herzégovine : la liberté religieuse, l'égalité en droits des chrétiens et des musulmans, le changement du régime fiscal, le rachat des grandes propriétés foncières données à bail, la création des commissions mixtes de contrôle, etc. La note est remise au sultan le 30 janvier 1876 ; elle a, pour le début, constitué la base de toutes les discussions entre les grandes puissances visant la solution de la « crise orientale ».

1876. — *Grèce.* Le grand duc Alexei, le beau-frère du tsar Alexandre II, arrive à Athènes pour obtenir le concours du roi Georges I-er à la cause de la lutte antiottomane.

1876, janv. — La plupart des patriotes bulgares du Comité Central Révolutionnaire de Giurgiu passent le Danube en vue de l'organisation pratique de l'insurrection antiottomane dans les quatre zones d'opérations.

janv. — févr. — Le premier grec Alexandros Koumoundouros engage, à l'insu du roi et du ministre des Affaires étrangères, des négociations secrètes, par Leonidas Voulgaris, avec l'ambassadeur de Russie à Constantinople, N. P. Ignatiev, et un officier serbe, le colonel Veher.

févr. — Les pourparlers pour la conclusion de la coalition antiottomane serbo-monténégro-sarbo-slovene s'achèvent à Cetinje.

févr. — *Serbie.* Les socialistes organisent des grandes démonstrations à la suite du succès obtenu aux élections de Kraguevac. Les ouvriers de l'usine d'armement lèvent le drapeau rouge.

mars. — *Grèce.* La rencontre secrète entre les présidents des Conseils des Ministres de la Grèce — Alexandros Koumoundouros — et de la Serbie — Milutin Garašanin — ; l'accord de principe sur l'appui au déclenchement des révoltes en Épire, Macédoine et Thessalie visant la création de la possibilité d'une intervention officielle de la Grèce. Le cabinet hellénique considère l'action prématurée et inopportune.

— Empire ottoman. La Porte rejète « la note Andrassy » et décide de prendre des mesures militaires.

mars, 15/27. — La conclusion à Bucarest de la Convention commerciale et de navigation roumano-russes (pour 10 ans), fondée sur le principe de l'application du tarif accordé à la nation la plus favorisée et de l'égalité de traitement entre les deux parties.

avril, 7. — Les insurgés de Herzégovine remettent aux représentants de la Russie et de l'Autriche-Hongrie un mémorandum (« Le mémorandum de Sutorina »).

avril, 4/16. — *Roumanie.* La constitution du cabinet présidé par le général Ion Emanuel Florescu. Le gouvernement communique à ses agents diplomatiques que la Roumanie garde la plus stricte neutralité au cours des événements de la « crise orientale ».

mai. — *Grèce.* Le premier ministre envoie une note circulaire aux missions diplomatiques helléniques annonçant l'intention du gouvernement de maintenir la neutralité pendant la « crise orientale » et d'agir comme médiateur dans des conditions favorables à l'apaisement du conflit.

mai. — *Empire ottoman.* Les consuls de France et d'Allemagne à Salonique sont tués ; quelques jours plus tard le grand vizir Mahmud Nedim Pacha a le même sort. Mehmet Rüstü Pacha est désigné dans la fonction vacante.

mai, 10. — Le tsar Alexandre II, accompagné par le chancelier Gorçevakov et le baron Jomini, son premier conseiller ministériel, s'entretient à Berlin avec les chefs des gouvernements allemand — Bismarck — et autriche-hongrois — Andrassy — sur le problème des massacres de Salonique et de Smyrne.

— Les représentants de la Russie, de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie signent à Berlin un mémorandum, solution de compromis qui recommande aux insurgés de cesser le combat.

mai, 19. — L'Angleterre s'associe au programme de Berlin.

mai, 30. — Le sultan Abdul Aziz est déposé ; on lui reproche la ruine de l'Empire. Le nouveau sultan Murad V sera évincé bientôt.

avril, 14/26 — 16/28. — *Bulgarie.* L'Assemblée des chefs des Comités révolutionnaires de la 4-e zone d'opérations à Oborište (le district Panaguirîšte). La police turque est informée du plan du déclenchement de l'insurrection générale grâce à une trahison.

avril, 20/mai, 2. — Etant informé de la trahison, Todor Kableškov, le dirigeant des forces révolutionnaires de Koprivštitzza, envoie la fameuse « lettre ensanglantée » sollicitant le déclenchement immédiat de l'insurrection générale antiottomane.

avril, 22/mai, 4. — Gheorghî Benkovski lève l'étendard de la révolte à Panaguirîšte ; la constitution d'un gouvernement révolutionnaire provisoire.

L'insurrection jaillit à Klissoura et dans les environs.

avril, 27/mai, 9. — avril, 30/mai, 12. — Les troupes ottomanes commandées par Hafiz Pacha s'emparent de Panaguirîšte, le centre principal de l'insurrection.

avril, 30/mai, 12. — Les forces militaires turques entrent dans Koprivštitzza.

mai, 1/13 — 5/17. — Les tentatives d'insurrection dans la région de Slivène et à Iambol sont cruellement réprimées.

mai, 3/15. — Les troupes turques vont à bout de la résistance des dernières forces révolutionnaires de Batak. Les massacres ordonnées par Ahmed aga font plus de 5.000 victimes.

mai, 7/19. — Le dernier bastion des insurgents de Bratzigovo (la 4-e zone d'opérations) tombe.

mai, 9/21. — Les forces ottomanes anéantissent les insurgés de Novo Selo et de Kravenik (la I-ère zone d'opérations). Quelques survivants, dont Stefan Stambolov, gagnent la Roumanie.

mai, 12/24. — Gheorghî Benkovski est tué près de Tetevène. Todor Kableškov se suicide en prison.

mai, 16/28. — En Roumanie, Hristo Botev organise un détachement armé qui s'embarque sur le vaisseau autrichien « Radetzki ». Les révolutionnaires bulgares obligent le capitaine d'accoster sur la rivièrre droite du Danube entre Rahova et Lom ; ils cherchent de se joindre aux insurgés de la région de Vidine.

mai, 20/juin, 1-er. — Hristo Botev est tué par les soldats turcs près du sommet de Vola dans les Balkans ; son détachement se dissipe.

— Les répressions ottomanes contre les participants à l'insurrection bulgare font plus de 30.000 victimes.

juin, 10. — Bucarest. La fondation d'un nouveau « Comité Central Révolutionnaire Bulgare », sous le nom de la « Société centrale de bienfaisance ».

— Après l'anéantissement de l'insurrection d'Avril, une délégation bulgare, en tête avec Marko Balabanov et Dragan Tzankov, envoie aux grandes puissances un mémorandum demandant l'autonomie de la Bulgarie.

juin, 12. — La signature à Venise de l'entente serbo-monténégrienne concernant l'attaque simultanée de l'Empire ottoman.

juin, 15/27. — Le gouvernement roumain envoie à ses agents diplomatiques près des puissances garantes et de la Porte un mémoire en 7 points sollicitant le reconnaissance de l'individualité de l'État roumain et du nom de Roumanie, l'inclusion du représentant roumain dans le corps diplomatique, l'inviolabilité et l'intégrité du territoire; la satisfaction de ces demandes aurait implicitement porté à la reconnaissance *de facto* de l'indépendance de la Roumanie.

juin, 18/30. — Sous la pression de l'opinion publique irritée par le refus de la Porte d'accepter l'union de la Bosnie et de Herzégovine à la Serbie et au Monténégro, les deux pays déclarent la guerre à la Turquie. La Roumanie observe une politique de neutralité bienveillante envers la Serbie en permettant le passage par son territoire des groupes des volontaires.

juillet. — Le représentant de la Russie à Belgrade s'intéresse auprès du représentant de la Grèce sur la valabilité de l'alliance gréco-serbe de 1867.

juin, 26/juillet, 8. — La signature de l'accord secret de Reichstadt entre la Russie et l'Autriche-Hongrie. A lieu la rencontre du tsar Alexandre II et de l'empereur Franz Joseph qui discutent les deux variantes à adopter à la fin de la guerre turco-serbe : la Serbie et le Monténégro devraient être maintenus dans leurs frontières avec quelques rectifications; la Bosnie et la Herzégovine reviendraient à l'Autriche-Hongrie; l'indépendance du Monténégro (pas aussi de la Serbie), l'autonomie de la Bulgarie, de la Roumélie et d'Albanie, l'union de la Crète et de Thessalie à la Grèce. Les deux versions conservées dans les deux capitales diffèrent dans quelques questions de détail.

juillet, 16. — La contre-offensive monténégrine de Vuçji Dol est arrêtée par l'intervention de l'Autriche-Hongrie.

juillet, 17/29. — Le chancelier russe Gorçeakov élabore le plan d'un Congrès européen en essayant d'attirer l'attention des cabinets de Berlin et de Vienne sur le déroulement de la guerre serbo-monténégrino-turque. Bismarck n'est pas enthousiaste à l'égard du projet et les cercles politiques de Vienne se montrent hostiles entraînant l'échec du plan.

juillet, 24/août, 5. — *Roumanie.* La formation du gouvernement libéral I. C. Brătianu, favorable à une intervention militaire et à la conquête de l'indépendance par une entente militaire avec la Russie.

sept., 1/13. — L'initiative du Lord Derby qui propose le maintien du statu-quo territorial et des autonomies locales sans la séparation de la Bosnie, de la Herzégovine et de la Bulgarie de l'Empire ottoman.

sept., 29/oct., 11—sept., 30/oct., 12. — *Roumanie.* La délégation roumaine dirigée par le président du Conseil des Ministres, I. C. Brătianu, est reçue à Livadia, en Crimée, par le tsar de la Russie et le chancelier Gorçeakov. La partie roumaine accepte, en principe, le passage des armées russes sur le territoire roumain; l'action sera ultérieurement réglée sur la base d'un accord.

sept.—oct. — *Empire ottoman.* Une commission composée de 16 fonctionnaires civils, 3 chrétiens, 10 ulémales débat un projet de Constitution ottomane. Les ulémales n'acceptent pas l'idée que les chrétiens aient le droit d'être élus dans l'Assemblée.

oct. — Le prince Milan envoie un emissaire à Athènes pour négocier la résurrection de l'alliance gréco-serbe. Une partie de l'opinion publique hellénique, dont l'historien K. Paparrigopoulos, milite en faveur d'une intervention militaire dans le conflit des Balkans.

oct. — *Serbie.* Le front serbe est percé à la suite de l'attaque de l'armée ottomane à Dunis ; une catastrophe des forces serbes est imminente. Les officiers russes, le général Černjaev en tête, partent de Belgrade pour la Russie.

oct. — Les cabinets européens débattent le problème d'un armistice dans la guerre serbo-monténégrino-turque.

oct., 16. — *La note Gorčeakov.* L'échange de lettres entre le tsar de la Russie et l'empereur de l'Autriche-Hongrie concernant un armistice serbo-monténégrino-turc.

oct., 31. — Alarmé par la situation difficile de l'armée serbe, l'ambassadeur russe à Constantinople, le comte Ignatiev, adresse un ultimatum à la Porte demandant un armistice de deux mois.

oct.-nov. — *Empire ottoman.* Midhat Pacha, assisté par ses ministres Rachid Pacha et Khalil Sherif Pacha, rédige la Constitution.

nov. — Les autorités hongroises décident l'arrestation de Svetozar Miletić — dirigeant du mouvement serbe d'émancipation nationale — pour sa collaboration avec les insurgés de Bosnie et Herzégovine.

nov., 9/21. — *Roumanie.* Le parlement approuve un crédit de 4 millions pour l'achat d'armement.

nov., 26/déc., 8. — La Chambre roumaine adopte le projet du gouvernement concernant l'augmentation par deux fois du nombre des troupes d'infanterie (« dorobantzi ») ; la création de nouveaux huit régiments.

déc., 11/23. — La promulgation de la première Constitution ottomane (« La Constitution de Midhat Pacha »). L'inclusion de la Roumanie parmi « les provinces privilégiées » soulève une vague de protestations et des manifestations violentes à Bucarest. La fin de l'ère des partisans de la « neutralité » et de la conquête de l'indépendance de la Roumanie par les voies diplomatiques.

déc., 11/23. — L'ouverture à Constantinople de la Conférence des puissances européennes afin de déterminer la Porte d'accorder quelques libertés aux peuples opprimés de l'Empire. Les revendications présentées par un envoyé spécial du gouvernement roumain n'ont pas été prises en considération à la conférence.

déc., 22/1877, janv., 3. — La note de protestation du ministre roumain des Affaires étrangères contre la violation des droits de la Roumanie par les clauses de l'article 7 de la Constitution ottomane. Le parlement roumain approuve le contenu de la note.

1877. — *Grèce.* Le gouvernement décide à masser des troupes (35.000 soldats) à Lamia, à proximité de la frontière septentrionale ; des forces irrégulières exécutent des raids en Thessalie et Épire. Le consul grec de Salonique soutient les comités helléniques d'action.

1877, janv., 15. — Les représentants de la Russie et de l'Autriche-Hongrie signent à Budapest une convention militaire négociée depuis octobre 1876. Les deux puissances s'engagent de ne pas entreprendre des actions militaires : 1. l'Autriche-Hongrie en Roumanie, Serbie, Bulgarie et Monténégro ; 2. la Russie en Bosnie, Herzégovine, Serbie et Monté-

négro. La Serbie et Monténégro forment donc une zone neutre continue. La Russie accepte, par conséquent, que l'Autriche-Hongrie procède à l'annexion de la Bosnie et de la Herzégovine.

janv., 8/20. — La Conférence des grandes puissances de Constantinople échoue en face du refus de la Porte d'accepter ses décisions.

févr., 16. — La signature du traité de paix serbo-turc sur la base du *statu-quo ante bellum*.

mars, 4/16. — Roumanie. Deux nouveaux régiments d'artillerie sont constitués.

mars, 12/24. — La convention additionnelle au traité de Budapest précise les limites des annexions de l'Autriche-Hongrie et de la Russie après la guerre; l'Autriche-Hongrie va occuper la Bosnie et la Herzégovine et la Russie va rétablir ses frontières européennes d'avant 1856.

mars, 19/31. — Le protocole de Londres. Les grandes puissances demandent à la Porte des réformes urgentes pour la protection des populations non-musulmanes de l'Empire.

avril, 4/16. — La conclusion de la convention roumano-russe permettant le passage des troupes russes par le territoire roumain, vers le sud du Danube.

avril, 5/17. — Roumanie. Le Conseil des Ministres approuve les propositions du ministre de guerre, le général Alexandre Cernat, visant la mobilisation de l'armée permanente et territoriale avec ses réserves, l'organisation des milices dans des corps actifs et l'appel des gardes des villes au cas où la situation sera critique.

avril, 12/24. — La Russie déclare la guerre à la Turquie. Les troupes russes passent la frontière de la Roumanie; les unités de cavalerie arrivent au pont de Barboși sur Sereth.

avril, 14/26. — Le parlement roumain vote la convention avec la Russie et des crédits supplémentaires pour la sauvegarde « des droits et des intérêts de la Roumanie ».

avril, 17/29. — Les volontaires bulgares de Russie s'organisent dans « l'Armée populaire de volontaires » sous la commande d'un général russe.

avril, 21/mai, 3. — Les navires de guerre ottomans bombardent Braïla.

avril, 26/mai, 8. — L'artillerie turque attaque les villes roumaines danubiennes: Calafat, Bechet, Oltenitza et Călărași.

avril, 29/mai, 12.—avril, 30/mai, 13. — Les deux Chambres de la Roumanie déclarent l'état de guerre avec la Turquie.

mai, 9/21. — La session extraordinaire de la Chambre des Députés qui proclame l'indépendance de la Roumanie. Le ministre des Affaires étrangères, Mihail Kogălniceanu, déclare qu'à la suite du vote de l'état de guerre « nous sommes indépendants, /.../ nous sommes une nation libre et indépendante ».

mai, 11/23. — Le gouvernement roumain annule le tribut dû à la Porte (914.000 lei); la somme est mise à la disposition du Ministère de Guerre.

juin. — Roumanie. Le parlement adopte la loi permettant l'admission dans l'armée, au cours de la guerre, des officiers d'origine roumaine qui ont servi aux armées régulières étrangères; on donne ainsi la possi-

bilité de participer à la guerre aux officiers roumains de toutes les provinces roumaines.

juin—juillet. — Roumanie. Des volontaires roumains de Transylvanie, de Banat, de Bucovine arrivent dans le pays pour être enrôlés. L'organisation des manifestations en leur honneur à Ploiești et dans d'autres villes. Les demandes répétées d'extradition de l'Autriche-Hongrie échouent.

juin, 15/27. — Les premières troupes russes passent le Danube par Zimnicea et occupent Șistov.

juillet—août. — Dans toutes les villes de Transylvanie, notamment à Brașov et à Sibiu, s'organisent des Comités de solidarité avec l'armée roumaine, qui collectent des offrandes, des médicaments et des vêtements.

juillet. — Grèce. La création d'un groupe de volontaires, dirigé par un officier français, en vue de la participation aux actions militaires en Macédoine, si les circonstances seront favorables.

juillet, 4/16. — L'armée russe du général Krüdner s'empare de Nicopole. Les troupes roumaines et les batteries roumaines et russes de Islaz, Flămînda et Turnu Măgurele contribuent au succès de l'action.

juillet, 7—8. — Les troupes du général russe Gurko contrôlent le col de Șipka. Les forces ottomanes se retirent vers Karlovo.

juillet, 8/20. — La première bataille de Plevna ; l'attaque russe est repoussée par les troupes ottomanes qui se renforcent dans cette région en consolidant fortement la ville.

juillet, 10/22. — L'armée russe entre dans Stara Zagora.

juillet, 16/28. — Suleiman Pacha, le commandant de l'armée turque au front de Monténégro, est transféré sur le front bulgare et arrive à Karabunar avec des forces puissantes.

juillet, 18/30. — Les troupes russes sont repoussées, avec de grosses pertes, dans la deuxième bataille de Plevna.

juillet, 19/31. — Suleiman Pacha déclenche l'offensive contre les unités russes et réussit à imposer son contrôle à Stara Zagora.

juillet, 19/31. — Le grand duc Nicolae, le commandant suprême des armées russes des Balkans adresse au prince Carol de Roumanie le télégramme suivant : « Les Turcs ayant amassé les plus grandes masses à Plevna, nous abîment. Prie de faire fusion, démonstration et, si possible, passage du Danube que Tu désires faire. Entre le Jiul et Corabia cette démonstration est indispensable pour faciliter mes mouvements ».

juillet, 23/août, 4. — Pour répondre à l'appel du grand duc Nicolae les forces roumaines sont organisées dans deux groupes opératifs : l'armée d'opérations (44.000 hommes, 7000 chevaux et 110 canons) et l'armée d'observation (11.000 hommes, 1350 chevaux et 74 canons) ayant la mission de la défense du territoire national.

août, 10/22. — Les premières unités roumaines de la IV-e Division prennent des positions devant Plevna.

août, 16/28. — La rencontre du tsar, du grand duc Nicolae et du prince Carol. Les troupes russo-roumaines du front occidental sont mises sous la commande du prince Carol, secondé par le général russe Zotov comme chef de l'État-major et par le général roumain Alexandre Cernat.

août, 30/sept., 11.—août, 31/sept., 12. — La troisième bataille de Plevna, l'une de plus grandes de la guerre. Les troupes roumaines

conquièrent la redoute Grivitza I, mais l'attaque sur la redoute Grivitza II est rejetée.

nov., 7/19. — nov., 9/21. — Les forces roumaines occupent Rahova (Oréahovo) en facilitant la blocade complète de Plevna.

nov., 27/déc., 9. — nov., 28/déc., 10. — Après une tentative échouée de percer l'encerclement, le commandant de Plevna, Osman Pacha, capitule en remettant son sabre au colonel roumain Cerchez. Les troupes russo-roumaines prennent en captivité toute la garnison turque et capturent un important matériel de guerre.

nov., 27/déc., 9. — Au Quartier Général russe de Poradim, le tsar Alexandre II approuve les conditions des préliminaires de la paix avec la Turquie.

déc. — Les consuls grecs de Salonique et de Monastir essayent l'organisation des forces locales en Macédoine.

déc., 1-er. — La Serbie rentre en guerre et ses troupes coopèrent avec les unités russo-roumaines.

déc., 24/1878, janv., 5. — Les premières unités russes passent les Balkans en ouvrant le chemin vers Constantinople.

déc., 28/1878, janv., 9. — L'armée turque commandée par Veysel Pacha est vaincue entre Šipka et Sernovo par les troupes du général russe Radetzki.

1878, janv., 4/16. — Les troupes russes du général Gurko entrent dans Plovdiv.

janv., 8/20. — Les forces russes, commandées par les généraux Gurko et Radetzki, s'emparent d'Andrinople en se dirigeant vers la mer de Marmara.

janv., 12/24. — Après une attaque énergique et foudroyante, les troupes roumaines occupent Smirdan, point important dans le système de défense de Vidine.

janv., 15/27. — L'artillerie roumaine déclenche un violent bombardement contre la forteresse de Vidine.

janv., 23/févr., 4. — La signature, à Andrinople, de l'armistice de la guerre russo-roumano-turque.

janv., 31. — Grèce. Le nouveau gouvernement Alexandros Koumoundouros obtient l'accord du parlement pour l'occupation de la Thessalie.

févr., 2. — Après l'entrée des troupes helléniques en Thessalie, le ministre des Affaires étrangères envoie une circulaire aux cabinets des grandes puissances : la Grèce désire la défense des compatriotes et non pas la guerre avec la Turquie.

févr., 6. — Sous la pression des grandes puissances, le gouvernement hellénique rappelle ses troupes de Thessalie.

févr., 19/mars, 3. — Le traité préliminaire de paix entre la Russie et la Turquie, signé à San Stefano, stipule la reconnaissance de l'indépendance de la Roumanie, de la Serbie et du Monténégro, et l'autonomie de la Bulgarie avec des frontières élargies ; en même temps Dobroudja est cédée à la Russie, qui se réserve le droit de la changer « avec la partie de Bessarabie détachée en 1856 ».

mars, 11/23. — La signature à Rome de la convention commerciale et de navigation roumano-italienne.

mars, 18/30. — La conclusion à Vienne de la convention commerciale roumano-helvétique.

avril, 6/18. — *Bucarest.* La signature de la convention commerciale roumano-hellénique.

juin, 1/13.—juillet, 1/13. — Le Congrès international de Berlin, convoqué pour la révision du traité de San Stefano, reconnaît l'indépendance de la Roumanie et ses droits sur la Dobroudja, ancien territoire roumain, mais les districts Bolgrad, Cahul et Ismail du sud de la Bessarabie (rétrocédés à la Moldavie par le Traité de Paris de 1856) sont de nouveau incorporés à l'Empire tsariste ; on reconnaît aussi l'indépendance de la Serbie et du Monténégro avec quelques rectifications territoriales ; la Bulgarie devient principauté autonome et la Roumélie orientale est constituée dans une province autonome.

VLAD ȚEPEȘ, SES RÈGNES ET SA LÉGENDE EN MARGE DE DEUX LIVRES RÉCENTS *

M. BERZA

Combien curieux que cela puisse paraître et malgré tout l'intérêt que l'historiographie roumaine moderne n'ait cessé d'accorder au personnage et à son époque, nous manquions encore jusqu'à ces derniers mois d'une vraie étude monographique consacrée à l'un des plus importants princes roumains du moyen âge¹. Nous en avons maintenant deux, parues à l'occasion du 500^e anniversaire de la mort de Vlad Țepeș (1476), mais aucune d'entre elles n'est un simple ouvrage commémoratif. Bien au contraire, elles sont toutes le fruit de longues recherches, d'une lecture attentive des sources et de l'effort soutenu de surprendre la réalité historique, enfouie bien souvent sous la couche épaisse de cette légende que l'« Empaleur » eut la malchance de susciter autour de sa personne dès son vivant. Les deux auteurs — N. Stoicescu et Șt. Andreescu — appartiennent à des générations différentes. Nous avons eu, à plusieurs reprises, l'occasion de signaler dans cette Revue l'intérêt de la riche production scientifique du premier²; le second a fait son début ici-même, il y a neuf ans³. Leurs livres, partis en lignes générales de la même information — et comment auraient-ils pu en faire autrement? — sont loin de faire double emploi; au contraire, ils se complètent, se confirment ou offrent des interprétations partiellement différentes, tout en aboutissant à des jugements de valeur sensiblement similaires.

N. Stoicescu a construit son livre d'une manière qu'on peut considérer classique, avec des « parties » pour chacun des trois règnes de Țepeș (une quatrième partie est réservée à la légende et à la figure du prince

* Nicolae Stoicescu, *Vlad Țepeș*, Editura Academiei R. S. România, București, 1976, 238 p., 1 carte (pp. 231—238 : résumé anglais); Ștefan Andreescu, *Vlad Țepeș (Dracula). Între legendă și adevăr istoric* (Vlad Țepeș — Dracula — entre la légende et la vérité historique). Editura Minerva, București, 1976, 302 p. (résumé anglais, pp. 275—284).

¹ Le livre publié en 1896 par I. Bogdan — *Vlad Țepeș și narațiunile germane și rusești asupra lui* — ne prétendait pas remplir cette fonction. Une monographie sur Vlad Țepeș, due à deux auteurs dont l'un d'origine roumaine et très au courant des recherches entreprises en Roumanie a paru récemment aux Etats-Unis: R. Florescu et R. T. Mc Nally, *Dracula. A biography of Vlad the Impaler (1431—1476)*, New York, 1973; v. aussi G. Giraud, *Drakula. Contributi alla storia delle idee politiche nell'Europa orientale alla svolta del XV secolo*, Venezia, 1972.

² 8 (1970), pp. 734—737; 11 (1973), pp. 169—170; 14 (1976), pp. 553—554.

³ Une information négligée sur la participation de la Valachie à la bataille de Kossovo. 6 (1968), pp. 85—92; v. aussi 13 (1975), pp. 511—524; 14 (1976), pp. 373—379.

dans le folklore roumain, la littérature et l'art, l'historiographie), avec des chapitres spéciaux, pour le règne principal, traitant successivement de la politique interne, des rapports avec la Moldavie, avec la Transylvanie et la Hongrie et avec l'Empire ottoman et de la chute du prince en 1462. Chaque événement est discuté à la lumière de l'ensemble des sources, citées copieusement, et des interprétations données précédemment par les historiens. L'on a ainsi, dans cet ouvrage de solide érudition, l'éventail des sources et des solutions proposées précédemment aux problèmes qu'elles posent, avec les options justifiées de l'auteur ou les solutions qu'il offre lui-même au lecteur. Quant à Ștefan Andreescu, sans dédaigner l'érudition et tout en ayant soin de marquer l'apport des prédécesseurs, il dirige son exposé et les discussions qu'il entreprend vers les points qu'il considère essentiels ou plus aptes à permettre des interprétations nouvelles, ce qui donne à l'ensemble une allure plus vive. D'ailleurs, sans que son intérêt pour l'histoire concrète en ait eu à souffrir, Șt. Andreescu s'est laissé largement attiré par le mystère de la légende née sur les traces de son héros, pour refléurer depuis trois quarts de siècle sous la forme abâtardie du « vampire » Dracula. Il leur fait dans son livre des parts égales et cette seconde partie, dédiée à la légende, n'est assurément pas la moins attachante.

Nous ne pourrions sans doute pas relever dans ces notes, en marge de leurs livres, toutes les contributions de détail des deux auteurs. Nous nous contentons, en l'occurrence, de les suivre dans leurs conclusions principales et de marquer en même temps certains problèmes qui nous apparaissent encore ouverts.

Sur l'enfance et l'adolescence du prince, d'abord, nous continuons à ignorer tout, ou presque tout. N. S. le suppose né vers 1431 (table chronologique, p. 227 ; v. aussi Șt. A., p. 145). Pour le même auteur (p. 33), qui n'est pas le premier à l'affirmer, il aurait été par sa mère, selon le témoignage de Dlugosz, neveu du voivode Roman de Moldavie et petit-fils du voivode Ilie, ce qui ferait de ce dernier un grand-père à 22 ans. Șt. A. accepte cette même parenté à la p. 18, pour que pris ensuite de scrupules, il se demande (p. 49, n. 12), avec d'autres auteurs d'ailleurs, s'il ne s'agissait pas plutôt d'une sœur que d'une fille d'Ilie. Hypothèse d'autant plus tentante pour les amateurs de symboles, qu'elle fait de Țepeș rien de moins qu'un cousin germain d'Etienne le Grand. Encore faudrait-il trouver cette fille d'Alexandre le Bon, disposée à épouser — et cela durant le règne de son propre père — un bâtard princier dont le père était depuis longtemps mort et auquel, parmi la foule des prétendants au trône valaque, il était difficile de prévoir, à ce moment-là, un avenir quelconque.

En ce qui concerne les années passées par Țepeș chez les Turcs, N. St. les situe entre 1442 et 1448 (p. 10 et, avec un point d'interrogation pour la seconde date, à la table chronol.). Șt. A. est d'accord avec les deux dates, tout en précisant que cette présence ne fut pas continue. En suivant Așik-pacha-zadé, il note qu'en 1442 (en fait, le chroniqueur turc met l'événement quelques années plus tôt) Vlad et son frère furent enfermés dans la forteresse d'Egrigöz (Doucas, qui place le fait toujours en relation avec la chute de Semendria — 1439 — donne comme lieu de détention la forteresse de Nymphaion). Sur le témoignage de Doucas en faveur d'une restitution des deux garçons, Șt. A. considère qu'ils furent

ensuite rendus à leur père « durant la longue campagne » de 1443—1444 (p. 33 et, en indiquant l'année 1443 comme fin de ce premier séjour chez les Ottomans, p. 38). Doucas place en réalité la libération des otages *après* la campagne, pendant les tratatives de paix, donc en 1444. Les enfants durent retourner auprès de la Porte « après la paix conclue par Vlad Dracul avec les Turcs en 1447 ou, plutôt, dès 1446 » (p. 33—34 ; plus catégorique pour le second séjour en 1446—1448, p. 38).

Nos deux auteurs sont d'accord pour accepter un bref premier règne de Vlad Țepeș en 1448, règne dont l'existence, suggérée depuis longtemps, fut démontrée récemment par M. Cazacu dans cette Revue (selon N. St., p. 25, « probablement en octobre—novembre » ; d'après Șt. A., p. 38, « en septembre—novembre ») ; par contre, ils s'opposent tous les deux, et avec raison, à la tentative faite ultérieurement par C. Stoide d'attribuer à cette première présence de Țepeș sur le trône de la Valachie une longueur excessive : depuis 1447 jusqu'au début de 1450 (cf. à ce sujet, tout dernièrement, Fr. Pall, in « Rev. roum. d'hist », XV (1976), pp. 447—463). Après ce passage au pouvoir obtenu avec le concours des forces turques et qui prit fin lors du retour de Vladislav II de Kossovo, Vlad Țepeș, de nouveau simple prétendant au trône, se dirigea, selon N. St. (p. 33), vers la Moldavie ; plus plausiblement, comme l'indique Șt. A. (pp. 38 n. 90, 46—47), il est revenu d'abord chez les Turcs — surtout si Vladislav II a recouvré son trône avec l'aide de la Moldavie (*ibid.*, p. 37) — pour ne se rendre qu'ensuite en Moldavie, peut-être sous Bogdan II, donc après octobre 1449 (p. 49). C'est de la Moldavie en tout cas qu'il passa en Transylvanie, où il est signalé pour la première fois le 6 février 1452, ce qui a fait mettre son départ en rapport avec la mort de Bogdan II (16 oct. 1451). D'après une lettre de Jean Hunyadi du 30 mars de la même année 1452 (citée par Șt. A., p. 49 et n. 9), Țepeș serait encore retourné en Moldavie. Pour combien de temps ? Nous l'ignorons, comme nous ignorons aussi, au cas où il était réellement parti (N. St., p. 33, en doute), les circonstances de son retour en Transylvanie. On le rencontrera aussi à Bude, où il fut présenté au roi Ladislas, mais c'est en Transylvanie surtout qu'il a dû attendre l'occasion de ressaisir le pouvoir en Valachie.

Șt. Andreescu est tout aussi attentif, et plus encore peut-être que N. Stoicescu, au développement des relations internationales, à une époque de rapide expansion ottomane dans le Sud-Est de l'Europe, où la situation politique de la Valachie est en si étroite dépendance des rapports entre la Hongrie et l'empire des Sultans. Mais il veut éclairer cette période extrêmement agitée de l'histoire de la principauté en s'aidant aussi d'un principe général de politique interne. Ce principe, il pense l'avoir trouvé dans la fameuse lutte entre les « Dănești » et les « Drăculești », idée chère à Xenopol, sur laquelle il avait construit une de ses séries historiques et que I. C. Filitti semblait avoir enterrée depuis un demi-siècle. Personne ne songe à nier l'existence au sein de la famille princière, au XV^e siècle, d'une descendance de Dan I^{er} et d'une autre de Mircea l'Ancien, animées souvent par une violente haine réciproque, et qui servaient, dans une compétition générale autour du trône, à polariser les forces politiques du pays. Les arguments du jeune historien ne sont toutefois pas assez onvaincants pour voir avec lui dans cette lutte entre les deux branches

princières « l'idée politique centrale » (p. 20), qui permettrait d'expliquer « les agitations internes de la Valachie », « au moins pour les premières décennies après la disparition de Mircea » (dans la première moitié du XVI^e siècle, il ne s'agira plus que d'« une politique secondaire »; *ibid.*, n. 23)⁴.

En fait, les luttes acharnées entre les factions des boyards, groupées autour des deux branches rivales mais aussi autour de prétendants de la même branche, ne sont pas, ainsi que le pensaient tant d'observateurs étrangers de l'époque, le résultat d'un tempérament particulier des Roumains, comme elles ne sont pas la simple suite de l'existence des branches rivales et, en général, des prétendants au trône, ni même d'un système défectueux de succession, qui permettait l'accès à la couronne à tous les descendants, légitimes ou non, de ceux qui avaient passé au pouvoir. Tout ceci n'est que la conséquence d'une certaine structure de l'Etat, déterminée, à son tour, par le rapport de force entre la classe dominante et le pouvoir princier et, plus largement, les rapports de force au sein de la société. Revenir à la lutte entre les « Dănești » et les « Drăculești », c'est se contenter de regarder la façade, à un moment où les efforts pour pénétrer en profondeur sont encore tellement urgents.

Revenons à notre personnage, qui se préparait au moment où nous l'avons quitté, à réoccuper le trône valaque, cette fois-ci pour son vrai règne, celui qui lui permettra de donner sa mesure.

Quand cet événement advint-il ? Șt. A. le place, comme on le fait communément, entre le 15 avril 1456 — date du dernier document de

⁴ Les deux textes contemporains qui attestent cette rivalité comme forme spécifique de la vie politique roumaine de l'époque sont loin d'avoir une valeur indiscutable. Celui d'Aeneas Sylvius n'est qu'une généralisation hâtive et confuse, car le principal collaborateur de Jean Hunyadi dans la lutte antiottomane ne fut pas un « Dănese », mais Vlad Dracul lui-même, dont le fils accéda d'ailleurs au trône avec le concours du grand capitaine. Quant à Nicolaus Olahus, il ne fait que reprendre le texte prestigieux de l'humaniste italien et lui ajouter des traditions de famille incontrôlables sinon douteuses, qui avaient comme but principal de mettre en valeur sa propre origine. P. Chihaia tente dans son dernier livre (*De la « Negru Vodă » la Neagoe Basarab. Interferențe literar-artistice în cultura românească a evului de mijloc*. București, 1976, pp. 127—128) d'identifier l'introuvable Manzilla, grand-père de Nicolaus Olahus, avec le seul personnage connu dont le nom ait une certaine ressemblance. C'est le boyard Minzea, réfugié en Transylvanie en 1462, lors de la chute de Tepeș et resté fidèle à son prince qu'il attendra au moins jusqu'à sa sortie de prison. La situation serait bien curieuse, car selon le même Olahus, un des fils de ce Manzilla aurait été tué par Tepeș, tandis que le cadet s'enfuyait en Transylvanie, pour échapper aux rigueurs du même prince. D'ailleurs, à suivre les errements de la mémoire du prélat, étant donné que dans son testament il qualifie Minzea le Mauvais de « patruus », en bonne logique il faudrait conclure que Manzilla n'était autre que Tepeș et que Olahus était donc, le petit-fils de ce dernier.

Dans le même chapitre de son livre, chapitre intitulé '*La famille corvine de Valachie*', P. Chihaia s'arrête sur un aspect plein d'intérêt du titre que portent certains princes roumains de la seconde moitié du XVI^e et de la première du XVII^e siècle, à savoir Pierre le Boiteux de Moldavie, son neveu Mihnea I de Valachie, le fils et le petit-fils de ce dernier, Radu Mihnea et Alexandre « Coconul » (l'Infant). Ils sont, comme Mihnea, « e Corvina regia familia », ou comme Pierre le Boiteux, « ex Corvina Mihnistarum Valachiac principum, regia familia », ou signent tout simplement comme le fils de Mihnea II, Radu Mihnea Corvin.

Je ne suivrai pas P. Chihaia dans tous les rapprochements qu'il fait à ce sujet; je veux seulement souligner le fait que tous les quatre princes mentionnés sont les descendants de Vlad Tepeș par Mihnea le Mauvais et que même si l'épouse de ce prince, parente du roi Mathias, dont parlent les sources, était une « Corvin », Mihnea le Mauvais était justement celui des fils de Tepeș qui ne provenait pas de ce mariage.

Vladislav II — et le 3 juillet de la même année, lorsque Jean Hunyadi, en route vers Belgrade, faisait savoir aux Saxons de Transylvanie qu'il avait confié à Vlad le soin de leur défense. N. St. fait toutefois remarquer que dans sa lettre du 3 juillet Hunyadi ne donne pas à Vlad son titre princier complet, mais se contente de l'appeler simplement « Vlad vae-voda » ; il en conclut avec raison que l'expédition en Valachie a dû avoir lieu après cette date, très probablement même après la victoire de Belgrade, ce qui trouverait sa confirmation dans l'inscription de la pierre tombale de Vladislav II — la pierre date, il est vrai, du début du XVI^e siècle et comporte une légère erreur concernant l'année (1455, au lieu de 1456) —, qui donne comme jour de la mort de ce prince le 20 août⁵.

Nous continuons à manquer de tout détail sûr touchant le déroulement de l'expédition qui mit fin au règne et à la vie de Vladislav II. Il reste assuré néanmoins que Vlad venait de Transylvanie — et non pas de chez les Turcs, comme on le soutint encore récemment —, qu'il s'appuyait sur des forces transylvaines, mais qu'il bénéficia aussi d'importantes adhésions parmi les boyards. Evidemment, la datation soutenue par N. St. pour ce début de règne pose sous un jour nouveau la question de la contribution de Jean Hunyadi à cet événement. Il semble hors de doute que ce dernier, qui confiait à Vlad, au moment de son départ pour Belgrade, la défense de la Transylvanie du Sud contre une éventuelle attaque venant de la Valachie et dont on connaît l'évolution de ses rapports avec Vladislav II, voyait dans le prétendant roumain un futur prince de Valachie. Il semble néanmoins que la décision concrète de l'expédition outre-monts, réalisée à un moment où Hunyadi se trouvait loin, sinon déjà mort, fût prise de la seule initiative de Vlad, ce qui lui permettra de dire ensuite qu'il avait occupé son trône « sans l'aide de personne ».

Ainsi que nous l'avons déjà dit, N. Stoicescu a dédié dans son livre un chapitre spécial à « la politique interne de Vlad Țepeș » (pp. 39—58). Tâche difficile entre toutes, si l'on se souvient qu'en fait de documents proprement internes, on n'a conservé de ce règne de six ans, que quatre pièces, tandis que la vieille chronique, rédigée dans sa forme actuelle dans la seconde moitié du XVII^e siècle, lui réserve tout juste dix lignes, dont huit racontent un fait de caractère légendaire. L'on est donc réduit à se contenter de jugements globaux émis par des témoins plus ou moins lointains, de preuves indirectes tirées d'autres sources et surtout à faire appel, malgré tous les risques que cela comporte, à la très riche source de la légende.

N. Stoicescu reste attaché, et je l'en félicite, aux notions d'« émiettement féodal » et de « centralisation de l'Etat » appliquées aux situations roumaines du XV^e siècle. Au second terme, il semble pourtant préférer celui de « raffermissement de l'autorité centrale », qui est toutefois moins apte que le premier à exprimer l'ensemble du processus, avec tout ce qu'il comporte de moyens mis à la disposition de l'autorité centrale pour exercer son action au sein de la société, aussi bien en ce qui concerne

⁵ Cf. B. Cămpina — Șt. Ștefănescu, in *Istoria României*. II, p. 465, où après une allusion à la victoire de Belgrade, nous lisons : « Le 22 août 1456, en profitant des circonstances externes et aidé par une partie des boyards, Vlad élimine Vladislav-Dan (= Vladislav II) et s'empare du trône ».

l'étendue des attributions que la pénétration dans des couches plus profondes. Quant au simple phénomène de renforcement, étant donné que le pouvoir princier reste dans toutes les conditions une « autorité centrale », on peut avoir un raffermissement de cette autorité sans que pour cela il y ait aussi une action proprement centralisatrice, comme ce fut le cas de Mircea l'Ancien, par exemple ⁶. Il ne faut pas confondre, d'autre part, ni les droits théoriques d'un souverain avec les droits effectivement exercés — les rois de France du XI^e siècle avaient théoriquement les mêmes droits que Louis XI — ni l'attitude despotique de certains princes avec l'action centralisatrice, tandis qu'il est possible que cette dernière se poursuive, en tant que phénomène objectif, sous des princes relativement médiocres, comme, pour la Valachie, Basarab Țepeluș ⁷.

Il est difficile de juger, dans la pénurie d'une information adéquate, l'œuvre de centralisation tentée par Vlad Țepeș. Néanmoins, même ce qu'on peut lire à travers la légende ou les échos lointains, laisse l'impression qu'au delà de la nature indubitablement despotique du prince, il s'agissait d'un effort très poussé de concentration du pouvoir, qui est l'un des aspects de la centralisation. C'est dans ce sens que N. St. examine successivement, dans des pages pleines d'intérêt, la conception de Țepeș sur l'autorité princière et sur sa propre position, vue — hélas — surtout à la lumière du « Récit sur Dracula voivode », ses relations avec les boyards, les mesures contre les pauvres et les vagabonds, la protection du commerce, la justice, le fonctionnement du conseil princier et l'organisation de l'armée et, pour clôre, ce qu'on sait de Bucarest, en tant que résidence princière. Dans son ensemble, le chapitre construit une image cohérente des tendances du règne. Parfois on a quand même l'impression que l'auteur — et il n'est pas, sans doute, le seul dans cette situation — est enclin d'accorder à la légende plus de crédit qu'elle ne le mérite. Ainsi, par exemple, dans le cas de l'anecdote sur les ambassadeurs dont le prince fit clouer les couvre-chefs pour les punir de ne les avoir pas enlevés, simple thème folklorique comme I. Chițimia l'a fait voir, il est d'avis que la version allemande « semble plus proche de la vérité », parce qu'au lieu de Turcs à turban il s'y agit de « Wahlen » à bonnet sous le chapeau (p. 42, n. 7 ; St. A., p. 182, n. 72, se demande, à propos de la même anecdote dans sa version slave, s'il ne faut pas y voir affirmé le fait que « Vlad Țepeș était un défenseur rigoureux des coutumes, des traditions de son pays, situation menacée d'être modifiée par les Turcs »). Le même est le cas des mesures contre les pauvres et les vagabonds, où N. St. plaide à force de témoignages contemporains de l'Occident pour le caractère très répandu de semblables mesures, sans discuter la crédibilité de la légende et la mesure dans laquelle elle peut refléter une certaine réalité. Ou encore, celui de la punition des habitants de la capitale, racontée toujours dans une lumière de légende par la chronique, probablement d'après une tradition locale et dont St. A. tâche à son tour de préciser la date. La justice de Țepeș était sans doute terrible ; mais ce qu'il y avait de plus étonnant — et qui donne aux récits qu'on en a conservés

⁶ V. B. T. Cămpina et D. Mioc, in *Istoria României*. II, pp. 362—385.

⁷ *Ibid.*, p. 462 et Stoicescu, p. 46, n. 24.

leur caractère légendaire — ce n'était pas le fait de soumettre aux punitions, « dans une société où la justice avait un caractère de classe prononcé » (p. 50), les boyards aussi (les privilèges dont ils jouissaient ne les en exemptaient pas), mais celui de punir toutes les fautes de la même peine : la mort.

N. St. accepte les mesures du prince pour se créer une force militaire qui ne dépende que de lui et croit à la réalité, niée par d'autres, des troupes levées par les grands boyards, mais conteste l'existence, soutenue par B. Cămpina, qui empruntait la bien-connue formule d'Engels, d'un « monopole des armes » au profit de la classe nobiliaire et contre lequel aurait eu à lutter Vlad Țepeș. Et ceci pour le motif que dans des campagnes décisives, la force de résistance a été assurée par le « grand ost ». Il reconnaît toutefois que pour le reste — « et surtout dans les luttes entre les prétendants au trône » — on recourait au « petit ost », formé de dépendants directs du prince aussi bien que de dépendants des grands boyards (p. 53). Or, le « monopole des armes » des boyards s'exerçait justement par cette force autonome dont ils disposaient, qui se faisait sentir dans les rapports avec le prince et avant tout dans la possibilité de soutenir contre lui des prétendants au trône. Il n'exclut pas le rôle fondamental des paysans dans les grandes guerres, comme il ne suppose pas l'absence, inconcevable d'ailleurs, de toute force militaire à la dépendance directe du prince. Il me semble aussi que N. St. exagère, en compagnie d'autres auteurs, la fonction anti-ottomane que Țepeș pouvait confier aux « fortifications en bois et en terre » (p. 57) de la cour princière qu'il avait fait reconstruire à Bucarest.

La politique interne de Țepeș offre aussi à Șt. A. la matière du paragraphe intitulé « Vlad Țepeș et les boyards » (pp. 77—90), où nous retrouvons l'action soutenue du prince pour assurer son autorité, vue cette fois-ci sous l'éclairage de la lutte entre « Dănești » et « Drăculești ». Ainsi, l'anecdote déjà mentionnée sur la punition des habitants de Tirgoviște est censée démontrer « combien acharné fut Vlad Țepeș contre tous ceux qui au cours du temps n'avaient pas gardé leur fidélité aux Drăculești, en se ralliant aux Dănești » (p. 83). De même, au fameux banquet achevé par le grand massacre des boyards de la légende allemande, la réponse attendue par le prince à sa question était : « sept princes », ce qui correspondrait « exactement à son ascendance directe » — dans son calcul, l'auteur est pourtant forcé d'introduire comme septième Vladislav I^{er} —, cette lignée étant à ses yeux la seule légitime, tandis que les boyards s'étaient rendus coupables « d'avoir reconnu aussi d'autres princes » (p. 81).

A l'instar de N. St., Șt. A. estime importante la promotion au rang des « viteji » des meilleurs guerriers et considère comme probable le développement sous Vlad Țepeș d'une institution sur laquelle il se serait « basé durant tout son second règne » (p. 87). En réalité, la seule mention documentaire pertinente des « viteji » valaques, que l'on trouve chez les deux auteurs, est celle du « Récit sur Dracula voïvode ». Les autres cas invoqués par Șt. A. pour le XV^e siècle sont peu convaincants. Quant au « strenuus miles » Ladislav de Dobca, qui combattit « viriliter » contre les Turcs aux côtés de Vladislav I^{er} et reçut de la part de son princier

parent des donations en Transylvanie (Țara Făgărașului), il n'a rien à voir avec les « viteji » de Valachie. Une mention des « viteji » valaques a été relevée chez Ureche par A. Cazacu⁸. Elle provient de l'ancienne chronique d'Etienne le Grand — nous la trouvons dans la Chronique anonyme et dans Putna II (*Cronicile slavo-române*, pp. 8 et 57) — et est, assurément, connue de tout le monde, car il s'agit des nombreux « viteji » faits prisonniers à Soci et exécutés ensuite par ordre d'Etienne le Grand.

Les relations de Vlad Țepeș avec la Moldavie qui, dans le livre de N. St., bénéficient d'un chapitre spécial, d'ailleurs très bref (pp. 59—64), se rapportent essentiellement à l'occupation du trône de Moldavie par Etienne le Grand et, ensuite, aux années 1462 et 1476. Nous retrouverons les deux derniers moments dans leur contexte général. Quant aux événements d'avril 1457, tout ce qu'on peut dire de sûr, c'est que le nouveau prince de Moldavie venait de Valachie, avec une aide militaire accordée par Vlad Țepeș. Affirmer que Țepeș « amena avec lui (de Transylvanie en Valachie) son cousin Etienne qui y attendit le moment favorable pour occuper le trône », c'est une supposition plausible, mais pas plus. En ce qui regarde l'hypothèse rappelée par Șt. A. (p. 64) que l'installation d'Etienne le Grand en Moldavie aurait fait partie du même plan de Jean Hunyadi qui mena au trône Vlad lui-même, elle n'est, certes, pas à exclure, mais la datation proposée par N. St. pour le début du règne de ce prince la rend plus fragile encore. Quoi qu'il en soit, Șt. A. a sans doute raison de souligner qu'en tout cas la réalisation du projet « appartient exclusivement à Vlad Țepeș ».

Autrement riche est la matière offerte par les relations du prince valaque avec la Transylvanie et la Hongrie. Sensiblement renouvelée par les études récentes de G. Gündisch, elle est traitée avec toute l'attention requise dans les deux livres que nous sommes en train d'examiner, N. St. lui dédiant l'un de ses chapitres les plus étendus (pp. 65—84).

Dans les rapports de Vlad avec les puissantes communautés saxonnes de Transylvanie, les périodes d'accalmie alternent avec celles de tension et de conflit aigu. La présence en Transylvanie de prétendants au trône de la Valachie, prêts à passer la frontière dès que les circonstances l'auraient permis et les divisions intestines du royaume de Hongrie avec leurs répercussions dans cette province de la couronne de St. Etienne, venaient encore compliquer une situation explosive issue des intérêts économiques divergents qui opposaient les deux parties. La politique de défense des marchands valaques et de leurs intérêts promue par le prince réduisait gravement le rôle des négociants saxons de Brașov et de Sibiu sur un marché qu'ils étaient habitués à dominer. Le moment essentiel dans l'évolution de ces rapports et autour duquel on continue à discuter est celui de l'institution — parallèle à celle en vigueur en Transylvanie au bénéfice des deux grandes villes — du droit d'étape et de dépôt en faveur de quelques centres de commerce de la Valachie. Tandis que Șt. A. (p. 67 et n. 79) se rallie à G. Gündisch — qui, à vrai dire, parle assez vaguement de « premières tentatives » (« Studii », XVI, 1963, p. 686) — pour dater cet événement de l'hiver 1456—1457, N. St. (p. 69 et n. 12 ;

⁸ V. Costăchel, P. P. Panaitescu, A. Cazacu, *Viața feudală în Țara Românească și Moldova*, sec. XIV—XVII, Buc. 1957, pp. 195 et 197.

p. 74 et suiv.) accepte la datation au début de l'année 1459, proposée par B. Cămpina et adoptée ensuite par d'autres auteurs (il est curieux de le voir enregistré à la table chronologique sous la date « 1459 < printemps »). N. St. discute aussi les avantages présentés par ce régime, que l'on retrouvera d'ailleurs en fonction sous certains successeurs de Tepeș.

L'évolution des rapports entre la Valachie et la Transylvanie pendant les six années du règne de Vlad aurait donc parcouru les étapes suivantes. Au début, pendant l'automne 1456, elles sont bonnes, un accord spécial, commercial et politique à la fois, étant conclu avec les Saxons de Brașov et de Țara Bîrsei et un autre, dont le texte s'est perdu mais l'existence est indubitable, avec ceux de Sibiu. Le prince avait en même temps renouvelé ses promesses solennelles de fidélité au roi Ladislas V. Trois mois plus tard, en décembre, ces relations de bon voisinage et de coopération s'étaient déjà gâtées. Le 17 de ce mois, la ville de Brașov était sollicitée de la part du roi de prêter son appui au prétendant Dan (frère de Vladislav II selon N. St. ; fils du même prince défunt, selon Șt. A.), dans sa tentative de s'emparer du trône de la Valachie. Les accusations portées contre Vlad sont très vagues et l'action entreprise à ses dépens n'apparaît pas comme l'effet d'une impulsion venue de la part des Saxons. Elle est, assurément, en relation avec les rapports établis par Vlad avec l'Empire ottoman.

Les questions économiques ne font leur apparition qu'au printemps de l'année suivante, dans la lettre de Vlad au conseil communal de Sibiu du 14 mars 1457. Cette fois-ci encore, il ne s'agit pas d'initiatives particulièrement rigoureuses de Vlad, mais au contraire de graves concessions faites, dans le but d'obtenir une aide efficace, par un autre prétendant, identifié avec le futur prince de Valachie Vlad le Moine et qui se trouvait installé dans la région de Sibiu, au moment où Dan, déjà mentionné, attendait à son tour dans celle de Brașov. L'expédition punitive de Vlad, qui suivit le refus des Saxons de Sibiu de renoncer à leur prétendant — elle est datée par Șt. A. de la fin du mois d'avril ou du mois de mai — est le premier acte d'hostilité constatable de la part de Tepeș (ce qui n'exclut sans doute pas une certaine fermeté dans les rapports commerciaux avec les Saxons, mais n'implique pas un nouveau type de relations). Les représailles furent terribles et leur souvenir se retrouve dans les « récits allemands » sur Dracula. Dirigées principalement contre la région de Sibiu, elles atteignirent probablement aussi la « Țara Bîrsei » (Burzenland).

Les rapports de Tepeș avec la Transylvanie ne pouvaient pas rester étrangers à la crise que traversait la monarchie hongroise. Dans le conflit qui oppose au roi en 1457 la faction de Michel Szilágyi, beau-frère de Jean Hunyadi, Vlad Tepeș est l'alliée de Szilágyi, tandis que les Saxons soutiennent Ladislas V. La trêve intervenue à la fin de l'automne entre le parti des Hunyadi et le roi fut doublée d'un accord conclu le 23 novembre, par la médiation de Szilágyi, entre le prince de Valachie et les Saxons de Brașov et de Țara Bîrsei, qui s'obligeaient à faire sortir le prétendant Dan de leur région. L'accord est ratifié le 1^{er} décembre, par Vlad, qui mentionnait spécialement dans son acte la liberté du commerce dans son pays pour ses voisins d'outre-monts. Entre-temps, la mort de

Ladislas V venait de changer les conditions politiques générales. Dès le 24 janvier 1458, Mathias Corvin était élu roi de Hongrie. Si jusqu'au début de mars la tension se maintenait avec les Saxons de Sibiu, il ne semble pas qu'elle ait conduit à une nouvelle confrontation militaire. On peut supposer même l'intervention ultérieure d'un accommodement, à un moment où les relations avec Braşov étaient normales. N. Stoicescu a très probablement raison de conclure que « l'année 1458 peut donc être considérée comme une année pacifique et tranquille pour les relations de Țepeş avec les deux grandes villes de la Transylvanie du Sud » (p. 73). Quant à celles avec le nouveau roi de Hongrie, rien ne prouve qu'elles se soient détériorées (G. Gundisch, suivi par N. St. et Șt. A.), à la suite du conflit survenu entre Mathias et son oncle Szilágyi, conflit terminé par la mise en arrestation du dernier. Tout ce qu'on connaît est l'envoi d'un émissaire de Mathias à la cour de Vlad en septembre 1455. Il faudra attendre la parution du VI^e volume de l'*Urkundenbuch* pour pouvoir mieux juger la pièce qui en parle. De ce que nous en a révélé G. Gündisch (*ibid.*, p. 692), il est hasardeux de conclure qu'à la date du document la détérioration de ces rapports serait déjà intervenue et qu'elle fût due au fait que Vlad aurait embrassé les intérêts de l'oncle royal. D'ailleurs, la protection que Silágyi accordait depuis mars 1458 aux boyards valaques exilés en Transylvanie, et que Vlad ne pouvait pas ignorer, avait de quoi tempérer l'enthousiasme du prince pour son allié de l'année précédente. On ne peut attribuer une signification spéciale ni à la revendication par le roi, peu de jours après, de l'héritage du chancelier Mihail en vertu du droit d'aubaine (Gündisch, *op. cit.*, p. 693). La situation était complètement changée quelque six mois plus tard, lorsqu'au début d'avril 1459, le prétendant Dan se trouvait de nouveau dans la région de Braşov, protégé par le roi et attendant le moment de passer en Valachie. Dès janvier, d'ailleurs, un troisième prétendant, Laiotă Basarab, hébergé toujours en milieu saxon, mais cette fois dans la région de Sighișoara, se montrait tout aussi disposé à mettre fin à la carrière de Vlad et à ramener la bonne entente entre la Valachie et les marchands saxons.

Nous sommes juste à l'époque où le conflit n'est pas seulement rouvert mais se dirige vers ses formes les plus violentes. C'est alors — fin 1458, début 1459 ? — que Vlad dut introduire le nouveau régime du droit d'étape, auquel se rattachent les sévices du prince contre les négociants saxons qui se trouvaient en Valachie, dont nous informent les deux lettres de Dan, du 2 et du 5 avril et qui seront instamment évoqués par les « récits allemands ». Nous ne connaissons jamais les proportions réelles de ces actes répressifs ; parmi eux se place le curieux épisode des 300 (selon Dan) jeunes gens, répandus dans les villes de la Valachie « pro ydeomate adipiscendo », que Țepeş aurait fait périr dans les flammes. Je ne discute ni leur nombre, ni la matérialité des faits imputés à Țepeş. Ce qui reste curieux, c'est le but même de leur présence en Valachie. Aussi bien le prétendant Dan que les « récits allemands », et même une source turque signalée par N. St., les montrent préoccupés d'apprendre la langue du pays, chose bien étonnante évidemment. L'hypothèse de Iorga, suivie par nos deux auteurs, n'est pas pour autant plus éclairante. Partant du fait que le roumain pouvait être appris tout aussi bien en Transylvanie

et compte tenu du sens de l'expression roumaine « prendre langue », qui équivalait à espionner, l'illustre savant voyait en eux des espions, en quoi lui donnerait raison Țepeș lui-même, selon l'explication que lui attribue Beheim. On ne pourrait que féliciter les villes saxonnes pour leur remarquable service d'informations. Mais il ne reste pas moins étrange de voir le prétendant Dan leur montrant publiquement sa vive compassion pour la perte de leurs agents.

Quelles furent les suites immédiates des initiatives de Vlad, nous ne le savons que très vaguement. Le 10 avril, Mathias interdisait l'exportation des armes vers la Valachie ; si, deux semaines plus tard, le roi faisait allusion à la guerre et aux troubles suscités par Vlad Țepeș, il serait hasardé d'en déduire une action militaire du prince au-delà des Carpates, comme rien n'autorise d'envisager une telle action dirigée en sens inverse. Dan devra encore ronger son frein pendant un an et on peut se demander si l'interdiction du commerce des armes ne laisserait pas plutôt supposer que, pour le reste, les échanges commerciaux n'avaient pas complètement cessé.

L'absence des informations précises continue jusqu'au printemps suivant, lorsque les événements commencent à se précipiter. Le 2 mars, Dan, plus décidé que jamais de tenter sa chance, accable Vlad d'une litanie d'accusations, mais tout reste dans le vague. Un mois plus tard, vers la mi-avril, il passait, enfin, à l'action. Arrivé en Valachie, il subissait une défaite totale et finissait tué par son vainqueur.

La campagne de représailles contre Brașov et Țara Bîrsei suivit à bref intervalle. Quant à la date, Șt. A. incline pour le mois de mai, la mission confiée le 4 juin par Vlad à Dobriță se situant après la campagne ; N. St., inquiet par la demande qu'adressait le 26 mai le « pîrcălab » d'Ocna Sibiului à la ville de Brașov de laisser libre le commerce avec la Valachie — et quelque peut aussi par l'histoire de l'ambassade reçue par Țepeș de la part du roi et des Saxons que racontent les « récits allemands » —, se demande s'il ne serait pas mieux de placer la campagne après le 4 juin, mais en tout cas avant le 26 juillet. La mission de Dobriță, qui avait pour but de demander l'extradition ou l'expulsion des boyards émigrés n'a pourtant pu avoir lieu qu'après, et non avant, l'expédition, car on ne voit pas Țepeș traiter d'abord et sévir ensuite contre ses ennemis. Si la défaite de Dan se produisit vers le 10 avril — le 22 elle était communiquée de Pest —, Țepeș, dont l'expédition était considérée le 28 avril, à Vingard, près de Sebeș, comme imminente, a pu très bien passer la montagne vers cette date ou au plus tard au début de mai. Le 26 mai on pouvait donc très bien intervenir en faveur de la libre circulation des marchandises. Une semaine plus tard avait lieu la mission de Dobriță à Brașov. La paix se rétablissait et nous la trouvons solidement installée le 26 juillet.

La seconde expédition de l'année en Transylvanie, dirigée cette fois vers les anciennes possessions princières de Făgăraș et d'Amlaș — du sort desquelles durant le règne de Țepeș on ne sait presque rien — se déroula vers la fin du mois d'août. Les deux auteurs sont d'accord pour accepter comme date du passage des Carpates le 24 août, fête de Saint-Barthélemy, la participation personnelle du prince à la campagne étant affirmée par N. St. et passée sous silence par Șt. A. Aucun des deux n'insiste sur la campagne. D'après N. St., « avec Sibiu, à ce qu'il paraît, des

conflits n'interviennent plus à cette époque; la punition infligée à la région de Făgăraș n'atteignit pas Sibiu » (p. 82). Quels que fussent les motifs de cette campagne — qu'on n'arrive pas à voir clairement — et bien que ce grand centre n'eût pas à subir une attaque directe, la rigoureuse expédition valaque, qui frôla presque Sibiu — il est à supposer que l'Amlaș fut attaqué le premier, les troupes de Vlad se dirigeant ensuite vers le Făgăraș—n'avait pas de quoi réjouir les Saxons de cette région. Il suffit d'ailleurs de voir son écho dans les « récits allemands ». Elle a dû, malgré les précautions de Vlad, troubler aussi les rapports du prince avec Brașov, du moment qu'un nouvel accord — auquel se réfère Țepeș dans sa lettre du 11 octobre récemment publiée par G. Gündisch — fût considéré nécessaire.

C'est au même savant que nous devons la publication (« Rev. roum. d'hist. », VIII, 1969, p. 992) d'une très importante notice, datée par lui à juste raison après le 11 octobre et qui contient les propositions de Vlad pour un accord général, non seulement avec l'ensemble des régions autonomes saxonnes, mais aussi avec les Sicules. Si la clause de l'extradition des transfuges n'y manquait pas, le principal résidait dans ses stipulations d'ordre militaire, destinées à assurer la défense des deux parties, en premier lieu contre une éventuelle attaque turque.

La négociation de l'accord général (N. St. présente l'accord comme déjà conclu, pp. 82—83 et p. 86, n. 8), très significative pour la position obtenue par Vlad et pour les buts politiques qu'il poursuivait, arriva-t-elle, en cette fin d'automne 1460, aux résultats souhaités par le prince de Valachie? En tout cas, si l'aide transylvaine lui fera défaut au moment où elle lui aurait été la plus nécessaire, les sources ne signalent plus de nouveaux conflits entre Țepeș et les deux grands centres du commerce saxon durant les deux dernières années de son règne. Quant aux sentiments réels que ceux-ci devaient lui conserver, on les verra bientôt dans l'explosion de haine qui accompagnera sa chute.

A la même époque, et dans le même but de défense contre les Turcs, Vlad Țepeș dut faire des efforts soutenus pour se rapprocher du roi Mathias, dont l'aide était essentielle pour toute tentative de résistance. Nous aimerions connaître les étapes de ce rapprochement. Șt. A. suppose l'existence d'une alliance « conclue déjà depuis l'automne 1460 » (p. 94); pour sa part, N. St. considère qu'un tel accord « dans le but de la lutte commune contre les Turcs » a dû intervenir après le 10 avril 1459, « peut-être vers la fin de l'année ou au début de 1460 » (p. 89, n. 17), date à exclure, vu que juste alors le prétendant Dan se préparait à passer en Valachie. Il est évident, d'autre part, que l'accord général négocié vers la fin de l'automne 1460, que nous venons de rappeler, supposait des relations au moins normales avec le roi. On serait tenté de chercher un point d'appui dans la lettre du 19 février (sans doute 1463) de Radu le Beau au sujet de l'arriéré des dédommagements auxquels s'était engagée la ville de Brașov (I. Bogdan, *Relațiile*, pp. 106—107). Cet engagement fut pris, suivant Șt. A., en mai et, d'après N. St., lors de l'accord général. L'intervention du roi dans l'exécution de l'engagement (relevée, de manière peut-être trop catégorique, dans *Istoria României* II, p. 469) est attestée par la lettre du successeur de Țepeș, sans que l'on puisse préciser le moment où elle se produisit.

Attendu que l'expédition transylvaine de Țepeș du mois d'août ne pouvait pas être au goût du roi, d'une vraie entente avec Mathias on ne peut pas parler avant l'automne 1460. Elle devait impliquer, comme toute entente entre un prince de Valachie et un roi de Hongrie à cette époque, une attitude anti-ottomane, au moins de principe. De là, jusqu'à fixer les modalités d'une action commune, la distance était grande. Une partie du moins de cette distance semble avoir été parcourue jusque vers la fin de l'année suivante, 1461. Il est clair toutefois qu'aucun accord concret de coopération militaire n'était intervenu entre Mathias et Vlad jusqu'à cette date, que celui-ci avait entrepris la campagne au sud du Danube de sa seule initiative et qu'il était décidé à poursuivre la lutte contre les forces ottomanes même si son allié ne lui venait pas en aide. Il suffit de lire la magnifique lettre de Țepeș du 11 février suivant pour s'en rendre compte.



Nous voilà ainsi arrivés au grand chapitre des relations de Vlad Țepeș avec l'Empire ottoman. Il occupe, dans les deux livres, la place d'honneur qui lui revient de droit. Les différences d'un livre à l'autre proviennent plutôt de la manière dont ils sont construits — plus analytique dans l'un des cas, plus synthétique et d'un intérêt plus soutenu pour les implications internationales, dans l'autre — que de l'information utilisée ou de points de vue nettement différents concernant les étapes parcourues par ces relations et leurs résultats essentiels. Les sources byzantines — surtout Chalkokondylès — conservent toute leur autorité et un large appel est fait, dans les deux cas, aux chroniques ottomanes. Quel dominage que nous ne possédions pas, pour l'expédition de Mehmed II, un journal de campagne comme celui de l'expédition de Soliman contre Rares !

Arrivé au pouvoir dans le contexte d'un programme d'action anti-ottomane, Țepeș devait toutefois commencer par un accommodement avec le sultan. Au début de septembre 1456, les traitatives étaient déjà en cours ; nous avons vu la réaction manifestée à cet égard par la cour magyare dès décembre. On peut donc suivre Șt. A. (p. 61 et suiv.) lorsqu'il situe l'acceptation de la suzeraineté ottomane (« închinarea ») et la reconnaissance de Vlad de la part du sultan en octobre ou novembre. Fut-elle accompagnée d'une de ces visites à la Porte dont parlent, pour les premières années du règne de Țepeș, certaines sources ? Nous n'en savons rien.

Les deux auteurs sont d'accord pour considérer comme datant de 1459 la décision de Vlad de ne plus payer le tribut, de rompre donc avec l'Empire ottoman, N. St. insistant surtout sur les projets de croisade de Pie II et la diète (pas le concile) de Mantoue, réunie la même année, mais qui n'avait pas de quoi faire naître de trop grands espoirs, tandis que Șt. A. s'arrête sur l'écho qu'à dû effectivement trouver chez le prince l'acte final de la tragédie serbe. Ce qui reste troublant tout de même, c'est qu'en 1459, ainsi que nous venons de le voir, Vlad n'avait aucune raison de compter sur l'appui de Mathias Corvin. Il est vrai aussi que la suspension de l'acquittement du tribut, même si elle correspondait à des décisions bien arrêtées, s'était faite sans que les ponts avec l'Empire fussent coupés, ainsi que le souligne, à juste titre, le même auteur.

La vraie rupture n'intervint que tard, et alors les événements se précipitèrent, sans que nous ayons le moyen de les dater avec beaucoup de précision. L'échec de la tentative de Hamza pacha fut immédiatement suivi par l'entrée de Vlad dans la forteresse de Giurgiu — il est curieux qu'au lieu de la mettre en état de défense, il se contenta, ainsi qu'il l'annonçait dans sa lettre à Mathias, de l'incendier (« *mox comburi fecimus* »), probablement par manque de moyens suffisants et afin qu'elle ne soit plus utilisable pour les Turcs — et ensuite par la campagne sur l'autre rive du Danube. Șt. A. est d'avis que la prise de Giurgiu ait eu lieu « vers la fin de janvier 1462 » (p. 102), ce qui est un peu tard. Malgré la rapidité de la succession des faits — rapidité qu'indique aussi l'effet de surprise obtenu par l'action militaire de Vlad —, et même si on envisage la possibilité d'une attaque menée simultanément sur plusieurs points (Iorga le suggérait en 1904, dans *Ștefan cel Mare*; il quitta ensuite cette idée), on doit considérer qu'il a fallu un certain temps pour la concentration de forces suffisantes et surtout il faut tenir compte des distances qui ont dû être parcourues, sur un espace qui s'étend — à en croire Vlad lui-même et les interprètes de sa lettre, qui ont tâché d'identifier les localités aux noms gravement corrompus de la copie conservée — depuis la région des bouches du Danube jusque, mettons, à Rahova, où aurait eu lieu cette curieuse installation — avec quelles chances? — du capitaine roumain sur la rive droite du Danube (en tout cas, pas jusqu'à Orșova, évoquée par Șt. A.). À l'aller des troupes il faut ajouter leur retour, car la campagne était achevée et les têtes des victimes soigneusement dénombrées, lorsque le 11 février Vlad annonçait au roi de Hongrie ses terribles succès (parmi lesquels, N. St. ne renonce pas à l'entrée dans la forteresse de Nicopolis, quoique Iorga ait attiré l'attention sur la confusion faite par les sources qui en parlent, dont une seule indépendante, entre Nicopolis et Giurgiu). Il s'agit, dans un calcul très approximatif, pour le cas d'un seul corps expéditionnaire, d'une distance d'au moins 1 000 km, parcourue avec les nombreux arrêts imposés par l'attaque des garnisons et les destructions effectuées. Tout cela ne pouvait pas demander moins d'un mois. Dans l'hypothèse d'une attaque simultanée par plusieurs corps de troupes — deux, trois? — la distance la plus longue à parcourir — celle vers la Dobroudja du Nord (mais que savons-nous de précis sur les liaisons de Țepeș avec Chilia?) — reste encore d'environ 800 km, donc une vingtaine de jours.

Je ne suivrai pas les deux auteurs dans le détail de leurs efforts de reconstituer la campagne du sultan Mehmet II en Valachie. Je signalerai seulement quelques différences plus notables entre les conclusions de leurs analyses de sources. Ainsi, Șt. A. admet un épisode quasi-indépendant de la campagne du sultan, déroulé en mai et représenté par une expédition turque sur la rive gauche du Danube sous la conduite de Mahmoud pacha, qui se serait terminée par une sévère défaite subie dans la région de Brăila. Les sources invoquées sont tellement discordantes quant à la date et aux lieux auxquels elles font allusion qu'il est bien hasardeux de les combiner pour en obtenir un récit unitaire. D'ailleurs, Mahmoud pacha était grand visir et ne pouvait pas recevoir la mission qu'on lui attribue.

Sur la foi du pèlerin William Wey — qui d'ailleurs ne se rapporte pas à cet événement et auquel on croit trouver une confirmation dans une vague mention d'Enveri — N. St. et Șt. A. sont d'accord pour accepter comme date de la fameuse attaque de nuit de Vlad celle, déjà proposée, du 17 juin (pour être précis, la nuit du 16 au 17 juin chez N. St., qui donne une analyse très détaillée de l'ensemble des sources ; la nuit de 17 au 18 juin — plus correcte du point de vue du calendrier, pour mettre d'accord les deux sources mentionnées —, chez Șt. A., qui se montre plus réticent quant aux résultats généraux de cette brillante action). C'est après Țirgoviște que les deux auteurs se séparent, pour donner des directions différentes à la retraite de l'armée turque. Selon Șt. A., le sultan, qui atteint la capitale valaque « peu après le 17 juin » (p. 119), prit ensuite la direction de Buzău. Tandis que Vlad partait en toute hâte « vers le 20 juin » (p. 116) pour secourir Chilia, les troupes laissées par lui pour harceler les Turcs se dépêchèrent de les attaquer et subirent un échec. Une nouvelle rencontre, cette fois-ci avec Vlad lui-même, a lieu « deux-trois jours avant le 29 » (p. 119), à Buzău. L'endroit est indiqué par Enveri et la date dérive du même chroniqueur, qui fait arriver le sultan à Brăila le 29 ; cependant, la description du combat est tirée du récit assez confus de Tursun-bey, qui fait allusion au voisinage de la Moldavie, mais place l'action avant l'attaque de nuit. Pour ce qui est de la présence de Vlad à ce combat, vu qu'il était parti pour Chilia, Șt. A. tâche de l'expliquer par ce commentaire : « Il paraît qu'il ne soit plus parvenu à Chilia, mais il est arrivé à temps pour faire face à l'incursion vengeresse (mais quoi venger ?) du prince de Moldavie et pour l'arrêter, en s'aidant aussi du corps de troupes qu'il avait laissé dans ces contrées » (p. 116). Il suffit toutefois de regarder la carte pour que tout doute soit enlevé en ce qui concerne l'arrivée de Vlad à Chilia. Il aurait dû parcourir, pour ce faire, en moins d'une semaine, une distance de 500 km à vol d'oiseau. Ni la rencontre avec Etienne le Grand n'a pu avoir lieu, non seulement faute de temps, mais surtout pour le bon motif que le 22 juin le prince de Moldavie se trouvait à Chilia, endroit qu'il quittera blessé à la jambe.

N. St. est moins catégorique pour cette partie du trajet. Il accepte lui aussi le témoignage de Chalkokondylès concernant le départ de Vlad vers la frontière de Moldavie (selon Chalk., Vlad se dirigea contre le prince de Moldavie qui attaquait Chilia), mentionne, d'après le même chroniqueur, l'attaque effectuée par le détachement laissé par Vlad et considère avec Enveri que le sultan se trouvait le 29 juin à Brăila (p. 115). Il refuse pourtant de suivre Enveri dans la localisation à Buzău d'un nouveau combat, sous le motif que cette région était « éloignée... de la direction suivie par la retraite du sultan » (p. 117), bien que Buzău se trouvât justement sur le tracé Țirgoviște—Brăila (ailleurs — p. 120 — nous lisons, il est vrai, que « la retraite du sultan s'est effectuée par la région du sud-est de la Valachie », mais l'itinéraire suivi reste énigmatique). En échange, N. St. offre une information d'un très grand intérêt, inconnue jusqu'à présent aux historiens roumains. Tirée d'une chronique bolognaise et basée sur une information arrivée à Bologne via Venise le 17 juillet, elle enregistre une défaite essuyée par les Turcs le 23 juin (la vitesse de transmission de l'information est un peu inquiétante !), avec des pertes d'environ 40 000 hommes. L'attaque étant donnée simultanément « per acqua

e per terra », N. St. est enclin de la situer dans « une région voisine du Danube » (p. 114). S'il est difficile d'envisager une attaque navale des Roumains, il faut néanmoins reconnaître, malgré l'exagération du chiffre des morts et les possibles confusions de date et de circonstances, l'importance de cette information strictement contemporaine, qui confirme une fois de plus les grands succès militaires obtenus par les troupes de Vlad.

Une question qui a fait couler beaucoup d'encre et en fera encore indubitablement couler est celle de la participation d'Etienne le Grand aux événements de 1462, déjà touchée incidemment au cours de ces remarques. Dans quelles conditions intervint-il dans la guerre de Valachie et fut-il, à cette occasion, l'allié du sultan qu'on a souvent voulu voir en lui ? Autrement dit, comment se sitne sa tentative de s'emparer de Chilia par rapport à la campagne ottomane ? N. St. évite de prendre une position nette, dans un problème à vrai dire insoluble, tant que nous ne disposerons que des sources connues à ce jour. Quoiqu'on le sente plutôt enclin à croire à l'intervention indépendante du prince de Moldavie, il se contente de présenter les sources et les interprétations principales qu'on leur a données et d'affirmer que toute solution ne peut rester qu'hypothétique en l'absence de sources sûres précisant la date de chacune des interventions (pour la Moldavie, en réalité, nous avons cette date). Șt. A., qui est tout aussi peu catégorique, semble plutôt porté à accepter la coopération moldo-turque au siège de Chilia. Voulant empêcher que Chilia n'arrive au pouvoir des Turcs, Etienne, en bons termes alors avec le sultan, aurait participé au siège afin qu'une fois la forteresse conquise, il puisse, en se prévalant de ses « titres juridiques » sur cette ancienne possession de Moldavie, l'obtenir pour soi (p. 111). Est-il permis d'attribuer une telle illusion à un prince connu pour sa sagesse ? Alors, pourquoi ne pas prendre en entier le récit de Chalkokondylès et admettre une entente préalable avec le sultan, conclue à l'initiative du prince, une demande d'aide militaire de la part des Turcs, dont aucune source ne parle, étant sans contredit à exclure. En ce qui me concerne, et bien que je ne me cache pas les difficultés de concevoir une action indépendante avec la flotte turque sur le Danube, je préfère rester à l'hypothèse émise pour la première fois, si je ne me trompe pas, par I. Ursu (*Ștefan cel Mare*, p. 34), et que j'ai soutenu moi-même avec Barbu Câmpina dans *Istoria României*, II, qui est celle d'une attaque des Moldaves — tentative d'un coup de main heureux, plutôt, à un moment où l'attention de la flotte était concentrée sur l'expédition terrestre qu'elle devait soutenir, quitte à s'arranger ensuite avec le sultan ? — qui aurait précédé d'au moins une dizaine de jours le siège mis par la flotte turque. Cette hypothèse semble permise par l'exposé de Balbi (la seconde source à parler d'une coopération des Moldaves et des Turcs), qui laisse entendre que le siège turc eut lieu après le départ du sultan, donc au début de juillet (il est curieux de noter, sans accorder d'ailleurs une grande signification à ce fait, que Chalkokondylès lui-même, ayant l'air d'oublier les Turcs, parle ensuite d'Etienne le Grand comme du seul ennemi de Vlad à Chilia).

Disons encore que nos auteurs souscrivent tous les deux à l'hypothèse de Barbu Câmpina, très largement adoptée depuis lors (je l'ai embrassée, hélas !, moi-même dans *Istoria României*, II, p. 494), d'un accord intervenu

finalement entre les deux princes, suivi d'une collaboration contre Radu le Beau et les Turcs qui l'appuyaient. Mais le texte sur lequel elle se fondait — la relation de W. Wey — ne permet pas une telle interprétation (« concordavit » ne signifie pas « fit la paix », mais « se mit d'accord » et le « dux » « unum ducem illius patrie » dont parle ce récit un peu fabuleux ne peut pas être Etienne le Grand ; il doit s'agir tout simplement d'un des « grands » de Vlad Țepeș ; E. D. Tappe, *Documents...*, p. 19).

Une dernière question se pose quant à la campagne de Mehmed II en Valachie. Quel fut son résultat d'ensemble ? Y eut-il un vainqueur et un vaincu et à qui revint chacun des deux rôles ? La dispute ne date pas d'hier et les opinions ont différé jusqu'à la nette opposition. La thèse de la victoire de Vlad, soutenue vigoureusement par Xenopol à la fin du siècle dernier, fut reprise, il y a une vingtaine d'années, par Barbu Cămpina, dans un essai de critique des sources conduit de main de maître. N. St. adopte ses conclusions et plaide franchement — pp. 115—119 — pour la victoire de Vlad. Șt. A. — pp. 119—123 — veut échapper au dilemme en distinguant entre la situation militaire et la situation politique. Sous le premier aspect, il constate que Vlad a mené une guerre d'usure, qu'à cause de la disproportion des forces il a évité une bataille décisive et qu'au moment où l'armée turque quittait la Valachie, malgré les pertes beaucoup plus lourdes qu'elle venait de subir, le rapport de forces entre les deux camps se maintenait le même qu'au début de la guerre. D'où la conclusion que, « du point de vue strictement militaire, l'expédition... s'est terminée de manière indécise ». Du point de vue politique, par contre, vu que le sultan n'avait réussi ni à faire de la Valachie un pachalik ni, au moins, d'y installer un autre prince, « ce résultat militaire indécis revêt l'aspect d'un grand succès ». J'avoue goûter peu un tel raffinement. Personne n'a envisagé ni la possibilité pour Vlad d'anéantir l'armée du sultan dans une grande bataille en rase campagne — c'est pourquoi lui-même n'y a pas pensé ! — ni celle d'une décimation des forces ottomanes par les Roumains. Mais, si une bataille peut être indécise, une campagne réalise ses buts ou elle n'aboutit pas. Lorsqu'une armée entreprend une guerre et se voit obligée de quitter le théâtre de cette guerre sans avoir réalisé les buts qu'elle s'était proposée, c'est qu'elle a perdu la guerre, et, qu'on le veuille ou non, l'adversaire qui vous a fait perdre une guerre s'appelle vainqueur.

Le sultan parti, restaient aux confins valaques un prétendant et des forces turques de secours. Comment ce prétendant est devenu en quelques mois un prince de Valachie effectif, c'est une autre histoire que celle de la guerre de Mehmed II. C'est l'histoire d'une guerre de prétendants, une guerre civile avec aide étrangère. Ce fut le mérite de Barbu Cămpina d'avoir, le premier, tâché de la reconstituer avec des moyens modernes d'analyse. Personne ne prétendra, évidemment, que ses résultats fussent inattaquables sur tous les points.

Pour Șt. A., qui retrace brièvement les événements, insistant surtout sur leur signification, la chute de Vlad est due exclusivement aux boyards : « les auteurs de l'écartement de Vlad Țepeș du trône de la Valachie ne furent ni les Turcs, ni Radu le Beau, mais les boyards, qui se soulevèrent... » La raison de ce soulèvement résidait uniquement dans la diver-

gence concernant la politique extérieure. Car la phrase continue : « ... à cause du désaccord intervenu entre eux et le prince en ce qui concernait la politique à suivre dans les rapports avec l'Empire ottoman » (p. 125). Voilà maintenant en quoi consistait cette divergence : tandis que la couche des grands boyards, étant donné la disproportion des forces militaires, était convaincue de la nécessité d'un accord avec la Porte qui préservât néanmoins l'ancienne autonomie, le prince aurait voulu « reprendre la lutte contre les Turcs pour regagner l'indépendance complète » (Vlad se contentait pour le moment de lutter contre le prétendant, qui était son propre frère ; l'indépendance étant déjà complète, il n'avait qu'à la défendre et non pas à lui ajouter quelque chose). D'autres motifs de désaccord, on n'en voit pas. Nous apprenons seulement d'une note (p. 126, n. 119) que toutes les vues de Câmpina concernant « les causes lointaines et immédiates du conflit intervenu entre Vlad Tepeș et les boyards pendant l'été de 1462 ne correspondent pas à la réalité ». Ceci dit, sans plus de détails. Lorsque, deux pages plus loin, on lit que la ligne politique promue traditionnellement par les boyards dans les rapports avec l'Empire ottoman s'est avérée « particulièrement réaliste et efficace » (p. 127), est-il abusif de conclure que les boyards eurent raison de lâcher Vlad et de se rallier à Radu ?

N. St., qui accorde tout un chapitre (pp. 120—135) à la « chute de Vlad Tepeș », part de la même idée que « ce que n'a pas réussi le sultan... vont réussir Radu le Beau et les boyards... qui quitteront successivement le brave voïvode après sa victoire contre l'envahisseur... et passeront aux côtés de Radu... » (p. 120). Après la discussion du programme des boyards et des visées du prince, sa première conclusion est que « ce furent donc les boyards qui soumièrent en 1462 le pays aux Turcs... » (p. 123, souligné dans le texte). L'acceptation du retour à la suzeraineté de la Porte se fit par un accord dont le sens se retrouve dans la bien connue « capitulation » de 1460, idée déjà émise, qui ne peut être que juste et que Șt. A. partage aussi. N. St. va cependant plus loin et affirme que « l'année 1462 représente, donc, la reconnaissance de la domination ottomane sur la Valachie... » (de nouveau souligné dans la texte), conclusion importante, qui bouleverse la périodisation courante des rapports roumano-turcs et, par conséquent, aurait demandé une discussion spéciale, N. St. passe ensuite à la chronologie des combats entre Vlad et Radu et aux transformations intervenues dans la structure des forces militaires dont disposaient les deux adversaires et, après avoir analysé attentivement le changement d'attitude de Mathias Corvin — qui mena Vlad à la prison de Vișegrad — et la fameuse lettre au sultan (considérée, de même que par Șt. A., comme un faux), il arrive aux conclusions générales sur les causes de la chute de Tepeș (pp. 134—135), où l'accent passe cette fois du départ des boyards à « l'abandon de Tepeș par ses sujets (inclusivement les boyards) » et finalement, bien qu'on nous ait averti que les paysans ne se mêlaient pas aux compétitions autour du trône, à l'absence des paysans auprès du prince : « Vlad Tepeș a été victorieux tant qu'il eut avec lui les troupes paysannes, les forces populaires... et fut vaincu lorsque celles-ci le quittèrent (toujours souligné dans le texte). C'est, en dernière analyse, vrai, mais on ne nous a pas laissé voir dans quel sens et pourquoi.

Avant de retrouver son personnage, N. St. retrace dans un chapitre spécial l'histoire de la Valachie sous les princes qui se succédèrent jusqu'au retour au trône de Vlad Țepeș. Un grand chapitre est ensuite consacré au troisième règne de Țepeș et à ses préliminaires. S'il faut croire Etienne le Grand lorsqu'il s'arroge l'initiative de la campagne organisée en novembre 1476 pour réinstaller Țepeș, il n'y a aucun motif de lui attribuer (p. 152 et surtout table chronologique) aussi celle de son élargissement de la prison hongroise. A cette date — fin 1474 ou début 1475 —, Etienne le Grand avait son propre candidat pour la Valachie, en la personne de Laiotă Basarab, encore fidèle. L'épisode de Srebrenica se trouve transposé par inadvertance à Šabac, ce qui fait que Vlad se voit attribuer le principal mérite de la prise de cette forteresse (pp. 155, 158).

Une question qui reste sans solution est celle si Țepeș a embrassé ou non la foi catholique. Șt. A. mentionne le fait en passant comme une simple accusation de la part des « récits slaves » (p. 135 ; l'idée est rejetée aussi à la p. 231, n. 61), tandis que N. St. s'y attarde dans une longue note (pp. 152—153, n. 15), où, d'une part, il trouve difficilement acceptable qu'un prince roumain fût catholique et, d'autre part, étant donné que « les convictions religieuses de Dracula n'étaient pas particulièrement profondes » — passage cité en anglais, d'après R. Florescu et R. T. Mc Nally ; mais qu'en savons nous au juste sur ce chapitre ? —, il considère secondaire le problème si Țepeș « a passé au catholicisme ou a conservé sa foi orthodoxe ». Secondaire ou non, le problème reste. Il faut en tout cas éliminer l'hypothèse que Țepeș ait pu embrasser la foi catholique avant son règne de 1456—1462. I. Bogdan, qui acceptait la conversion mais restait indécis sur la date de sa réalisation, voyait une preuve en faveur d'un Țepeș déjà catholique en 1456 dans une formulation de l'acte du 6 septembre de cette année (N. St. croit à la possibilité d'une « simple manœuvre politique ») : « in deffensione ortodoxe fidei cattolice ». La référence est ici, en réalité, à ses prédécesseurs, mais dans d'autres documents (10 sept. 1456, 14 février 1457) il parle de « catholica fides » à son propre nom. Iorga a déjà vu (*Ist. Rom.*, IV, p. 117) qu'il ne s'agissait que de la foi chrétienne. Ce qui s'oppose à l'idée d'un Țepeș catholique à cette époque, c'est principalement la nature de ses rapports avec l'Eglise orthodoxe de son pays et avec le centre monastique de l'Athos (v. Șt. A., pp. 89—90), qui se reflète dans son activité de patronage des fondations religieuses. La brièveté de son dernier règne nous a privés malheureusement de cette preuve irréfutable pour la fin de sa vie.

Șt. A. invoque le témoignage d'Unrest en faveur d'une participation active de Țepeș, en août 1476, à la partie finale de la guerre moldoturque. Cette information s'accorde mal avec ce que nous savons par ailleurs. Il aurait donc fallu revoir, pour intégrer la victoire qu'aurait obtenu Vlad « vers le 15 août 1476 » (p. 139), la chronologie de la marche des troupes de Báthory et de Țepeș vers la frontière de Moldavie et celle de la retraite des Turcs. Quant à la campagne qui suivit en novembre, il se pourrait que N. St. ait en quelque sorte raison d'accuser Mathias d'une certaine vantardise ; il reste indubitable toutefois, ainsi que l'attestent les sources qu'il cite abondamment, que le gros de l'effort fut fourni par les forces transylvaines.

De ce troisième et dernier règne de Vlad Țepeș, qui suscita tant d'espairs et qui finit si tôt et si mal, que savons-nous ? Les circonstances de sa fin restent confuses. Les boyards qui, un mois plus tôt, lui juraient fidélité, ne firent pas front autour de lui. C'est le moins que l'on puisse dire. Le bruit d'un assassinat persista longtemps.

Au bout de cette carrière si tourmentée et qui nous semble si longue, Țepeș n'avait — Șt. A. nous le rappelle — qu'environ 45 ans. Sa vie, qui avait marqué un moment essentiel de l'histoire de son peuple, se prolongera dans la légende.



La dernière partie (pp. 175—226) du livre de N. Stoicescu, toute la seconde moitié, nous l'avons déjà dit, de celui de Șt. Andreescu sont dédiées à Țepeș personnage légendaire et à la perpétuation de son souvenir dans le folklore et dans la culture des Roumains. Si, pour ce qui touche au dernier point, Șt. A. se contente d'introduire dans ses brèves notes deux ou trois historiens parmi les écrivains qui ont évoqué la figure de Țepeș, N. St. n'insiste pas seulement sur le folklore et la littérature (I. Al. Lapedatu n'est pas le frère mais le père de l'historien), mais consacre tout un paragraphe (pp. 217—226), qui est aussi le dernier, à l'historiographie roumaine concernant Vlad Țepeș, depuis Șincai jusqu'à nos jours. On est étonné de voir qu'à Barbu Cămpina, auquel on doit le principal du progrès de nos connaissances en cette matière depuis plus d'un demi-siècle, on n'y accorde que cinq lignes et demi, quatre fois moins qu'à Gh. Ghibănescu, dont on a très bien fait d'ailleurs de relever des mérites généralement trop oubliés.

Après la discussion de la légende médiévale, sur laquelle nous allons revenir, et avant de passer à la littérature roumaine, Șt. A. a eu la bonne idée de reprendre, après R. T. Mc Nally et R. Florescu, le problème spectaculaire dans tous les sens du mot de la résurgence, à la fin du XIX^e siècle, de Țepeș personnage légendaire, sous la forme du vampire, qui hante depuis Bram Stoker la littérature, le théâtre et surtout, depuis un bon demi-siècle, le cinéma.

Mais ce qui préoccupe principalement les deux historiens dans cette partie de leurs livres, c'est la grosse question de l'image de Țepeș telle qu'on la retrouve dans les écrits des dernières décennies du XV^e siècle et dans ceux du siècle suivant, ses sources folkloriques et leur exploitation savante, l'origine même du nom de Dracula, sous lequel le personnage a connu sa célébrité. Passionnants par les difficultés mêmes qu'ils opposent à la sagacité des chercheurs, ces problèmes qui intéressent l'histoire littéraire et l'histoire des idées et des mentalités, le folklore et la linguistique, concernent aussi l'histoire proprement dite, dans la mesure où il s'agit de sources dont il faut connaître la genèse et ce qu'elles valent, pour savoir comment s'en servir. C'est pour cela que, depuis l'ouvrage classique de I. Bogdan (1896), et surtout pendant les deux dernières décennies, ils ont retenu avec insistance l'attention des spécialistes de tant de disciplines (une étude méthodologique de l'emploi de ces sources, qui ne manquerait pas d'utilité, n'a pas encore été entreprise) et qu'on

a peut-être plus discoursu autour des textes qu'écrit directement sur Țepeș et son rôle politique et militaire.

Je laisserai de côté l'intéressante discussion à laquelle nos auteurs soumettent le nom de Dracula, son origine et les sens qui lui furent attribués, pour passer directement au gros de la question : l'image que nous laissèrent de Țepeș ses contemporains et leurs proches successeurs et les sources de cette image, de ces images plutôt, car il y en a plusieurs.

A la base des élaborations littéraires qui portèrent au loin le nom de Țepeș se trouve une riche et très vivace tradition orale sur les faits et gestes du prince roumain : c'est le point de départ commun des deux chercheurs. Tous les deux reconnaissent l'importance excellemment mise en lumière par Șerban Papacostea, de l'intervention du roi Mathias dans la diffusion en Europe du récit des cruautés et de la « trahison » de Țepeș. Ils n'attribuent cependant pas à Mathias l'initiative de la première rédaction des traditions orales et préfèrent adhérer aux conclusions de Striedter et surtout de I. S. Lurie (et, avant eux, comme le signale Șt. A., de Conduratu) sur l'antériorité du texte de base allemand par rapport à la prise en captivité du prince, dont il ne fait aucune mention. Lurie se contentait de considérer ce texte rédigé avant novembre 1462, c'est-à-dire avant la captivité. Șt. A. tend vers plus de précision et, arguant de l'absence de toute mention de la campagne de Mehmed II, il incline pour dater la rédaction entre février et juin, « probablement au printemps de cette même année » 1462 (p. 205). Il est possible qu'il ait raison, mais on peut toujours se demander comment y aurait figuré, si elle était déjà connue, l'attitude de Vlad durant cette guerre héroïque ? Șt. A. voit un argument en faveur de l'indépendance du récit vis-à-vis de la campagne de propagande du roi de Hongrie dans la mention qu'on y fait de la campagne d'hiver au sud du Danube. Mais cette campagne pouvait très bien figurer dans un écrit diffamatoire, justement pour l'extrême rigueur que le prince montra à cette occasion.

Sous un éclairage nettement différent de celui des « récits allemands » réapparaît le voïvode valaque une vingtaine d'années plus tard, dans le second texte essentiel pour sa survie littéraire, *Skazanie o Drakule voevode*, ou les « récits slaves ». Cette fois-ci, Țepeș-Dracula a achevé sa carrière et sa vie et les passions tellement vives en 1462 n'ont plus d'objet direct.

Tout est sujet à controverse dans ces « récits slaves » : la langue de la rédaction initiale, l'auteur et son origine, le but immédiat poursuivi par l'auteur.

N. Stoicescu et Ștefan Andreescu ont d'abord le mérite d'éliminer quelques définitions trop hâtives données à l'œuvre ou aux buts attribués sans trop de réflexion à son auteur. On ne peut pas dénommer les « récits slaves » ni la « chronique de Vlad Țepeș » (B. Cămpina), ni « La vie de Vlad Țepeș » (P. P. Panaitescu, qui avait parlé aussi d'« une source interne de l'histoire roumaine », « la seule chronique slavonne de la Valachie connue jusqu'à ce jour » — *Cronicile slavo-române*, p. 144), pour des raisons de structure du récit (Șt. A.), aussi bien que pour d'autres raisons (cf. aussi Ș. Papacostea, *RSl.*, XIII, p. 165). Les « récits slaves » n'ont pas pu être destinés à la propagande en faveur de Mihnea, fils de Țepeș

(Panaitescu) et tout aussi peu à celle d'Etienne le Grand (Nandriș), ainsi que le fait remarquer N. St. (p. 192 et cont. de la n. 53 ; pour la seconde hypothèse, aussi Șt. A., pp. 194—195). Les « récits slaves » ne furent pas « une réponse » (Panaitescu) aux « récits allemands » (N. St., p. 186 ; Șt. A., p. 232, utilise des formules assez hésitantes : « nous ne savons pas si l'on peut aller aussi loin » que Panaitescu, quoiqu'il soit « très probable » que dans le milieu orthodoxe roumain de Transylvanie, auquel il attribue l'œuvre, fût connue l'existence des « récits allemands » et « peut-être leur contenu aussi », ce qui n'est pas absolument impossible, mais tout à fait improbable, pour un texte qui, en outre, ne connaissait encore, ainsi qu'il semble établi, qu'une circulation manuscrite). L'auteur n'a pas eu l'intention d'offrir un « modèle » de monarque autoritaire (N. St.) — il nous faudra revenir sur cette question — et d'autant moins il y a lieu de voir en lui, comme on n'a pas manqué de le faire, un précurseur de Machiavel (Șt. A.).

Le terrain ainsi déblayé de toutes ces hypothèses qui l'encombrent inutilement, la question qui se pose avant tout est celle de la langue de l'original, dont dépend, à son tour, tout effort d'identification de l'auteur des « récits slaves ».

Dans la dispute entre les partisans de la thèse d'un original rédigé en russe, les plus nombreux, et ceux d'une rédaction initiale en moyen bulgare due à un Roumain de Transylvanie, N. St., considérant insuffisamment convaincants les arguments des deux parties, renonce à se prononcer, bien qu'on le sente plutôt enclin vers la seconde. Ce n'est pas le cas de Șt. A., qui prend hardiment parti pour la thèse Panaitescu. Le jeune historien est d'avis que « toute reprise de la discussion devra dorénavant reposer sur le postulat de la rédaction en Transylvanie aussi bien de la version slave que de la version allemande, par un auteur roumain <la première> et par un Saxon <la seconde> » (p. 239). Ce n'est pas un nouvel examen philologique du texte qui l'a amené à ce verdict. Au contraire, il opine que dans l'état actuel du débat « un observateur impartial et pondéré de la démarche des philologues n'a peut-être rien de mieux à faire que de renoncer pour le moment à utiliser leurs conclusions » (pp. 191—192). J'aurais cru, pour ma part, que des analyses telles que celles entreprises par Lurie ou par Em. Vrabie se fussent avérées capables de soulever au moins des doutes. Sûr de sa position, Șt. A. n'hésitera pas à tirer toutes les conclusions qui lui sembleront permises.

Le point de départ de Șt. A. dans sa construction est d'un ordre différent. Il constate d'abord l'existence d'un « courant d'opinion favorable à Vlad Țepeș » (p. 188) qui fit circuler, sur une aire dont il tâchera de définir l'étendue, un riche fonds de traditions orales. Dans ce courant, qui ne pouvait avoir comme centre que le pays d'origine du voïvode, trouvent aussi leur place naturelle les anecdotes recueillies dans les « récits slaves ».

Avec tout ceci, à condition de s'entendre sur le sens du terme « favorable », on ne peut être que d'accord. Parti de ce terrain sûr, Șt. A. passe au second point de sa démarche, qui est de postuler — je reprends son mot — que l'élaboration du texte ne put appartenir qu'au même milieu qui avait fourni sa substance : « l'argument fondamental qui nous

conduisit à cette conviction (de l'auteur roumain de Transylvanie) est la *relation organique* (souligné par l'auteur) qui a dû exister entre l'acte de culture représenté par l'écrit en question et le courant d'opinion favorable créé autour de Vlad Țepeș et que l'on constate au niveau folklorique dans l'ensemble du Sud-Est européen » (p. 189). Je laisserai de côté le fait qu'en l'espèce la relation entre l'écrit et le fonds anecdotique n'est pas tellement « organique » que le veut Șt. A. (v., par ex., ce qu'il dit lui-même, p. 184) et j'objecterai seulement contre le principe qui l'a guidé dans ses conclusions. Si l'élaboration artistique des motifs folkloriques est réalisée le plus souvent, en littérature aussi bien qu'en musique et même dans les arts plastiques, par des créateurs issus du même milieu, les exemples sont trop nombreux qui s'opposent à ériger cette situation normale en principe général. Tant qu'il n'est pas étayé d'autres preuves, l'argument invoqué par Șt. A. n'est qu'un leurre.

Il serait absurde d'être a priori contre l'idée d'un auteur transylvain. Tout ce que l'on attend, c'est de la voir mieux démontrée qu'elle ne le fut jusqu'à présent. Au fond, le seul détail sûr que l'on connaît de l'existence de cet énigmatique auteur réside dans le fait qu'il a vécu pendant un certain temps à Bude. Qu'il ait rédigé son ouvrage dans la capitale magyare ou qu'il ait vécu pendant un certain temps à Oradea, ce ne sont que des interprétations de son texte (v. les observations de Lurie, *RSt.* XI, p. 12 et la traduction des mêmes passages donnée par I. Bogdan, *Vlad Țepeș*, p. 134). Panaitescu croyait pouvoir affirmer qu'étant un Roumain de Transylvanie et ayant vécu longtemps à Bude... « il eut la possibilité d'être parfaitement informé sur la vie de son héros » (*Cronici slavo-române*, p. 199). Au contraire, sauf le respect dû à ce grand savant disparu, ce qui est inquiétant n'est pas seulement l'absence, qu'on a remarquée, de toute référence aux rapports de Țepeș avec la Transylvanie, ce sont surtout ses connaissances tellement vagues sur des moments essentiels de la carrière du voïvode : la campagne au sud du Danube, racontée de manière simplement folklorique, est placée après l'expédition du sultan ; Vlad est tiré de prison lors de la mort de son successeur pour être rétabli sur un trône dont le roi de Hongrie disposait perpétuellement ; il vécut encore, après sa libération, « environ 10 ans », etc.

Il y a encore un fait qui complique sa thèse et dont Șt. A. ne s'est pas aperçu. C'est justement la découverte du manuscrit de Kirillo Belozersk, qu'il croit apte à lui faciliter la tâche. Tant que le plus vieux manuscrit connu était la copie du Musée Rumjantzev, vaguement datée autour de 1500, on avait plus de jeu pour les hypothèses. La copie publiée par Sedelnikov ne porte pas seulement sa propre date, elle indique aussi celle du manuscrit qu'elle reproduisait. La date de 13 février 1486 est considérée par Șt. A. d'une manière très catégorique (p. 180 et surtout p. 190) comme étant celle où fut achevée la rédaction initiale des « récits slaves ». Ceci n'est en tout cas pas possible, car le copiste de 1490 ne faisait que transcrire un texte qui, dans cette forme, datait au moins de 1486. La transposition en russe de l'original slavo-roumain a donc dû être réalisée avant cette date. Or, les termes entre lesquels on se meut sont très étroits. Il faut non seulement renoncer au 13 février 1486 comme date d'achèvement de la rédaction originale, mais placer entre avril 1482 (installation définitive de Vlad Călugărul) et février 1486 aussi bien la

rédaction des « récits slaves » que leur transposition en russe — c'est-à-dire l'intervention d'un second lettré, un Russe (Șt. A. n'accepte pas l'hypothèse Boldur), qui a pris connaissance du texte, s'est montré intéressé à lui et a procédé à la transposition. Même si le 13 février 1486 était la date où ce second personnage achevait son propre travail, il faut reconnaître que tout ceci est assez compliqué.

Encore un point que Șt. A. ne s'est pas senti obligé de tirer au clair est celui de la brève introduction et du commentaire à la fin de l'anecdote XIII. Loin de les attribuer à l'éventuel traducteur, il soutient très fermement que le second est de la même plume que la première : « Or, l'introduction appartient indubitablement au lettré qui a rédigé le texte entier... » (p. 179). En ce cas, il aurait fallu expliquer pourquoi ce lettré considère le roumain une autre langue que la sienne : («... nommé Dracula en roumain et, dans notre langue, diable... »; cf. E. Vrabie, in *RSI*, XIII, 1966, p. 241).

Je disais que de sa thèse, Șt. A. tire toute une série de conclusions. La première est le parallèle, très tentant d'ailleurs, qu'il établit entre les « récits slaves » et les anecdotes recueillies par Neculce dans « O samă de cuvinte ». De là à décider de l'existence d'« une ancienne typologie littéraire roumaine » il n'y avait qu'un pas, qui fut vite franchi. Je n'objecterai ni qu'avec deux exemples séparés par deux siècles et demi de distance il est assez difficile de reconstituer une typologie, ni que la fonction de ces anecdotes dans l'œuvre de Neculce est différente. Je me bornerai à rappeler que là où Șt. A. croit trouver une nouvelle preuve en faveur de son hypothèse sur l'origine transylvaine des « récits slaves », il s'agit en fait d'une attribution encore à démontrer, ce qui rend assez branlant l'un des deux piliers de sa typologie. Je n'insisterai plus sur les récits « slaves » vus comme ayant marqué la date du début d'un nouveau cycle, celui de la création originale, dans l'histoire de la culture roumaine, ou sur l'idée impériale byzantine qui y aurait trouvé un vigoureux reflet.

Au moment même où Mathias Corvin s'efforçait de répandre en Europe l'image du tyran sanguinaire, une autre image du même voïvode, celle du combattant héroïque, était recueillie, avec la première, mais dans un milieu différent, par le légat pontifical en Hongrie Nicolas de Modrussa. Ainsi commençait, dans ce curieux jumelage, au-delà de la simple information rattachée directement à l'événement, l'élaboration littéraire d'une tradition orale favorable au personnage encore vivant et déjà légendaire.

L'aire d'expansion de cette tradition fut particulièrement étudiée — nous l'avons déjà dit — par Ștefan Andreescu. Le principal de son résultat touche au très large écho qu'ont trouvé chez les Byzantins l'action anti-ottomane des Roumains et les succès de Vlad Țepeș. Les témoins de cet écho sont Doucas et surtout Chalkokondylès, car Sphrantzes passe vite sur les événements, tandis que Critobule se range aux côtés des chroniqueurs turcs. Il s'agit d'une transmission orale, favorable dans l'ensemble à Țepeș, et en ceci apparentée à celle qui se trouve à la base des « récits slaves », plus favorable même, on pourrait le dire, grâce sans doute à la clairvoyance de l'historien qui justifie plus nettement les at-

titudes (c'est le cas de Chalkokondylès) et en tout cas infiniment mieux informée. Nous ignorons tout de la durée de cet écho.

Chez les Bulgares, rien ne s'est conservé. Pour les Serbes, tout au plus a-t-on pu suggérer une symbiose de Țepeș et du ban de Slavonie dans la figure de « Sekula Drakulović » des chansons sur la bataille de Varna ; en tout cas, c'est un épisode antérieur même au premier règne de Vlad. Peut-on, dans ces circonstances, conclure que peu après la campagne de 1462, « dans le Sud-Est de l'Europe eut lieu la genèse d'un certain nombre de traditions favorables par rapport à la personne du prince de Valachie » (p. 166), ou, mieux encore, « nous ne doutons pas qu'en 1462 et durant les années qui suivirent est née, au sud du Danube, une tradition folklorique concernant les actions de Țepeș qui n'a disparu, probablement, qu'après quelques générations (p. 165) ? »

Une tradition folklorique d'une certaine durée, créée autour du personnage de Vlad Țepeș et décelable encore dans l'état actuel de notre information, a existé pourtant au sud du Danube. Elle se trouvait dans le camp ennemi, chez les Turcs et c'est le mérite de Șt. A. de l'avoir dénichée. Le témoin en est le chroniqueur Ibn Kemal, qui écrivait au début du XVI^e siècle et qui, esprit curieux, puise pour le portrait du prince valaque dans une tradition vieille déjà d'un demi-siècle. Elle a un double aspect : d'une part la cruauté du voïvode ; de l'autre, ses capacités de chef militaire. Șt. A. ne l'intègre pas au courant favorable. Il se contente de souligner, avec raison, l'existence d'une « légende turque ». Il ne manque pas d'ailleurs d'attirer l'attention sur les points de contact entre cette légende turque et « la légende chrétienne balkanique transmise par l'intermédiaire de Chalkokondylès » (p. 171). J'ajouterai aussi avec les « récits slaves », auxquels je serai obligé de revenir.

En fait, pour arriver à une tradition purement favorable il faut retourner chez les Roumains, où elle a été recueillie par le ragusain Bocignoli vers le même moment où Ibn Kemal commençait à rédiger son œuvre. Elle ne parle que des vertus guerrières de Vlad (cf. N. St., p. 197) et ne peut pas être considérée de nature strictement folklorique, car bon nombre de ses éléments constitutifs démontrent qu'elle ne pouvait provenir que d'un milieu de boyards fidèles à la lutte pour la liberté du pays. Un autre demi-siècle plus tard, à suivre Șt. A. dans la datation qu'il propose pour cette partie de l'ancienne chronique, dès 1525 d'après P. Chihaiia, le chroniqueur qui s'efforçait de rassembler les données sur l'histoire de son pays au siècle précédent ne croyait rien trouver de plus intéressant à enregistrer que l'historiette touchant la punition des bourgeois de Tirgovîște. Elle n'a rien de « positif » et c'est aller un peu vite que d'en conclure que « pendant la seconde moitié du XVI^e siècle, le souvenir et la légende de Vlad Țepeș étaient encore assez vigoureux pour exercer leur influence sur la création des lettrés de la Valachie » (p. 188).

L'engouement, depuis une vingtaine d'années, pour les « récits slaves » comme source historique est très grand. Șt. A. est d'avis que « la seule voie pour s'approcher du vrai visage du voïvode par la légende est celle de la lecture attentive de la version slave » (p. 242). Est-elle pour autant aussi favorable qu'on le dit ? Certes, elle diffère nettement par son esprit des « récits allemands ». Mais, à la lire avec toute l'attention à

laquelle on nous exhorte, beaucoup de vraie sympathie on n'arrive pas à y trouver. Je ne me réfère pas à la partie du propre cru de l'auteur, dont le manque de « sympathie complète » pour le héros fut déjà poliment relevé par Lurie (il suffit de voir le commentaire du nom de Dracula, considéré comme signifiant « le diable » : « tel fut son nom, telle fut sa vie ») ; il est question du fonds folklorique, soigneusement délimité par Șt. A. (anecdotes I—XII ; la XIII^e serait d'une autre source, mais on ne voit pas comment elle pût entrer seule dans le recueil ; le no. XVII, qui se passe à Bude, bien que très circonstancié, a aussi une allure très folklorique, de même que, d'ailleurs, le no. XV, avec son double contenu de faits). C'est un justicier, sans doute, mais on ne peut pas s'empêcher de se souvenir de l'adage romain « *sumnum jus, summa injuria* » (l'amour de la justice, comme trait essentiel de Țepeș, à côté de la cruauté, se retrouve, ainsi qu'on l'a observé, dans ce que Luria nommait le « troisième type », le type Bonfini). Il est intelligent et spirituel, assurément, mais son humour est un humour macabre (on le retrouve parfois dans les récits allemands et surtout chez Beheim). Il avait une haute idée de l'autorité souveraine, de ses droits et de ses devoirs, il était brave et aimait la bravoure. Mais tout se passe dans une atmosphère de terreur, de démesure, d'implacable rigueur, comme si le diable lui-même, se prenant pour le bon Dieu, s'était mis à faire impitoyablement le bien. R. Picchio, cité par N. Stoicescu à travers Giraud, a excellemment défini le sentiment qui domine le récit comme « *una terrificata estasi di fronte alla forza ed all'indomita volontà dell'autocrate* ».

Ceci veut dire peut-être que les qualités qu'on attribue à Țepeș fussent absentes chez le personnage réel, ou autrement dit, que la légende soit dénuée de toute vérité historique, qu'il serait donc abusif de l'utiliser comme source pour la connaissance du personnage ? Ce n'est pas du tout mon avis. Comme toute production folklorique, la légende est une élaboration littéraire. Si les « récits slaves » sont une œuvre littéraire à sujet historique, pour la partie qui nous intéresse ici le rôle du rédacteur du texte me semble assez limité. La matière à laquelle il donnait la dernière forme, pour le principal était déjà artistiquement élaborée. Cette élaboration partait de traits de caractère réels et de certains faits pareillement réels (car ils sont attestés par d'autres sources), au souvenir desquels s'étaient associés rapidement des données de fantaisie et des motifs folkloriques de large circulation, pour dilater le contenu artistique du récit, dans un remarquable effort de généralisation, jusqu'aux limites de l'absolu. Le Țepeș des « récits slaves » n'est pas moins cruel que celui des « récits allemands ». Ce qui les distingue, c'est que le premier n'est plus le « fauve » des seconds, que sa cruauté à un but, sinon une justification, et dans ce sens on peut toujours admettre qu'il lui sont favorables. Quoiqu'une certaine sorte d'admiration, comme on l'a vu, n'y soit pas absente, on peut se demander combien nombreux étaient ces admirateurs posthumes qui se sentaient assez purs pour goûter les rigueurs d'un tel règne ?

A-t-il été réellement cruel, Vlad Țepeș ? C'est une question qu'on ne peut pas éviter de se poser — indépendamment de tout jugement sur son grand rôle historique et de sa puissante personnalité, et, hâtons-nous de le dire, quoiqu'il soit superflu, sans mettre à son compte tout ce que la légende « favorable » lui attribue — si l'on veut accepter le témoignage

des « récits slaves », où cet élément dominant ne pourrait qu'arbitrairement être dissocié des éléments « positifs » auxquels il s'allie.

C'est N. Stoicescu qui se pose directement cette question, à laquelle il tâche de répondre dans un paragraphe spécial (pp. 204—207). D'une part, il évoque l'atmosphère de cruauté où baigne son époque et cite quelques cas des plus célèbres dans ce sens ; de l'autre, il s'en tient au jugement de certains de ses prédécesseurs, à savoir que « la cruauté de Vlad Țepeș avait des raisons politiques, des raisons d'Etat, ne provenait pas d'un penchant maladif ». Tout ceci est vrai, ou presque vrai. Vlad Țepeș a mis ses terribles méthodes au service d'un remarquable but politique : c'est entendu. Pourquoi se choquer alors, comme a l'air de le faire Șt. A. (p. 257), d'une formule comme celle, qui n'est pas si mal trouvée, de R. Florescu — R. T. McNally : « tacticien de la terreur » ? Vlad Țepeș n'était ni un fauve déchaîné, ni un fou, c'est sûr. Etienne le Grand, bien qu'il ne fût pas un tendre, ne se le serait pas associé dans la grande lutte de sa vie. Que l'on faisait peu de cas au XV^e siècle de la vie humaine, que les actes de cruauté étaient monnaie courante alors ? C'est indéniable. Et c'est justement pour cela qu'il fallait dépasser une certaine mesure pour entrer dans la légende. Là-dessus, avec des interprétations différentes, ennemis et amis sont d'accord. Țepeș lui-même ne s'en cache pas — nous retrouvons ici l'atmosphère de l'époque — dans la stricte comptabilité des résultats de sa campagne au sud du Danube, dont le détail des résultats est transmis triomphalement au roi de Hongrie. Le surnom que lui a donné son peuple, et que les Turcs se sont empressés de traduire en leur langue, fait aussi partie de l'image qu'il lui a conservée.

Peut-on, alors, être d'accord avec Șt. A. que seule « la légende occidentale (c'est-à-dire, celle véhiculée par les brochures allemandes) exacerbe cet aspect » (des actes de cruauté), ce qui s'expliquerait par le fait que la sensibilité des lecteurs « ne pouvait plus être éveillée, à ce qu'il paraît, que par l'image de supplices extrêmement raffinés » (p. 269) ? Même si les « récits slaves » abondent moins en ce sens, il suffit de relire l'anecdote no. VIII sur la punition des femmes adultères pour voir que leurs lecteurs — ou leurs auditeurs — étaient loin de faire les dégoûtés devant de tels spectacles.

On a beaucoup parlé des « récits slaves » comme ayant fait fonction de modèle (créé à cette fin, selon l'une des thèses ; utilisé ensuite, selon les adhérents de la thèse opposée) au service des intérêts politiques du grand prince de Moscou. On n'a pas hésité aussi de rappeler à cette occasion l'écrit de Peresvetov concernant Pierre Rareș et ses opinions sur la monarchie. Le premier à être surpris de ce résultat devrait être l'auteur lui-même, ou en tout cas le présentateur du texte en Russie, qui ne semblait pas très convaincu d'offrir un modèle à quiconque, à moins qu'il ne fût pas très rusé et que son commentaire ne soit qu'une précaution oratoire. Lurie, qui reste fermement attaché à l'attribution des « récits slaves » à Kuritzyne, « proche compagnon de lutte d'Ivan III », pense que cet auteur supposé, malgré sa « sympathie incomplète » pour le héros, « trouvait instructive l'idée qui se dégageait de l'écrit (sic !) — la nécessité de déraciner le mal de l'Etat même par des mesures empreintes de cruauté — et a tâché de l'illustrer par son récit concernant le prince roumain... »

(*RSl.*, p. 16). Le seul qui ait dû goûter pleinement le récit sur Țepeș est Ivan III, s'il l'a jamais connu, mais qui n'avait plus besoin de stimulation. Lurie, auquel je n'ai nullement l'intention d'attribuer l'idée d'un modèle offert à Ivan III, continue sa phrase que nous avons interrompue : « comme le fera, un peu plus tard, Ivan Peresvetov, lorsqu'il donnera en exemple à Ivan le Terrible le sultan Mehmed II et le prince de Moldavie Pierre Rareș ». Si l'idée d'autocratie se retrouve dans les deux textes, l'argumentation est pour le moins différente et Peresvetov s'adressait à un adolescent de 19 ans, qui n'avait pas encore fait voir ses capacités (Ivan III avait dans les 45 ans et régnait depuis plus de 20 ans). Exciter le zèle des partisans des réformes centralisatrices et créer un mouvement d'opinion en leur faveur ? Je crains que le texte proposé à la méditation n'allât pas beaucoup plus loin que l'idéal politique envisagé. Malgré mes très faibles lumières en la matière, il me semble toujours curieux de voir que cet écrit si utile à la propagande monarchique « a disparu de la tradition manuscrite à l'époque de la consolidation du pouvoir autocratique au XVI^e siècle » et que ce phénomène serait dû, « évidemment », à la cruauté du héros (*RSl.*, p. 16). Il est assez plaisant, d'autre part, de lire chez un historien russe du XIX^e siècle cité par N. St., qu'on aurait utilisé le portrait de Țepeș pour attaquer le régime d'Ivan IV : « on se servit de son nom pour peindre les fureurs du farouche Tsar » (N. de Gerebtzoff, *Hist. de la civilis en Russie*, I, Paris, 1858, p. 457, apud Stoicescu, p. 194, n. 65).

De beaucoup plus importante que la question de l'auteur des « récits slaves », me semble, pour des motifs que j'ai déjà indiqués, celle du milieu folklorique qui leur a donné naissance et de sa fonction dans la genèse de la légende recueillie, peu de temps après, par un lettré et conservée dans le texte que nous connaissons. Elle concerne aussi les relations entre les « récits slaves » et les autres versions de la légende de Țepeș.

Il faut, je crois, être d'accord que tous les types de récits qui évoquent le prince roumain reposent sur une base d'essence folklorique. Continuant les analyses de Striedter, I. A. Lurie arrivait à déterminer, ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de le voir, l'existence, à côté des types « allemand » et « slave », d'un troisième type, représenté par Bonfini et par ceux qui s'en sont inspirés. Ces trois types ne peuvent pas être réduits à une source écrite commune, impossible à reconstituer. Leur existence s'explique par le recours indépendant à la tradition orale⁹. Nous avons affaire, nous dit cet auteur, à « une série de témoignages ou d'anecdotes qui, prenant corps depuis que Țepeș était encore en vie... ont circulé en Europe centrale et du sud-est pendant la seconde moitié du XV^e siècle et ont été mis par écrit et interprétés différemment par les auteurs allemands, l'auteur russe et l'auteur magyaro-italien » (*RSl.*, p. 10). C'est, en essence, aussi la thèse de Striedter, qui ne fait pas intervenir le type Bonfini.

Le problème qui se pose est de savoir si l'« interprétation », dans ce qu'elle a d'essentiel, appartient au rédacteur du texte, ou bien elle

⁹ Il est regrettable que Șerban Papacostea, l'un des meilleurs connaisseurs de l'Europe orientale au XV^e siècle, qui s'opposait à cette interprétation, n'ait pas repris et développé, ainsi qu'il le promettait, les idées exposées d'une manière assez énigmatique dans une note finale et dans les conclusions de son article.

se trouvait déjà impliquée dans les récits oraux ? Aucun de nos auteurs ne soumet pas ce point à une discussion spéciale. N. St. fait pourtant remarquer, à propos de la double tradition enregistrée par Nicolas de Modrussa, qu'après la chute de Țepeș, « il existait déjà deux catégories de récits concernant les actions du prince de Valachie... Nous sommes d'avis que seule l'acceptation de ces deux catégories distinctes de récits permet d'expliquer leur attitude nettement différente à l'égard de Vlad Țepeș » (p. 186). Quant à Șt. A., il semble adhérer à la thèse Striedter-Lurie lorsqu'il parle d'« un noyau folklorique commun de Transylvanie, élaboré différemment par les deux versions » ou de l'« utilisation différente, indépendante d'un fonds commun de traditions orales » (p. 232), mais tout son effort de reconstituer le courant d'opinion favorable à Țepeș et la genèse des « récits slaves » s'y oppose résolument. Entre sa théorie et sa pratique, c'est la théorie qui est la moins bonne.

S'il existe déjà à l'état folklorique des interprétations différentes, ce dont je ne doute point, elles doivent appartenir à des milieux différents. Ces milieux, qui ne pouvaient pas être étanches, comme le prouvent la circulation des motifs — c'est le mérite de Striedter d'avoir fixé le premier les éléments communs des deux traditions principales — et l'assimilation de motifs folkloriques de circulation générale, furent principalement, ainsi que nos deux auteurs en sont persuadés, le milieu roumain et le milieu saxon, qui servirent aussi de « centres d'irradiation » (l'expression est de Șt. A.).

Ainsi, donc, les « récits slaves », même si rédigés par un lettré russe, comme il apparaît jusqu'à présent, ne restent pas moins, par leur contenu, une création folklorique roumaine. Avec ceci, on est encore loin de pouvoir considérer résolus tous les problèmes que pose cet écrit. Si l'on accepte le milieu roumain comme le seul lieu de genèse plausible de cette version de la légende de Țepeș, il reste toujours à le définir plus rigoureusement du point de vue géographique. Toujours d'après le critère de la plausibilité — car nous n'en avons pas d'autres — il faut considérer avec Șt. A. la Valachie comme étant « la source principale des légendes sur Vlad Țepeș » (p. 188)¹⁰. Eut-elle, cette légende roumaine de Valachie, en tant que légende — il ne s'agit, donc, pas d'une simple transmission d'informations — une circulation chez les Roumains de Transylvanie ou de Moldavie, ou bien contribuèrent-elles, ces deux autres provinces, à la genèse de la légende ? Nous n'en savons à vrai dire rien et l'hypothèse chère à Șt. A. de l'auteur roumain de Transylvanie ne nous fait pas progresser beaucoup. Alors, pourquoi ne pas y aller carrément et chercher l'auteur en un Roumain de Valachie, qui aurait vécu pour un certain temps à Buda, où en tout cas fut recueillie une partie de l'information, même à caractère anecdotique (l'anecdote no. XVII) ? Si nous nous en tenons à l'auteur russe, comme il semble plus sage pour le moment, il faudra toujours tâcher de préciser les canaux de transmission qui ont abouti à lui (on ne peut pas l'imaginer se livrant à une enquête folklorique) et la langue de la transmission (l'idée d'une circulation orale d'anecdotes en slavon est pour sûr dénuée de sens).

¹⁰ Pour la persistance de la figure de Țepeș dans le folklore actuel de la Valachie, v. l'article de Georgeta Ene dans le fascicule précédent de cette Revue.

Les « récits allemands » continuent aussi à offrir des points d'interrogation. Les « récits slaves » furent recueillis une vingtaine d'années après la fin du second et vrai règne de Țepeș et à une distance de 5 à 9 ans de sa mort. L'élaboration folklorique a pu, donc, disposer d'un intervalle assez long, d'un certain recul par rapport à l'événement. Les « récits allemands », par contre, sont au moins dans leur première variante, de 1462, tout chauds. Mais le contact avec la source orale se maintient (v. les observations de Lurie, p. 11), comme le témoignent certaines des variantes ultérieures. Comment s'est-il fait, ce contact ? Remarquons encore que dans toute la tradition manuscrite et imprimée aujourd'hui connue, le dialecte saxon de Transylvanie reste absent et que ni dans l'entreprise de l'édition des brochures imprimées on n'a pas décelé des relations avec le milieu saxon.

La tradition folklorique et ses rapports avec les écrits qui la fixèrent dans différentes étapes de son évolution posent encore d'autres questions que l'on voudrait voir résolues. Je ne mentionnerai que deux d'entre elles. Quelles furent les sources de Bonfini, qui aboutirent au troisième type de Luria et quel est leur rapport avec celles de l'auteur des « récits slaves » ? Et, d'autre part, quelle fut la genèse de la « légende turque » et quelles ses relations avec les autres milieux folkloriques ? Assurément, il y a encore beaucoup de pain sur la planche des historiens !



Ces remarques, abusivement longues sans doute, ne se sont pas proposé d'enlever quoi que ce soit du mérite des deux auteurs qui m'ont incité à les faire. Au contraire, c'est l'intérêt réel de leurs ouvrages qui me poussa à une lecture attentive et à la confrontation de leurs résultats. Cet intérêt se trouva encore accru par la quasi-simultanéité de l'apparition des deux livres, qui offrait le spectacle saisissant de deux approches indépendantes du même sujet et de la même information, avec tout ce qui concorde dans leurs résultats et tout ce qui constitue la physionomie propre de chaque ouvrage. Si mes remarques ont un sens, le seul qu'on puisse leur donner c'est celui, inutile peut-être, de faire ressortir les difficultés de tout essai de reconstitution d'un moment essentiel de l'histoire médiévale des Roumains, pourvu de nombreuses implications d'histoire générale du Sud-Est européen, mais dont l'information conservée, si abondante à première vue, pour certains aspects du moins, est tellement confuse, contradictoire et profondément marquée par la légende qui s'était emparée du fascinant personnage dès son vivant. C'était donc, en fin de compte, ajouter aux nombreux doutes exprimés clairement par les auteurs de ces deux livres si attachants ou qu'on lit facilement entre leurs lignes, mes propres doutes de lecteur. A vrai dire, c'est la condition même de la science d'avancer de doute en doute et s'il faut remercier N. Stoicescu et Șt. Andreescu pour leurs gains fermes, sachons leur gré en même temps pour ces doutes stimulants.

LA MONNAIE VÉNITIENNE DANS LES PAYS ROUMAINS DE 1202 À 1500 *

OCTAVIAN ILIESCU

Frappée dès le IX^e siècle, la monnaie vénitienne n'a acquis une position importante dans la vie économique de l'espace sud-est européen qu'à partir de 1202¹. Il est notoire qu'à cette date, le doge Henri Dandolo a commencé l'émission du *gros* ou *matapan*², pièce d'argent, appelée primitivement *ducat*³. Cette monnaie, d'une valeur intrinsèque bien supérieure aux deniers de billon qui étaient uniquement en circulation en Europe occidentale avant cette date⁴, avait une destination précise : elle devait servir à couvrir les dépenses occasionnées par les préparatifs en vue de la IV^e croisade⁵. A la fin du XIII^e siècle — plus exactement, le 31 octobre 1284 —, la République des Lagunes frappa une nouvelle monnaie : le *ducat* d'or⁶ (devenu, à partir de 1544, le *séquin*⁷), monnaie qui resta en circulation plus de cinq siècles. C'est la diffusion de la monnaie

* Version mise à jour d'une communication présentée le 3 juin 1968 au I^{er} colloque international sur l'histoire de la civilisation vénitienne « Venise et le Levant jusqu'au XV^e siècle », organisé par le Centre de Culture et Civilisation de la Fondation « Giorgio Cini », à Venise, du 1^{er} au 5 juin 1968 ; les rapports de ce colloque ont été publiés dans : *Venezia e il Levante fino al secolo XV* a cura di Agostino Pertusi, 2 vols., Florence, 1973.

¹ Pour l'histoire de la monnaie vénitienne aux XIII^e—XV^e siècles, voir surtout Nicolò Papadopoli (Aldobrandini), *Le monete di Venezia*, vols. I—II, Venise, 1893, 1907 (le III^e volume, paru en 1919, embrasse la période qui va de 1606 à 1797) ; plus récemment, Philip Grierson, *La moneta veneziana nell'economia mediterranea del Trecento e Quattrocento*, dans *La civiltà veneziana del Quattrocento*, Florence, 1957, p. 76—97 ; idem, *The Origins of the Grosso and of Gold Coinage in Italy*, dans *Numismatický Sborník*, 12, 1971—1972, p. 33—34 ; Tommaso Bertelè, *Moneta veneziana e moneta bizantina (Secoli XII—XV)*, dans *Venezia e il Levante*... déjà cité, I, p. 3—146 pls. I—VI. Sur le rôle du matapan ou gros vénitien dans l'économie monétaire du Sud-Est européen, v. Octavian Iliescu, dans : Costin C. Kirîţescu, *Sistemul bănesc al leului și precursorii lui* (Le système monétaire du leu et ses précurseurs), I, Bucarest, 1964, p. 82—84. 364.

² N. Papadopoli, *op. cit.*, p. 81 ; Ph. Grierson, *La moneta veneziana* ; *loc. cit.*, p. 79 ; idem, *The Origins of the Grosso*... , *loc. cit.*, p. 37 ; T. Bertelè, *op. cit.*, p. 5.

³ Nom donné au gros vénitien par le chroniqueur du XIII^e siècle Martino da Canale : « Et dou tens de Monseigneur Henri Dandle en sa, fu commencie en Venise a faire les nobles mehalles d'argent que Pen apela ducat, qui cort parmi le monde par sa bonte » (*La chronique des Veniciens de Maistre Martin da Canal*, dans *Archivio storico italiano*, 8, 1845, p. 320).

⁴ Le titre des deniers frappés à Venise de 1172 à 1205 ne dépassait pas 270⁰/₁₀₀ (N. Papadopoli, *op. cit.*, p. 74, 78, 86 ; T. Bertelè, *op. cit.* p. 12), tandis que le titre du gros émis en 1202 montait à 965⁰/₁₀₀ (N. Papadopoli, *op. cit.*, p. 85., : T. Bertelè. *op. cit.*, p. 5).

⁵ Martino da Canale, *op. cit.*, p. 320.

⁶ Pour la date, v. N. Papadopoli, *op. cit.*, p. 123.

⁷ N. Papadopoli, *op. cit.*, II, p. 213.

vénitienne dans les Pays roumains de 1202 à 1500 que cette note se propose de présenter brièvement, dans ce qui suit.

Les succès politiques obtenus par Venise au lendemain de la IV^e croisade ont peu à peu imposé le gros vénitien dans la vie économique de l'Europe Sud-Orientale. Le fait que l'empire latin de Constantinople, tant qu'il a existé, n'a émis que des espèces de billon, de faible valeur⁸ et par conséquent, a été obligé de recourir dans une large mesure au numéraire vénitien⁹, a sans doute contribué de beaucoup à ce résultat. Par la suite, le gros vénitien fut imité¹⁰ ou seulement adopté comme étalon et modèle par toute une série d'émissions d'argent locales, à savoir les gros bulgares¹¹, serbes¹², croato-bosniaques¹³ et enfin, par des monnaies byzantines frappées de 1294 à 1341¹⁴, ces dernières appelées même, quelquefois, dans les sources, *ducats*¹⁵.

La diffusion du gros vénitien au nord du Danube, dans les Pays roumains, est marquée par plusieurs découvertes connues jusqu'à présent

⁸ On a longtemps eu la certitude que l'empire latin de Constantinople n'a pas émis de monnaies propres; en effet, on ne connaît jusqu'à présent aucune pièce de monnaie qui porte le nom d'un empereur latin de Constantinople. De ce fait, on admettait que cet empire a été obligé de se servir de la monnaie de Venise, qui aurait obtenu de cette manière un bénéfice économique notable, en dessus des gains territoriaux échus à la suite du partage de 1204. V. en ce sens G. Schlumberger, *Numismatique de l'Orient latin*, Paris, 1878, p. 274—276; Ph. Grierson, *La moneta veneziana...*, *loc. cit.*, p. 81. Il est d'ailleurs notoire que l'attribution aux empereurs latins de quelques folles de bronze anonymes, due à J. Sabatier, *Description générale des monnaies byzantines*, II, Paris, 1862, p. 235—236, avait déjà été rejetée par Warwick Wroth, *Catalogue of the Imperial Byzantine Coins in the British Museum*, II, Londres, 1908, p. 554. Pourtant, au cours des dernières années, de nouvelles hypothèses ont été proposées, attribuant aux empereurs latins de Constantinople toute une série d'imitations aux types des *trachea* de billon des derniers Commènes (en ce sens notamment Michael F. Hendy, *Coinage and Money in the Byzantine Empire 1081—1261*, Washington, D. C. 1969, p. 191—217) ou postulant même des émissions d'hyperpères latins d'or, mentionnés par Pegolotti, mais qui n'ont pas été identifiés jusqu'à présent (T. Bertelè, *op. cit.*, p. 17, 71—88; cf. la discussion des hypothèses précédentes, *ibid.*, p. 89—104). La question du monnayage de l'empire latin de Constantinople reste encore ouverte à de nouvelles recherches.

⁹ V. plus haut. La circulation des anciennes monnaies byzantines, émises avant 1203, a toutefois continué dans l'empire latin et les possessions conquises par les seigneurs francs; cf. G. Schlumberger, *op. cit.*, p. 275. V. également les sources publiées par G. L. Fr. Tafel et G. M. Thomas, *Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig.../ Fontes rerum Austriacarum XIII*, Vienne, 1856, *passim* (notamment p. 51, hyperpères; p. 58, *manuelatos*); cf. T. Bertelè, *op. cit.*, *passim*. Les trésors enfouis de 1204 à 1261 en fournissent une preuve éloquente; voir la liste chez Michael F. Hendy, *op. cit.*, p. 325—404.

¹⁰ Cf. H. Longuet, *Le monnayage de Jean VI Cantacuzène*, dans *Revue Numismatique*, 36 (1933), p. 146 (imitations bulgares); N. Papadopoli, *op. cit.*, I, p. 90, 142—143 (imitations serbes, signalées eu 1282, 1291, 1294).

¹¹ N. A. Monclunoff, *Monnaies et sceaux des tsars bulgares* (en bulgare), Sofia, 1924, p. 68, 73.

¹² Voir R. Marić, *Studije iz srpske numizmatike*, (Etudes de numismatique serbe), Belgrade, 1958, p. 75—77. S. Dimitrijević, *Problemi srpske srednjovekovne numizmatike* (Problèmes de numismatique médiévale serbe) dans *Istoriski glasnik* 1—2, 1957, p. 81—82; D. M. Metcalf, *Coinage in the Balkans 820—1355*, Thessalonique, 1965, p. 203—212; T. Bertelè, *op. cit.*, p. 6 et note 1.

¹³ Ivan Rengjeo, *Corpus der mittelalterlichen Munzen von Kroatien, Slavonien, Dalmatien und Bosnien*, Graz, 1959, p. 64—65.

¹⁴ V. Laurent, *Le Basilicon. Nouveau nom de monnaie sous Andronic II Paléologue*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, 45, 1952, p. 50—52; voir aussi W. Wroth, *op. cit.*, II, p. 622, 626, 629 (monnaies byzantines d'argent, au type du matapan).

¹⁵ V. Laurent, *op. cit.*, p. 55, 58; cf. T. Bertelè, *op. cit.*, p. 127.

et qui s'étendent de l'ouest à l'est. En voici une liste qui pourtant risque de ne pas être complète ¹⁶ :

Cenad, départ. de Timiș, au Banat. On y a découvert en 1883 un trésor qui comprenait 76 deniers banaux de Slavonie, 51 gros serbes frappés par les rois Etienne Ourosh (1243—1276) et Etienne Dragutin (1276—1316) et trois gros vénitiens, l'un émis par Laurent Tiepolo (1268—1275), les deux autres par Jean Dandolo (1280—1289) ¹⁷. Le trésor semble avoir été enfoui vers 1300 ¹⁸.

Amnaș, commune de Săliște, départ. de Sibiu, en Transylvanie. Un autre trésor médiéval, découvert en 1934 et composé de monnaies, lingots et bijoux en argent, le tout déposé dans un pot de terre-cuite qui avait été caché auprès d'un mur appartenant à une maison ancienne. De ce trésor, on a pu recueillir les pièces suivantes : un gros vénitien frappé par Jacques Contarini (1275—1279), deux gros serbes émis par Etienne Dragutin et Etienne Ourosh II Milutin (1282—1321), quatre gros de Tours frappés par Philippe IV le Bel (1285—1314) et trois deniers émis par Richard de Cornouailles (1257—1273) ¹⁹. Le trésor peut être daté de la même période : vers 1300 ²⁰.

Teiuș, commune de Scornicești, départ. d'Olt, en Valachie. Dans un grand trésor estimé avoir été composé de cinq à six mille pièces et dont on a identifié environ deux tiers, il y avait un gros vénitien émis par Jean Dolphin (1356—1361). La plupart des pièces appartenant à ce trésor étaient des monnaies de Valachie émises par les voïvodes Vladislav I^{er} — Vlaïcou (1364—1377) et Radu I^{er} (1377—1383) et des gros bulgares frappés par les tsars Jean Alexandre (1331—1371) et Jean Sratzimir (1360—1365, 1369—1396) : il y avait également vingt monnaies hongroises émises par Louis I^{er} d'Anjou (1342—1382) ²¹.

Tîrgoviște, départ. de Dimbovița, en Valachie. Découvert le 20 juin 1963, non loin de l'ancienne cour princière de Tîrgoviște, ce trésor a été intégralement acquis par le Musée d'histoire local ; il comprend 6 172 pièces, dont 6 195 monnaies émises par les voïvodes de Valachie Vladislav I^{er} — Vlaïcou, Radu I^{er}, Dan I^{er} (1383—1386) et Mircea l'Ancien (1386—1418) ; les autres sept pièces étaient représentées par trois gros bulgares émis par Jean Sratzimir, un denier serbe au nom du prince Lazare (1371—1389), deux deniers hongrois émis l'un par Louis I^{er} d'Anjou, l'autre par Sigismond I^{er} de Luxembourg (1387—1437) et, finalement, un demi-gros vénitien frappé par le doge André Dandolo (1342—1354), ce dernier l'unique exemplaire de ce nominal, découvert jusqu'à présent en Roumanie ²².

¹⁶ Cette liste comprend les découvertes signalées jusqu'en 1976.

¹⁷ C. F. Nuber, *Beitrag zur Chronologie slavonischer Munzen*, dans *Wissenschaftliche Mitteilungen aus Bosnien und der Hercegovina*, 6, 1899, p. 471.

¹⁸ La date a été établie par l'auteur de ces lignes.

¹⁹ Richard Weisskircher, *Geldfund in Hamlesch*, dans *Siebenbürgische Vierteljahrschrift*, 58, 1935, p. 229—237.

²⁰ Datation proposée par l'auteur de ces lignes.

²¹ La bibliographie relative à cette découverte est très riche ; aussi nous limitons-nous à citer ici seulement : G. Severeanu, *Contribuții la studiul începuturilor numismatice românești* (Contributions à l'étude des débuts de la numismatique roumaine), dans *Buletinul Societății numismatice române*, 12, 1915, p. 114.

²² Ce trésor est encore inédit ; cf. Octavian Iliescu, *Le symposium de numismatique médiévale roumaine Bucarest, 13 mai 1965*, dans *Revue roumaine d'histoire*, 4, 1965, p. 1062—1063.

Roman, départ. de Neamtz, en Moldavie. Près de cette localité, dans le voisinage d'une ancienne forteresse, on a trouvé en 1964 un gros vénitien frappé par Jean Dandolo; il s'agit d'une trouvaille isolée²³.

Si l'on examine les découvertes citées plus haut, on constate que dans une première phase — qui s'étend de la fin du XIII^e siècle à la fin du siècle suivant —, c'est la monnaie vénitienne d'argent, le gros ou, dans un seul cas, le demi-gros, qui pénètre dans les Pays roumains, en y arrivant de l'ouest à l'est et en traversant au préalable la Dalmatie et le royaume de Serbie. La composition des trésors précités, qui ont fourni aussi des monnaies serbes ou bulgares contemporaines, en est une preuve éloquente.

Il existe pourtant un autre aspect, plus important, qui témoigne de l'influence que le gros vénitien a exercée, bien qu'indirectement, en Valachie. Des études récentes ont montré que les premières monnaies émises par la Valachie en 1365 avaient adopté le système des gros balkaniques, dérivés à leur tour du gros vénitien²⁴. Plus encore, l'unité monétaire de la Valachie a reçu le nom de *ducat*, bien qu'elle fût une monnaie d'argent; elle portait donc le même nom accordé à l'origine au gros vénitien et ensuite, à une monnaie byzantine des Paléologues²⁵ et à la monnaie bulgare du tsar Jean Alexandre²⁶. Employé pour désigner l'unité monétaire de la Valachie, ce nom est mentionné dans les sources à partir de 1413, sous le règne du voïvode Mircea l'Ancien²⁷. Il s'est conservé assez longtemps²⁸ et sert également pour exprimer la notion d'argent en général, *pecunia*, acception maintenue jusqu'à la fin du XV^e siècle²⁹, c'est-à-dire tant que la Valachie a eu ses propres émissions monétaires³⁰. Le fait nous permet de supposer que dès le moment de sa création, très probablement en 1365, l'unité monétaire de la Valachie aura porté le nom de *ducat*, nom emprunté aux Vénitiens, par l'entremise de Byzance³¹.

²³ Trouvaille inédite.

²⁴ Voir à ce sujet notre contribution à l'ouvrage de Costin C. Kirişescu, *Sistemul bănesc al leului și precursorii lui* (Le système monétaire du leu et ses précurseurs), 1, Bucarest, 1964, p. 83—84.

²⁵ Voir *supra*, notes 3 et 15.

²⁶ Les gros d'argent du tsar bulgare Jean Alexandre sont désignés sous le nom de *ducali argenti monete Burgarie, Mesembrie*, dans les comptes de l'expédition d'Amédée VI; voir F. Bollati di Saint Pierre, *Illustrazioni della spedizione di Amedeo VI il Conte Verde* (Biblioteca Storia Italiana V), Turin, 1900, p. 26, 278; cf. T. Bertelè, *op. cit.*, p. 130.

²⁷ Il s'agit du privilège commercial accordé par le voïvode Mircea l'Ancien de Valachie à la ville de Braşov; publié par Ioan Bogdan, *Documente privitoare la relațiile Țării Românești cu Braşovul și Țara Ungurească în sec. XV și XVI* (Documents concernant les relations de la Valachie avec Braşov et la Hongrie), 1, Bucarest, 1905, p. 3—4.

²⁸ Le *ducat*, monnaie de Valachie, est encore mentionné dans le privilège commercial accordé à la ville de Braşov par le voïvode Vlad Dracul, le 8 avril 1437; *ibid.*, p. 71—72.

²⁹ *Ibid.*, p. 99 (document émis par le voïvode Vlad Țepeş, en 1476—1477).

³⁰ Les dernières émissions de *ducats* de Valachie portent le nom du voïvode Basarab III l'Ancien alias Laotă (1473—1477, avec des interruptions); voir en ce sens Octavian Ilescu, *Ducații Țării Românești cu numele lui Basarab Voievod* (Les *ducats* de Valachie au nom du voïvode Basarab), dans *Studii și cercetări de numismatică*, 6 (1975), p. 139—152 pl. I.

³¹ Sur la création de la monnaie de Valachie, voir Octavian Ilescu, *1365—1965 Șase veacuri de la emiterea celei dintii monede românești* (1365—1965 Six siècles depuis l'émission de la première monnaie roumaine), dans *Buletinul Societății numismatice române*, 42—66 (1948—1972), p. 83—89.

La deuxième phase de la circulation de la monnaie vénitienne dans les Pays roumains commence dans la seconde moitié du XIV^e siècle. Cette fois, c'est le ducat d'or qui s'y diffusa, fait signalé par les découvertes suivantes :

Brăești, départ. de Botoșani, en Moldavie. Il s'agit d'un trésor découvert en 1952 et 1953 et qui comprend 70 ducats d'or vénitiens, émis par les doges Jean Soranzo (1312—1328), 2 ex. ; Barthélemy Gradenigo (1333—1342)³², 3 ex. ; André Dandolo (1342—1354), 11 ex. ; Marin Falier (1354—1355), 1 ex. ; Jean Gradenigo (1355—1356), 2 ex. ; Jean Dolphin (1356—1361), 2 ex. ; Laurent Celsi (1361—1365), 4 ex. ; Marc Cornaro (1365—1367), 2 ex. ; André Contarini (1367—1382), 14 ex. ; Michel Morosini (1382), 1 ex. et Antoine Venier (1382—1400), 27 ex. Le trésor comprend en outre 27 imitations génoises des ducats d'or vénitiens émis aux noms des doges Jean Soranzo, 4 ex. ; André Dandolo, 21 ex. et Jean Dolphin, 2 ex.³³ ; 7 florins de Hongrie, frappés par Louis I^{er}, 2 ex., Marie (1382—1385), 2 ex. et Sigismond I^{er}, 3 ex. ; enfin, la dernière pièce appartenant à ce trésor est un *tankah* d'or, frappé à Delhi par le sultan Mahmoud I^{er}, qui y régna en 1352 pendant seulement quelques jours³⁴. Le trésor de Brăești semble avoir été enfoui vers 1400³⁵.

Tîrgoviște (localité déjà citée). Petit trésor découvert en 1974 sur la place centrale de la ville et concernant quatre pièces d'or : ducat de François Dandolo (1328—1339), imitation du ducat d'André Dandolo (1342—1354), ducat de Marc Cornaro (1365—1367) et florin de Sigismond I^{er} de Luxembourg, ce dernier frappé en 1387—1401^{35A}.

Drobeta-Turnu Severin, départ. de Mehedinți, en Olténie. A l'occasion des fouilles archéologiques pratiquées en 1938 dans la forteresse médiévale de Severin, on y a trouvé un ducat vénitien, émis par le doge François Foscarini (1423—1457)³⁶.

Hunedoara, départ. de Hunedoara, en Transylvanie. Un autre ducat vénitien, frappé par le même doge, a été trouvé en 1870 dans la forteresse médiévale de Hunedoara³⁷.

Soporu de Cîmpie, commune de Frata, départ. de Cluj, en Transylvanie. En 1917, on y a découvert un trésor qui comprenait 53 florins d'or hongrois, émis par les rois Sigismond I^{er}, Albert I^{er} (1437—1439) et Vla-

³² Manquent les ducats frappés par le doge François Dandolo.

³³ Le trésor de Brăești a fait l'objet d'une communication encore inédite, présentée par l'auteur de ces lignes à l'Institut d'histoire de Bucarest, le 19 déc. 1953, sous le titre : Problèmes de la circulation monétaire dans les Pays roumains aux XIII^e—XIV^e siècles (en roumain) ; on trouvera des données sommaires sur ce trésor dans *Studii și cercetări de numismatică*, 1, 1957, p. 463—464 ; *Studia et acta orientalia*, 4, 1962, p. 249.

³⁴ Octavian Iliescu, *Une monnaie indienne du Moyen Age, découverte en Moldavie*, dans *Studia et acta orientalia*, 4, 1962, p. 249—251.

³⁵ Datation établie à l'aide des ducats émis par Antoine Venier et des florins frappés par Sigismond I^{er} de Luxembourg (ces derniers émis de 1387 à 1401, selon la chronologie proposée par E. Unger, *Magyar éremhatározó* = Catalogue des monnaies hongroises, I, Budapest, 1960, p. 41 n^o 455).

^{35A} Gabriel Mihăiescu, dans *Valachica*, 8, 1976, (sous presse). Le florin hongrois a été daté d'après E. Unger, *op. cit.*, p. 41 n^o 455.

³⁶ Al. Bărcăcilă, *Monede de la cetatea medievală a Severinului* (Monnaies de la cité médiévale de Severin), dans *Studii și cercetări de numismatică*, 1, 1957, p. 176.

³⁷ R(ómer Floris), *Ujabb leletek* (Nouvelles découvertes), dans *Archaeologiai Értesítő*, 2, 1870, p. 17.

dislav I^{er} (1440—1444). Il y avait également un ducat vénitien, frappé au nom du doge Michel Steno (1400—1413)³⁸.

Les données fournies par les découvertes monétaires citées plus haut attestent en premier lieu une présence massive des ducats vénitiens d'or en Moldavie, où le trésor de Brăești a mis au jour non seulement un grand nombre de pièces véritables, mais aussi des imitations de la même monnaie. D'autre part, la découverte à Brăești du tankah frappé à Delhi — monnaie assez fréquente dans la région de la Volga inférieure³⁹ —, nous révèle la provenance *orientale* des ducats vénitiens et de leurs imitations. Ces pièces y étaient sans doute apportées dans le cadre du grand commerce oriental par les négociants génois, qui résidaient dans les colonies de la mer Noire et du Bas-Danube⁴⁰. C'est probablement encore aux Génois que l'on doit attribuer le grand nombre d'imitations des ducats vénitiens⁴¹, trouvées dans le même trésor de Brăești ou autre part, en Moldavie⁴².

De leur côté, les documents internes de Moldavie mentionnent très fréquemment, à partir de 1446, une monnaie qui aura une importance majeure dans la vie économique du pays : les *zlotys tatars*, *ЗЛАТЬ ТАТАРСКИХЪ*⁴³ en vieux slave, langue officielle de la chancellerie de Moldavie au Moyen Âge⁴⁴. L'identification de cette monnaie, usitée dans les cas de vente des domaines terriens, a donné lieu à des interprétations variées. La plupart des auteurs considèrent qu'il s'agit en l'occurrence de la mon-

³⁸ H(ársanyi) P(ál), *Éremleletek* (Trouvailles monétaires), dans *Numizmatikai Közlemények*, 16, 1917, p. 126.

³⁹ Voir en ce sens Friederich v. Schrotter, *Wörterbuch der Münzkunde*, Berlin-Leipzig, 1930, *sub voce* tanka (article rédigé par R. Vasiner).

⁴⁰ Sur le rôle des Génois en Moldavie et aux Bouches du Danube, voir notamment : Dimu C. Giurescu, *Relațiile economice ale Țării Românești cu țărilor Peninsulei Balcanice în perioada feudalismului timpuriu (sec. X—XIII)*. (Les relations économiques de la Valachie avec les pays de la Péninsule Balkanique pendant la période du féodalisme primitif — les X^e — XIII^e siècles), dans *Romanoslavica*, 10, 1964, p. 370—380; Constantin C. Giurescu, *Le commerce sur le territoire de la Moldavie pendant la domination tartare (1241—1352)*, dans *Nouvelles études d'histoire*, 111, Bucarest, 1965, p. 55—70; Octavian Iliescu, *Notes sur l'apport roumain au rattachement de Byzance d'après une source inédite du XIV^e siècle*, *ibid.*, p. 105—116 (où l'on trouvera la bibliographie antérieure).

⁴¹ Il y en a qui ne sont pas enregistrées par Herbert E. Ives — Philip Grierson, *The Venetian Gold Ducat and its Imitations*. Numismatic Notes and Monographs N^o 128, New York, 1954.

⁴² Imitations des ducats d'Antoine Venier, découvertes à Vlădiceni, commune de Tomești, départ. de Iași, et à Borolea, commune de Hănești, départ. de Botoșani (inédites); imitation du ducat de Michel Steno, trouvée à Orhei, République Socialiste Soviétique de Moldavie, cette dernière signalée par L. L. Polevoi, *К топографии кладов и находок монет обращавшихся на территории Молдавии в конце XIII—XV вв.*, dans *Известия Молдавского филиала Академии Наук СССР*, N^o 4 (31) (1956) p. 100 n^o 22 (rés. roumain et français p. 104—105).

En ce qui concerne les imitations attribuées aux Moldaves (Em. Condurachi, *Monete vechiane battute în Moldavia*, dans *Revue historique du Sud-Est européen*, 20, 1943, p. 228—229), il faut observer que la monnaie signalée à la p. 228 et reproduite aux fig. 1—2 ne saurait nullement être censée comme telle, puisqu'elle est en réalité une émission génoise, faite à Chio au nom du doge Thomas de Campofregoso, en 1437—1443.

⁴³ C. Cihodaru, I. Caproșu et L. Șimanschi, *Documenta Romaniae Historica* A. Moldova vol. I (1384—1448), Bucarest, 1975, doc. n^o 265, p. 375.

⁴⁴ Il est notoire que les documents roumains du Moyen Âge étaient rédigés en slave; cf. Gr. Nandriș, *Documente slavo-române din mănăstirile Muntelui Athos* (Documents slavo-roumains des monastères du Mont Athos), Bucarest, 1936, p. 7—15.

naie d'or génoise, du *génovin*⁴⁵. Pourtant, on n'a pas trouvé jusqu'à présent en Moldavie de génovins, à la seule exception de l'unique exemplaire provenant du trésor de Brăești que nous avons déjà mentionné. D'autres auteurs ont estimé que le nom de *zlotys tatars* doit être attribué aux imitations du ducat vénitien, frappées par les Génois de Caffa⁴⁶, donc sur le territoire du khanat tatar de Crimée⁴⁷.

En parcourant les documents de Moldavie, on peut constater que les zlotys tatars restent la monnaie préférée pour les ventes des domaines fonciers, longtemps encore après 1475, date de la disparition des dernières colonies génoises⁴⁸; en effet, on en trouve de nombreuses mentions documentaires jusqu'au XVII^e siècle⁴⁹, ce qui serait inexplicable, si l'on acceptait une provenance génoise de ces monnaies. Par contre, le fait nous révèle la véritable identité des zlotys tatars : ce sont les ducats d'or vénitiens, monnaie dominante du grand commerce oriental, pendant des siècles. Le nom de zlotys tatars, accordé aux ducats vénitiens par les documents de Moldavie, s'explique donc tout simplement par la provenance orientale de ces pièces⁵⁰.

Ce qui précède nous permet d'établir que la diffusion de la monnaie vénitienne dans les Pays roumains a connu deux phases, qui se sont déroulées chaque fois à partir d'une autre direction. Au début, c'est le ducat ou gros d'argent qui y a pénétré, par les routes du commerce transbalkanique. Un résultat indirect de ce processus économique sera la création de la monnaie de Valachie, appelée, elle aussi, *ducat*.

Au cours de la seconde phase, c'est surtout en Moldavie que pénètre le ducat d'or vénitien, dans le cadre du commerce oriental. Il y jouera un rôle économique appréciable, les prix des biens fonciers étant déterminés presque exclusivement en fonction de cette monnaie pendant environ deux siècles, jusque vers 1650.

⁴⁵ Voir en ce sens : N. Iorga, *Nevoitul și meșteșugurile în trecutul românesc* (Le commerce et les métiers dans le passé roumain), Bucarest, 1906, p. 216 ; le même auteur, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, IV, Bucarest, 1937, p. 193 ; G. Zane, *Economia de schimb în Principatele Române* (L'économie d'échange dans les Principautés Roumaines), Bucarest, 1930, p. 111—112 ; Const. Moisil, *Monetele României*, dans *Enciclopedia României*, I, Bucarest, 1938, p. 104, 119 (ce dernier auteur applique pourtant la dénomination de *zlotys tatars* aux ducats vénitiens et génois, pris ensemble) ; Em. Condurachi, *op. cit.*, p. 230.

⁴⁶ Franz Babinger, *Südosteuropäische Handelsmünzen am Ausgang des Mittelalters*, dans *Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, 44, 1957, p. 354—357.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 355 (l'auteur remarque toutefois que jusqu'à présent, de telles imitations, analogues à celles faites à Péra, n'ont pas été identifiées).

⁴⁸ Caffa, véritable métropole des colonies génoises de la mer Noire, tomba sous les coups de Mahomet II en 1475, ce qui mit fin à l'importance économique dont avaient bénéficié les Génois dans ces parages.

⁴⁹ La dernière mention des *zlotys tatars* dans les documents de Moldavie date, selon nos connaissances, de 1642 ; voir l'acte publié par Gh. Ghibănescu, *Surete și izvoade* (Documente slavo-române), III, Iași, 1907, p. 156.

⁵⁰ Cette hypothèse a été amplement développée, il y a quelques années, à l'occasion d'un compte rendu que nous avons publié dans *Studia et acta orientalia*, 2, 1960, p. 303—304 et dont l'objet était l'article déjà cité de Franz Babinger.

L'ÉCHO EN HAINAUT DU PREMIER SIÈGE DE CONSTANTINOPLE PAR LES TURCS (1394)

Les historiens ont passé au crible les sources contemporaines qui rendent compte de la préparation de la croisade de Nicopolis. Tout ce qui était événement, fait politique, a été dûment enregistré. Seulement les rares renseignements qui auraient permis un aperçu sur l'attitude des masses anonymes ont manqué de retenir leur attention. On en jugera d'après l'exemple suivant.

Les progrès de l'expansion ottomane étaient suivis avec inquiétude en Occident et, autant que la rapidité des moyens de communication du XIV^e siècle le permettait, les nouvelles des défaites essuyées par les Byzantins trouvaient un accueil prompt et ému. L'échec de l'expédition franco-génoise sur la côte nord de l'Afrique en 1390 n'avait pas affaibli le zèle du roi Charles VI que le premier accès de folie surprit en pleine activité d'organisation de la guerre contre les infidèles¹. L'exécution de ces brillants projets allait être tentée dès 1393 par Philippe d'Artois, comte d'Eu, prenant la croix pour combattre en Hongrie². A la fin de cette même année, après l'occupation de la Thessalie et de la Bulgarie, les Osmanlis étaient arrivés aux abords d'Athènes et de Constantinople. La capitale impériale, soumise à un blocus dont le chroniqueur Dukas a dit les effets dramatiques pour ses habitants, vivait dans une attente angoissée³.

La réponse occidentale à l'agitation sans répit des Times tardera encore deux ans, mais déjà un écho confus des événements était parvenu à la Cour de France. Dans les mois suivants, à partir de ce milieu, le mieux informé, l'histoire rapportée par les messagers se répand à grande distance, distance sociale autant que géographique, cela s'entend.

C'est ainsi qu'un passage de la « Chronique des Pays-Bas, de France, d'Angleterre et de Tournai » a conservé le souvenir d'une fête populaire dominée par l'impression des aventures lointaines et des noms exotiques qui venaient d'acquiescer une brûlante actualité. Voici ce récit : « En l'an mil III c IIII XX et XIII vinrent nouvelles en France de ung capitaine nommé le amiral Abaquin, sarasin, qui s'efforçoit conquerre supz chrestiens, se disant estre grand maistre. Et le roi adverti de la verité, le sire de Couchi parti de France, pour le roi . . . En ce temps, Pierre Le Monnier, prince des amoureux, Haquinet de Templueve, Jehan du Bruille, Piéart de Trelion et plusieurs autres, honnestes et joieux compagnons de la ville de Tournai, firent plusieurs esbatemens et jeux de personnages supz la matière de l'amiral Abaquin. Et fut la première assemblée faite en la maison de Le Val, de où ilz vinrent, en joieux estat et très sote ordonnance, en la ville par la porte Coqueriel, en tel nombre que leur route duroit depuis la dite porte jusques ou marchié. Et furent leur premier esbatement de armes et assault par personnages supz le dit marché, devant le hostel de sire Mahieu Du Mortier, prévost de la dite ville pour ceste année. Et, assez tost après, ledit amiral, asségié de II rois⁴ au Pont-a-Riès, manda secours en ladite ville : pour laquelle chose y alèrent, à grand effort, genz armés moins que souffisamment, arbalestriers et archiers aians saiettes et quariaux de festus, et fortes lances de rosiaux, et passèrent par devant le puch Bauduin le Ouwe, où ilz furent nombrés VII c ou environ. Lesquelz, obéissans et hastifs de accomplir le mandement dudit amiral, ne cessèrent de vinrent audit Pont-a-Riès; et illec venus, ilz se mirent

¹ Léon Mirot, *Une expédition française en Tunisie au XIV^e siècle. Le siège de Mahdia*, Paris, 1932.

² J. Delaville-le-Roulx, *La France en Orient au XIV^e siècle*, II, Paris, 1886, p. 227. Voir J. Juvénal des Ursins, *Histoire de Charles VI*, éd. Michaud et Poujoulat, Paris, 1836, p. 396 : «Le comte d'Eu, desplaisant qu'il n'avoit fait quelque exploit de guerre sur le Sarrasin, scent par le rapport de gens de bien que le roy de Bohême sentoit mal en plusieurs articles de la foy et ne valoit gueres mieux que Sarrasin, et pour ce se bouta au dit royaume. Et mit le roy et tout le pays en sa subjection et s'en retourna à grand honneur et louange ».

³ DUCAE *Historia Turcobyzantina (1341—1462)*, ex recensione Basilii Grecu, Bucarest, 1958, pp. 77—79.

⁴ Pour « rets », filets à prendre les cailles (« quouilles »).

en ordonnance et si vaillamment se portèrent que ledit amiral, enclos et environné de II rois a prendre quouilles, fut légèrement desséqué et mis au large. Et après, ledit amiral ramené a Tournai, les bons et joieux campaignons, par l'espace de plus de III mois antiers, se esbatoient en jeux de personnaiges, sanz blasmes ne vilonnie aucuns de iceux supz ladite matiere »⁵.

La scène se passe à Tournai, dans le comté de Hainaut, région où l'on devait porter un certain intérêt au sort de Byzance depuis la quatrième croisade. Le comte Baudouin IX de Flandre et de Hainaut avait été le premier empereur latin de Constantinople. Après sa disparition, un faux Baudouin avait prétendu recueillir son héritage⁶. Enfin, l'arrière-petit-fils de Baudouin, Florent de Hainaut-Avesnes, héritier, par son mariage avec Isabeau de Villehardouin, de la principauté de Morée, avait été jusqu'à sa mort en 1297 mêlé de près aux disputes pour la souveraineté d'un lambeau de cette terre byzantine qui allait échoir ensuite aux Angevins⁷.

Le moment de l'action doit être fixé au printemps 1394. En effet, la chronique fait mention du départ d'Enguerrand VII, sire de Coucy, qui a accompagné le comte d'Eu en Hongrie⁸. Les festivités décrites sont celles du carnaval, occasion où avaient lieu des représentations théâtrales, « farces » ou « jeux », une sorte de spectacle caractéristique pour le folklore citadin médiéval. Le rôle de prince du carnaval pouvait revenir à l'« amiral Abaquin » ou « Amorat-Baquin », déformation soit du titre d'« amira » = émir, soit du nom du sultan Murad II, le prédécesseur de Bayezid I.

Sur le sens de cette adaptation d'une vieille coutume aux circonstances que nous avons brièvement rappelées, il n'est pas besoin de s'interroger longuement. Par son caractère dénominatif, la figure centrale de la fête se prêtait à une identification avec l'ennemi de la chrétienté. Les Tournaisiens, « honnestes et joieux compaignons », ont imaginé une parodie du siège de Constantinople. Le nombre des participants, près de sept cents, convient à l'importance de la fête et leur armement — des fétus comme flèches et carreaux d'arbalète, des roseaux en guise de lances et des rets pour la chasse aux cailles — montre bien qu'il s'agit d'un simulacre burlesque. Cependant, l'issue du combat, qui est nécessairement la déconfiture des « Sarrasins », semble recéler un élément magique, voulant présager la future destruction des assiégeants et la libération de la ville. Passé le carnaval, on garde les travestissements, les « jeux de personnaiges » continuent et ce qui avait été au début un rite retombe au rang de réjouissance profane. Le fait n'en demeure pas moins, sans conteste, un témoignage de la réaction populaire provoquée en Occident par le péril où se trouvait Byzance.

Andrei Pippidi

⁵ *Recueil des chroniques de Flandre*, III, Bruxelles, 1856, p. 288.

⁶ Les sources sur l'apparition de cet usurpateur en Flandre sont indiquées par B. Hendrickx, *Les chartes de Baudouin de Flandre comme source pour l'histoire de Byzance*, Byzantion, I, Thessaloniki, 1969, pp. 78—79.

⁷ Jean Longnon, *L'Empire Latin de Constantinople et la Principauté de Morée*, Paris, 1949, pp. 264—278.

⁸ L. de Mas Latrie, *Commerce et expéditions militaires de la France et de Venise au Moyen-Age*, Collection de documents inédits sur l'histoire de France (Mélanges et documents), III, 1879, pp. 168—170; A. Tuetcy, *Testaments enregistrés au Parlement de Paris sous le règne de Charles VI*, *ibid.*, pp. 279—284. La même « Chronique des Pays Bas, de France », etc. (*ibid.*, p. 387) rapporte qu'en 1423 des habitants de Tournai, après l'échec d'une révolte, ont été exilés dans l'île de Chypre, possession génoise.

EIN SIEBENBÜRGISCHER FREUND DES RUMÄNISCHEN HUMANISTEN CONSTANTIN CANTACUZINO-STOLNICUL: ARZT MARTIN HERMANN AUS BRAȘOV

Constantin Cantacuzino (um 1650–1716), Sohn des Postelniks (= hoher Hofbeamter im Range eines Hofmarschalls) Constantin Cantacuzino, war einer der bedeutendsten rumänischen Humanisten des 17. Jahrhunderts. Sein reiches Wissen auf dem Gebiet der Staatskunst, Geschichte und Geographie ergänzte er durch Hochschulstudien an der Universität von Padua.

Während des Söldneraufstandes der Zimener (1655) flüchtete der Postelnik Constantin Cantacuzino mit seiner zahlreichen Familie nach Brașov. Als Erzieher für seine Söhne bat er den bekannten Gelehrten Martin Albrich ins Haus, den Rektor des von Honterus gegründeten Gymnasiums. Am 7. Dezember widmete Martin Albrich sein Buch „Disputatio theologica“¹ dem Postelnik.

Der zukünftige Stolnik (= Hofbeamter über Küche und Tafel; Truchsess) Constantin Cantacuzino verbrachte demnach einen Teil seiner Kindheit in der Stadt unter der Zinne, wo er wahrscheinlich von Martin Albrich mit den Grundbegriffen der Wissenschaften vertraut gemacht wurde. Zweifellos hat die Familie Cantacuzino während ihres Aufenthaltes in Brașov Beziehungen zu Michael Hermann, dem Stadtrichter geknüpft. Es ist nicht ausgeschlossen, daß die Familie des Postelniks für die Zeit ihres Aufenthaltes im Hause der Familie Hermann in Miete gewohnt hat. Auch nach dem Fluchtjahr 1655 unterhielt die Familie Cantacuzino rege Verbindungen zur Familie Hermann. Im Jahre 1660 richtete „Traianus Cantacuzenus primarius pocillator“ einen freundschaftlichen Brief an Michael Hermann, den er mit „Vater“ anspricht (Spectabilis ac Generose Domine Parens mihi plurimum observandissime et honorandissime . . .).

Wie uns Prof. Virgil Căndea mitteilt, ist dieser „Traianus Cantacuzenus“ kein anderer als der Sohn des Postelniks Constantin und der Bruder des berühmten Gelehrten und Stolniks Constantin Cantacuzino. Folgende Überlegungen lassen diesen Schluß zu: Traian Cantacuzino, der eigentlich Drăghici hieß, bezeichnet sich als „primarius pocillator“, d.h. erster Mundschenk, ein Amt, das Drăghici vom 4. September 1659 bis zum 17. Juni 1663 bekleidete. Den latinisierenden Namen Traianus gebrauchte Drăghici aufgrund seines siebenbürgischen Adelsdiploms, das Georg Rákoczi ihm am 13. September 1658 verlieh für „treue Dienste, die uns dieser edle Traian Cantacuzino aus Filipești, Bojar des walachischen Fürstentums, erwiesen hat“².

In Postskriptum des erwähnten Briefes versäumt Traian alias Drăghici es nicht, auch die Gattin des Stadtrichters warmstens zu grüßen, die er wie eine Mutter verehrt³. Dieser Brief wurde in ungarischer Sprache abgefaßt, was nun nicht unbedingt bedeutet, daß dieser rumänische Bojar das Ungarische beherrschte; wahrscheinlich hat er die Dienste eines Übersetzers in Anspruch genommen, denn an der Hofkanzlei in Bukarest gab es Dolmetscher, die auch der ungarischen Sprache mächtig waren.

Vor kurzem erschien die kritische Ausgabe der Aufzeichnungen, die der Stolnik Constantin Cantacuzino auf seiner Bildungsreise durch Konstantinopel, Venedig und Padua (1665–1669) schrieb. Im Jahre 1668 wohnte der zukünftige Stolnik in Padua an gleichen Quartier mit dem Studenten Martin Hermann aus Brașov. In seinen Notizen vom Mai 1668 heißt es: „Ende März verließ ich das Haus des Geistlichen Floie und fand am 19. Mai bei Frau Virginia Romana Quartier, wo wir zusammen mit dem Herrn Martin Hermann logierten, von Venedig waren wir am 8. Mai aufgebrochen, wo wir ebenfalls mit Hermann das gleiche Zimmer

¹ I. Ionașcu, *Din viața și activitatea stolnicului Constantin Cantacuzino*, in „Studii“ 1966, 4, S. 613.

² Vgl. Mihai Cantacuzino Banul, *Genealogia Cantacuzinilor*, Hrsg. N. Ioiga, București, 1902, S. 103 und N. Stoicescu, *Dicționar al marilor dregători din Țara Românească și Moldova*, Sec. XIV–XVII. București, 1971, S. 137–138.

³ Julius Gross, *Georg Michael Gottlieb von Hermann und seine Familie. Kronstädter Kultur- und Lebensbilder*, in „Archiv des Vereins“, 22, 1889, S. 571–572.

teilen. Für die Anschaffung von Speisen habe ich am 20. Mai Herrn Heumann 10 Dukaten gegeben. Auch am 15. Mai habe ich dem Herrn Hermann 10 Dukaten gegeben“⁴

Über Martin Hermann (16. August 1643—24. März 1692) wissen wir, daß er der zweite Sohn des Richters Michael Hermann (1602—1660) war. Im Jahre 1662 hatte Martin seine Studienreise durch Deutschland, Holland, Frankreich, England und Italien angetreten. Am 7. September 1669 kehrte er nach Kronstadt mit dem wissenschaftlichen Titel eines Doktors der Medizin zurück, heiratete am 2. Februar 1670 und wurde Stadtphysikus. Im Jahre 1681 wurde er in den Stadtrat als Senator gewählt⁵.

Leider sind uns zur Zeit keine weiteren Einzelheiten über die Freundschaft zwischen Constantin Cantacuzino und dem Studenten Martin Hermann bekannt. Doch läßt sich schließen, daß die beiden einander schon seit 1655, seit dem Aufenthalt der Cantacuzino-Familie hinter den schützenden Mauern der Stadt gekannt haben. In Padua bewohnten sie das gleicher Zimmer und führten gemeinsame Wirtschaft. Es steht zu hoffen, daß die Forschung in Zukunft neue Details über die freundschaftlichen Beziehungen zwischen Constantin Cantacuzino und dem Physikus Martin Hermann ansindig machen kann.

Der Brief des Drăghici (Traianus) Cantacuzino an Michael Hermann

Bukurest, 26. März 1660.

Spectabilis ac Generose Domine Parens mihi plurimum observandissime et honorandissime Salutem plurimum officiorumque meorum semper paratissimam Commendationem etc. Euer Gnaden als meinem wohlwollenden Vater samt Euren Lieben wunsche ich reichen Segen Gottes.

Bei dieser Gelegenheit kann ich nicht umhin, mich nach der Gesundheit Eurer Gnaden zu erkundigen. Gebe Gott, dass dieser mein kurzer Brief Sie gesund und in einer glücklichen Stunde antreffe und ich wunsche Eurer Gnaden und Euren Lieben von Herzen ein glückliches Befinden, und möge der Heilige Gott es fügen, dass ich auch fernerhin bei jeder Gelegenheit nur erfreuliche Nachrichten über Eurer Gnaden Wohlbefinden und Glück erfahre.

Überdies, mein lieber Herr Vater, muss ich mich wahrhaftig sehnen und ich wundere mich, mit welchem Gesicht ich Ihnen schreiben kann, denn allein mein Gott ist nur Zeuge, dass ich mich nicht in der Lage befinde, Ihre Güte zu erwidern, denn nur Gott weiss, in welchem Zustand sich unsere Behausung befindet. Deshalb bitte ich Sie, als meinen guten Herrn Vater es nicht als Nachlässigkeit oder Undank anzusehen, nur obig angeführte Ursache trägt schuld. Was ich Ihnen über unsere Lage hier schreiben kann: durch Gottes Gnade leben wir hier, mein Herr, in Frieden. Und was ich Ihnen über die Sache mit den Kosaken und Polen mitgeteilt habe, hat sich als wahr erwiesen und Sie können den Glauben schenken, denn wiederum habe ich die gleichen Nachrichten erhalten. Im übrigen bitte ich Sie, mein teurer Herr Vater, mir wie einem treuen Sohn zu befehlen, damit ich Ihnen auch zu Diensten sein kann, denn ich fühle mich durch mein Versprechen gebunden, Ihnen bis zu meinem Tod zu dienen. Und das bitte ich auch meinen lieben Herrn Vater, es solle ihm nicht zu beschwerlich fallen, mich bei allen Gelegenheiten über Euer Gnaden Gesundheit und Befinden schriftlich zu verstandigen, denn Gott ist mein Zeuge, dass diese Nachrichten meine warme Anteilnahme finden, so als ob wir immer neben Eurer Gnaden wären. His Deo commendatum Vestram Generosam Paternitatem etc.

⁴ Florica Dimitrescu, *Contribuții la istoria limbii române vechi*, București, 1973, S. 115 und 120.

⁵ Martin Hermann, Dr. med. geboren am 25. August 1643 in Braşov, studiert an verschiedenen Universitäten in Deutschland, Holland, Frankreich, England und Italien, wird Physikus, Stadtarzt 1670 bis 1692, Ratsherr, Senator 1681 bis 1692, Steuereinnahmer 1681, 1682, Landtagsabgeordneter 1682, 1686. Gestorben am 24. März 1692. cf. Friedrich Stenner, *Die Beamten der Stadt Kronstadt*, Kronstadt, 1916, S. 65.

Datum Bukarest Anno 1660 die 26 Martii.
Spectabilis Generosae Dominationis Vestrae servus et humillimus
filius semper ad servitia paratissimus

Primarius Pocillator
Traianus Cantacuzenus m.p.

P.S. Dem Herrn Valentin, als meinem wohlwollenden Herrn, biete ich mit Liebe meine Dienste an und wünsche, dass Gott Ihm seinen Lieben alles Gute und ein glückliches Leben schenke. Der Frau Richterin, als einer wohlwollenden tugendsamen Frau biete ich meine untertanigsten Sohnesdienste an, gebe Gott Ihr und allen Ihren Verwandten alles Gute. Das gleiche (wünsche ich) auch dem Herrn Notarius etc. *

Paul Binder

* Julius Gross, *Georg Michael Gottlieb von Hermann und seine Familie. Kronstadter Kultur- und Lebensbilder. Anhang. 4. Briefe an Michael Hermann. Archiv des Vereines für siebenburgische Landeskunde. Neue Folge. Zweiundzwanzigster Band 3. Heft. Herausgegeben vom Vereins-Ausschuss. Hermannstadt. In Kommission bei Franz Michaelis. 1889. Seite 571—572.*

À NOS LECTEURS

Après la catastrophe qui a frappé notre pays le 4 mars, de nombreux messages téléphoniques, des télégrammes et des lettres ont été adressés à l'Institut des Etudes Sud-Est Européennes et à notre Rédaction, exprimant la sympathie de nos collègues des pays balkaniques et de tous les coins du monde, et offrant avec générosité leur assistance aux victimes éventuelles du terrible tremblement de terre.

Nous exprimons ici notre profonde gratitude à tous ceux qui nous ont témoigné leur solidarité dans les circonstances qui l'ont rendue plus précieuse que jamais. Engagés, en ce moment, dans l'œuvre de reconstruction, nous tenons à les assurer que leur geste restera toujours gravé dans notre mémoire.

La rédaction

MANIFESTATIONS CONSACRÉES AU CENTENAIRE DE LA MORT DU POÈTE ET RÉVOLUTIONNAIRE BULGARE CHRISTO BOTEV, ORGANISÉES À BUCAREST

Ce n'est pas un simple fait du hasard que Bucarest ait hébergé l'année dernière toute une série de symposiums consacrés à la mémoire de Christo Botev, personnalité marquante du mouvement bulgare de libération nationale au XIX^e siècle. Le hasard ne saurait y être pour rien, car, comme on le sait, une bonne partie de son existence — et justement la partie créatrice — le poète et idéologue bulgare l'a passée en Roumanie (1868—1876), qu'il devait quitter en 1876 à la tête d'un détachement de volontaires afin de participer à l'insurrection bulgare d'avril.

Cette fois, les commémorations ont débordé les pages des périodiques et, à part les manifestations dédiées au centenaire de la Révolte bulgare du mois d'avril 1876, Bucarest a été le théâtre de plusieurs symposiums (dont celui organisé par l'Union des écrivains de Roumanie) consacrés à Christo Botev. Notons que deux de ces manifestations se sont révélées de véritables sessions scientifiques, avec un précieux apport de connaissances concernant aussi bien la vie et l'œuvre littéraire de Christo Botev, que son activité révolutionnaire et celle de l'immigration bulgare en Roumanie au siècle dernier.

Une première session a été organisée sur l'initiative de l'Académie des sciences sociales et politiques par l'Institut des études sud-est européennes, le 8 juin 1976. Après l'allocution inaugurale du directeur de l'Institut, le pr. Mihai Berza, qui a souligné le fondement spirituel d'une collaboration traditionnelle et des affinités politiques et culturelles roumano-bulgares, l'académicien Petăr Dinekov a pris la parole au nom de l'Académie Bulgare des Sciences, pour présenter au public roumain l'œuvre littéraire de Botev. La vie et l'œuvre de l'idéologue ont fait l'objet d'un exposé de la part du pr. Ivan Undjiev, historien connu et auteur de la plus complète monographie consacrée à Christo Botev. D'autres exposés ont été fournis par le pr. C. N. Velichi parlant de *l'Activité de Christo Botev en Roumanie et ses liens avec les milieux socialistes et progressistes de ce pays*; S. Rădulescu-Zonner, chercheur au Musée de la ville de Bucarest, qui a illustré sa communication intitulée *Christo Botev à Bucarest* en présentant les diapositives des différentes maisons bucarestoises ayant servi de sièges aux rédactions et comités révolutionnaires bulgares; Elena Siupinr, chercheur à l'IESEE, a traité de *l'Oeuvre de publiciste de Christo Botev*.

La seconde session scientifique sur le même thème, organisée sous l'égide de la Commission nationale roumaine pour l'Unesco et de l'Université de Bucarest, a eu lieu à la Faculté des langues slaves, le 12 juin 1976. Cette session a été présidée par le pr. Jean Livesen, le président

de la Commission nationale roumaine pour l'Unesco, qui a souligné dans son allocution d'ouverture l'initiative d'une telle session, en soulignant la contribution roumaine à l'étude et la connaissance de l'histoire politique et culturelle du peuple bulgare. Au nom de la délégation bulgare invitée à prendre part à la session, la parole a été prise par le pr. Kmo Knev, le doyen de la Faculté de philologie de l'Université de Sofia. Le pr. Mihai Berza a parlé ensuite au nom de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques de Bucarest. Les participants ont présenté ensuite toute une série de communications, à savoir: académicien Petăr Dinekov, *Christo Botev et le développement de la littérature bulgare*; pr. Nicolaj Ghenčev, le doyen de la Faculté d'histoire de Sofia, *Christo Botev, l'idéologue*; Olga Stoiković, chargée de cours à la Faculté des langues slaves, *Christo Botev — l'homme, le poète et le révolutionnaire*; Stefana Zakharieva, chercheur à l'Institut de linguistique de Sofia chargée de cours à la Faculté des langues slaves de Bucarest, *Christo Botev, le publiciste*; Laura Baz-Fotiade, *L'écho de l'œuvre de Christo Botev en Roumanie*; Maria Zavera, *La contribution de Christo Botev au développement de la langue littéraire bulgare*; D. Zavera, *Les destinées du détachement de Christo Botev*; dr. Corneliu Barborică, le doyen, à l'époque, de la Faculté des langues slaves, *Christo Botev à propos de la Roumanie et des Roumains*. Le docteur C. Barborică a tenu aussi l'allocution de clôture.

Elena Stupur

INTERNATIONALES KOLLOQUIUM IN VARNA 1976

Die bulgarische Akademie der Wissenschaften veranstaltete vom 11. bis 16. Oktober 1976 in Varna ein internationales Kolloquium zur Balkanlinguistik. Der Einladung des Veranstalters, Vl. Georgiev, folgten n.a. eine Reihe von bekannten Wissenschaftlern aus dem Ausland, unter ihnen Al. Rosetti, C. Poghirc, L. A. Gindin, N. Reiter usw. Es wurden insgesamt 20 Referate verlesen, die in den kommenden Nummern der Zeitschrift „Balkansko ezikozaanie“ veröffentlicht werden sollen. Außerordentlich fruchtbar waren die lebhaften Diskussionen im Anschluß an die Vorträge, für die man vorausschauend genügend Zeit eingeplant hatte, was erheblich zum Erfolg dieser sehr gelungenen Veranstaltung beitrug.

Die Vorträge waren in zwei Problemgruppen gegliedert. Die erste Gruppe umfaßte 18 Beiträge zu allgemeinen und speziellen Fragen der Balkanlinguistik, und zwar in der Reihenfolge der Veranstaltung: Vl. Georgiev „L'union linguistique balkanique: l'état actuel des recherches“, Iv. Duridanov „Zum Begriff des Sprachbundes“, P. Asenova „La notion de l'interférence et de l'union linguistique balkanique“, K. Steinke „Beitrag zur Definition des Begriffes 'Balkan-sprache'“, W. Fiedler „Die Pluralbildung bei den türkischen Lehnworten des Albanischen“, H. Schaller „Möglichkeiten einer inneren Gliederung des Balkansprachbundes“, B. Simeonov „Obščie čerty fonologičeskich sistem balkanskich jazykov“, T. Kacori „Liaisons onomastiques albanobulgares en Arbanassi“, B. Velčeva „Phonological Parallels in Balkan Languages“, N. Reiter „Zahlrichtungen und ihr sprachlicher Ausdruck“, O. Buchholz „Zu Verben, die durch ein Objekt und ein Objektspradikativ ergänzt werden“, Al. Rosetti „Thrace, daco-mésien, illyrien, roumain et albanais. Quelques précisions“, L. A. Gindin „Vopros o vozmožnostjach vyjavlenija substratnogo leksičeskogo fonda v balkanskich jazykach“, C. Poghirc „L'apport des substrats antiques à l'union linguistique balkanique“, E. Ivanova „Sur le problème de l'union linguistique des anciennes langues des Balkans“, M. Račeva „O morfoložičeskoj adaptaciji osmanotureckich leksičeskich zamstvovanij v balkanskich jazykach“, V. Anastasov „Greek Loan-words in the Balkan Languages through Bulgarian Linguistic Mediation“, U. Dukova „Zur slawischen Schicht in der Lexik des Volksglaubens und Brauchtums in den Balkansprachen“. Die Diskussionsbeiträge ließen besonders bei den theoretischen Fragen gewisse Gegensätze erkennen, die sich indes frühestens lösen lassen, wenn neues Material in die Diskussion eingebracht wird.

Eine wichtige Initiative in dieser Richtung zeichnete sich in der zweiten Gruppe von Beiträgen ab, die die Idee eines Sprachatlases für die Balkanhalbinsel aufgriffen, und zwar Hr. Hololčev-M. Sl. Mladenov-K. Kostov „Fragen der Zusammenstellung eines Atlas Linguarum Paemnsulae Balcanicae“ und I. Petkanov „L'atlas linguistique balkanique“. In diesen Grundsatzreferaten wird der Vorschlag an die AIESEE formuliert, eine Kommission für einen Sprach-atlas einzurichten und das Programm zu diskutieren. Die bulgarische Akademie will diese Initiative unterstützen und einen entsprechenden Vorschlag an die AIESEE sowie an die nationalen Komitees weiterleiten.

Die Notwendigkeit oder der Nutzen eines solchen Atlas, der eine Art Regionalatlas zum Europäischen Atlas darstellen soll, durfte gleichermaßen von Anhängern wie von Gegnern einer Balkanlinguistik anerkannt werden, wenn das Programm entsprechend vielschichtig ist. Der sudosteuropäische Sprachraum hat aufgrund seiner besonderen geschichtlichen Entwicklung eine Reihe von spezifischen Zügen entfaltet, deren Interpretation durch dieses Werk wesentlich erleichtert werden würde. Eine Reihe von präzisen Vorschlägen zur Organisation, zum Zeitplan und zum Programm werden in den beiden Referaten gemacht, die als Ausgangspunkt für die allgemeine Diskussion dienen können. Die Bedeutung dieses Vorhabens erschöpft sich jedoch nicht darin, daß die Balkanlinguistik auf diese Weise eine zuverlässige Basis erhalten kann, sondern sie zeigt sich auch darin, daß das Material für alle Forscher wertvoll sein wird, die sich mit Interferenzproblemen, dem Sprachkontakt oder ähnlichen interlingualen Fragen beschäftigen. Man kann daher nur wünschen, daß dieser erneute Versuch erfolgreicher verläuft als die bisherigen Ansätze und endlich Ergebnisse zeitigt. Allerdings wird die Aufstellung des gemeinsamen Programms noch erhebliche Schwierigkeiten bereiten, weil hinsichtlich der theoretischen Basis noch beträchtliche Unterschiede und Gegensätze zu überbrücken sind.

Klaus Steinke

LE CENTENAIRE I. A. DJAVAKHISCHVILI À TBILISSI

Du 7 au 9 octobre 1976, fut célébré dans la capitale géorgienne le centenaire de la naissance de l'historien I. A. Djavakhischvili.

Né à Tbilissi en 1876, formé aux universités de Saint-Pétersbourg et de Berlin et enseignant d'abord dans la capitale des tzars et, après la Révolution, dans l'université de sa ville natale dont il fut le vrai fondateur, I. A. Djavakhischvili déploya jusqu'à sa mort, survenue en 1940, une activité de savant, de professeur, d'organisateur et de directeur de recherches d'une ampleur étonnante. Historien avant tout, il sut mettre la linguistique, l'ethnographie, l'archéologie au service de l'histoire. Son œuvre très vaste a ouvert la voie ou a marqué une date essentielle dans de nombreux domaines de la recherche.

Dans son effort de pénétrer jusqu'au bout les mystères d'un passé aussi attachant que celui de son peuple, I. A. Djavakhischvili ne négligea aucun aspect du développement historique, comme il ne laissa de côté ni les disciplines auxiliaires de l'histoire ou les questions de méthode. Il publia ainsi de nombreuses études de sources, un ouvrage fondamental sur l'ancienne historiographie géorgienne, une Paléographie, une Diplomatique, une Métrologie géorgiennes, à côté de l'« Histoire du droit géorgien », de l'« Histoire économique de la Géorgie » et surtout de la grande « Histoire du peuple géorgien », dont les quatre volumes vont du I^{er} siècle jusqu'à la fin du XV^e. Ajoutons qu'outre son important apport dans des problèmes de linguistique et d'ethnographie caucasiennes, en relation surtout à la question majeure de l'éthnogenèse des Géorgiens, I. A. Djavakhischvili consacra des publications à l'ancienne littérature géorgienne, à l'art et même à la musique de son pays et que, médiéviste surtout, il eut aussi sa contribution à l'étude de l'histoire des XVII^e—XIX^e siècles. Si son attention fut principalement concentrée sur le passé de la Géorgie, du résultat de ses recherches bénéficièrent tous les peuples de la région caucasienne et en premier lieu l'histoire de l'Arménie et de la culture arménienne.

A la célébration du Centenaire, organisée par l'Académie des Sciences de la R. S. S. de Géorgie et l'Université de Tbilissi, participèrent des représentants des universités de Moscou et de Leningrad et un grand nombre de délégués des universités et académies des républiques voisines (Arménie, Azerbaïdjan, Daghestan, Tadjikistan, Kazakhstan) ainsi qu'un groupe d'hôtes étrangers, dont des anciens élèves de l'Université de Tbilissi. Durant les deux matinées de la session scientifique qui eut lieu à cette occasion, la puissante personnalité de I. A. Djavakhischvili fut évoquée dans son inlassable activité et son œuvre si variée fut analysée sous de nombreux aspects. Un musée dédié à sa mémoire fut inauguré dans la vieille maison de la famille du savant. À une centaine de kilomètres de la capitale géorgienne. Les festivités s'achevèrent avec une réunion commémorative en présence des plus hautes autorités de la République, qui rassembla dans la grande salle de la Philharmonique plusieurs milliers de personnes, accourues pour célébrer la mémoire d'un historien national. Honneur qui n'échoit pas bien souvent aux serviteurs de Cléo.

M. Berza

AUREL DECEI

L'année dernière les études orientales roumaines ont subi une perte irréparable. Le 24 avril 1976 est mort subitement à Bucarest Aurel Decei, l'un de nos orientalistes les plus connus dont la vie fut consacrée à la science, notamment aux études de turcologie.

Né le 15 avril 1905 dans le village Gura Riului (département de Sibiu), A. Decei a fait ses études supérieures à l'Université roumaine de Cluj. Après avoir passé sa licence ès lettres, il fut affecté pendant deux ans (1928—1930) à l'école roumaine de Rome où il poursuivit son activité scientifique, inaugurée en 1926 par une étude sur les luttes de Michel le Brave narrées par ce prince dans un mémoire envoyé au grand duc de Toscane. A Rome, il découvrit les « avvisi » sur les pays roumains entre 1596 et 1598 (publiés dans le « *Diplomatarium Italicum* » IV) et à Florence, le *Compendio* de Giovan Andrea Gromo (voir « *Apulum* », II, 1943—1945, p. 151 et suiv.)

Attiré par l'histoire et la civilisation orientale, A. Decei se rendit à Istanbul (1932) et ensuite à Paris où il suivit les cours de turc, d'arabe et de persan à l'École Nationale des Langues Orientales Vivantes (1933—1935).

De retour en Roumanie, il soutint en 1938 sa thèse de doctorat ès lettres dans la spécialité des sciences historiques, ayant comme sujet *les Roumains du IX^e au XIII^e siècle d'après les sources historiques arméniennes* (Cluj, 1939). Cet ouvrage contient une analyse des données comprises dans les œuvres des géographes Moïse Chorenat'i et Vardan Pardseper'i confrontées avec les informations des chroniques hongroises (*Gesta Ungarorum*, Anonymus regis Belae notar, Kézai). Ces sources lui ont permis d'établir l'existence aux IX^e—XIII^e siècles d'une population roumaine habitant un pays roumain (Balak) dans la région des Carpates et du Danube. Cette conclusion est confirmée par l'analyse d'un passage du géographe persan al-Gardizi qui mentionne l'existence vers 1050 des Roumains chrétiens établis à demeure dans les Carpates et au sud du Danube où ils vivaient à côté des Slaves et des Hongrois (*Sur un passage du géographe persan Gardizi* en roumain dans *Volumul omagial pentru frații Alexandru și Ion I. Lapedatu*, Bucarest, 1936).

A. Decei commença sa carrière scientifique à Cluj, aux Archives de l'Etat de cette ville, en qualité d'archiviste. Attiré par l'enseignement, il débuta comme professeur au lycée de Turnu Severin et obtint par la suite une chaire à l'Académie commerciale et industrielle de Cluj. Après un long séjour en Turquie, de retour en Roumanie, il travailla à la Direction générale des Archives de Bucarest et, à partir de 1966, à l'Institut d'Histoire « Nicolas Iorga », comme maître de recherches. Il fut mis à la retraite le 1^{er} avril 1975.

A. Decei s'est fait connaître surtout par son activité dans le domaine de l'histoire ottomane. A Berlin il découvrit à la Preussische Staatsbibliothek la version turque de la confession du patriarcat Ghenadios II Scholarios, rédigée à la demande du sultan Mehmed II. Il la publia dans le volume *Hommage au métropolitain de Transylvanie Nicolae Bălan (Omagiu I.P.S.S. Dr. Nicolae Bălan mitropolitul Ardealului, Sibiu 1940)*. A Istanbul, il entreprit des recherches dans les bibliothèques qui lui permirent de découvrir à la Süleymaniye kutubhanesi le manuscrit du traité de paix (*sulhname*) conclu par le sultan Mehmed II Fatih avec le prince de Moldavie Étienne le Grand en 1479. (Voir « *Revista istorică română* », tome XV/4, Bucarest, 1945, pp. 465—494). Il publia aussi en traduction française un *Felhname* qu'il attribue au chroniqueur Nasuh Matrakci.

L'intérêt qu'il portait à l'histoire ottomane décida le comité de rédaction de l'islam Ansiklopedisi de lui confier les principaux articles portant sur les relations de l'Empire ottoman avec les pays roumains, tels que Bogdan (Moldavie), Dobroudja et Erdel (Transylvanie). Il rédigea aussi toute la partie de l'article sur Istanbul qui traite des relations turco-byzantines depuis leur début jusqu'à la conquête de 1453 par Mehmed II Fatih.

Élu membre de la Société des Orientalistes roumains dont il devint le vice-président, A. Decei présenta aux colloques organisés par cette société savante plusieurs communications dans lesquelles il relève, entre autres, la contribution des Roumains au développement historique du sud-est européen.

A. Decei a mis en lumière la distinction faite entre les Roumains qui vivaient au nord du Danube et dans les Carpates, étant désignés au XIII^e siècle par l'historien arabe Rašid ed-Din sous le nom de Kara Ulagh, et les Roumains (Ulakut) de l'Empire roumano-bulgare fondé par les frères roumains Pierre et Asan (Voir *L'invasion des Tatars de 1241—1242 dans nos régions selon la Djami' et-Tevārikh de Fāzīl ol-lāh Rāšid od-Dīn* dans « *Revue Roumaine d'Histoire* », XII/1, 1973, pp. 101—122).

Il s'attacha aussi à analyser certains aspects des relations politiques des pays roumains avec l'Empire ottoman. A cet effet, il publia sous forme de traductions plusieurs documents

turcs inédits ainsi que des extraits des chroniques ottomanes. Citons entre autres les articles intitulés : *Deux documents turcs concernant les expéditions des sultans Bayazid I^{er} et Murad II dans les pays roumains* (« Revue Roumaine d'Histoire », XIII/3, 1974, pp. 395—413). *Aloisio Gritti au service du sultan Soliman Kanuni d'après quelques documents turcs inédits (1533—1534)* (en roumain dans « Studii și materiale de istorie medie », VII, 1974, pp. 101—156); *Les relations de Vasile Lupu et de Matei Basarab avec la Porte d'après certains documents turcs inédits* (en roumain dans « Anuaul Institutului de istorie și arheologie », Cluj, 1972, XV, pp. 49—84); *La ville de Sibiu dans les sources historiques turques* (« Revue Roumaine d'Histoire », 1969, no. 3, pp. 575—591); *Extraits des historiens turcs contemporains sur le département de Hunedoara dans les années 1659, 1660/61 et 1666* (en roumain dans « Sargetia », VII, 1970, pp. 97—119); *Les sources historiques turques concernant la domination ottomane au Banat* (en roumain dans *Studii de istorie a Banatului*, II, Timișoara, 1970, pp. 9—22); *Sources turques sur Michel le Brave* (en roumain et en collaboration avec V. Veliman dans « Revista Arhivelor », 2, 1975, pp. 457—482).

D'autres études furent consacrées à quelques épisodes de la lutte des Roumains contre l'Empire ottoman à l'époque de Mircea l'Ancien (*Expédition de Mircea I^{er} contre les akinci de Karinovasi (1393)*, « Revue des Études Roumaines », I, Paris, 1953, pp. 130—151), de Jean de Hunedoara (*L'armée de Jean Huniadi avant la bataille de Kossovo*, en roumain dans « Revista istorică română », XVI/1, 1946, pp. 40—50), de Sigismond Báthory (*Les tentatives de Sigismond Báthory pour délivrer le Banat et Timișoara des Turcs* en roumain dans « Tibiscus » III, Timișoara, 1974, pp. 171—180) et surtout de Michel le Brave (*Les relations de Michel le Brave avec l'Empire ottoman* dans « Revue Roumaine d'Histoire », XIV/3, 1975, pp. 457—482) dont il décrit « l'action retentissante au sud du Danube » (voir le volume *Mihai Viteazul. Culegere de studii*, Bucarest, 1975).

A. Decei a attiré l'attention des spécialistes sur les publications orientales parues à Bucarest au XVII^e siècle (voir « Revista istorică română », XV/3, 1946) ainsi que sur les manuscrits arabes et turcs provenant de la mosquée de Mahomet I^{er} (1730—1754) à Adakale (voir « Revista arhivelor » XII/1, 1969, pp. 3—12) dont les plus anciens remontent aux années 1409 et 1415. Il a collaboré aussi avec différentes institutions et revues étrangères.

Pendant les dernières années de sa vie, A. Decei a commencé à écrire une *Histoire de l'Empire ottoman* dont il n'a malheureusement achevé que le premier volume qui va des débuts de l'émirat d'Osman jusqu'au XVII^e siècle. La mort l'a surpris à son bureau, en plein travail. Par sa disparition la turcologie roumaine perd un chercheur passionné qui fut aussi l'un de ses pionniers les plus remarquables.

M. M. Alexandrescu-Dersca Bulgaru

ALAIN DUCELLIER, *Le Drame de Byzance. Idéal et échec d'une société chrétienne*, Paris, Hachette, 1976, 318 p.

Récemment paru dans la collection « Le Temps et les Hommes », le livre de M. Ducellier n'est pas un nouveau manuel d'histoire de Byzance, mais une synthèse nouvelle. Ne se contentant pas de narrer tel ou tel aspect de l'histoire byzantine, l'auteur a en vue un projet « à la fois plus modeste et plus ambitieux » : celui de déceler « le mode de vie pathétique d'un peuple qui, tout en sachant fort bien que le meilleur parti est celui du juste milieu, ne peut presque jamais échapper à la fascination des extrêmes » (p. 12). Il s'agit donc d'une histoire des mentalités, d'une mentalité déchirée par cette « fascination des extrêmes » qui a constitué le véritable « drame de Byzance ».

Étant saisissable à différents degrés, ce « déchirement » entre les extrêmes est disposé en trois registres, pour aboutir au nœud central du sujet, qui réside, aux yeux de l'auteur, dans l'impossibilité de faire coïncider le règne idéal de Dieu et la vie terrestre des hommes, de lier le monde d'au-delà au monde d'ici bas.

Le premier registre va « à la recherche de l'homme quotidien », c'est-à-dire de l'homme moyen, de cet être « déconcertant et contradictoire » qui, au dire des Byzantins, vivait dans le monde imparfait d'ici bas et pourtant ne devait pas renoncer « à une perfection que les saints eux-mêmes n'ont jamais pu vraiment vivre » (p. 31).

Une difficulté que l'auteur réussit à surmonter est celle de saisir l'image vraie de la vie réelle, quoique cette dernière reste souvent cachée par une « imagerie sainte ». Nous devons aussi relever la conclusion de la page 46 : « Devant les autres et face à la nature, quand il goûte le plaisir d'aimer, de voir ou d'entendre, le Byzantin n'est donc pas ce monstre de convention qu'on imagine souvent. Mais, consciemment ou non, apparaît sans cesse la discordance entre les modèles, moraux et esthétiques, qu'il est souhaitable de suivre, et les sensations simples auxquelles on se laisse le plus souvent aller ».

Au demeurant, la recherche des modèles renvoie tantôt à des traditions antiques, tantôt à des principes chrétiens. En effet, le conflit entre la science « menteuse », c'est-à-dire l'étude des auteurs païens de l'Antiquité hellénique, et le « vrai savoir » de la philosophie sainte des Évangiles a marqué toute l'histoire de Byzance. Comme résultat de ce conflit s'est constituée une culture qui ouvrait surtout la voie de la promotion sociale et que l'auteur nomme « formelle » (p. 64).

A. Ducellier affirme que « la controverse sur la culture, à Byzance, n'est que le dialogue entre deux chapelles, celle de la culture sacrée et celle de l'hellénisme » (p. 65), et saisit d'autres traits dominants de cette culture dans ce qu'il désigne par son caractère anthologique, fragmentaire et utilitaire. Une question de détail qui nous semble bien discutable est le fait qu'Aristote ait joui « des faveurs des esprits religieux, tandis que Platon séduit quiconque croit pouvoir philosopher sans trop toucher à la théologie » (p. 69), bien que le commencement de la phrase tende à atténuer sa portée.

À la fin de cette première partie l'auteur nous parle — trop peu à notre avis — de l'homme en société. Il met en évidence « le rêve égalitaire » de la société byzantine. En fait, il y aurait un bel ouvrage à écrire sur la notion d'égalité (ισότης) et ses dérivés à Byzance. D'autre part, la tendance profonde « qui consiste à fixer, à figer même, classes sociales, fonctions et métiers » (p. 94) avait son contre-pied dans la grande mobilité de la société byzantine, fait qui semble avoir échappé à l'auteur : il voit dans les « dynatoi » et les « penêtes » deux classes « hermétiquement closes » (p. 93—95). L'affirmation par trop catégorique de la page 96 : « La frontière entre puissants et faibles n'est pas la seule : il en est une autre, plus insidieuse, entre la campagne et la ville », semble être contredite par celle de la page suivante : « La ville n'est d'ailleurs pas rigoureusement coupée à la campagne ». De la même façon, « comme toute société médiévale, Byzance est rurale avant tout, et elle le restera jusqu'à sa chute » (p. 96), ainsi que « par rapport à celle du paysan, tout autre manière de gagner sa vie est vile et méprisable » (p. 97) ne sont pas faciles à être conciliées avec : « Malgré l'imagerie officielle, le citoyen moyen pense certainement, comme Basile I^{er}, que l'agriculture est une chose ignoble, indigne de lui », réflexion qui continue à la même page 99 : « Rien n'est donc plus injurieux ni plus pé-

nible, pour un citoyen, que d'être relégué à la campagne ». Ces affirmations contradictoires n'empêchent pas l'auteur de formuler la conclusion exacte - que les propriétaires terriens byzantins vivaient surtout dans les villes (p. 97). Ainsi s'explique mieux « l'asservissement de la campagne byzantine par rapport à la ville » (p. 99). Le dernier sous-chapitre de la première partie, ayant comme titre « mépris du travail et avortement de la classe marchande » (p. 99-105), pourrait être une bonne introduction à l'étude du statut du travail manuel à Byzance.

La deuxième partie du livre, « Prétentions et servitudes de l'empire chrétien » (p. 107-181), met aussi en lumière « le juste milieu » dans le comportement des empereurs, qui dépassent toutefois souvent ses limites et s'adonnent aux excès. L'essence de la tyrannie ne réside pas, aux yeux de l'auteur, surtout dans l'usurpation, comme on l'admet d'habitude, mais premièrement « dans la notion d'excès ou de démesure, qui correspond exactement à l'ὕβρις de l'Antiquité hellénique » (p. 132). À partir du moment où la tyrannie est devenue manifeste, on a le droit et même le devoir de la combattre. Même le tyrannicide trouvait alors son entière justification. Une grande difficulté réside toutefois dans le fait que la notion « vague et fluctuante » de la tyrannie se définissait tantôt par rapport à la providence divine, tantôt par rapport aux hommes (p. 131-133). Ce double rapport - divin et humain - dont les termes s'avèrent inter-changeables, nous aide à mieux comprendre pourquoi le passage de la simplicité à la duplicité et de la duplicité à la trahison était si facile à Byzance. On arrive ainsi à envisager de manière nouvelle les changements brusques d'attitudes - surtout politiques - qu'on rencontre si souvent dans les textes byzantins. À l'appui de cette thèse, l'auteur du livre se sert de l'exemple de Michel Psellos, qui passa au service de neuf empereurs successifs. A. Ducellier considère que nous devons aussi tenir compte d'un « scrupule religieux », et pas seulement d'une versatilité naturelle, pour expliquer mieux ce personnage. Il s'ensuit donc que « la trahison est toujours franche » à Byzance (p. 137).

La même « fascination des extrêmes » préoccupe toujours A. Ducellier, qui met en lumière des attitudes xénophobes et cosmopolites, militaristes et pacifistes, à la fois (p. 172). Il se range une fois de plus à l'opinion de V. Laurent et P. Lemerle selon laquelle l'idée de guerre sainte est étrangère à la mentalité byzantine (p. 179).

Consacré à l'étude de la religion, le troisième registre, « Dieu, le diable et la raison humaine », commence par la constatation que dans ce domaine aussi « les Byzantins se cachent derrière une façade superbe et sereine, également faite de sincérité et de convention » (p. 185). Ces pages s'arrêtent sur certains traits de la théologie byzantine par rapport à celle des occidentaux : l'empreinte plus marquée du sentiment, le manque d'une doctrine mariale proprement dite (p. 188), remplacé toutefois par le rôle constant attribué à la « Hiera mesiteia » de la Mère de Dieu (p. 189), le fort penchant mystique (p. 191), ainsi que l'apophatisme. Suivent encore le phénomène de la « folie en Dieu », la doctrine byzantine de la simplicité divine, de l'ignorance vue comme moyen de connaître Dieu (p. 200). Le rôle médiateur de l'Église (p. 201) et des moines surtout (p. 204) n'est pas sans liaison avec celui du Basileus, qui « même dans l'exercice quotidien de la fonction impériale, n'est encore qu'un intermédiaire » (p. 113). En relation avec la « personne interposée » (p. 112) ou la voie du « juste milieu » qui apparaît souvent dans les pages du livre, il aurait peut-être fallu s'arrêter plus largement sur la « mesiteia » et même sur certaines réalités institutionnelles comme la fonction de *mesazôn* ou le titre patriarcal de « metriotès ».

Une large place est accordée à la sorcellerie, aux superstitions et croyances dans les songes, oracles, zodiaques, envoûtements, au passage de la magie blanche, bénéfique, à la magie noire, malfaisante, en se basant sur les informations de Psellos et sur l'ouvrage assez récent de P. Joannou (*Démonologie populaire et démonologie critique au XI^e siècle*, Wiesbaden, 1971). On considère qu'ici aussi Byzance était « un tissu de forces contradictoires », de superstitions qui ne venaient seulement de Dieu ou du Diable, en remontant souvent à l'Antiquité païenne, (p. 247). L'auteur ne manque pas de signaler les rapprochements qu'on a fait entre les historiettes byzantines d'hommes qui vendent leur âme au Diable et le célèbre mythe de Faust (p. 240).

Nous sommes d'avis qu'une attention spéciale accordée aux prophéties eschatologiques sur la fin du monde et de Byzance surtout aurait été très profitable au sujet traité. Tous les « prodiges » enfin, les signes surnaturels vus par les Byzantins comme présages des événements importants de leur histoire, constituent autant de témoignages sur les « déchirements » causés par les extrêmes à l'intérieur d'une civilisation de caractère monolithique. Comme toute société médiévale, Byzance ne faisait pas une distinction claire et suffisante entre les différents domaines de vie et d'activité humaine. Grâce à un penchant propre vers l'unité, société, nature et élément surnaturel se trouvaient ici mêlés dans une synthèse particulière, favorable au développement d'une vision globale qui a eu le pas sur la tendance de distinguer les choses et les notions puisées aux différents domaines de la vie.

Dans un esprit moderne, l'auteur insiste beaucoup sur les extrêmes, irréconciliables; il fait appel à « la voie moyenne », pour expliquer le comportement de l'homme byzantin, en laissant de côté le rôle de la vision globale des choses, unitaire et totalisante, plus conforme, à notre avis, aux réalités venues byzantines. En effet, grâce à ces tendances vers l'unité qui repoussaient les dissociations entre les différents domaines de l'activité et de la pensée, tendances renforcées par l'Etat fortement centralisé des basileis, les éléments de la vie sociale, de la politique, de la morale, de la religion, de la philosophie, etc. s'entremêlaient à Byzance. Le premier pas pour rompre cette unité, marqué en Occident par la séparation entre la théologie et la philosophie au XIII^e siècle, n'a pas été fait, avec le même succès, sur les rives du Bosphore.

Parmi les remarques qui méritent une attention particulière dans ce livre, nous devons souligner l'observation qu'en matière de comportement moral et d'attitudes politiques, les références à l'Antiquité romaine sont plus fréquentes dans les textes byzantins que celles faites à l'Antiquité grecque (p. 57). Le pr. A. Ducellier émet aussi l'opinion qu'à Byzance le peuple « affiche les positions les plus conservatrices, voire réactionnaires » (p. 11): le peuple a refusé le dialogue avec les Latins (p. 176), tandis que les classes dominantes sont plus sensibles aux influences occidentales; c'est ce même peuple qui, de concert avec les moines, « ses inspirateurs », est resté intransigeant en matière de dogme religieux, défenseur des plus jaloux de l'orthodoxie byzantine (p. 186—187).

À la suite d'une faute d'impression, la première phrase de la page 94 est sortie dépourvue de sens. D'autres coquilles se sont glissées à la page 194 (où à propos de l'évêque Léon, perdu « pas son ignorance », il faut lire « par son ignorance »), et à la page 285 (où H. Garitte doit être lu G. Garitte, comme à la page 297); doivent encore être corrigées les formes Στραχυλοείας de la p. 294 en Στραχυλολογίας, Μνημεῖα de la p. 299 en Μνημεῖα, ainsi que le titre de l'éd. Vasilievskij-Jernstedt pour le « Strategikon » de Kekaumenos, donné à la p. 293.

Réduites au stricte nécessaire, les notes mises à la fin de l'exposé (p. 277—287) font toutefois état d'études les plus récentes en la matière: on rencontre des titres parus même aux cours des années 1975—1976. Le lecteur non avisé aura peut-être des petits embarras en observant que les titres données à la page 282 pour les études: N. Svoronos, *Le serment de fidélité*... et V. Laurent, *Le serment de l'Empereur Andronic II*... ne sont pas accompagnés de la mention du périodique où elles ont paru (la «Revue des ét. byz.» IX/1952 et XXIII/1965), surtout si l'on tient compte du fait que ces études ne figurent pas dans la bibliographie raisonnée qui est dressée aux pages 301—306. En revanche, l'inventaire des sources consultées (p. 291—299) — celui des sources hagiographiques surtout (p. 297—299) — s'avérera d'une grande utilité pour les spécialistes. À son tour, le lecteur non spécialiste trouvera, aux pages 307—309, un glossaire de termes habituels pour la civilisation byzantine et rencontrés au cours de l'exposé.

Le livre s'achève par quelques repères chronologiques. Bourrée de faits puisés aux sources, riche en idées et comparaisons parfois hardies, cette synthèse vraiment nouvelle est faite pour éveiller l'intérêt du lecteur.

Tudor Teoteoi

Wissenschaftspolitik in Mittel- und Osteuropa. Wissenschaftliche Gesellschaften, Akademien und Hochschulen im 18. und beginnenden 19. Jahrhundert, herausgegeben von ERIK AMBURGER, MICHAL CIEŚLA und LÁSZLÓ SZIKLAY. Redaktion Heinz Ischreyt. Verlag Ulrich Camen, Berlin 1976, 385 S.

Im ersten Augenblick könnte man glauben, daß es sich um die Darstellung einer geographisch streng begrenzten Arbeit handelt. Im Gegenteil, der vorliegende Sammelband beschränkt sich nicht auf die Untersuchung solch eines Themas im Rahmen des mittel- und östlichen Gebietes unseres Kontinentes. Er umfaßt auch — und dies interessiert uns am meisten — die Erforschung derselben Problematik, nämlich, der Wissenschaft und Kultur, der Akademienbewegung in Südosteuropa.

Unter diesen Umständen bestand für die Mitarbeiter an diesem weitgespannten Thema die Gefahr sich in Gemeinplätzigkeiten zu ergen nur noch um die großen Lücken „zu zeichnen“, sich auch ins Fakten- und Datengewirr verirren und die bedeutenden Perspektiven verlieren. Unseres Erachtens nach, wurden aber solche von L. Hammermayer in seiner Arbeit (S. 1) betonte methodische Tücken überwunden.

Was bietet uns eigentlich diese internationale Zusammenarbeit an? Das Ergebnis ist also ein dynamisch-umfangreiches Bild der Wissenschaftspolitik, das sowohl allgemeine, grundlegende als auch eigenartige Fragen zusammenstellt.

Als grundlegende Fragen treten die von L. Hammermayer erörterte Dynamik der Wissenschaftspolitik und Organisation (Formen, Tendenzen und Wandel) und die von Al. Duțu dargestellte Bildung des Philosophen und des Patrioten hervor. Beide Arbeiten bilden den Kern und den treffenden Rahmen für eine komparatistische Erforschung der Wissenschaftsorganisation auf verschiedenen Gebieten Europas.

Für die hier behandelte Zeitspanne, d.h. für das Ende des 18. Jahrhunderts und für den Beginn des 19. Jahrhunderts ist eine immer raschere Differenzierung des europäischen Geisteslebens kennzeichnend. Und das ist so zu erklären, daß sich das gesellschaftliche Leben in Europa viel schneller als früher zu verändern beginnt.

Wenn man die Dynamik des europäischen Geisteslebens darstellen will, soll man Al. Duțus treffendes Urteil anführen: „so scheint die Struktur des Kulturlevels in einer Bewegung zu sein, die je mehr wir uns der südöstlichen Grenze nähern, an Stärke abnimmt“. Deswegen muß man von Anfang an, einen Vergleich zwischen den seit dem ausgehenden Mittelalter etablierten Universitäten und den Akademien d. h. zwischen den alten Gelehrtenkorporationen und den freien Assoziationen im Rahmen einer privaten od. staatlichen Sozietät, anstellen. Es nimmt doch kein Wunder, daß die führenden Repräsentanten der europäischen Akademiebewegung es ablehnten an einer Universität zu unterrichten, da im 17. Jahrhundert solche Gelehrtenkorporationen in der scholastischen Wissenschaftstradition erstarrt waren. Im Zeitalter der Aufklärung, nach Überwindung scholastischer Erstarrung sollten tatsächlich die Wege der beiden gelehrten Institutionen getrennt verlaufen. Die Akademien waren im 17. und 18. Jahrhundert zum Katalysator und Promotor der europäischen Aufklärung und des rationalistisch-naturwissenschaftlichen technologischen Denkens und Handelns geworden. Was uns vom regen Interesse in L. Hammermeyers Arbeit zu sein scheint, ist eigentlich der Versuch jene komplexen Wechselbeziehungen zwischen Entfaltung und Institutionalisierung der Wissenschaft, Kultur und Wirtschaft, und der mehr oder weniger absolutistischen staatlichen Herrschaftsordnung, darzustellen. Als zentrale These — die schon belegt wurde — tritt der institutionelle Unterschied im Niveau und zum Teil in der sozialen Schichtung der Akademien und der vielfältigen Sozietäten in der Zeit vom 17. bis zum Beginn des 19. Jahrhunderts hervor. Solche wissenschaftliche Gesellschaften sind aber nur in einem übergreifenden Rahmen als europäische Akademiebewegung zu verstehen.

Der Verfasser bietet uns eine Gesamtdarstellung des Themas an, die zum Vergleichspunkt zu den anderen Arbeiten wird. Und dies weil der Schwerpunkt auf die Verhältnisse in Westeuropa gelegt wurde und weil die „großen Linien“ gezeichnet wurden. Die Akademiebewegung hatte als gemeinsamen Ursprung die kleinen, gelehrten Vereinigungen des frühen 17. Jahrhunderts. Im Zentrum der Beschäftigungen standen immer Mathematik, Mechanik, mathematisch orientierte Naturwissenschaften. Damit wurde der Grund für die revolutionäre Entfaltung der Naturwissenschaft und Technik auf dem Weg zum industrietechnischen Zeitalter gelegt. L. Hammermayer hat Recht, wenn er betont, daß „die Rolle der Akademiebewegung in diesem Prozeß der modernen Wissenschaft und bei der geistigen Verschmelzung Europas kaum überschätzt werden kann“.

Von Anfang an, hatten die Akademien eine sozio-kulturelle Funktion, nämlich, die Integration bürgerlicher Intelligenz in den absoluten Staat. Die historisch-politische sowie die praktisch-technologische Komponente der Akademietätigkeit gewannen immer mehr an Aktualität und wurden vom Staat verschieden gefördert. Man wollte zum Beispiel eine genaue, quellensichere Kenntnis der Vergangenheit haben, die für aktuelle politische staatsrechtliche Zwecke ausgenützt werden konnte.

Die Frage nach einer engen Verpflechtung von Akademiebewegung und herrschaftlich-staatlicher Obrigkeit ist doch problematisch. Tatsächlich standen die Akademien in einem schwierigen und vielfältigen Spannungs- und Abhängigkeitsverhältnis aber sie besaßen erhebliche Freiheiten und Einflußmöglichkeiten, wie es ansonsten dem aufstrebenden Bürgertum durchaus noch nicht zugestanden wurde.

Von gesellschaftlichem Standpunkt aus betrachtet, scheint die Annahme gerechtfertigt zu sein, daß die Akademiebewegung von der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts als wichtiges Vehikel der horizontalen und vertikalen sozialen Mobilität fungierte (S. 11).

Unerforscht bleibt noch die wichtige Frage der sozialen Struktur die durch genaue Propaganda „Fall-Studien“ zu klären ist.

Im Augenblick in dem, die Akademien den Andrang einer Reihe von sozialen, wissenschaftlichen und technologischen Faktoren nicht bewältigten, konnten sie ihre traditionelle Funktion nicht mehr in zurechnendem Maße erfüllen. Dieser tiefgreifende Strukturwandel in

dem sich um die Mitte des 18. Jahrhunderts die Akademiebewegung befand, entspricht dem Entstehungsprozeß einer Reihe von neuen Sozietaten. Die bilden einen integralen Teil in der umfassenden europäischen Akademiebewegung und haben sich in einem doppelten Sinne erheblich verändert. In begrenztem und höchst unterschiedlichem Maße blieb die Einheit einer europäischen Akademiebewegung obwohl die aktive soziale Basis beträchtlich verbreitet wurde. Man bezog die fortschreitende Spezialisierung von Wissenschaft und Technologie sowie die bürgerlich-utilitaristische Aufklärung in dieselbe Bewegung ein.

Nach 1815 wurden aber diese Formen nicht restaurierbar, denn die Funktionen und Aufgaben der Sozietäten wurden von dem zentralistisch-bürokratischen Flächenstaat erneut an sich gezogen. Deshalb konnte man sich die zahlreichen Gesellschaften und Vereine ohne die alten Sozietäten kaum vorstellen.

Alle diese Formen, Tendenzen und Wandel in der Wissenschaftsorganisation können ohne die Träger und die Gelehrten nicht denkbar sein. Die wissenschaftlichen Gesellschaften waren im Grunde genommen bestrebt, den Menschen mit neuen Mitteln zu bilden. Im 18. Jahrhundert hatten die Intellektuellen sich zum Programm die Erziehung eines neuen, dem Ebenbild des Philosophen entsprechenden Menschen gestellt, so wie A. Duşa es in seiner Arbeit betont. Der Verfasser hat sich zum Hauptziel gesetzt, das Bildungsmodell des Philosophen und des Patrioten als Ergebnis einer komparatistischen Übersicht darzustellen. Tatsächlich wurden nicht überall der Philosoph und der Patriot auf dieselbe Weise definiert. A. Duşa blieb eigentlich nicht bei dem, was die Denker und Künstler vorschlugen, sondern versuchte das von den sozialen Gruppen behagte Modell zu entdecken. Seiner Auffassung nach, soll sich das Bildungsmodell aus den Bemühungen der in Gesellschaften mit unterschiedlichem Entwicklungsrhythmus lebenden Denker, ergeben. Die damals in Mittel- und Südosteuropa entstehenden Doktrinen und Bildungsmodelle bleiben aber unverständlich wenn man nicht das Kulturniveau des Volkes in Betracht zieht.

Der Schwerpunkt dieser vorliegenden komparatistischen Übersicht wurde auf die wissenschaftliche-patriotische Betätigung der Intellektuellen in Südosteuropa gelegt. Im Vergleich zum Westen kann man eigentlich nur von einer viel kleineren Rolle der Wissenschaften sprechen die aus der sozialen Lage und dem Entwicklungsstand zu erklären ist.

Welche Schlußfolgerungen solch einer weitgespannten und einfallreichen Arbeit treten hervor?

Auch wenn der effektive Beitrag zum Fortschritt der Wissenschaften gering war, wuchs das Interesse an den Wissenschaften ständig, da sie sich als wichtiges Mittel zur Selbstbestätigung der Völker erwiesen. Unter dem Einfluß der Wissenschaft entstand ein neues Denkmodell, das sich in verschiedener Art und Weise in die Denktraditionen einfügte und für die Profilierung des Philosophen ausschlaggebend war.

Die Fortschritte der westlichen Zivilisation übten eine große Anziehungskraft auf die Intellektuellen aus, deren Aufmerksamkeit vor allem auf die Lösung ähnlicher politischer und sozialen Fragen gerichtet wurde.

Was uns von besonderem Interesse zu sein scheint, sind eigentlich die Betrachtungen über die Verbreitung der didaktischen Literatur auf diesem europäischen Gebiet, die auf Parallelen zwischen dem deutschen Humanitätsideal und der Lehre von der menschlichen Personlichkeit hinweisen. Der Verfasser der „Bücher der Weisheit in der rumänischen Kultur“ stellt die richtige Art und Weise in der solche Schriften zum allmählichen Übergang vom Bildungsmodell des Philosophen zu dem Bildungsmodell des patriotischen Bürgers beitragen, dar.

Das von der Wissenschaft angebotene Denk- und Kulturmodell kann als Einheitsfaktor der geistigen Entwicklung von Südosteuropa betrachtet werden.

Einzelne Aspekte dieser Entwicklung wurden in verschiedenen Arbeiten hervorgehoben. Die von M. D. Peyfuss erforschte Entstehung und Tätigkeit der Akademie von Moschopolis bietet wichtige Schlußfolgerungen an. Diese Akademie hat ähnlichen Ursprung und ähnliche Entstehung wie die Akademien aus verschiedenen Städten Südosteuropas so wie Z. B. die in Bukarest und Iaşi, in Konstantinopel, Ianina, Matsobon, auf Patmos und am Athos entstanden. Moschopolis wurde zum Zentrum des kritischen Geistes und Erneuerung an einem Wendepunkt der durch den Sieg des kritischen Denkens über die Aristoteliker gekennzeichnet ist. Unverkennbar ist auch der Niedergang der orthodoxen Theologie, die keinen Gelehrten mehr zur wissenschaftlichen Tätigkeit anregte. Als Nachwirkungen im Geisteslebens Südosteuropas, soll man den erheblichen Beitrag zur Hebung des kulturellen Niveaus der balkan-orthodoxen Emigration in Mitteleuropa und die indirekte Mitwirkung an der nationalen Renaissance aller Balkanvölker im 19. Jahrhundert, hervorheben.

Im 19. Jahrhundert ist die Wissenschaft und Kulturentwicklung der Serben auf zwei getrennten Wegen verlaufen. Es handelt sich nämlich um den Rahmen den das befreite Fürstentum Serbien und die Donaumonarchie, angeboten haben. Das befreite Fürstentum Serbien

befand sich inmitte der Spannungen und Auseinandersetzungen der Großmächte, deren Entscheidungen im Bildungswesen nicht nur die kulturelle sondern auch die politische Stellung der kleinen Länder bestimmte. Z. Konstantinovič stellt fest, daß die Angaben über den Aufbau von Wissenschaft und Kultur in Serbien sich zu einem Modell zusammenfügen lassen, das auch auf andere Länder des Südostens anwendbar ist. Eine besondere Rolle spielen die Kodifizierung der Sprache und manche Institutionen (Hochschulen, wissenschaftliche Gesellschaften), die als Vorbedingung für das kulturelle Leben im modernen Sinne zu sein scheinen. Durch die Gründung in Pest der Matica Srpska wurde die wichtigste Gesellschaft mit kulturellen Aufgaben im Habsburgerreich ins Leben gerufen.

Die Wissenschaftspolitik ging in den Rumänischen Ländern auf einem ähnlichen Weg. Fl. Constantinius Meinung nach (S. 172) trugen zwei entscheidende Komponenten zur Entstehung der höheren Schulen mit rumänischer Sprache in der Moldau und Walachei, bei. Einerseits ist die Rede von der Schulpolitik des aufgeklärten fanariotischen Despotismus, wie sie sich in den von den Fürsten zu Iași und Bukarest getroffenen Maßnahmen verwirklicht hat. Andererseits handelt es sich um den Beitrag der siebenbürgischen Aufklärung die wegen den lokalen Umständen auf die kulturelle Hebung der Volksmassen zielte. Deshalb soll die Ankunft Gh. Lazărs in Bukarest eine symbolische Bedeutung haben, denn er trat als das beide Richtungen einigende Band hervor.

Die Entwicklung der nationalen Kultur trug während der ersten Hälfte und um die Mitte des 19. Jahrhunderts zur Bekundigung und Konsolidierung der rumänischen Nation bei. Die von D. Berindei in seiner Arbeit dargestellten Vorbedingungen: die Vereinheitlichung und Modernisierung der rumänischen Sprache durch ein Wörterbuch, die Fixierung des orthographischen Systems und die den wissenschaftlichen Ansprüchen genugende Grammatik, wiesen auf die Notwendigkeit einer wissenschaftlichen oder akademischen Gesellschaft, hin.

Obwohl eine Reihe von literarischen Gesellschaften ins Leben gerufen wurden, war es um die Mitte des 19. Jahrhunderts noch immer nicht gelungen eine akademische Gesellschaft mit einheitlichem Charakter zu gründen. Die günstige politische Lage und zwar die Verwirklichung der Bestrebungen nach staatlicher Einheit schuf neue Möglichkeiten zur Entwicklung des kulturellen Lebens. Erst im März 1866 wurde die Gesellschaft, die ein Jahr später genannte Societatea Academică Română gegründet. Anfangs gab es Schwierigkeiten, da man in den Reihen der geplanten Gesellschaft Kulturschaffende nicht nur aus den Vereinigten Rumänischen Fürstentümern zu berufen hatte, sondern auch aus Gebieten die unter anderer Herrschaft standen.

Auch wenn wir uns mehr auf die Entwicklung der Wissenschaft und Kultur in Südosteuropa bezogen haben, sollen wir aber nicht das mittel und östliche Gebiet Europas ausschließen. Vor allem treten diejenigen Arbeiten, die die Gelehrten, die Organisationen und die wissenschaftlichen Gesellschaften in Deutschland und in der Habsburger Monarchie darstellen, hervor. Dazu schließen sich auch die Untersuchungen derselben Problematik, die Länder wie Rußland und Polen betrafen, an.

Abschließend möchten wir feststellen, daß der vorliegende Sammelband als ein wichtiger Beitrag zur Erforschung der europäischen Kulturgeschichte betrachtet werden soll.

Cristina Bulgaru

SLAVKO GAVRILOVIĆ, *Vojsvodina i Srbija u vreme prvog ustanka* (La Voïvodine et la Serbie pendant la première révolte), Novi Sad, 1974, 473 p.

Sous les auspices de l'Institut d'histoire de Novi Sad, une collection de prestige a publié, il n'y a pas longtemps, le IX^e tome de l'Histoire de la Voïvodine, œuvre d'une valeur dont la portée va au-delà des frontières de la Yougoslavie, intéressant l'histoire du Sud-Est européen dans son ensemble. Bien que son titre suggère que l'auteur entend n'aborder que l'histoire d'un espace géographique limité et d'un événement en quelque sorte local, le contenu du livre témoigne d'un intérêt qui embrasse une aire de beaucoup plus large, où la révolte serbe déclenche l'affrontement de tous les grands empires de l'époque — celui des Habsbourg, l'Empire français, la Russie et la Grande Porte. Leurs positions respectives sont étudiées avec minutie, de même que les conséquences de leurs interventions en Serbie pour les principautés roumaines. De ce choc d'intérêts, qu'il s'agisse d'intérêts directs ou d'intérêts de coulisses, se dégagent clairement les efforts héroïques du peuple serbe de gagner sa liberté et son indépendance.

Il convient de remarquer d'emblée, en tant que premier trait caractéristique de l'ouvrage, la vaste bibliographie dont il use, ainsi que la richesse des documents d'archives inédits ; ces derniers ont permis à l'auteur de lancer dans le circuit scientifique quelques données encore ignorées et de tirer quelques conclusions nouvelles, originales. En deuxième lieu, notons le plan judicieux du livre, son exposé méthodique, bien documenté. Un troisième trait à relever, le véritable culte du détail manifesté par l'auteur, dont le discours tient compte de la moindre petite donnée susceptible de compléter l'information et d'étayer ses conclusions.

L'ouvrage compte cinq grands chapitres, structurés suivant un critère chronologique, chaque chapitre se composant de plusieurs paragraphes thématiques.

Chap. I (p. 13—65) intitulé : « Depuis le commencement de la révolte jusqu'à la fin de la bataille des environs de Belgrade (1804—1806) », ce chapitre met l'accent sur certaines questions politiques et économiques liées à la position prise par l'Autriche à l'époque vis-à-vis de la révolte, au commerce et à la contrebande d'armes canalisés vers la Serbie, aux premiers incidents de la frontière autrichienne — au Banat, tout particulièrement.

Chap. II (p. 66—174) : « Depuis la libération de Belgrade jusqu'à la crise de la révolte en 1809 ; ici sont surtout traités les rapports austro-serbes pendant les années 1807—1808, les tentatives de soulèvement des Serbes de Srem, ainsi que des Serbes et des Roumains du Banat, dont le but était d'épauler l'entreprise de Karageorgević, les problèmes du commerce d'exportation de l'Autriche avec la Serbie en émeute ; l'auteur insiste en parlant du mouvement de Crušica, qui comptait parmi ses chefs quelques officiers roumains préposés à la garde de la frontière.

Chap. III (p. 175—253) : « Depuis la crise de la révolte en 1809 jusqu'à sa chute en 1813 » — là encore au premier plan figurent les rapports entre la monarchie autrichienne et les Serbes, entre les Russes et les Serbes, ainsi que leur arrivée à Belgrade.

Les deux derniers chapitres — chap. IV (p. 254—304) et chap. V (p. 305—406) — englobant presque la moitié de l'ouvrage sont consacrés à la question importante des mouvements démographiques suscités par la révolte, au transfert d'un bord à l'autre du Danube des Serbes en tout premier lieu, mais aussi des Roumains du Banat. L'auteur examine en détail la situation des réfugiés serbes dans l'Empire des Habsbourg la révolte une fois étouffée.

Nous estimons utile un bref résumé de l'ouvrage, avec la mise en lumière de ce qu'il contient de plus important, de ce que l'auteur lui-même considère comme tel.

Il paraît que le nœud central du livre, celui sur lequel l'auteur met l'accent du commencement à la fin, réside dans les relations des Serbes de l'Empire des Habsbourg avec les rebelles de Serbie, au cours de tout l'intervalle compris entre les années 1804—1813. Ces relations revêtent la forme particulière et prépondérante d'un appui actif fourni aux rebelles par leurs frères vivant au-delà de la Sava et du Danube. Il y a des indices que les Serbes sujets de la Monarchie ont même participé aux préparatifs de la révolte ; leur aide, en argent, armes et munitions, devait favoriser dans une grande mesure le déclenchement de l'émeute, de même que sa diffusion rapide.

L'auteur note le fait qu'il n'y avait pas une unité de vues chez les chefs politiques de la nationalité serbe englobée dans les frontières de l'Empire autrichien quant à la direction des aspirations dont leurs frères révoltés étaient animés ; quelques-uns de ces chefs, surtout les hauts prélats orthodoxes, forts de l'expérience de tout un siècle de politique expansionniste autrichienne et craignant aussi le prosélytisme catholique, tâchaient d'aiguiller les espoirs des rebelles vers la Russie ; une autre faction désirait, tout au contraire, l'expansion du pouvoir autrichien au sud du Danube et l'annexion de la Serbie, enlevée aux Turcs. Mais n'importe leurs positions respectives, un fait est certain et il convient de le souligner : les Serbes de l'Empire ont aidé de toutes leurs forces les rebelles dans la lutte qu'ils menaient contre les Turcs ; cette aide, ce furent notamment les marchands qui l'ont fournie par patriotisme, sans aucun doute, mais aussi dans l'intérêt de leur commerce.

Les troubles de Serbie coupaient la grande artère du transit par Salonique-Niš-Belgrade vers l'Europe centrale. Celle-ci dut changer de direction, en portant préjudice aux grandes compagnies aromaines, grecques et juives, de même qu'aux compagnies serbes de Zemun et de Pančevo. Cependant, ces dernières eurent moins à en pâtir, car la Serbie indépendante leur assurait un marché ouvert au commerce des grains et du bétail, or ces denrées constituaient justement le fort de la classe marchande d'origine serbe de l'Empire. Si avant la révolte la Serbie n'importait presque pas des céréales, depuis que le travail des champs était abandonné en faveur du combat pour la liberté — combat qui ne ménageait guère les terres de labour, maintes fois ravagées par les batailles — le besoin d'importer les céréales et du bétail devenait de plus en plus pressant. Ce fut l'époque d'un épanouissement tout particulier du troc, qui — pour des raisons que l'auteur s'attache à analyser — intéressait dans une égale mesure les rebelles d'une part, les marchands d'Autriche (fussent-ils serbes ou de n'importe quelle autre nationalité) d'autre part.

L'ouvrage ne manque pas de relever aussi le rôle tenu par le métropolite Stevan Strati-mirović. Son aide aux rebelles s'est traduite aussi bien en maintes interventions directes, faites au grand jour, à la cour de Vienne, qu'en des mémoires secrets, adressés aux Russes. Pour des raisons politiques, qu'il estimait bien fondées, son but n'était que de faire obtenir par la Serbie son autonomie dans le cadre de l'Empire ottoman ; c'est en ce sens qu'il intervenait, en se servant des moyens dont il disposait de par sa qualité de chef de l'Eglise. Aussi, dans les premiers temps de la révolte, alors que ses vues n'étaient pas encore trop différentes de celles des chefs du mouvement, il entretenait des liens étroits avec eux, surtout quand il s'agissait de personnes cultivées. Bien que ne pouvant se faire à la dureté de celui-ci, il estimait Karageorges comme irremplaçable en tant que chef, c'est pourquoi il conseillait aux insurgés de lui montrer la plus stricte obéissance. De leur côté, ces derniers appréciaient le métropolite pour sa haute culture, autant que pour sa sagesse politique. Mais quand, dans une étape suivante, le but de la lutte devient l'indépendance absolue du pays, les rapports avec le métropolite, demeuré modéré dans ses aspirations, se refroidissent.

Ensuite, l'auteur procède à l'examen attentif de la conjoncture internationale, avec un regard spécial sur les positions de l'Autriche et de la Russie par rapport aux événements. Pour la Monarchie autrichienne, le soulèvement de la Serbie tombait à un moment tout à fait inopportun : en guerre avec la France, elle se voyait obligée de maintenir les bonnes relations avec la Turquie, tout en veillant à ne point irriter son alliée, la Russie. Ne pouvant faire sienne la Serbie, l'Autriche ne désirait voir ni les Russes, ni les Français par là ; elle inclinait donc vers une autre solution : que la Serbie continuât à rester sous la domination turque, mais avec une certaine autonomie. Les conseils donnés par la cour de Vienne aux insurgés étaient de se reconcilier avec la Porte, en prétendant qu'ils s'étaient rebellés contre les dahias, les féodaux turcs, et non contre le sultan. Plus tard, quand la lutte pour un Etat national indépendant se dessine, l'Autriche manifeste ses réserves à cet égard, sans cesser pour autant d'observer sa neutralité. La conquête de Belgrade et de Šabac par les insurgés, autrement dit, la fondation du nouvel Etat de Serbie confrontait l'Empire autrichien avec une situation nouvelle ; sans le reconnaître formellement, elle traitera la Serbie comme un Etat indépendant. Un changement plus marqué de sa position sera le moment de l'intervention directe de la Russie, en 1806 ; à ce moment-là, des mesures sont prises pour interdire le trafic d'armes et le ravitaillement des rebelles.

Toutefois, les officiers des régiments autrichiens de la frontière, quelque fut leur nationalité, serbe, roumaine, voire allemande, entretenaient des relations amicales avec les chefs des insurgés et réprouvaient dans leur for intérieur les mesures du pouvoir central. De ce fait, ils fermaient souvent les yeux quand il s'agissait de fournir le nécessaire aux rebelles.

Attentif, l'auteur étudie aussi les tentatives de soulèvement des Serbes de Srem et du Banat afin de prêter un appui armé à Karageorges et, en fin de compte, à la fondation d'un Etat serbe indépendant, qui étende ses frontières au nord du Danube aussi, en englobant la Voïvodine. Cependant, Karageorges ne donna pas cours à ces initiatives, laissant entendre aux intéressés que le problème primordial des Serbes devait trouver solution seulement dans l'effort général de la lutte contre les Turcs et non par des soulèvements et des troubles isolés, fomentés dans l'Empire autrichien. En dépit de ce désaveu, Karageorges resta pour tous les Serbes, y compris ceux de l'Empire des Habsbourg, le symbole de lutte de libération sociale, antiféodale et nationale, revêtant des dimensions de légende. Des rapports secrets parvenus aux autorités autrichiennes leur apprenaient que le héros était considéré par les Serbes autant que par les Bulgares et même par les Roumains comme un libérateur ; tous les Slaves du Sud l'appelaient « Restaurator independentiae totius Slavicae nationis ».

L'idée que les autorités autrichiennes se faisaient de Karageorges était fort proche de la réalité : un chef incontestable, entièrement dévoué à son peuple et à son pays, qui se trouvait à l'époque au point de jonction des intérêts de trois grands empires — autrichien, russe et français. De son côté, Karageorges s'est révélé plus enclin de se rapprocher des Autrichiens que des Russes ; c'est qu'il estimait les premiers à même d'aider les siens d'échapper aux Turcs, ainsi qu'à la famine, alors que ce qui l'éloignait des seconds c'était leur manière de le traiter en sujet. Le chef serbe avait abouti, en dernière instance, à l'idée que, dans le cas où il lui serait impossible de libérer son pays des Turcs, il valait mieux transformer la Serbie en région militaire frontalière de l'Autriche, dotée du statut propre à cette sorte de régions ; sans la transformer toutefois à aucun prix en province de la Hongrie féodale.

L'auteur se penche également sur ce qu'étaient le service secret autrichien à l'époque et ses entreprises en Serbie, où ses informateurs étaient recrutés parmi les soldats préposés à la garde de la frontière, les douaniers, les membres des services sanitaires des points de quarantaine, les marchands, etc. Il était même arrivé à compter parmi ses hommes quelques-uns des chefs insurgés, philo-autrichiens reconnus. Les informations arrivées à Petrovaradin et à Timișoara, retransmises à Vienne, Pest et Breslau étaient de toutes sortes. Elles portaient en tout

premier lieu sur les événements politiques, militaires et économiques de Serbie, sur les dissensions écloses au sein du commandement de l'insurrection, sur les activités des agents russes et français, sur la situation dans les pays voisins, etc.

Lorsque les Russes sont arrivés et installés à Belgrade (1810—1812), une certaine tension se fit sentir à Vienne, ce qui eut pour résultat l'adoption d'une politique plus souple à l'égard de la Serbie. Sans se décider pour une intervention armée, l'Autriche tâcha de rendre aussi difficile que possible, voire d'empêcher le séjour des Russes en Serbie; elle sut gagner à ses visées une partie de la population serbe et des chefs de la révolte.

Deux autres aspects importants étaient inclus dans le réseau des rapports austro-serbes: celui des déserteurs et celui des réfugiés, tous les deux touchant surtout le territoire de la Voïvodine actuelle. De l'Empire sont passés en Serbie bon nombre de sujets autrichiens de nationalité serbe — des Roumains aussi — pour prendre part à l'insurrection. Au fur et à mesure, l'auteur dépouille chaque cas, pour en démontrer les causes profondes: patriotisme, échappatoire à l'incorporation en vue des guerres contre Napoléon, tentative de se mettre à l'abri des exactions fiscales et féodales et ainsi de suite. Les nouveaux venus trouvaient bon accueil chez les rebelles, qui les utilisaient suivant leur formation, leurs aptitudes et leur désir, soit en tant qu'instructeurs militaires ou simples soldats, soit en tant que fonctionnaires rattachés aux organes de la justice ou de la police ou encore comme scribes, etc. En 1808, l'Autriche accordait l'amnistie générale aux fuyards sans obtenir l'effet escompté: fort peu de ces derniers en profitèrent. Par conséquent, les déserteurs, les fuyards et les réfugiés de Serbie ne devaient pas cesser leurs pérégrinations avant la chute de la révolte, en 1813.

D'ailleurs, celles-ci se passaient également en sens inverse et l'auteur accorde la même attention à l'analyse de ce phénomène. Une fois étouffée la révolte, nombreux furent les Serbes à chercher asile en Autriche, où ils trouvèrent bon accueil, pour des raisons d'ordre démographique et humanitaire aussi. Fuyant les répressailles des Turcs, beaucoup de vieillards, de femmes et d'enfants se sont réfugiés dans l'Empire, dont les sujets d'origine serbe leur prêtaient tout le concours qui était en leur pouvoir, en leur fournissant un toit, le couvert, des vêtements et la possibilité de gagner leur vie. L'auteur examine aussi le différend entre l'Autriche et la Turquie, intervenu en 1813, quand après leur chute, la Porte a réclamé l'extradition de Karageorges et des autres chefs, demande à laquelle l'Autriche avait répondu par une fin de non recevoir. La Turquie de son côté devait amnistier les réfugiés, dont un certain nombre rentrèrent dans leurs foyers.

Le livre s'achève sur un index analytique des noms et des lieux.

D. Mitoc

HELMUT WILHELM SCHALLER, *Die Balkansprachen. Eine Einführung in die Balkanologie.* Winter, Heidelberg, 1975, 207 p.

Destiné aux étudiants, mais à même d'être utile aux spécialistes également, le livre s'ouvre par un chapitre consacré à la définition de l'objet, ainsi qu'à une revue des résultats obtenus et des problèmes étudiés. Son deuxième chapitre s'attaque à la délimitation théorique du concept d'« union balkanique » — indice du fait que l'auteur prend pour point de départ l'idée de l'existence d'une telle union linguistique dans le Sud-Est de l'Europe. Le troisième chapitre donne la description succincte des traits spécifiques, ainsi que de l'évolution historique et de la structure actuelle des langues sud-est européennes. À tour de rôle y sont présentées d'abord trois langues slaves (le bulgare, le macédonien et le serbocroate), ensuite trois langues non-slaves (l'albanais, le roumain et le néo-grec) et, en fin de compte, une langue orientale (le turc moderne). Il va sans dire qu'une telle disposition de la matière, due à un slavisant, est subjective, l'ensemble étant susceptible d'être présenté tout aussi bien suivant un autre ordre. Au chapitre quatrième sont présentés les traits communs essentiels. La genèse de ce qu'on appelle l'union linguistique de cette région de notre continent est traitée dans le cinquième chapitre. Un sixième chapitre s'occupe de la description des traits communs relevés dans les domaines de la phonétique, de la morpho-syntaxe, de la syntaxe et du lexique. Enfin, le dernier chapitre est consacré à la récapitulation des résultats obtenus, en mettant bien en lumière l'importance de l'objet traité et préfigurant une évolution possible de l'étude comparée des langues sud-est européennes. Précédé d'une longue liste bibliographique, l'ouvrage s'achève

avec un index de noms et de matières. Chaque chapitre s'accompagne à son tour d'une bibliographie complémentaire appropriée.

De la lecture de cet ouvrage se dégage l'impression de l'effort soutenu d'information fourni par son auteur, qui expose scrupuleusement les résultats obtenus jusqu'à présent. Compte tenu de ce que le domaine envisagé est très vaste et presque impossible d'être embrassé par une seule intelligence humaine, il n'y a pas à s'attendre à des prises de position personnelles. Ce qui importe c'est de constater si l'auteur a su trouver pour chaque étape le guide qui convient le mieux. Notons en ce sens que le deuxième chapitre, par trop abstrait et avec un excès de théorisation s'avère abordé trop tôt : le lecteur aurait aimé commencer par être mis au courant des faits concrets, afin d'aboutir par ses propres forces à l'image approximative de l'union linguistique.

En revanche, utile et bien dirigé se révèle l'effort de l'auteur en vue d'analyser et de sélectionner les conclusions des spécialistes relatives à ce qu'on nomme des « balkanismes », son effort de rendre plus clairs leurs points de départ et leur diffusion. Pour ce qui est l'origine des traits communs, elle a été mise sur le compte du substratum linguistique antique ou du bilinguisme de l'époque romaine et byzantine. Nombreux sont les moments de l'histoire des peuples de la zone concernée où ils ont été tenus à des contacts plus étroits, se combinant et collaborant entre eux. Les facteurs de rapprochement ont été aussi bien l'existence des grandes formations politiques dont la vie s'est prolongée pendant plusieurs siècles, que la transhumance de la vie pastorale.

Ce qu'on appelle les « balkanismes » sont plus fréquents dans les langues albanaise, bulgare et roumaine. Ils se réduisent aux traits communs suivants : 1) le son *ě* en albanais, *ǣ* en bulgare, *ǣ* en roumain ; 2) le génitif et le datif réduits à une forme unique, passant pour la conséquence d'une influence du latin vulgaire ; 3) la persistance ou la diffusion du vocatif due à l'influence slave ; 4) la comparaison périphrastique de l'adjectif, présente notamment dans les langues grecque et roumaine ; 5) les numéraux du type « un au-dessus de dix, deux au-dessus de dix », spécifiques surtout aux langues slaves ; 6) l'article post-posé en albanais, bulgare et roumain, suite d'une convergence multiple ; 7) les formes analytiques du futur composées avec le verbe « vouloir », présentes dans le latin parlé de même que dans d'autres langues ; 8) la disparition complète ou partielle de l'infinitif, remplacé par d'autres formes, en grec et en bulgare tout particulièrement ; 9) la présence du double objet, constatée aussi dans d'autres langues ; 10) les pronoms personnels remplacés par des pronoms possessifs, surtout en grec et dans les langues slaves ; 11) la préposition « avec », suivie de formes articulées, notamment en albanais et en roumain ; 12) bon nombre de mots communs d'origine latine, byzantine, slave et turque.

À propos de ce tableau, ainsi qu'en ce qui concerne l'ensemble de cet ouvrage, nous nous permettrons les remarques suivantes. L'histoire des langues montre une évolution graduelle et constante depuis les formes synthétiques vers des formes analytiques, ce qui rend toute naturelle dans les langues sud-est européennes la disparition de certaines formes synthétiques, de même que la création des formes analytiques. Il serait à souhaiter de choisir pour référence un ouvrage plus récent que l'étude désuète de M. Gaster sur les éléments nos latins du roumain (1886—1888). La liste bibliographique ne fait point mention des principaux dictionnaires étymologiques (Nicolao Andriotis, I.-A. Candrea-Ovid Densusianu, Erem Çabej, Vladimir Georgiev et collab., Tache Papahagi, Sextil Pușcariu, Petar Skok), si nécessaires pour la connaissance des influences lexicales mutuelles. Si la partie consacrée au roumain a mis au profit les manuels de W. Rothe (1957) et de Klaus-Henning Schroeder (1967) ce qui lui évite les omissions regrettables, celle, en revanche, relative à la langue albanaise exploite dans une mesure insuffisante les recherches récentes réalisées en Albanie. Les deux notions « balkanique » et « sud-est européen » ne sont pas absolument identiques : ce n'est qu'en usant seulement du deuxième terme qu'on peut y englober la langue roumaine d'une manière satisfaisante. L'influence du latin est plus profonde qu'on ne le pense d'habitude : il a donné naissance à deux langues romanes (le dalmate et le roumain) ; il a transmis un lexique riche et varié ; il a influencé en partie le système de la langue albanaise, considérée à un moment donné comme « une langue à moitié romane » ; il a laissé des traces dans toutes les langues sud-slaves, de même que dans la toponymie ; il a survécu dans la culture byzantine avec une terminologie abondante et un lexique spécifique, dans sa majeure partie populaire, hérité par le néo-grec et par d'autres langues sud-est européennes.

Il n'y a des monuments de langue roumaine et albanaise qu'à partir du XVI^e siècle. Mais les traces du roumain (phonétismes, formes, lexique) sont visibles dans les documents slaves des XIV^e—XV^e siècles écrits dans les Principautés roumaines. Quelques témoignages analogues de langue albanaise ont été détectés dans les documents latins antérieurs au XVI^e

siècle. Pour le XVI^e siècle, l'albanais dispose du magnifique texte de Gjon Buzuku, magistralement édité par Eqrem Çabçj. La division de la langue roumaine en deux aires, l'une occidentale avec une influence hongroise assez marquée et l'autre orientale avec une forte influence turque s'avère arbitraire, car les quelques influences hongroises, aux XIV^e—XVII^e siècles, s'étaient étendues sur la totalité du territoire du daco-roumain, alors que l'influence turque a poussé au-delà des Carpates, se révélant pour une bonne part caduque. C'est de manière erronée que l'auteur prétend que les Aroumains se composent de deux branches (Caraguns et Faršeruns) et qu'ils mènent une vie nomade, ne disposant d'aucun domicile stable (p. 82). Rappelons que Gustav Weigand qui les avait bien étudiés décrit plein d'admiration leurs villages prospères et bien entretenus. Les Aroumains ne quittent leurs villages que pendant l'hiver, laissant sur place des gardes de confiance; ils le font afin de mener à l'abri des vallées leurs troupeaux, à la recherche des endroits moins froids, notamment en Thessalie. Il ne faut pas confondre le dialecte istro-roumain avec le dialecte vegliote (parlé dans l'île de Veglia ou de Krk), qui est en réalité un dialecte dalmate. Les quatre dialectes de la langue roumaine (daco-roumain, aroumain, méglenoroumain et istroroumain) offrent quantité de similitudes structurales, ainsi du reste que d'importantes différences dans le domaine du lexique. L'influence byzantine ne fut pas si populaire et profonde que le sousentend l'auteur à la page 109: elle a laissé des traces nombreuses dans le lexique (notamment dans le lexique bulgare et serbo-croate), sans modifier pour autant la structure des langues albanaise, roumaine et turque. Quant aux problèmes du substrat, adstrat et superstrat, ils se réduisent en fait à ce qu'on appelle couramment une influence linguistique: celle-ci, infiniment variée et complexe, n'est pas encore étudiée comme il convient à cause de l'absence des moyens d'information. Bon nombre de peuples en migration ont dû, sans doute, fournir leur apport, mais souvent cet apport reste un secret pour nous.

Les numéraux du type « un au-dessus de dix » = 11, « deux au-dessus de dix » = 12 (en albanais *njëmbëdhjetë*, *dymbëdhjetë*; en bulgare *edinadeset*, *dvanadeset*; en roumain *unsprezece*, *doisprezece*) sont également attestés dans la langue grecque antique et médiévale, sans qu'on puisse parler en ce qui les concerne d'une influence slave. Il ne s'agit en réalité que d'un procédé analytique, d'origine populaire: δύο ὑπὲρ πενήκοντα = 52, πεντακισχίλιοι ἐπὶ δύο μυριάσι = 25000 (Dion. Halic., *Antiq. Rom.*, II, 11, 3; II, 37, 4 (I^{er} siècle av. n.è.); δύο πρὸς εἴκοσι = 22, ἑπτὰ πρὸς εἴκοσι = 27, τριάκοντα ἑννέα πρὸς ἑξακοσίους = 639, πεντακόσιοι ἐπὶ διαχίλιους = 2500 (Fl. Josèphe, *Bell. Iud.* I, 4, 8; II, 9, 5; I, 4, 8; VII, 3,1, I^{er} siècle); πεντακισχίλιοι πρὸς μυρίασι = 15.000 (Plutarque, *Fab. Max.* 3, 3, I^{er} siècle); δύο ἐπὶ δέκα = 12 (Fl. Arrian, *Ars tactica*, 5,5, V^e siècle); τρεῖς ἐπὶ δέκα = 13, ἑπτὰ ἐπὶ πενήκοντα = 57 (Eusèbe, *Hist. eccl.* VI, 28, 1; I, 9, 2 IV^e siècle), πέντε πρὸς δέκα = 15 (Theophyl. Sim. *Hist.*, VI, 6, 5, VII^e siècle); ἑν ἐπὶ δέκα = 11, ἕξ ἐπὶ δέκα = 16, ἕξ ἐπὶ εἴκοσι = 26 (Zonar. *Hist.* XVI, 8, 4; XIV, 22, 1; XVI, 22, 21, XII^e siècle); δύο πρὸς δέκα = 12, ἑπτὰ πρὸς δέκα = 17, πέντε πρὸς τριάκοντα = 35 (Constantin Manassis, *Chron.*, vv. 2435, 3226, 4547, XII^e siècle); δύο πρὸς δέκα = 12 (Anne Comnène VI, 10, XII^e siècle), δύο ἐπὶ εἴκοσι = 22 (Ioann. Scyl. 263, 49 éd. Thurn, XII^e siècle), ἑπτὰ πρὸς εἴκοσι = 27 (*Acta et diplomata graeca medii aevi* edd. F. Miklosich-F. Müller, Wien, 1865, vol. III, p. 102, l'année 1324).

Ces formes ont servi surtout comme moyens stylistiques, sans se généraliser au point d'entrer dans la grammaire et de s'imposer dans le système linguistique de la langue grecque. Les langues slaves usent de ce procédé pour les numéraux 11—19, l'albanais pour les numéraux 11—19, 21—29 et le grec pour d'autres numéraux. Il s'ensuit que nous avons affaire ici à une parentée élémentaire et non à une parentée historique, de préférence exclusivement slave. Théoriquement, l'on peut admettre l'existence du procédé même dans la langue latine parlée dans les provinces danubiennes de l'Empire romain. Le latin connaît aussi la répétition du complément, c'est-à-dire le double complément: *omnem terram quam tu aspicias tibi dabo illam* (Victorinus de Poetovio 148,12, Pannonia, vers l'année 300); en roumain « *toată țara pe care o vezi fie îți voi da-o*; *Peregrinum filium in lege sancta Christiana collocabi cum* (*Corpus Inscriptionum Latinarum* (= CIL) III, 9508, Dalmatie, l'an 382), en roumain « *pe fiul Peregrinus l-am înmormintat în sfînta lege creștină* ».

L'usage du pronom personnel avec une valeur de pronom possessif apparaît de manière sporadique dans le latin aussi: *nomine mei* = *nomine meo* (CIL, III, 14306, 5, Dalmatie); en roumain *în numele-mi*; *coniugi sui* = *coniugi suae* (« *Izvestija na Bylgarski Arheologičeski Institut* », III, 1912—1913, p. 95, Moesia Inferior), en roumain *soție-și*. Quelques exemples même chez Cicéron et Tacite: *in se ipse omnem spem reponit sui* = *suam* (Cicéron, *Tusc.* V, 36), *longam sui absentiam* = *suam* (Tacite, *Ann.* IV, 24; XV, 36).

Pour ma part, au stade actuel des recherches, j'hésite chaque fois de parler d'une union linguistique dans le Sud-Est de l'Europe. Ma recommandation est que chacun examine avec attention les faits concrets, afin d'en relever les parallélismes en vue des synthèses supérieures. Le charme de la recherche concernant les langues sud-est européennes consiste, pour moi, non seulement dans les études relatives à leur structure et à leur typologie, mais aussi et surtout dans l'étude de la linguistique géographique et le lexique comparé. Cette sorte d'études permettront une meilleure connaissance des particularités locales. Elles sont à même de conduire à plus de précision quand il s'agit de délimiter les grands courants culturels, en aidant aussi à pénétrer en profondeur dans le secret de cet ensemble si intéressant.

H. Mihaescu

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par: H. MIHĂESCU (H. M.); CĂTĂLINA VĂTĂŞESCU (C.V.); MIRCEA ANGHELESCU (M. A.); ALEXANDRU DUŢU (A. D.); J. IRMSCHER – BERLIN DDR (Irm.); ANDREI PIPPIDI (A. P.); ELENA SIUPIUR (E.S.); ZAMFIRA MIHAIL (Z. M.); CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU (C. P.-D.); ALAN MILWARD – MANCHESTER GB (A. M.); ŞTEFAN VÎLCU (Ş.V.)

MIHAI EMINESCU, *Ylli i dritës* (L'astre de lumière). Rédacteur Anton Pashku, traducteur Rexhep Ismajli. Rilindja, Prishtinë, 1976, 84 pp. (Biblioteka Drita)

Le volume comprend vingt poésies représentatives du grand poète roumain, y compris son « Lucefărul » (Hypérion), traduites en albanais par le professeur Rexhep Ismajli. En tête de l'ouvrage, le pr. Ismajli place une poésie dédiée par le poète roumain actuel Marin Sorescu à Mihai Eminescu, traduite également par ses soins. Une postface, due elle aussi au traducteur, analyse l'œuvre poétique de M. Eminescu et son influence sur les poètes albanais Azdreni et Lasgushi, qui ont vécu quelque temps en Roumanie et ont appris la langue roumaine. Le commentaire littéraire souligne l'originalité, ainsi que le rôle décisif de la poésie d'Eminescu dans la littérature roumaine, sans oublier ses liens avec d'autres littératures. Le volume s'achève par une brève note biographique, avec les moments essentiels de la vie de Mihai Eminescu. Les poésies ont été traduites avec le respect de leur mètre original et avec la rime correspondant au texte roumain. Ce tour de force réclame, sans doute, un effort considérable, beaucoup de passion et surtout un véritable don poétique. Nous pensons que par le travail du choix et de la transposition des vers, autant que par le commentaire qui les accompagne et par la présentation graphique du volume, cet ouvrage est un bien mérité hommage au génie de la poésie roumaine, qui pourra de la sorte être lu et apprécié par le public albanais. L'initiative de Prishtinë peut servir de modèle aux autres centres du Sud-Est européen, stimulant la collaboration plus étroite dans le domaine culturel, en vue d'une meilleure connaissance mutuelle des peuples de cette partie de notre continent.

H. M.

HANS-MARTIN GAUGER, *Sprachbewusstsein und Sprachwissenschaft*. Piper Verlag, München, 1976, 241 pp. (Serie Piper, 144)

Elève de Mario Wandruszka et d'Eugenio Coseriu, professeur de linguistique romane à l'Université de Freiburg depuis 1969, l'auteur a réuni dans le présent volume neuf essais de linguistique générale à même d'intéresser au plus haut degré les spécialistes des langues sud-est européennes. Ces contributions jettent le jour sur quelques aspects méthodologiques fondamentaux et offrent maintes suggestions originales, exposées avec clarté et s'appuyant sur de riches lectures dans les divers domaines de la psychologie, la logique, l'histoire sociale, la littérature universelle, etc. Un certain pessimisme retenu se dégage des pages de ce livre vis-à-vis des courants modernistes, une invite indirecte à la méditation personnelle, doublée de plus de compréhension à l'égard des personnalités de toute première main : un Hermann Paul, Hugo Schuchardt, Ferdinand de Saussure, Noam Chomsky, etc. Implicitement acceptées en tant que méthodes complémentaires utiles, la linguistique historique, la géographie linguistique

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XV, 2, P. 387-405, BUCAREST, 1977

et la stylistique ne retiennent que subsidiairement l'attention de l'auteur, dans la mesure où elles pourraient servir les progrès dans son domaine préféré, c'est-à-dire l'étude de la structure linguistique et de ses rapports avec la pensée. Dans cette sphère de préoccupations, le lecteur a la satisfaction de rencontrer un esprit clairvoyant et antidogmatique, un habile brasseur d'idées et, en tout premier lieu, un bon styliste, c'est-à-dire un écrivain — phénomène plutôt rare dans les rangs des linguistes. Ses essais se lisent avec plaisir; ils invitent indirectement à aller au-delà du détail insignifiant, à élargir l'horizon de la recherche, à associer plus souvent la linguistique aux autres disciplines apparentées en vue d'obtenir une vue plus ample de la réalité.

H. M.

IVAN DURIDANOV, *Езикъ на траките*

(La langue des Thraces). Nauka i Izkustvo, Sofia, 1976, 166 pp.

Ce manuel, succinet et systématique, discute le matériel conservé, ainsi que les théories formulées jusqu'à présent, insistant tout particulièrement sur les liens de la langue thrace avec les autres langues indo-européennes, sur son lexique et sur son système phonologique. Le matériel choisi provient généralement d'une zone sise au Sud de l'Haemus (Stara Planina), car l'auteur est le partisan de la théorie qui considère le thrace et le dace comme deux langues indo-européennes distinctes. C'est pourquoi, l'ouvrage traite plus superficiellement le matériel originaire du Nord de l'Haemus, bien que celui-ci ait pu fournir des analogies susceptibles d'enrichir le débat. Quand il s'agit d'un domaine aussi pauvre que la thracologie, certaines théories sont nécessairement vouées à rester discutables — c'est par exemple le cas de la provenance daco-mésienne de l'albanais, des rapports entre le thrace et le dace ou de l'exacte interprétation des inscriptions conservées. En revanche, le matériel fourni par le lexique est encourageant; il offre une base solide pour l'étude de la diffusion des Thraces et des traces qu'ils ont laissées dans les langues modernes. La phonétique thrace peut servir de critère à une meilleure connaissance des rapports linguistiques dans le cadre des langues indo-européennes antiques. Il convient donc de continuer les efforts fournis jusqu'à présent par des érudits comme A. Fick, W. Tomaschek, P. Kretschmer, N. Jokl, St. Mladenov, D. Dečev, V. Beševliev, V. Georgiev, I. I. Russu et d'autres encore. L'auteur a utilisé surtout les sources antiques, ne s'essayant pas à des restitutions partant du lexique d'origine thraco-dace conservé en roumain ou dans les toponymes des territoires bulgares, grecs et yougoslaves. C'est une preuve de prudence digne d'être soulignée. L'information, l'exposé et l'index ont été réalisés avec compétence, faisant de cette brochure une bonne introduction à la thracologie, également nécessaire aux spécialistes, aux étudiants et au grand public. Le mérite de l'auteur est d'avoir réuni et discuté de manière systématique son matériel, tout en évitant l'abus de théories, si fréquent dans le domaine de la linguistique indo-européenne et qui complique à l'ordinaire les choses au lieu de les préciser.

H. M.

FLAVII CRESCONII CORIPPI, *In laudem Iustini Augusti minoris libri IV* edited with translation and commentary by Averil Cameron. The Athlon Press, University of London, 1976, 224 pp.

Le poète Flavius Cresconius Corippus a vécu dans la province byzantine d'Afrique, au VI^e siècle. Son poème *Iohannis* exalte en huit livres le combat contre les Maures du gouverneur local Ioanncs (546—548). Cette œuvre littéraire représentative est en même temps un document historique de toute première main. Une deuxième œuvre littéraire de ce poète est le poème totalisant 1680 vers distribués dans quatre livres composés en l'honneur de l'empereur Justin II (565—578), où sont présentés les hauts faits de son règne, sa foi profonde, le faste de la cour et les monuments grandioses, témoins de la richesse de l'Empire et, avant tout, de son prestige dans le monde contemporain. Le latin utilisé par le poète diffère dans une certaine mesure de la langue de Cicéron. On constate la présence de quelques éléments innovateurs, de provenance vulgaire, qui devaient survivre dans les langues romanes. Citons à titre

d'exemple : les pluriels *gaudia* et *fortia* (fr. *joie, force*); les verbes pronominaux du genre *se miscere, se pandere, facere* suivi d'un infinitif (par exemple : *facit venire*, fr. *il fait venir*); l'ablatif des adjectifs suivi du nom *mente* (*fideli mente*, fr. *fidèlement*, it. *fedelmente, sincera mente*, fr. *sincèrement*, it. *sinceramente*, etc.) et surtout les indices annonceurs de la naissance de l'article des langues romanes (*pater ille bonus... praedixerat* 2, 99; *insonuit vox illa* du 2, 174). Le poète décrit un monde spécifique, qui ne saurait être compris par les modernes sans l'aide d'un commentaire approprié. Le mérite du présent ouvrage réside dans le fait qu'il établit une information rigoureuse et multiple. Grâce à la traduction anglaise, l'accès de l'original devient plus facile, celui-ci touche par ses qualités artistiques, en transposant le lecteur dans un monde travaillé par maintes contradictions, un monde où s'entrechoquent les passions et la soif de grandeur.

H. M.

CHARALAMBOS SYMEONIDIS, *Der Vokalismus der griechischen Lehnwörter im Türkischen*. Institute for Balkan Studies, Thessaloniki, 1976, 143 p.

L'influence grecque sur la langue turque est vieille de presque un demi-millénaire : c'est elle qui a implanté dans la langue turque une bonne partie de la terminologie byzantine ; c'est elle qui devait servir plus tard d'intermédiaire entre l'Occident et l'Orient. Les termes adoptés de préférence par les Turcs se rapportent aux domaines du commerce, de la navigation et de l'art militaire byzantins. Byzance a véhiculé chez les Turcs, comme chez bon nombre d'autres peuples, une quantité importante de mots d'origine latine, par exemple : 1) les noms des mois (*Ἀπρίλης* — tc. *april, abril*; *Ἰανουάριος* — tc. *janaros*); 2) des termes militaires (*βίγλα* — tc. *vigla, vıkla* « vigile, garde »; *σκουτάριον* — tc. *uskudar* « bouclier »; *φλάμουρον* — tc. *filamur* « oriflamme »); 3) récipients (*βουτσι* — tc. *fiçi, foçi* « tonneau »; *σίκλα* — tc. *sikle* « seau »); 4) vêtement (*πανωβράχι* — tc. *penevrek, benevrek* « pantalons en laine »; *κάπα* — tc. *hapa, kape* « manteau »); 5) commerce (*κεντηνάριον* — tc. *kantlar* « bascule »; *κουμμέρκιον* — tc. *gumruk* « douane »); 6) navigation (*σαβούρα* — tc. *safura, zavura* « lest »; *σκάλα* — tc. *skele, iskele* « escale, port »); 7. médecine, hygiène (*πανούκλα* — tc. *panukla* « peste, inflammation »; *σπιτάλι* — tc. *ispitalya* « hôpital »), etc.

L'auteur du présent ouvrage a récolté un matériel abondant, puisant aussi bien dans la langue littéraire que dans le parler turc vulgaire, qu'il a systématisé avec minutie, étudiant surtout la manière dont l'influence grecque s'est adaptée au système phonétique de la langue turque. Mise au point dans les grandes bibliothèques d'Athènes, Vienne, Munich et Bonn, la contribution de Charalambos Symeonidis est rédigée avec sérieux, ce qui la rend apte à servir de modèle aux ouvrages similaires du domaine des langues sud-est européennes.

H. M.

PALOK DAKA, *Bibliografi e studimeve dhe artikujve për gjuhen shqipe (1945—1974)* — *Bibliographie des études et articles sur la langue albanaise*. Redaksia (Rédaction): Pr. Mahir Domi (rédacteur en chef), Menella Totoni, Xhevat Lhoshi. Tirana. 1975, VIII, 361 pp. (Académie des Sciences de la R. P. d'Albanie. Institut de linguistique et de littérature)

Cette bibliographie se propose d'enregistrer, dans leur ordre chronologique, les ouvrages à part, ainsi que les études et les comptes rendus parus dans les revues périodiques ou toute autre contribution portant sur la langue albanaise des trente dernières années (1945—1974). Les titres étrangers figurent dans leurs langues respectives, avec la traduction albanaise entre parenthèses droites. L'ouvrage est clos par trois index : index des auteurs, index thématique et index bibliographique (des périodiques utilisés). Son utilité en tant qu'instrument de travail est incontestable. Toutefois, les noms des périodiques fréquemment reproduits au complet en alourdit l'usage : un système conséquent d'abréviations aurait réduit jusqu'à un certain point l'étendue de l'ouvrage, en économisant aussi l'effort typographique et le papier, économie assez

modeste, il est vrai. Ce qui importe, c'est l'impression de richesse et de variété qui se dégage de la lecture de cette bibliographie, richesse et variété des contributions à l'étude de l'albanais au cours de trente années d'étude pendant lesquelles les spécialistes albanais se situent toujours au premier rang.

H. M.

MATILDA CARAGIU-MARIOȚEANU, *Compendiu de dialectologie română (nord- și sud-dunăreană)* (Compendium de dialectologie roumaine, nord- et sud-danubienne), Editura științifică și enciclopedică, București, 1975, 299 p.

Matilda Caragiu-Marioțeanu, spécialiste connue de la dialectologie roumaine¹, donne dans le présent ouvrage, fondé sur ses cours universitaires à Bucarest et à Salzbourg, une véritable synthèse des problèmes généraux de la dialectologie, avec un regard spécial sur la dialectologie roumaine. Ce travail est adressé tout à la fois aux étudiants et à tous ceux qui désirent consulter une introduction à la dialectologie.

Le compendium se compose de deux parties : des notions de dialectologie générale sont précisées dans sa première partie (objet de la discipline, constitution de ce domaine d'étude, étapes de son développement, méthodes et résultats), alors que la seconde partie traite de la structure dialectale du roumain, avec une attention marquée pour les dialectes sud-danubiens. Une annexe ajoutée par l'auteur présente un modèle d'analyse s'exerçant sur un texte aroumain, ainsi que 35 cartes.

Sans diminuer en rien le mérite du riche et clair débat constituant la substance de la première section du livre, disons d'emblée que la seconde partie de celui-ci s'avère encore plus intéressante. Il convient aussi de retenir que la méthode utilisée pour la présentation du matériel linguistique a le double avantage d'être descriptive et comparative-historique. Considéré du point de vue synchronique, le dacoroumain est une *langue standard* (p. 131), par rapport aux dialectes sud-danubiens. Quant à ces dialectes-inémes, à défaut d'une norme unique, sur-dialectale, ils sont présentés comme autant de parlars ayant en commun une série de similitudes, de traits caractéristiques et individualisés (p. 192, 222). Une place essentielle dans le cadre du dacoroumain revient à la distribution dialectale. L'auteur prend position dans la controverse concernant le nombre d'unités linguistiques-territoriales du daco-roumain : afin de systématiser le matériel, Matilda Caragiu-Marioțeanu adopte la distribution en cinq sous-dialectes (p. 152). Si elle accorde une certaine importance au côté comparatif-historique, c'est parce que celui-ci répond à sa propre conception en la matière, suivant laquelle les quatre idiomes — le dacoroumain (= le roumain), l'aroumain, le méglénoroumain et l'istroroumain sont de simples dialectes et non des langues indépendantes ; selon elle, il ne s'agit en fait que des quatre hypostases actuelles d'une ancienne unité, à savoir *le roumain commun*². Collaboratrice au chapitre traitant du roumain commun de l'Histoire de la langue roumaine (II, Bucarest, 1968), l'auteur accorde une portée considérable à la communauté restituée, antérieure à la division dialectale. Les dialectes fournissent des faits déjà depuis bonne date entrés dans la langue, les seuls susceptibles d'être pris en considération afin de construire le *roumain commun*. De cette manière, la dialectologie devient l'unique support de cette restitution, car on manque de documents antiques rédigés en roumain. Tâchant d'ébaucher l'histoire de la langue roumaine, le livre procède à la revue des théories quant à la date et le lieu de la formation de cette langue. De l'avis de l'auteur, cette date remonterait approximativement au V^e siècle, dans un territoire qui englobait le nord et le sud du Danube — l'aroumain et le méglénoroumain étant les rejetons de l'ancienne branche autochtone sud-danubienne (p. 85, 128, 216). Le rôle du substratum

¹ Notons parmi les principales études qui portent sa signature : *Definition einer Volksgruppe. Glotta und Ethnos der Aromunen*, « Österreichische Osthefte », 13 (1971), 2, p. 140 sq. ; *Fonomorfolgie aromână, studiu de dialectologie structurală* (Phonologie roumaine, étude de dialectologie structurale), București, 1968 ; *La roumanité sud-danubienne : l'aroumain et le méglénoroumain*, « La Linguistique », 8 (1972), 1, Paris, p. 105—122 ; *Les idiomes romans sud-danubiens du point de vue typologique*, « Dacoromania », N. S., I (1972), 1, p. 222—227.

² La dialectologie roumaine depuis ses débuts à nos jours considéra les unités en question comme étant des dialectes et non des langues. Les exceptions à ce sujet appartiennent à Al. Graur et I. Coteanu, linguistes qui parlent de langues et non de dialectes (v. I. Coteanu, *Où en sont la philologie et la linguistique roumaines?*, Bucarest, 1968, p. 60).

est considéré avec une certaine prudence (voir, par exemple, en ce sens la discussion des phénomènes à et h, du rhotacisme, des transformations *ct, cs, gn* > *pt, ps, mn*, du genre neutre, de la formation des adjectifs numéraux de 11 à 19, etc.).

En guise de conclusion, l'auteur estime que l'on peut grouper d'un côté l'istroroumain et le dacoroumain (p. 196) et d'un autre côté l'aroumain et le méglénoroumain (p. 268). La *roumanité* — terme utilisé par ce livre — sud-danubienne, notamment l'aroumain et le méglénoroumain, se révèle tant par ses traits archaïques que par une évolution spécifique plus proche du type roman commun que ne l'est le dacoroumain³.

L'exposé du lexique et de la phraséologie des dialectes sud-danubiens tient également compte des conséquences du bilinguisme, ainsi que des contacts entre les diverses langues caractéristiques de l'union linguistique balkanique. Une mention spéciale est faite de l'Atlas linguistique balkanique projeté depuis 1959, qui serait d'une grande utilité pour les études linguistiques de la zone concernée (p. 68).

Ce compendium de Matilda Caragiu-Marioțeanu répond à une nécessité de tout premier plan de la dialectologie roumaine⁴. Son exposé riche et précis lui confère la valeur d'un important instrument de travail, sans compter en outre sa contribution remarquable à la connaissance de ce que l'auteur appelle *la roumanité sud-danubienne*, du dialecte aroumain en tout premier lieu.

C. V.

Mémorial Jan Reychman, „Rocznik Orientalistyczny“, tome XXXVIII (1976)

Le dernier tome de « Rocznik Orientalistyczny », publication du Comité des orientalistes polonais paraissant à Varsovie, est entièrement dédié à la mémoire du professeur Jan Reychman, turcologue bien connu par ses travaux, spécialement sur les relations de la Pologne avec l'Orient, et qui intéressent plus d'une fois le domaine roumain. Dans l'impressionnante bibliographie rédigée par Al. et R. Dubiński et précédée par une étude de Stanislaw Kaluzynski sur la vie et l'œuvre de J. Reychman, on peut trouver une notice sur N. Iorga, une présentation des études orientales en Roumanie (*Pare slow o rumunskie j orientalistyce*, in « Przegląd orientalistyczny », 1956), deux notes sur l'île de Ada-Kalé, un compte rendu de *Turcica* de Carl Gollner, etc.

Dans le riche sommaire de ce volume, deux orientalistes roumains rendent hommage au illustre disparu par leurs contributions : Vladimir Drimba qui continue ses *Miscellanea Cumanica* (la cinquième série ; les précédentes sont publiées dans la « Revue roumaine de linguistique » de 1971, 1972 et 1973), celles-ci sur « mots attestés par des formes possessives », et Ghizela Sulțeanu, qui présente *Les chants funèbres du folklore tatar de la République Socialiste de Roumanie* (p. 247—276). Il faut aussi signaler l'article de Bistra Cvetkova (Sofia) sur *Un document turc inédit concernant un mouvement de résistance en Bulgarie de Nord-Ouest au XVIII^e siècle* ; il s'agit d'une lettre sur la révolte des paysans de la région de Vidine en 1716/1717, favorisée par le voisinage avec les Pays Roumains autonomes « dont les princes étaient constamment enclins à engager la lutte pour secouer la suprématie ottomane » (p. 93). Une partie des insurgés était d'ailleurs venue de l'autre rive du Danube depuis peu de temps (p. 99). Sur le problème des « valaques » de la région, que Mme Cvetkova considère une catégorie sociale et non un groupe ethnique, il faut citer l'opinion contraire de N. Beldiceanu, argumentée dans un compte rendu sur *Turski izvori za bälgarskata istorija*, dans *Sudost-Forschungen*, Bd. XXXIV (1975), p. 415—416. L'article de Tibor Halasi-Kun (New-York) sur *Unidentified Medieval Settlements in Southeastern Hungary* (p. 137—154) regarde en bonne partie le Banat roumain, ce qui explique l'abondance des toponymes roumains dans les *defters* utilisés, aspect qui n'est pas toujours mis en valeur par l'auteur. Dire, par exemple, que « ottoman Radulova correspond

³ D'ailleurs, adepte de la théorie sur la typologie romane de E. Coseriu (*Sincronia, diacronia y tipologia*, Actos del XI Congreso internacional de linguistica y filologia románicas, (Madrid, 1965), Madrid, 1968, p. 269 sq.), l'auteur a déjà procédé à une démonstration de la proximité plus marquée des dialectes sud-danubiens du type roman central par rapport au dacoroumain (voir « Dacoromania », N. S., I (1972), 1, p. 222—227).

⁴ La précédente synthèse de dialectologie roumaine paraissait en 1961 ; il s'agit de l'ouvrage de I. Coteanu, *Elemente de dialectologie a limbii române* (Éléments de dialectologie de la langue roumaine), București, 1961.

to medieval Rádfalva » c'est détourner un peu la réalité car la forme turque citée indique un toponyme d'origine roumaine (attestée par l'article *l* du nom propre Radu), dérivé par un suffixe possessif slave, et Rádfalva n'est que la traduction hongroise de ce toponyme que les sources ottomanes ont conservé dans la forme utilisée par les habitants du lieu.

Parmi les autres contributions, on peut citer encore l'étude de N. A. Baskakov (Moscou) sur la terminologie militaire d'origine turque dans le célèbre *Слово о полку Игореве*, de G. Hazai (Budapest) sur *Eine Urkunde der ungarisch-türkischen Friedensverhandlungen in der Zeit von Mathias Corvinus und Bayezid II*, de Tadeusz Majda (Varsovie) qui publie *A Letter by Sultan Mehmet III to King Sigismund III in Polish Transcription*, lettre faisant mention aussi du prince de Moldavie Eremia Movilă, et beaucoup d'autres.

Somme toute, un recueil d'articles très intéressants, avec de nombreux faits et documents nouveaux, digne d'évoquer le regretté savant polonais.

M. A.

Plusieurs contributions parues dans le volume offert au XIV^e Congrès International des Sciences Historiques, San Francisco, 1975 : *Nouvelles études d'histoire* (Editura Academiei R.S.R., 1975) intéresseront le spécialiste des problèmes sud-est européennes, soit qu'il s'agit de l'Antiquité ou bien de l'époque contemporaine. Directement liés aux moments majeurs qui ont marqué le destin des peuples de cette aire du continent sont le bilan du pr **Carol Göllner** : *Zur europäischen Bedeutung des Kampfes Michaels des Tapfern gegen die Türken*, qui récapitule les échos dans la culture écrite et dans l'art de l'épopée du grand unificateur du peuple roumain, et l'essai de **Dan A. Lăzărescu** : *Cross-currents in the Intellectual and Political Life of Central and South-Eastern Europe between 1711 and 1821 : Enlightenment, Josephinismus, Aufklärung and « Megali Idea »*, où l'insuccès de l'absolutisme éclairé de Vienne et du cosmopolitisme promu par les phanariotes est présenté comme une conclusion naturelle du conflit entre les programmes politiques des gouvernants et les réalités vécues ; le phanariotisme est défini, comme de juste, en tenant compte des projets d'un groupe avec des objectifs nationaux précis et qui fondait sa solidarité sur l'existence d'une ethnie, d'un peuple.

A. D.

Un relevé compact des nouvelles parues dans les journaux autrichiens, italiens, allemands, français, belges et hollandais, espagnols et anglais, dans les calendriers, aussi bien que des pamphlets et brochures concernant la révolte de Horea contre l'exploitation féodale, en 1784, en Transylvanie, est suivi d'une récapitulation exhaustive des échos dans l'art de l'époque, des relations des voyageurs étrangers et des commentaires des historiens, dans le livre documenté de **Nicolae Edroiu**, *Răsunetul european al răscoalei lui Horea* (Cluj-Napoca, Editura Dacia, 1976). L'auteur s'occupe aussi des autres voies de diffusion, comme les relations des aristocrates hongrois, des officiers autrichiens et d'autres groupes impliqués dans les événements ; il constate que les nouvelles ont comme source la presse viennoise, donc très peu favorables aux révoltés. Toutefois, cet écho a attiré l'attention de l'opinion publique européenne sur les opprimés de Transylvanie, sur leur origine romaine, sur la question nationale dans l'empire des Habsbourg. Une place à part est réservée aux lettres de J.-P. Brissot qui ont encadré la révolte de Horea dans la problématique, d'une importance générale, des droits des peuples et à la première mention faite à cette révolte dans un manuel d'histoire universelle, mention très favorable due à W. E. Christiani, professeur et bibliothécaire à Kiel, dans sa traduction, amplifiée, des *Eléments d'histoire générale* de Claude Millot. Reconsidérée à travers ces échos qui dévoilent des mentalités en transformation et une nouvelle manière de regarder la carte de l'Europe, la révolte s'insère clairement dans « l'âge des révolutions ».

A. D.

Les livres grecs publiés par « de Propaganda Fide », à partir de l'année 1628, ont eu un caractère plutôt doctrinal et moral, en contribuant ainsi à la formation de l'humanisme religieux du XVII^e siècle dans la culture grecque; leur nombre a diminué dans la seconde moitié du siècle, mais leur diffusion, par le truchement des missionnaires surtout, a été assez importante; le manque d'intérêt pour les œuvres liturgiques s'explique par l'activité des presses de Venise, et plus tard de Jassy et de Bucarest, ajoutons nous; les missionnaires, une fois arrivés à Istanbul, devaient contrecarrer la diffusion des livres sortis des presses protestantes (et il n'est pas surprenant de rencontrer dans ces débats l'envoyé « della Chiesa Cattolica », Pantelis Ligaridis, qui après avoir enseigné à Tirgoviste, en Valachie, sera élu métropolitain de Gaza et invité à Moscou pour reviser des livres liturgiques orthodoxes, car pendant ce temps le livre favorise l'ascension sociale). Voilà quelques données qui se dégagent de l'article appuyé sur de nombreux documents d'archive de **Zacharias N. Tsirpanlis**, *I libri greci pubblicati dalla « Sacra Congregatio de Propaganda Fide » (XVII^{se}.)*, « Balkan Studies », 15/2, 1974, p. 204—224.

A. D.

Corpus mosaicorum Christianorum velustorum pavementorum Graecorum. I: Graecia insularis.
Collegit et edidit Stylianos Pelecanidis, collaboravit Panajota Atzaca. Thessalonicae, 1964 (Βυζαντινά μνημεῖα. 1).

Als Beihefte eröffnet die Zeitschrift Βυζαντινά in Thessaloniki eine Reihe Βυζαντινά μνημεῖα. Sie beginnt mit einem Korpus der christlichen Mosaiken Griechenlands, und zwar im Band I des griechischen Archipelagus: 1. Dodekanes Nr. 1—68, 2. Ionische Inseln Nr. 69, 3. Kycladen Nr. 70—74, 4. Ägina und Euböa Nr. 75—79, 5. Thasos, Ikaria, Lesbos, Samos, Chios Nr. 80—84, 116—131, 6. Kreta und Kythera Nr. 85—115, 7. Zypern Nr. 132—149. Jede Beschreibung bespricht den Fundort, Lage, Maße und Farben des Mosaiks, seine Inhalte, eventuelle Inschriften sowie die Entstehungszeit und gibt eine Bibliographie. Allseitige Register erschließen das erfaßte Material.

Irm.

Проблемы социальной структуры и идеологии средневекового общества. Выпуск 1 (Ответственный редактор Г. Л. Курбатов). Ленинград, 1974.

Um die Mediävisten der Universitäten der RSFSR zu einheitlicher Arbeit an den Grundlagen der mittelalterlicher Geschichte zusammenzuführen, wurde als gemeinsame Veröffentlichung unter Leitung von G. L. Kurbatov die obengenannte Reihe eingerichtet, deren erstes Heft 12 Beiträge aus verschiedenen Wissenschaftsbereichen enthält. Für die Südosteuropaforschung sind davon mehrere von Bedeutung.

Über typologische Besonderheiten des Feudalismus in Byzanz handeln S. 4 ff. Z. V. Udal'cova und K. A. Osipova. In Auseinandersetzung mit der internationalen Literatur wird die Problemstellung präzisiert, dann folgen Erörterungen über die Besonderheiten der Agrarstruktur in Byzanz in der Periode des vollentfalteten Feudalismus, über die Formen des Grundeigentums, über die gesellschaftlichen Entwicklungen in der Periode des vollentfalteten Feudalismus, über die feudalabhängigen Bauern und die Formen ihrer Ausbreitung, über die Schicksale der byzantinischen Stadt und ihre Stellung in der Feudalordnung. Über die Handwerkerkorporationen in den Städten des mittelalterlichen Dalmatiens spricht S. 29 ff. M. M. Frejdenberg. Bemerkungen zur Typologie der städtischen Bewegungen in Byzanz steuert S. 44 ff. der Herausgeber G. L. Kurbatov bei. Das Renaissanceproblem behandelt universalhistorisch S. 66 ff. V. I. Rutenburg. Die Entwicklung der Terminologie in bezug auf Sklaven und Sklaverei im frühen Byzanz erörtert nach dem Codex Theodosianus und dem Corpus iuris S. 95 ff. G. E. Lcbdeva.

Irm.

Κωνσταντῖνος Ἄπ. Βακαλόπουλος, Τρία ανέκδοτα ἱστορικά δοκίμια τοῦ φιλικοῦ Γεωργίου Λασσάνη
 [Drei unpublizierte historische Versuche des Philikers Georgios Lassanis]. Thessaloniki 1973. (Μακεδονικὴ βιβλιοθήκη. 41)

Georgios Lassanis (1793–1870) aus Kozani wurde schon in jungen Jahren genötigt, ins Ausland zu gehen, und trat – offenbar 1818 – in Odessa der Φιλικὴ Ἐταιρεία bei. Mit Ypsilantis wurde er nach dem Scheitern der Erhebung der Donaufürstentümer bis 1827 in Theresienstadt interniert; freigelassen, traf er auf Umwegen im Juli 1828 in Griechenland ein, wo er im militärischen, politischen und kulturellen Leben eine Rolle spielte. In seinem Archiv, das die Bibliothek des Abgeordnetenhauses in Athen verwahrt, befinden sich die drei unveröffentlichten Manuskripte, mit denen die Abhandlung bekannt macht. Das erste „Τρίτη ἐποχὴ. Ἄπὸ 1757–1814“ [Die dritte Epoche. Von 1757 bis 1814] stammt aus einer „Geschichte Griechenlands“. Jünger – und zwar nach Lassanis' Entlassung aus Theresienstadt geschrieben – ist das deutschsprachige zweite Manuskript „Aufschlüsse über die Vorbereitungen zur griechischen Insurrection“. Das dritte Manuskript „Τὸ στρατιωτικὸν τῆς Ἑλλάδος“ [Das griechische Militär] stammt aus der Zeit der Anarchie nach Kapodistrias' Ermordung (1831) und begründet die griechischen irregulären Verbände.

Irm.

Στράτης Π. Ἀναστασέλλης, Βλουτῖνα Γιαπρακάδινα. Σατιρικά. Μυτιλήνη, 1975

In der Zeit vom Dezember 1944 bis August 1947 veröffentlichte der Verfasser unter dem Pseudonym Vlutina Japradadina in der Zeitung „Ἐλεύθερη Λέσβος“ („Freies Lesbos“) satirische Gedichte im Dialekt des lesbischen Dorfes Ἀγίασος (Ajiasos). Diese Gedichte faßte er jetzt zusammen und fügte weitere aus späteren Jahren hinzu. Sie werden sprachlich durch eine Einleitung sowie durch zahlreiche Anmerkungen erschlossen und stellen somit ein wichtiges Testimonium für einen verschwindenden Dialekt und zugleich ein erst-rangiges Zeitdokument insbesondere für die innergriechische Situation nach Beendigung des zweiten Weltkriegs dar.

Irm.

CH. G. PATRINELIS, Δημοσιεύματα Μανουήλ Γεδεόν Ἀναλυτικὴ ἀναγραφή, Athènes, 1974, 115 p.

Une bibliographie n'est pas faite pour être lue, dit-on trop souvent. Certaines même, si l'on entreprenait cet exercice, ne sont pas belles à lire. Seulement dans de rares cas la satisfaction du lecteur est complète. Il faut l'avouer cette fois, puisque l'heureuse initiative du Centre de recherches médiévales et néo-helléniques de l'Académie d'Athènes, en honorant comme il se doit la mémoire du grand érudit Manuel Gédéon (1851–1943), met à la disposition des historiens de « Byzance après Byzance » un excellent instrument de travail. Dire que l'absence d'une bibliographie critique et analytique de l'œuvre de Gédéon se faisait cruellement sentir serait même insuffisant. Le découragement devait prendre tout chercheur contraint à dépouiller lui-même, l'un après l'autre, les nombreux tomes de l'Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια, encore content s'il les trouvait dans d'autres bibliothèques que celles de Grèce, sans être même sûr du résultat final de sa chasse. Seule, la ténacité sagace de Christos Patrinelis a pu venir à bout de cette difficile entreprise. Aussi la reconnaissance pour ce savant historien qui n'a pas dédaigné la tâche du bibliographe se mêle-t-elle à l'admiration pour le long labeur de Gédéon.

Les 748 titres inclus et commentés dans cette bibliographie s'étendent sur une période de presque un siècle, de 1870 à 1965, ouvrant des perspectives sur le progrès de la connaissance des sources byzantines et post-byzantines par rapport à l'activité d'éditeur de Gédéon. Certaines de ses premières contributions concernent Cyrille Lukaris et Mélétius Pigas, mais il reviendra à ces sujets comme à celui de Maxime Margounios plusieurs fois au cours des années suivantes, jusqu'à la fin de sa carrière scientifique. L'intérêt de l'auteur s'est porté sans

discrimination sur l'époque des Paléologues et sur les siècles de domination ottomane : c'est ainsi qu'il a publié des lettres de Théophile Corydalée et d'Éugène Voulgaris aussi bien que des vers du poète byzantin du XIV^e siècle Manuel Phylas ou des fragments de la correspondance de Maxime Planude. Cependant, la plupart de ses travaux portent sur les Phanariotes, monde extrêmement attachant qu'il voyait poindre dès le lendemain de la conquête de Constantinople par les Turcs, car, en étudiant la conception politique de Critobule d'Imbros, il l'a désigné comme « le premier des Phanariotes », et dont il a suivi attentivement la grandeur et la décadence, lançant en 1920 pour éclairer une grande partie du XIX^e siècle l'intéressante formule « Φαναριῶται μετὰ τοὺς Φαναριώτας », qui n'est pas moins suggestive que celle, déjà citée, de Iorga. Engagé dans l'étude des avatars de l'hellénisme durant la Turcocratie, Gédéon n'a pas limité ses recherches au territoire de la Grèce mais s'est efforcé de les étendre sur l'espace entier de la *diaspora*, retraçant l'histoire des écoles du Phanar et de l'Athos en parallèle avec celle des communautés grecques de Trieste, de Vienne, d'Odessa, de Bucarest ou de Braşov, facteurs spirituels également importants pour l'affermissement de la conscience nationale.

Les historiens roumains lui sont redevables de nombreux documents qu'il a signalés ou édités. Nous n'avons pourtant jamais vu citée sa biographie du patriarche œcuménique Denys IV Moussélunis (Constantinople, 1888 — no. 220), personnage dont les fréquents séjours en Valachie et les liens de parenté avec une des familles régnantes du pays, les Cantacuzènes, mériteraient d'être mieux connus. En outre, il a publié la correspondance échangée en 1702 entre le cardinal Kollonics et le métropolite Théodose d'Hongrovalachie (no. 212), les mêmes lettres recueillies en 1885 par N. Nilles dans ses *Symbola*, I. C'est toujours Gédéon qui éditait pour la première fois la lettre de 1690 de Constantin Brancovan au métropolite Clément d'Andrinople (no. 133) et la *gramma* de Callinique II adressée au même prince en 1700 (no. 328), bien avant leur réimpression dans la collection Hurmuzaki. D'ailleurs la collaboration de Gédéon au XIV^e tome de ces *Documente prietoare la istoria românilor* (Bucarest, 1915—1916) eût justifié une mention dans la bibliographie dressée par le pr. Patrinelis. Quelques lignes de la préface du volume, signée par N. Iorga, précisent l'étendue de la contribution du savant grec, tout en avouant que « une centaine de copies faites par M. Gédéon se sont perdues, malheureusement, à l'imprimerie, bien qu'elles eussent été transmises dans les meilleures conditions : elles contenaient des actes postérieurs à l'année 1700 ». La promesse de l'éditeur : « Dans un futur voyage à Constantinople nous les copierons et ajouterons aux autres » ne pourra jamais être tenue. Bien d'autres glanures utiles pour l'histoire de Roumains au XVIII^e siècle devraient être encore signalées (nos. 381, 413, 414, 454, au sujet des rapports des patriarches de Jérusalem, Dosithée et Chrysanthé Notaras, avec les Mavrocordato ou la communauté grecque de Focşani, ou nos. 398 et 515, concernant les Grecs établis à Braşov). Savait-on, par exemple, que le livre de Gédéon sur Proconèse (no. 288) mentionne une donation du prince de Moldavie Alexandre Mavrocordato, en 1782, envers les religieux de cette petite île de la Propontide ? Il nous semble que le prince dont il s'agit dans les passages extraits de la chronique anonyme de Moldavie, dite « des Ghika » et découverte par D. Russo peu de temps avant leur publication par Gédéon (no. 539) n'est pas Grégoire Ghika, mais Constantin Mavrocordato (cf. *Buletinul comitei istorice a României*, 2, 1916, pp. 49—53, 73—77, et *Cronica Ghiculeştilor*, éd. par Nestor Camariano et Ariadna Camariano-Cioran, Bucarest, 1965, pp. 620—627).

On reste finalement confondu devant la riche moisson amassée par ce modeste travailleur de la belle époque de l'érudition qui, poussé par la passion opimâtre de comprendre et de communiquer, a voué toute sa vie à la recherche historique, sans briguer de chaire et récompensé seulement par le titre de « grand chartophylax et chronographe de la Grande Église », digne d'un de ces didascales de Constantinople qu'il a aimés justement à cause de son affinité avec eux.

A. P.

[Démocratie ILIADOU], *Les Balkans, jouet de la politique des puissances européennes pendant les XVIII^e et XIX^e siècles*, « Balkan Studies », 16, 2, 1975, pp. 133—190.

Sous le même titre, l'auteur a présenté une communication au Congrès international des études sud-est européennes de Bucarest en septembre 1974. Cette fois, il s'agit d'une vingtaine de documents des Archives du Ministère des Affaires Étrangères de France et des Archives Nationales de Paris, résumés, accompagnés d'extraits de quelques textes imprimés, auxquels on a ajouté un bref commentaire. Bref et tranchant, car en alléguant l'intention de « démystifier (*sic*) l'histoire », on ne fait qu'exprimer sans nuances deux préjugés assez com-

muns. L'un, à savoir que les peuples balkaniques n'auraient jamais cessé de combattre pour leur libération, et l'autre, qui accuse le « cynisme » de la politique des autres Etats ennemis ou alliés de la Porte, sont un mauvais point de départ pour une possible histoire des rapports entre Orient et Occident à l'époque moderne. Du reste, celle-ci n'est même pas ébauchée ici.

Cependant, les documents ont une certaine importance. Le premier en date (mai 1783) est un mémoire anonyme, *Notions sur l'état général de l'Empire Ottoman*, dont l'auteur pourrait être le commis aux Affaires Etrangères Joseph-Mathias-Gérard de Rayneval, signataire de deux autres pièces, datées juin 1783, au sujet identique et se trouvant dans le même dossier (cf. B. G. Spiridonakis, *Empire Ottoman. Inventaire des mémoires et documents aux archives du Ministère des Affaires étrangères de France*, Thessaloniki, 1973, p. 58). Le *Mémoire sur l'état actuel de l'Europe*, portant la signature du maréchal duc de Castries et la date 13 juillet 1783 reflète les mêmes préoccupations causées par l'alliance de Joseph II et de Catherine de Russie. Qu'il nous soit permis de remarquer que l'intérêt de la diplomatie française pour cette question avait déjà été affirmé l'année précédente par un document qui n'eût pas dû échapper à une telle enquête, si rapide qu'elle soit : *Mémoire sur le commerce du Levant relatif aux ordres ostensibles donnés par M. le Maréchal de Castries, ministre de la Marine, à M. le Comte de Bonneval, capitaine de vaisseau* (Bibliothèque Nationale, nouvelles acquisitions, 22 890). Peut-être une relation de parenté avec le célèbre Bonneval-Pacha avait-elle recommandé Philippe de Bonneval pour cette mission. A son retour, cet officier s'empessa de présenter au ministre un *Projet de compagnie du commerce au Levant* qui, avec des *Observations et demandes à faire au maréchal de Castries*, est classé aux Archives du M.A.E., tome 9, ff. 172—187.

Pour l'année 1787, Mme Iliadou signale trois mémoires concernant les affaires du Levant, sans en analyser, et encore sommairement, qu'un seul, celui signé par le comte Armand-Marc de Montmorin-Saint Hérem, qui venait de succéder à Vergennes et qui sera l'une des victimes du 2 septembre. Un *Mémoire sur la Turquie*, de l'an II de la République (1794), est considéré anonyme, pourtant le catalogue de Spyridonakis, déjà cité et qui n'est pas employé par Mme Iliadou malgré son évidente utilité, identifie son auteur : Antoine M. Belmont. On y fait allusion au « Drogman Grec en chef, espèce d'homme vénal et intéressé (il s'agit de Constantin Handjerli).

Il est question ensuite de trois mémoires rédigés en 1798—1799 par « le citoyen Félix », consul de la République à Salonique, qui fourniraient matière à une plus ample étude, à condition d'être corroborés avec les autres ouvrages de cet auteur. Celui-ci, le baron Louis-Auguste Félix de Beaujour (1765—1836) avait servi dans le régiment Royal-Penthièvre, étudié la théologie en Sorbonne, et, ayant abandonné l'état ecclésiastique à la Révolution, a rempli certaines fonctions diplomatiques d'abord à Munich et à Dresde, puis à Salonique entre 1794 et 1799, étant nommé plus tard consul à Stockholm (1800), aux Etats-Unis (1803) et à Smyrne (1815—1818). Nous empruntons la plupart de ces renseignements au livre parfaitement informé de Midhat Samië, *Les voyageurs français en Bosnie à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e et le pays tel qu'ils l'ont vu* (Paris, 1960). Beaujour n'est pas le personnage le moins singulier de son époque : unissant un intérêt pour le commerce qui inspirera son *Tableau du commerce de la Grèce* (1800) et qui lui dicte des observations très pertinentes à un goût assez vif pour l'art et les antiquités, il se piquait aussi de haute stratégie et il avait même dressé un plan d'attaque et de défense de la Grèce, « entrepris d'abord pour bien entendre Polybe et Thucydide », ce qui lui semblait une raison suffisante pour demander le grade de chef de bataillon. Il publiera en 1829 un *Voyage militaire dans l'Europe ottomane ou description de ses frontières*. Le sujet de ses réflexions de 1798 étaient justement les avantages que « la Grande Nation » eût pu tirer d'une expédition de Bonaparte en Grèce (combien ce pays eût-il offert « de nouvelles sources inépuisables de gain et de richesse pour le Speculateur juste et éclairé » !) et il se vantait d'avoir gagné à ses vues « le jeune héros d'Italie ». On voit que tous les lieux communs d'une creuse rhétorique fleurissent son style ampoulé.

A propos des écrits de Beaujour et de ceux, contemporains, de Pouqueville, Mme Iliadou fait allusion à plusieurs projets de partage de la Turquie qu'elle a vus au M.A.E., fonds *Turquie*, t. 33, ff. 93—147, mais qu'elle n'a pas cru devoir reproduire. Or, ces pages, parmi lesquelles une *Notice sur la Valachie, la Moldavie, la Bessarabie, la Bulgarie, la Roumèlie*, ont été attribuées par B. Spiridonakis à Panagiotis Kodrikas qui vivait en 1808 à Paris, chargé des fonctions d'interprète du Ministère, et il serait temps qu'on les publie. On regrette également de ne pas trouver au moins un résumé du *Mémoire sur le partage de la Turquie européenne* demandé par Napoléon au comte d'Hauterive à l'époque de l'entrevue d'Erfurt avec le tzar. Plus exactement, il s'agit de deux mémoires qu'il n'était pas inutile de comparer à un autre *Mémoire sur la Turquie* (M. A. E., *Turquie*, 33, ff. 71—74), fourni au Directoire en 1798 par cet écrivain politique extrêmement actif, auquel son ancienne qualité de secrétaire

des princes de Moldavie Alexandre Mavrocordato et Alexandre Hyspilianti (1785—1787) donnait une rare expérience personnelle quant au sujet en question.

Les derniers textes présentés ici datent de la Restauration et semblent marqués, autant les rapports des différents diplomates que les souvenirs du sympathique philhellène F. R. Schack, par la polémique qui, opposant les partisans de la légitimité des gouvernements et les libéraux, naturellement enclins à justifier l'insurrection populaire grecque, était avivée en France par le souvenir des discordes civiles encore récentes.

En conclusion, l'image de la Grèce — car c'est à ce pays seul, parmi tous ceux de la Péninsule, que se rapportent les documents cités — telle que ces témoignages l'ont formée est moins variée et exacte qu'on ne l'eût désirée. Il est vrai que les auteurs, même lorsqu'ils ont voyagé au Levant, ont négligé bien des aspects de la situation réelle, se bornant à observer l'importance politique, économique et stratégique des régions étudiées, mais pour la bonne raison que c'était justement ce qu'on leur demandait. Faut-il encore expliquer pourquoi ? Il est évident qu'en puisant dans des archives diplomatiques (choix délibéré de l'éditeur !) on ne pouvait attendre d'autres résultats. Ceux-ci montrent donc la nécessité d'étendre les recherches à toutes les sources qui permettraient un jugement objectif de l'attitude des sociétés occidentales à l'égard des peuples sud-est européens.

A. P.

DOROTHEA KADACH, *Ein Aufklärer des Balkan, Dr. Atanas Bogoridi*, « Sudost-Forschungen », XXXIV, 1975, p. 125—165.

Le nom d'Athanase Vogoridès est à retenir comme celui d'un précurseur. Pourtant, il serait vain de chercher les mérites de cet écrivain et savant bulgare envers son pays d'origine qu'il a quitté avant l'âge de raison sans jamais y revenir. Très tôt imbu de culture hellénique, puis achevant son instruction cosmopolite au cours de ses voyages d'études à l'étranger, il fait figure de « citoyen de la République des Lettres ». L'histoire de l'*Aufklärung* dans les pays sud-est européens connaît plusieurs exemples pareils. D'ailleurs, les vers d'Alexandre Soutzo qui célèbrent le rôle des étudiants grecs de Gottingen, de Pise, de Paris et de Londres dans le mouvement intellectuel et politique qui aboutit à l'Indépendance, citent Vogoridès en compagnie de N. Piccolos, G. Gennadios, D. et M. Skinas. Sa biographie, que l'excellente revue de Munich vient de publier, se garde bien de trancher la difficile question du caractère national de son œuvre.

La plupart des autres problèmes soulevés par la personnalité d'Athanase Vogoridès sont consciencieusement résolus dans cet article, avec documents à l'appui. Ainsi, il est question de son activité à Bucarest, où sa famille émigra dans les dernières années du XVIII^e siècle. Il était le petit-fils de l'évêque Sophronius de Vratza et son frère aîné Etienne (Stojko de son vrai nom) a fait carrière dans l'administration ottomane, devenant en 1821—1822 — comme son fils Nicolas en 1857—1858 — régent (*Kaimakam*) de Moldavie, puis bey de Samos. A la suite de ses études à l'Académie Princière, Athanase Vogoridès reçut en 1810 la chaire de littérature de cette institution d'enseignement supérieur (Kadach, p. 128 : « Lehrer am griechischen Lyzeum im Bukarest ») où il enseigna pendant deux ans la métrique, sur des textes d'Homère et de Sophocle, et l'épistolographie. A ce sujet, l'auteur se rapporte à l'érudit ouvrage de Mme Ariadna Camariano-Cioran, qu'il eût mieux valu de consulter dans l'édition française (Thessalonique, 1974), plus complète. La collaboration de Vogoridès à la revue *Loghios Hermès* de Vienne et aux travaux de la Société littéraire gréco-dace de Bucarest, qui comptait parmi ses membres correspondants Coray, Engel et Kopitar, permettent de connaître cette partie de sa biographie mieux que la suivante, époque où il a étudié la médecine à Vienne et à Wurtzbourg. C'est cette dernière université qui lui a accordé son diplôme en 1816, après la soutenance d'une thèse intitulée *Betrachtungen uber die Verdauung im menschlichen Magen*, qu'il publiera l'année suivante. On a la preuve qu'en 1817, au plus tard, il était revenu à Vienne, allant ensuite à Jassy (Kadach, p. 133). « Athanase, maître de langue grecque » des enfants du boyard Alexandre D. Mavrocordato (*Hurmuzaki*, X, p. 558), serait-il Vogoridès ? Sa présence à Paris est certaine, à partir d'août 1819 jusqu'à sa mort, le 1^{er} mars 1826.

Pour cette période, les renseignements sont rares. Mme Kadach cite un document déjà publié par le pr Enepekides, le rapport de la préfecture des Bouches du Rhône du 20 novembre 1821, concernant une perquisition à Marseille qui avait révélé les relations d'un certain Morin avec Coray et Vogoridès, tous les deux placés sous la surveillance de la police parisienne.

A l'époque, Vogoridès habitait rue du Fossé — Monsieur le Prince et on le soupçonnait, probablement à juste titre, de s'occuper du recrutement des volontaires philhellènes et d'expéditions d'armes pour la Grèce.

A cet égard, nous aimerions ajouter quelques informations inédites, découvertes dans le même fonds des Archives Nationales françaises où l'on a déjà puisé (*Police Générale*, F⁷ 6723/54). Un rapport du sous-préfet de Fontainebleau, comte Emmanuel de Muisy, signalant une petite incartade de jeunes gens, le 23 octobre 1824, fait mention d'Athanase Vogoridès, « dr. en médecine, né à Alvanitochori en Romélie, âgé de 35 ans et demeurant rue du Regard, no. 7 ». Il avait donc déménagé, tout en restant dans le même arrondissement, du côté opposé du Jardin du Luxembourg. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que le lieu de naissance déclaré est bien celui qu'il s'était donné déjà en 1817 (« Alvanitochori im Thrazien »), malgré l'opinion généralement répandue selon laquelle sa famille ne se serait établie à Arbanassi qu'en 1793. Or, « sein genaues Geburtsdatum ist nicht bekannt » (Kadach, p. 128). Voici donc que Vogoridès lui-même affirmait être né en 1789. Enfin, aux noms de ceux qu'il fréquentait à Paris : Alexandre Soutzo, qui sera le poète révolutionnaire et se souviendra plus tard de son ami, Alexandre Mourouzi, futur premier ministre de Moldavie en 1861, son frère Démétrius — les fils du grand drogman de la Porte exécuté en 1821, Constantin Mourouzi — et deux cousins de la famille Mavros, on ne peut ne pas apercevoir que le milieu phanariote teinté d'occidentalisme a fortement influé sur la formation intellectuelle de la génération vouée à un grand rôle politique vers 1848 et dans les années suivantes. C'est pourquoi, dans le Sud-Est de l'Europe plus qu'ailleurs, « the Revolution of the Intellectuals » (L. B. Namier) s'est faite sans aucune solution de continuité, en respectant l'héritage spirituel de l'*Aufklärung*.

A. P.

LES PAYS ROUMAINS À L'ÂGE DES LUMIÈRES (1770—1830). STRUCTURES SOCIALES ET CONSCIENCE NATIONALE, dans « Annales historiques de la Révolution française », no. 225 (no. 3/1976)

Avec l'évidente et généreuse intention de saisir les réalités nationales de chaque pays auquel elle dédie un fascicule comme dans le cas présent, la prestigieuse revue française réunit dans son numéro 3/1976 sept études roumaines sur la période des Lumières dans les pays roumains. Ces études offrent le double mérite de fournir une riche information à l'opinion scientifique internationale en ce qui concerne le phénomène roumain en question (considéré du point de vue économique, social, politique et culturel), tout en soulignant son originalité dans l'inextricable amalgame d'intérêts politiques, économiques et sociaux étrangers qui constituait son contexte. C'est dans le cadre de ce contexte international que — comme Albert Soboul le souligne à juste titre dans la succincte présentation qui recommande ce volume — « les études réunies par les historiens roumains en ce numéro spécial des Annales historiques de la Révolution française, constituent, pensons-nous, une importante contribution à cette problématique toujours actuelle des voies de passage du féodalisme au capitalisme ».

Conçues de manière à comprendre les thèmes essentiels de la recherche sur la réalité roumaine au siècle des Lumières, ces études revêtent de fait une forme unitaire englobant les problèmes et les aspects fondamentaux de la société roumaine en évolution. Cette vue unitaire se prête néanmoins à une division conventionnelle tripartite, à savoir : les *Structures économiques des Principautés roumaines (1775—1831)*, suivies des *Structures sociales et institutionnelles des Principautés roumaines (fin XVIII^e — début XIX^e siècles)* et des *Condition paysanne et relations agraires*, qui reflètent les caractères économiques et juridiques-institutionnels des pays roumains, permettant d'en dégager l'évolution des relations et des institutions roumaines vers le capitalisme. La première partie s'occupe des conditions politiques extérieures et intérieures de la vie économique, de la suzeraineté ottomane et du régime des fournitures obligatoires, des formes de propriété foncière, de la condition et des obligations des paysans dépendants, de l'industrie, du commerce et des conséquences du tribut ainsi que des fournitures obligatoires pour le commerce, de l'absence d'un système monétaire national, du capital usuraire et de ses conséquences, des idées économiques et des projets de réforme. De même, elle traite des structures sociales, du contenu institutionnel de la suzeraineté ottomane, des contradictions du pouvoir princier, de la modernisation de la justice et de l'évolution institutionnelle des Prin-

cipautés jusqu'en 1821, le tout considéré à la lumière de l'impact général (européen) et particulier (oriental) de la Révolution française.

Dans la deuxième partie sont examinés *Le renouvellement de la culture dans les pays roumains (1770—1830)*, ainsi que les *Idées politiques et la conscience nationale (1770—1830)*. L'époque y est considérée du point de vue de l'éclosion des formes modernes de la culture roumaine. S'agissant d'une période exceptionnellement contradictoire — avec d'un côté les réalités culturelles et politiques et d'un autre côté les aspirations politiques de ces pays — les spécialistes qui ont collaboré à la rédaction de cette partie ont souligné la nécessité de procéder à une recherche comparée du rôle sélectif tenu par la tradition intellectuelle roumaine dans les rapports avec les autres aires culturelles (notamment occidentale). « Cette reprise des thèses des prédécesseurs par la pensée éclairée des « éducateurs » dans un contexte idéologique où dominent l'image d'une civilisation continentale en plein essor et l'exemple de la France, confère à l'expérience roumaine un caractère particulier », remarque A. Dușu. De son côté, Vlad Georgescu souligne le fait que « la catégorie du „politique” a eu au XVIII^e siècle une grande importance dans l'histoire de la culture roumaine » ; il constate que « la pensée politique roumaine est fortement pragmatique, concrète, reliée à la réalité roumaine, à sa possibilité de transformation » et que « celui qui se penche sur la pensée politique roumaine doit étudier plutôt le mode d'organisation, de développement, de défense de la société de Moldavie et de Valachie et de la nation roumaine en Transylvanie ». Particulièrement intéressante nous semble la remarque qui se dégage de l'étude des politographes et de la politologie roumains des Principautés : 93 % des mémoires et projets de réforme rédigés dans l'intervalle des années 1770—1830 en Moldavie et en Valachie appartiennent à des boïards, d'où « le caractère nobiliaire de la pensée politique dans les Principautés, contrairement au caractère bourgeois de la pensée politique en Transylvanie, a créé un phénomène curieux : les écrits des boïards sont extrêmement progressistes et dynamiques en ce qui concerne le problème du statut international des Principautés, la lutte pour l'indépendance et l'union du pays ; ils affirment des principes modernes de politique étrangère, ils demandent la réforme politique de la société, l'eupéanisation de ses structures administratives... »

De toute évidence, les deux thèmes dont se compose la deuxième partie présentent une analyse très riche et nuancée tout à la fois du phénomène politique et culturel roumain à l'époque.

La troisième partie examine les faits à travers *Les voyageurs français devant les réalités roumaines* et *La Révolution française dans l'historiographie roumaine*. Elle parvient à saisir ainsi la réalité roumaine à travers la mentalité et la pensée française, de ceux qui ont visité à l'époque les pays roumains (les membres des diverses missions politiques ou scientifiques, par exemple). D'autre part, on y trouve un aperçu de la science historique roumaine face à la diffusion des idées de la Révolution française dans les principautés.

Suivant l'ordre des passages précités, voici les auteurs des études respectives : G. Zanc, Val. A. Georgescu, F. Constantiniu, A. Dușu, V. Georgescu, P. Cernovodeanu, C. Murceșan.

Introduites par un substantiel exposé du prof. A. Soboul, ces études vont contribuer, sans doute, à une meilleure connaissance de l'histoire du peuple roumain au siècle des Lumières. Une seule chose nous semble quelque peu singulière, à savoir : la manière dont sont reproduits les noms et les titres roumains ; leur orthographe tendant à rendre les sons de l'alphabet roumain à souvent pour résultat d'empêcher la rapide identification des personnes et des objets (« Otsetea » pour *Oțetea*, « chi » pour *și!*).

E. S.

ROBERT AUTY, *The importance of the aesthetic factor in East-European language revivals*, "Melbourne Slavonic Studies", Nos. 9—10, 1975, pp. 5—11

Slavonic studies have never been the exclusive concern of Slav or even European researchers. Big libraries all over the world provide equal possibilities of information to all researchers. Moreover, the Slav vestiges, i.e., manuscripts, icons, miniatures, a.s.o. can be found not only in Europe but also in the other continents¹.

¹ For instance, within the world protection of cultural values, all the old Slav manuscripts preserved in the libraries of the Athos monasteries will be microfilmed. A team of the Ohio University has already been involved in this undertaking at the Hilandar Monastery, such that they may be consulted by anyone in America while the access to the Athos libraries is rather difficult. Cf. M. Matejić, *Hilandar Slavic Codices*, Ohio, 1976 and the bibliographical note of Paul Mihail in RESEE, 1977, no. 2.

"Melbourne Slavonic Studies" (The Organ of the Australia and New Zealand Slavists' Association) has a reputed tradition in furthering the results obtained by the researchers in this field and by a successful team of coworkers. Robert Auty, professor at Oxford, is an acknowledged specialist in Slav comparative literature. Following the modern stage of Slav literatures, the distinguished author has resumed *The linguistic revival among the Slavs of the Austrian Empire* (this is the title of his study published in "Modern Language Review", III, 1958) and has enlarged the scope of his investigations in matters of Czech, Slavonic, Slovenian, Croatian and Serbian languages (*The Role of Poetry in the Early Nineteenth-Century Slavonic Language Revivals*, in RESEE X (1973), no. 1, pp. 31—37) and on a wider South-East European area.

The movements of new or revived nationalism that mark the history of Europe in the first half of the nineteenth century affected the nationalities of East-Central Europe and the Balkans with particular force. The aims of the language revivals, whether explicit or not, were threefold. First, each language needed to be individual, to be a clear outward expression of the national entity concerned. This meant, for example, the choice of a characteristic dialect — base and a fair degree of lexical purism. Second, the language needed stability: its grammatical structure, syntactical usage and lexical stock had to be generally acceptable to the great body of speakers. Third, the means of expression at the disposal of the language needed to be capable, or potentially capable, of coping with all the needs of a modern national society.

The common aim of all these movements was to provide the nations concerned with literary (or standard) languages capable of serving all the purposes of modern society, of being the medium of literature, administration, scholarship and education, to mention only the most important functions.

The author specifies that two factors may be clearly distinguished in all these processes of linguistic change. The first, the functional factor, has already been mentioned. This practical side of the process was intimately linked with another factor: the new languages were intended to symbolize the existence, character and importance of the nations that employed them. This factor was concerned not with language as communication but with language as expression. It was not enough that a given literary language should be adequate for its social functions; it was also necessary for it to represent the nation in a characteristic and worthy manner. It was this expressive function which led to the sometimes extreme lexical purism which characterizes many of the linguistic movements in question. Within this perspective, the author analyses examples of Slovak, Slovenian and Magyar languages. Professor Auty is well aware of the situation in Romanian too, for it was under his guidance that Elisabeth Close's doctoral thesis has been carried out (The promoting principle of the modernisation of Romanian in the early 19th century)². The Romanian situation in the early 19th century, when the activity carried out by Elhade Rădulescu has made the main urge in the modernisation of Romanian, is similar, in point of the role played by the aesthetic factor, to the trends of other South-East European and central-European languages.

Z. M.

DOMNA DONTA, 'Η Έλλάς και αἱ Δυνάμεις κατὰ τὸν Κριμαϊκὸν πόλεμον, Salonica, 1973, 165 p. ("Ίδρυμα Μελετῶν τῆς Χερσονήσου τοῦ Αἴμου, 146).

L'auteur de ce livre nous avait donné un aperçu de l'attitude des Grandes Puissances à l'égard des mouvements insurrectionnels d'Épire, de Thessalie et de Macédoine, dès le II-e Congrès des Études du Sud-Est Européen d'Athènes*. Il s'agissait, certes, d'un moment important de la Guerre de Crimée, mais c'est dans le présent ouvrage que nous trouvons l'analyse en profondeur de cette période qui changea — selon l'auteur — la physiologie de l'Europe, en ouvrant aussi, pour les Balkans, un nouveau chapitre de leur histoire.

Les études précédentes ayant gardé un caractère général et envisageant ces événements du point de vue de la politique intérieure de l'État grec, Domna Donta se propose de remplir cette lacune, en examinant la signification particulière qu'eut le facteur grec pour les affaires

² Elisabeth Close, *The Development of Modern Linguistic Theory and Practice in Muntenia 1821—1838*, Oxford, 1974.

* Domna Vizvizi-Dotaa, *The Great Powers and the Greek Insurrectionary Movements in Epirus, Thessaly and Macedonia, 1853—1854*, Athènes, 1972, dans « Actes du II^e Congrès International des Études du Sud-Est Européen » (Athènes, 7—13 mai 1970), Tome III.

européennes. Aussi reprend-elle l'analyse des données afin de prouver que la question hellénique était indissolublement liée — en s'influençant réciproquement — à tout le réseau diplomatique de l'Europe et à la politique des Puissances européennes. Elle met à profit, dans ce but, de nombreux matériaux inédits, pratiquement tout ce qu'on pouvait trouver dans les principales archives de Grèce et d'Europe.

L'Introduction, qui nous offre le cadre du thème traité, retrace l'histoire du Sud-Est Européen après la paix de Kuciuk-Kainardgi, en soulignant le rôle de la Russie dans les différentes phases de la Question d'Orient au XIX-e siècle, dont la plus importante allait être marquée précisément par la Guerre de Crimée (1853—1856). On passe en revue les principales causes de la décadence de l'Empire Ottoman, telles que les avaient dévoilées la Paix de Kuciuk-Kainardgi. C'est l'inefficacité des tentatives de réformes du Tanzimat et leur alternance avec les mouvements nationaux qui ont favorisé — ainsi que le remarque l'auteur — l'immixtion des Puissances européennes dans les affaires intérieures de la Turquie, les causes de cette immixtion étant plutôt militaires et économiques et moins idéologiques si on les compare à leur intervention dans la Question Hellénique (1824—1830). L'analyse de la configuration des alliances européennes et des différents intérêts que les Puissances poursuivaient dans le Proche-Orient mène à la conclusion évidente que ces dernières agissaient rarement au profit de la Grèce. C'est ce qui explique aussi l'isolement de la Russie au début de la cinquième décennie, quand la France se joignit à la coalition européenne. Un événement décisif pour l'altération de la situation dans le Proche-Orient fut également l'entente secrète anglo-russe de 1844, dont l'échec ne tardera pas à se montrer, en 1848, quand les succès des Autrichiens — aidés par les Russes — dévoilèrent les divergences de l'Angleterre et de la Russie.

Particulièrement utile est le tableau des forces politiques de Grèce que dresse l'auteur, nous faisant connaître les progrès du parti russophile — à la veille de la guerre — surtout à cause des mécontentements que les Grecs avaient essayés de la part des Anglais, qui abusaient de leur droit d'intervention créé par le traité de Londres du 7 mai 1832. Cette permanente immixtion des Puissances amena la Grèce dans la situation d'un « protectorat », alors qu'elle aurait dû lui assurer celle d'un État indépendant.

Enfin, « la Grande Idée », telle qu'elle fut envisagée par les principaux partis grecs, constituait le but essentiel de la politique extérieure de la Grèce, chacun de ces partis comptant sur l'aide décisive de l'une ou de l'autre des Grandes Puissances.

Le livre est divisé en deux parties, correspondant aux préliminaires et à la guerre proprement-dite. La première partie, intitulée : *La crise orientale et la politique de la Grèce* est formée de trois chapitres examinant l'influence de la politique européenne sur la Grèce, les causes des frictions gréco-turques et les efforts déployés par les Puissances pour maintenir la neutralité de la Grèce. La seconde partie, consacrée à *la guerre russo-turque et aux actions de la Grèce*, comprend quatre chapitres traitant des questions suivantes : Les incidents de frontière gréco-turcs, la Grèce devant la guerre contre la Turquie ; les interventions de l'Angleterre et de la France en Grèce ; l'occupation. C'est avec une remarquable lucidité que l'auteur suit l'évolution de la crise, en dénonçant tous les faux espoirs et les malentendus qui en précipitèrent le cours. Espoirs vains des Grecs surtout, qui comptaient trop sur l'antagonisme anglo-russe, alors que celui-ci s'était déplacé en Europe Centrale, et qui croyaient aussi dans la politique de Napoléon III, ne voulant pas comprendre que la France ne pouvait pas faire une politique différente de celle de l'Angleterre. Le permanent souci des Puissances pour l'équilibre en Proche-Orient s'avéra déterminant. C'est pourquoi l'auteur dédie tout un chapitre aux efforts déployés par les Puissances pour empêcher la Grèce d'entrer en guerre, au moment où la Turquie fut ouvertement soutenue par l'Angleterre et la France contre la Russie.

Un autre aspect qu'on se propose de tirer au clair dans cet ouvrage est celui de la politique double des cercles dirigeants russes qui, en même temps qu'une politique officielle — européenne dans ses lignes générales — entretenaient également une politique officieuse, celle des organisations panslavistes. D'ailleurs, le tsar Nicolas I^{er} invoquait à tort un article du traité de Kuciuk-Kainardgi qui lui aurait donné droit au privilège de la protection des chrétiens de l'Empire Ottoman, ce droit lui revenant uniquement par la coutume.

Enfin, la question de l'attitude des Puissances Centrales et des négociations menées entre Vienne, Paris, Berlin et Londres, est largement exposée dans le III-e chapitre, dans lequel on explique aussi l'isolement qui s'ensuivit pour la Grèce, le 9 avril 1854, lorsque le protocole de Vienne fut signé entre la France et l'Angleterre d'une part, l'Autriche et la Prusse d'autre part.

Mais l'originalité de cette étude réside également dans la reconstitution minutieuse de l'activité des hommes politiques de l'époque (ministres, ambassadeurs, agents et émissaires), telle qu'elle se dégage des correspondances et des actes diplomatiques inédits qu'emploie l'auteur.

teur. A plusieurs reprises on met l'accent sur le régime autoritaire instauré par le roi Othon et la reine Amalia, à partir de février 1854, régime qui allait rendre au monarque, pour quelque temps, une plus grande popularité que par le passé. Enfin, bien des précisions sont faites sur les incidents de frontière gréco-turcs, qu'on connaissait moins jusqu'ici, ainsi que sur le rôle qu'y joua le brigandage (*ληστέια*) et quelques-uns de ses méthodes.

Nous retrouvons le même esprit critique dans les conclusions de ce livre qui élargissent sensiblement le point de vue traditionnel de l'historiographie au sujet de la signification de la Guerre de Crimée. En voyant dans cette dernière la première grande conflagration qui ait ébranlé l'Europe depuis 1815, l'auteur constate avec raison que cette guerre ne peut être considérée que dans le cadre d'une crise de l'équilibre européen, non comme un simple épisode de la Question d'Orient.

Cette guerre a marqué pour la Grèce l'étape la plus importante depuis la fondation du Royaume, l'ancienne garde de la Lutte d'Indépendance cédant la place à la nouvelle génération d'hommes politiques infiniment plus cultivés et mieux préparés à affronter les nouvelles réalités de la vie politique, prêts aussi à envisager une entente balkanique dont l'idée commença à se dessiner en 1859. On peut voir dans les perspectives créées par la Guerre de Crimée une compensation à l'échec qu'elle avait représenté pour la Grèce. Mais il ne faut pas oublier que cette guerre a montré à la Grèce la disparition du philhellénisme anglais, en mettant fin également à son rêve d'extension territoriale avec l'aide des armées russes. Ces facteurs essentiels de la Guerre d'Indépendance de 1821—1830 n'agissaient plus pour les Grecs.

Publié dans la précieuse série de monographies de l'Institut Balkanique de Thessalonique, le livre de Domna Donta s'inscrit parmi les meilleurs ouvrages de la bibliographie fondamentale du Sud-Est Européen, tant par les vastes matériaux mis en circulation, que par la méthode employée.

C. P.-D.

K. HITCHINS (ed.), *The Nationality Problem in Austria-Hungary. The Reports of Alexander Vaida to Archduke Franz Ferdinand's Chancellery*, in *Studien zur Geschichte Osteuropas*, vol. XVIII, (Leiden, E. J. Brill, 1974), pp. 188, 48 guilders

Alexander Vaida was one of the leaders of the Romanian National Party in the Habsburg Empire, a full-time politician operating in the limited democracy of pre-1914 Hungary. The Romanian National Party was a loosely organised group which could only increase its political representation in Budapest under tolerance from the Hungarians who seldom allowed fair elections in Transylvania even under the restricted franchise which existed. The main interest of this correspondence is the light it sheds on the way politicians and parties were forced to operate in the Empire. The network of tacit understandings and formal secret agreements was more important than activities open to public scrutiny and such dealings occupy the biggest part of the correspondence.

Vaida's aims were on the surface straightforward enough. He wished to establish political and cultural autonomy for the Romanians within the Empire and to that end he ardently advocated an end of dualism and the creation of a federal structure, an Empire of all the 'nations'.

It was understandable that given his views Vaida should have been picked up by the political advisers of Archduke Francis Ferdinand who was interested in an alternative structure to dualism. The correspondence consists of a set of letters and reports sent between April 1906 and December 1910 to Alexander Brosch von Aarenau, military aide to the Archduke, and intended for Franz Ferdinand himself. The chief personalities are only thinly disguised although the correspondence clearly had to be carried out discreetly. Vaida was not alone in this ambivalent position; he was a member of a circle of similar 'advisers' which included Milan Hodža, leader of the Slovak National Party and Edmund Steinacker, leader of the German Party in Hungary all of whom were pressing for a greater degree of federalism after the death of Francis Joseph. The letters, published in the original German, are respectful in tone and play down the extent of national sentiments in Transylvania. They confirm the accepted view that not much was in fact to be hoped for from the Archduke as far as constitutional change was concerned. On one issue, however, Vaida is firm throughout, the need for a wider suffrage in Hungary. That this was the prerequisite for an effective Romanian National Party was made abundantly clear by the elections in June 1910. Subjected

to all the usual intimidations and unfairnesses the party returned only five members. That result also made clear the failure of the party to form any effective alliance or pressure group with the other nationalities; indeed Vaida does not seem wholly to have trusted the motives of the other members of the federalist lobby reporting to the Archduke. The outcome of defeat was direct negotiations with the Hungarian 'oligarchs', as Vaida calls them throughout, to be permitted some guaranteed framework within which the party could continue to conduct a restricted political activity. It is not surprising that the correspondence with Aarenau breaks off at this point.

These letters greatly extend our knowledge of the attitudes of the Romanian leaders before 1914. By the end of the correspondence Vaida appears no longer to believe that it will be possible to persuade the future ruler to introduce electoral reform in Hungary and the letters reveal his growing preoccupation with strengthening the position of all organisations which were culturally unique to the Romanians, especially the Romanian Orthodox Church and the church schools. It is very much to be hoped that Keith Hitchins will continue to try to interest western scholars in Romanian history, for seen in the Romanian mirror the whole continent itself appears in a perspective as yet unfamiliar.

A. M.

MILAN BASTA, *Agonija i slom nezavisne države Hrvatske* (L'agonie et la chute de l'Etat autonome de Croatie), Beograd, « Rad », 1971, 407 p.

Dédié au XXX^e anniversaire de l'insurrection antifasciste des peuples yougoslaves, cet ouvrage est en fait l'ample reprise d'une œuvre antérieure de l'auteur¹. Cette dernière se bornait à la simple analyse des événements militaires intervenus sur le front yougoslave pendant la dernière semaine de guerre (9—15 mai 1945), soldée avec la capitulation de l'armée des oustachis croates et des troupes de tchetnks du Monténégro et de Herzégovine. De par sa qualité de commissaire politique de la 51^e division faisant partie de la III^e armée yougoslave, l'auteur (fourni une participation active aux combats données à la hauteur de la localité Dravograd décembre 1944 — mai 1945). Les modifications introduites par rapport au précédent ouvrage ont revêtu la forme d'une suite de chapitres nouveaux, faits pour élargir l'angle sous lequel le thème a été abordé; ces chapitres se révèlent d'une utilité exceptionnelle pour celui qui désire mieux se rendre compte de ce que représentait la fondation et l'existence, si éphémère fût-elle, de l'Etat oustacha croate—page dramatique de l'histoire contemporaine de la Yougoslavie.

Pour la première partie de son livre, l'auteur use d'une vaste bibliographie; retenons avec un égal intérêt les recueils de documents liés à la guerre de libération nationale publiés en Yougoslavie et les ouvrages de caractère mémorialiste dus aux personnalités qui ont tenu un grand rôle politique et militaire pendant la guerre — Josip Broz Tito, Edvard Kardelj, Vladimir Bakaric. À ceci s'ajoute encore une riche liste d'ouvrages fournis par les historiens yougoslaves consacrés, tels : Ferdo Čulinović, Bogdan Križman, Pero Morača, Franjo Tudman, Šime Balen et d'autres encore.

Le premier des 10 chapitres du livre ébauche l'explication des origines du mouvement oustacha : mouvement de nette orientation fasciste, expression des membres les plus réactionnaires de la grande bourgeoisie et des milieux du clergé croate. Détacher la Croatie du reste de la Yougoslavie constituait le programme de base du mouvement, dont la méthode typique pour arriver à ses fins était la terreur. La revue des facteurs internes et externes qui ont rendu possible l'avènement au pouvoir du mouvement oustacha est une occasion pour l'auteur de montrer la place toute particulière tenue à cet égard par l'Italie fasciste et la Hongrie horthyste (et plus tard par l'Allemagne hitlérienne), la portée de leur appui matériel et moral — initiative en accord avec leur visées révisionnistes en ce qui concernait la Yougoslavie (p. 20—38). Par ailleurs, la trahison de la politique philo-fasciste menée par les cabinets de Belgrade dans l'intervalle des années 1937—1940 devait faciliter pour une bonne part le démembrement de l'ancienne Yougoslavie, en préparant le terrain pour la future apparition de l'Etat soi-disant autonome des oustachis croates (p. 46—49).

Le chapitre II est consacré à l'analyse de la fondation de cet Etat, œuvre artificielle due à la présence sur les lieux des troupes d'invasion, allemandes et italiennes (p. 71—77). Les assises du nouvel Etat reposaient sur l'armée régulière (*domobranstvo*) de type fasciste,

¹ *Rat posle rat* (Guerre après guerre), Zagreb, 1963.

à laquelle on avait assigné pour premiers objectifs l'extermination des juifs et des tziganes, des Serbes habitant la Croatie, des communistes croates et autres citoyens croates ayant des vues antifascistes (p. 90—91). Ces objectifs devaient se traduire par les mesures suivantes : a) application du « système de nettoyage du terrain par des expéditions de représailles », mis en pratique depuis le 27 avril 1941 (p. 92—93) ; b) la fondation d'un réseau concentrationnaire sur le modèle nazi, avec, dans ce but, la fondation d'« écoles » pour instruire les surveillants des camps (p. 95) ; c) la création d'une série de tribunaux spéciaux, légiférés par le document intitulé « Disposition avec un pouvoir de loi pour la défense du peuple et de l'Etat », promulguée par le chef (*poglavnik*) de l'Etat oustacha, Ante Pavelić, le 17 avril 1941 (p. 104) ; d) la conversion forcée au catholicisme de la population serbe de Croatie.

Au point de vue de la politique extérieure, le gouvernement oustacha a adopté la voie de la trahison, en acceptant par le document signé le 19 mai 1941 à Rome de céder la Dalmatie aux Italiens. De même, il devait sanctionner par la suite les annexions effectuées par l'Allemagne hitlérienne et la Hongrie horthyste au dépens du territoire yougoslave (p. 84—89). Ayant balancé jusqu'en 1943 entre deux maîtres, l'Italie et l'Allemagne, le gouvernement de Pavelić a fini par accepter l'asservissement complet de la Croatie à l'Allemagne.

Intitulé « La chute du système de défense allemand dans les Balkans », le chapitre III met en lumière avec force le rôle essentiel du Parti Communiste Yougoslave dans le déclenchement et le développement à l'échelle nationale de l'insurrection armée contre les envahisseurs fascistes et les éléments collaborationnistes de la bourgeoisie. Cette mobilisation sans précédent de tous les peuples yougoslaves devait permettre la transformation de la guerre nationale de libération en révolution, ainsi que l'éclosion des prémisses des relations sociales d'un type nouveau, auparavant ignorées par la société yougoslave. D'une portée exceptionnelle pour le développement ultérieur de la révolution socialiste yougoslave s'est avérée dans ce contexte la II^e Session du Conseil Antifasciste de la Libération Nationale de la Yougoslavie (A. V. N. — O. J.), tenue à Jajce (Bosnie) les 29—30 novembre 1943 (p. 134—138). En accord avec les décisions historiques de cette session, le Conseil a revêtu le caractère de suprême organe législatif et exécutif des peuples yougoslaves ; le Comité National de la Libération nommé à cette occasion reçut l'investiture des prérogatives d'un gouvernement provisoire de toute la Yougoslavie. À la suite de la session de Jajce, l'Armée Nationale de la Libération (N.O.V.J.) a été réorganisée en vue des opérations militaires finales de la libération du territoire national. C'est à cet effet que furent créées les Armées I, II et III, dont la mission était d'agir sur l'axe Belgrade-Zagreb, ainsi qu'une quatrième armée qui devait lancer son attaque en direction de Rijeka-Triest. Grâce aux efforts conjugués des quatre armées yougoslaves, le groupe d'armées allemandes « E » s'est vu anéanti, de même que l'État oustacha ; les forces des domobrants croates et des tchetniks monténégrins capitulèrent sans conditions. Toutes ces opérations, dont le développement ne réclama ni une semaine complète de guerre (9—15 mai 1945) forment la substance de la deuxième partie du livre.

Pour la rédaction de cette deuxième partie de l'ouvrage, l'auteur a utilisé de préférence les sources de caractère mémorialiste — ses souvenirs personnels, de même que ceux des autres participants directs aux événements, complétés par les documents des archives de l'Institut d'histoire de l'armée yougoslave (les journaux des opérations de certaines unités, etc.). Le tableau véridique des dernières heures de l'Etat oustacha croate se trouve éclairé par l'interpolation de plusieurs séquences fournies par les mémoires de l'ex-colonel Danijel Crljen, membre de la délégation oustacha aux pourparlers de la capitulation du 15 mai 1945.

Après sa réorganisation, l'armée yougoslave disposait au mois de mars 1945 de 59 divisions, comptant environ 800.000 de combattants. Du fait de l'intervention de la quatrième armée, à la fin du mois d'avril de la même année étaient libérées les localités Lika, Gorski Kotor et le littoral croate. Au commencement du mois de mai, la libération de la presqu'île d'Istria et des villes de Triest et de Gorica parachevait l'encercllement du groupe d'armées allemandes « E » (général von Lehr) et des troupes collaborationnistes des oustachis croates et des tchetniks monténégrins. L'auteur souligne la contribution toute particulière de la troisième armée aux opérations finales pour la complète défaite de l'ennemi (p. 163—165). Les sanglantes représailles auxquelles s'adonnèrent les troupes horthystes hongroises en Voïvodine et les batailles livrées par les unités de l'armée yougoslave pour la libération de ce territoire font l'objet du chapitre 4.

Le chapitre suivant (chap. 5), intitulé « L'agonie de l'État autonome croate — la retraite de Zagreb » traite des phases de la désagrégation rapide de l'État oustacha et de la panique qui régnait dans les rangs des chefs fascistes croates face aux progrès triomphants des armées yougoslaves. Aussi intéressant qu'édifiant en ce sens se révèle le mémoire adressé par Ante

Pavlič, par son ministre des affaires étrangères, Vjekoslav Vrančić, au commandement militaire allié d'Italie (p. 195—200), par lequel le « fuhrer » croate, vu l'immensité de l'anéantissement de son Etat, sollicitait l'intervention des puissances occidentales.

Cependant, le 28 avril 1945, la troisième armée yougoslave (du général Kosta Nad) s'empara de Virovitica et engageait la marche sur Bjelovar. La première armée (du général Peko Dapčević) avait touché le cours de l'Ilova, aux environs de la capitale croate, alors que la deuxième armée (du général Koča Popović) traversait le cours de l'Una, avançant vers Karlovac. L'encerclement de Zagreb se dessinait. Les chefs oustachis abandonnèrent Zagreb le 6 mai, emportant l'or de la Banque de Croatie (p. 203—206). Deux jours plus tard, Ante Pavlič quittait son armée en déroute, qui se dirigeait vers le nord de la Slovénie, pour fuir en Autriche et se constituer prisonnier des unités américaines (p. 209—212). La voie de la retraite des domobrants croates et des tchetniks monténégrins vers la frontière autrichienne fut jalonnée d'actes terroristes et d'assassinats dans les rangs de la population (p. 215—218).

Après avoir présenté les opérations de l'armée bulgare dans le territoire yougoslave (chapitre 6), l'auteur reprend le fil de son thème central, étudiant le détail des mouvements tactiques de la troisième armée qui a tenu, dans l'intervalle du 10 au 13 mai 1945 un front très large, situé sur la ligne Zidani Most-Celje-Slovenjgradec, opposant une barrière aux restes des troupes allemandes et aux domobrants croates (environ 400.000 soldats), qui s'efforçaient de gagner la frontière autrichienne (p. 253—254). Elle obligea les unités d'oustachis et de tchetniks d'accepter la bataille, en se lançant dans une offensive du désespoir afin de percer le front. Le principal point de cette attaque se situait dans le secteur Dravograd, occupé par la division 51^e, qui opérait en accord avec les unités de la quatrième zone opérationnelle de Slovénie. Plus de cent mille soldats ennemis ont été faits prisonniers les 13—15 mai dans le secteur Dravograd. C'est en réalisant l'échec total de cette percée du front que les commandants des oustachis ont engagé les pourparlers avec l'état-major de la troisième armée yougoslave et signé, le 15 mai 1945, leur capitulation sans conditions (p. 319—321). Parallèlement, se produisit aussi la capitulation des unités de tchetniks monténégrins commandés par Pavle Đurišić, conséquence d'une tentative d'offensive menée sur son propre compte (p. 353—354).

Cet ouvrage de l'historien yougoslave Milan Basta se révèle précieux non seulement pour ses références à la période d'existence de l'État oustacha, mais aussi pour sa contribution à une meilleure connaissance des diverses étapes de la guerre nationale de libération des peuples yougoslaves. Vu son importance, notre seul regret est l'absence des résumés dans les langues de large diffusion, qui l'auraient rendu d'un accès plus facile pour bon nombre de lecteurs.

Ș. V.

LIVRES REÇUS

- AKSOY, ÖMER ASIM, *Atasozleri ve Deyimler Sözlüğü — II — Deyimler Sözlüğü*, Ankara, Üniversitesi Baesimevi, 1976, 968 p.
- AKSAN, DOĞAN, *Tartışılan Sözcükler ve Özetleştirme Sorunu*, Ankara, Türk Dil Kurumu Yayınları, 1976, 71 p.
- Anatolian collection of Charles University [Kyme I]* [Edited by Jan Bouzek], Praha, Universita Karlova, 1974, 217 p. + 52 p. ill. + 1 carte.
- ANDGOULADZE, NOUGZAR, *L'ensemble architectural du monastère de Thiri* (en langue géorgienne), Tbilissi, Edition « Metsniereba », 1976, 116 p., y compris les résumés en russe et en français + XXII p. ill.
- ASDRACHA, CATHERINE, *La région des Rhodopes aux XIII^e et XIV^e siècles — Étude de géographie historique*, Athen, Verlag der « Byzantinsch-Neugriechischen Jahrbücher », 1976, 294 p. + LII p. préface, sources et bibliographie + 8 p. ill. + 2 planches + 2 cartes.
- ASDRACHA, CATHERINE, *Les Rhodopes au XIV^e siècle — Histoire administrative et prosopographie* (Extr. de la « Revue des Études Byzantines », T. 34, p. 175—209), Paris, 1976.
- ATABAY, NEŞE, İBRAHİM KUTLUK & SEVGİ ÖZEL, *Sozcuk Turleri, I. Bolüm* (Giriş, Ad, Sıfat, Belirteç, Adıl, İlgeç), Ankara, Türk Dil Kurumu Yayınları, 1976, 150 p.
- Bibliographie d'études balkaniques*, vol. IX (1974) et vol. X (1975), Sofia, 1976, 425 p. et 451 p.
- България на Балканите — Хроника на Събитията — 1974*, Sofia, Институт за Балканистика, 1976, 123 p.
- BLOCKMANS, W. P. & W. PREVENIER, *Armoede in de Nederlanden van de 14^e tot het midden van de 16^e eeuw: Bronnen en Problemen* (Extr. de « Tijdschrift voor Geschiedenis », 1975/4, p. 501—538), Gent, 1975.
- CAGNASSO, ORESTE, *Gli organi delegati nella società per azioni — Profili funzionali*, Torino, G. Giappichelli-Editore, 1976, 202 p.
- Catálogo de la Biblioteca Feijoniana — II Simposio sobre el P. Feijoo y su siglo, Octubre de 1976*, Universidad de Oviedo — Contro de Estudios del Siglo XVIII, 1976, 388p.
- CAVALLI, GINO, *Contratti bancari su modulo e problemi di tutela del contraente debole*, Torino, G. Giappichelli-Editore, 1976, 186 p.
- Československo-Sovětské Vztahy*, III, Praha, Universita Karlova, 1974, 163 p.
- Comenius' Självbiografi — Comenius about himself*, Stockholm, Foreningen for Svensk Undervisningshistoria, 1976, 296 p.
- CONSTANTIN, GH. I., *Démètre Cantemir et Nasr Ed-Din Khodja* (Extr. de « Türk Kültürü Araştırmaları » XV/1—2 (1976), p. 289—310), Ankara, 1976.
- CONSTANTIN, GHEORGHE ION, *L'épisode du Cheikh Bedr Ed-Din d'après Démètre Cantemir sur le problème des sources ottomanes de Démètre Cantemir* (Extr. de « Dacoromania », 2/1974, p. 91—113), Verlag Karl Alber-Freiburg/München.
- Cronaca di Monemvasia — Introduzione, testo critico, traduzione e note* [a cura di Ivan Dujčev], Palermo, Istituto Siciliano di Studi Bizantini e Neoellenici, 1976, XLVII p. + 36 p.
- DİZDAROĞLU, HİKMET, *Tümcebilgisi*, Ankara, Türk Dil Kurumu Yayınları, 1976, 522 p.
- DVOŘÁK, KAREL, *Humanistická Etnografie Čech-Johannes Butzbach a Jeho Hodoporicon*, Praha, Universita Karlova, 1975, 113 p.
- Eastern Europe in the 1970** [Edited by Sylva Sinanian, Istvan Deak, Peter C. Ludz], New York, Praeger Publishers, 1974 (second printing), 260 p.
- FROESE, LEONHARD, *Vom « Kulturexport » zur Kulturellen Zusammenarbeit — Traditionelle und aktuelle Formen auswärtiger Kulturpolitik* —, Braunschweig, Internationaler Arbeitskreis Sonnenberg, 1976, 48 p.
- GAWLIK, LADISLAV, *Umělecká tvorba a estetické vnímání u Platóna*, Praha, Universita Karlova, 1974, 127 p.

- GOUNARI, GEORGIU, Τὰ τεύχη τῆς Θεσσαλονίκης, Thessaloniki, Ἰδρυμα Μελετῶν Χερσονήσου τοῦ Αἴμου, 1976, 51 p + 32 ill. + 2 plans.
- Grammatica latini d'età imperiale — Miscellanea filologica, Università di Genova, Istituto di Filologia Classica e Medievale, 1976, 236 p
- GUAZZONI FOA', VIRGINIA, *Ricerche sull'etica delle scuole ellenistiche*, Università di Genova, Istituto di Filologia Classica e Medievale, 1976, 145 p.
- HASELSTEINER, HORST, *Die Serben und der Ausgleich — Zur Politischen und Staatsrechtlichen Stellung der Serben Sudungarns in den Jahren 1860—1867*, Wien, Hermann Bohlaus Nachf., 1976, 125 p.
- HOXHA, ENVER, *Rapport d'activité du Comité Central du Parti du Travail d'Albanie présenté au VII^e Congrès du PTA le 1^{er} novembre 1976*, Tirana, Editions « 8 Nentori », 1976, 268 p.
- HORTATSI, GEORGIU, Πανώρα [Κριτική έκδοση με εισαγωγή, σχόλια και λεξιλόγιο Εμμανουήλ Κρασά], Thessaloniki, Βυζαντινή και Νεοελληνική Βιβλιοθήκη, 1975, 295 p. + 4 p. ill.
- IGNJATOVIĆ, DUŠANKA, *Језик утамнаних дела Јеролима Филиповића Фрањевачког писца XVIII века*, Beograd, Институт за српскохрватски језик, 1974, 157 p.
- IMER, KÂMILE, *Dilde Değişme ve Gelişme Açısından — Turk Dil Devrimi —*, Ankara, Turk Dil Kurumu Yayınları, 1976, 121 p.
- IMER, KÂMILE, *Türkiye Türkçesinde Kökler*, Ankara, Turk Dil Kurumu Yayınları, 1976, 54 p.
- Писори за ослободителната војна и револуција во Македонија 1941—1945*, Том 1, кн. четврта & пета, Skorje, Институт за Национална Историја, 1975, 445 p. + 417 p.
- Jane Sandanski und Makedonското национално ослободително движење*, Skorje, Институт за Национална Историја, 1976, 364 p.
- Југословенска изложба Самоуке Уметности — Салон Самоуких Ликовних Уметника 1975 — Одржава се у Светозареву од 17. октобра до 17. новембра 1975* (The Yugoslav exhibition of naive art—The exhibition of naive painters 1975—in Svetozarevo from 17. October till 17. November, 1975), Svetozarevo, Галерија Самоуких Ликовних Уметника «Светозарево» у Светозареву, 1975, 182 p.
- KARATHANASI, ATHANASIOU E., 'Η Φλαγγυεῖος Σχολή τῆς Βενετίας, Thessaloniki, Φιλοσοφική Σχολή Ἀριστοτελείου Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης, 1975, 381 p. + 8 ill
- KELNHOFER, FRITZ, *Die Topographische Bezugsgrundlage der Tabula Imperii Byzantini*, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1976, 43 p.
- MATCHABELLI, KITTY, *Позднеантичная торевтика Грузии (По материалам торевтики первых веков нашей эры)*, Tbilisi, Издательство «Мециниереба», 1976, 163 p. + 46 p. ill.
- KODER, JOHANNES und FRIEDRICH HILD, *Hellas und Thessalia*, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1976, 316 p. mit zwei Karten.
- KONTETZKI, HEINZ, *Agrarpolitischer Wandel und Modernisierung in Jugoslawien*, Nürnberg, Verlag der Nürnberger Forschungsvereinigung e. V., 1976, 563 p.
- LADYKA, STANISLAW & PAWEŁ BOZYK, LESZEK BALCEROWICZ, JOSEF MISALA, ZBIGNIEW ZIMNY, *Poland, Sijthoff, Leiden*, Institut Universitaire de Hautes Études Internationales, Genève, 1976, 108 p.
- LARF, LJUBEN, *Разловечкото востание од 1876 година и личноста на неговиот организатор Димитар Поп Георгиев Беровски*, Skorje, Институт за Национална Историја, 1976, 88 p.
- LAZAROV, MIHAIL, *България на Балканите 1944—1974—Библиография*, Sofia, Българска Академия на Науките, 1976, 371 p.
- LIAKOU, SOK. N. Τὰ ἑκατὸν δέκα ὀνόματα οἰκισμῶν Κουρεστίας — Στενῶν Πισοδερῖου καὶ Πρέσπας, Thessaloniki, 1976, 10 p.
- MARŠIK, MIROSLAV, *Kategorie subjektu a objektu v novodobě filozofii*, Praha, Universita Karlova, 1975, 134 p.
- MAUROEIDI, FANIS, Συμβολή στην ιστορία τῆς Ἑλληνικῆς Ἀδελφότητας Βενετίας στὸ ΙΣΤ' αἰῶνα — Ἐκδοση τοῦ Β' Μητρώου Ἐγγράφων (1533 — 1562), Athènes, Βιβλιοπωλεῖον Νότη Καραβία, 1976, 372 p.

- MEGAS, GEORGIOS A., *Die Ballade von der Arta-Brücke — Eine vergleichende Untersuchung*, Thessaloniki, Institute for Balkan Studies, 1976, 204 p.
- MIHAILINA, P. V., *Визвольна боротьба трудового населення міст України (1569—1654)*, Київ, Видавництво «Наукова Думка», 1975, 257 p.
- MILOJEVIĆ, MIROSLAV D., *Западна Србија — Аграрно-географска проучавања*, — Beograd, Географски Институт «Јован Цвијић», 1975, 170 p.
- Miscellanea neogreca* — Atti del iConvegno Nazionale di Studi Neogreci — (Palermo, 17—19 maggio 1975), Palermo, Accademia di Scienze Lettere e Arti, 1976, 204 p.
- MITSAKI, K., Τὸ φιλολογικὸ ἔργο τοῦ Βασιλῆ Λαοῦρδα (1912—1971), Thessaloniki, «Ἴδρυμα Μελετῶν Χερσονήσου τοῦ Αἴμου», 1976, 45 p.
- OLCAV, SELÂHATTIN, A. BICAN ERCILÂSUN, ENSAR ASLAN, *Arpaçay Kuyulerinden Derlemeler*, Ankara, Turk Dil Kurumu Yayınları, 1976, 398 p.
- PANTAZOPOULOU, NIKOLAOU I., Τὰ «Προνόμια» ὡς πολιτιστικὸς παράγων εἰς τὰς σχέσεις Χριστιανῶν—Μουσουλμάνων, (Extr. de 'Επιστημονικὴ Ἐπετηρὶς Σχολῆς Νομικῶν καὶ Οἰκονομικῶν Ἐπιστημῶν, Τ.Θ', p. 815—895), Thessaloniki, 1975.
- PASADIU, ARISTEIDOU, Οἱ Πατριαρχικοὶ Οἴκοι τοῦ οἰκουμενικοῦ θρόνου, Thessaloniki, «Ἴδρυμα Μελετῶν Χερσονήσου τοῦ Αἴμου», 1976, 160 p. y compris le résumé en français + 12 planches.
- PÉTER, PAUL, *Hungary, Sijthoff, Leiden, Institut Universitaire de Hautes Études Internationales*, Genève, 1976, 119 p.
- POLITI, LINOU, Ποιητικὴ ἀνθολογία, Τ. Β,Γ,Δ,Ε, Athènes, Εκδόσεις «Δωδώνη» Ἀσκληπίου, sans date d'apparition, 169 p., 224 p., 216 p. et 203 p.
- POLITI, LINOU, Συνοπτικὴ ἀναγραφή χειρογράφων Ἑλληνικῶν συλλόγων, Thessaloniki, Ἐταιρεία Μακεδονικῶν Σπουδῶν, 1976, 106 p.
- Шажкашка — историја* —, Т. I et II, Novi Sad, Матица Српска. Војводјански Музеј, 1975, 417 p. et 605 p.
- SARAÇ, TAHSIN, *Fransızca-Türkçe Büyük Sözlük*, Ankara, Türk Dil Kurumu Yayınları, 1976, Т. I et II, 1379 p. les deux tomes, 1976, Ankara.
- A Sásdi Járás Iparának Néhány Sajátossága* [irta: Erdosi Ferenc], Pecs, Magyar Tudományos Akadémia-Dunántúli Tudományos Intézet-, 1976, 47 p. + 5 cartes.
- SAUSSURE, FERDINAND DE, *Genel Dilbilim Derleri I* [yayımlayanlar Charles Bally ve Albert Sechehayc Albert Riedlinger'in işbirliğiyle] [Çeviren Berke Vardar], Ankara, Turk Dil Kurumu Yayınları, 1976, 133 p.
- SAVIĆ, MOMČILO D., *L'espressione del passato nei quotidiani delle lingue balcaniche* (Extr. de «Linguistica», XIV, p. 65—76), Ljubljana, 1974.
- SHEHU, MEHMET, *Rapport sur les directives du VII^e Congrès du Parti relatives au 6^e plan quinquennal (1976—1980) de développement économique et culturel de la République Populaire d'Albanie présenté au VII^e Congrès du PTA le 4 novembre 1976*, Tirana, Editions «8 Nëntori», 1976, 127 p.
- Симпозиум слободните територии во Македонија 1943* — Дебар, 27—29 март 1974 година —, Skorje, 1975, 680 p.
- Скопје во НОБ 1942* — Материјали од научниот собир, Skorje, Градски одбор на СЗБ од НОБ, 1975, 415 p.
- SOLIMANO, GIANNINA, *Asclepio — Le arce del mito*, Università di Genova — Facoltà di Lettere, Istituto di Filologia Classica e Medievale, 1976, 147 p.
- SOULOGIANNI, ALKISU, Ἀρχεῖον Εὐβοικῶν Μελετῶν, Εὐρετήριο τόμων Α'—Κ', Athènes, Ἐταιρεία Εὐβοικῶν Σπουδῶν, 1976, 50 p.
- SVORONOS, NIKOS G., Ἐπισκόπηση τῆς Νεοελληνικῆς ἱστορίας, Athènes, Ἐκδόσεις Θεμελίου Ε.Π.Ε., 1976, 238 p.
- Στάθης. Κρητικὴ Κωμωδία [Κριτικὴ ἔκδοση με εἰσαγωγή, σημειώσεις καὶ λεξιλόγιο Lidia Martini], Thessaloniki, Βυζαντινὴ καὶ Νεοελληνικὴ Βιβλιοθήκη, 1976, 205 p. + 2 ill.
- STREITHOFFEN, HEINRICH, BASILIUS & GERDA RITTROF, *Texte für den politischen Unterricht* Band I — Ein Lesc- und Arbeitsbuch, München, R. Oldenbourg Verlag, 1976, 276 p.
- Studi classici in onore di Quintino Cataudella*, vol. I—III, Catania, Università, Facoltà di Lettere e Filosofia, 1972, 420 p., 681 p. et 662 p.

- STRATOS, ANDREAS N., *The Exarch Olympius and the supposed Arab invasion of Sicily in A. D. 652* (Extr. de « Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik » 25 Band, p. 62—75), Wien, 1976.
- STRATOS, A. N., 'Ο Πατριάρχης Πύρρος (Extr. de « Byzantina », T. 8, p. 11 — 19), Thessaloniki, 1976.
- Свечен собир посветен на 130-годишната од смртта на Кирил Пејчиновиќ-Одржан на 24 Март 1975 година*, Skorje, Македонска Академија на Науките и Уметностите, 1975, 25 p.
- ŠVECOVÁ, SONA, *Koranické Sidla a Dedina*, Praha, Universita Karlova, 1975, 152 p. + 9 p. ill.
- Symboles de la Renaissance* [textes de C. Giarda — E. H. Gombrich — M. Schapiro; traduits par D. Arasse et G. Brunel; travaux ultérieures de D. Arasse-L. Fallay d'Este-M. Muraro — J. Rudel — J. Wirth], Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 1976, 154 p.
- TARANOVSKY, KIRIL, *Essays on Mandel'-štam*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1976, 180 p.
- Természeti és Társadalmi-Gazdasági Jelenségek a Sásdi Járásban*, T. I et II, Pécs, Magyar Tudományos Akadémia Akadémia-Dunántuli Tudományos Intézet-, 1976, 335 p. (les deux volumes) + Jegyzet + Irodalom + 3 cartes.
- TERZIOSKI, RASTISLAV, *Денационализациската дејност на бугарските културно-просветни институции во Македонија* (Скопска и Битолска окупациона област) 1941—1944, Skorje, Институт за Национална Историја, 1974, 423 p.
- THIJS, A. *Een 'gilde' van Breslaue kooplieden te Antwerpen (einde van de 15de — eerste helft van de 16 de eeuw)* (Extr. de « Album Charles Verlinden », p. 353—367), Gent, 1975.
- TSIRPANLIS, ZACH, N. *Οι Έλληνες και η επανάσταση του 1875 στη Βόσνια και στην Έρζεγοβίνη* (Extr. de « Μακεδονικά », ΙΕ', p. 1—15), Thessaloniki, 1975.
- TSIRPANLIS, ZACHARIA N. *Η Έλληνομαθεία του Γεωργίου Κριζαριε και αι σχέσεις του με τους Έλληνες* (Extr. de « Δωδώνη », Τ.Ε' p. 9—456), Ioannina, 1976.
- TSIRPANLIS, ZACCARIA N., *Una fonte della storia religiosa di Creta Veneziana nella Biblioteca di S. Marco* (Marc. lat. IX 179, colloc. 3284) (Extr. de *Miscellanea Marciana di Studi Bessarionei* (Medioevo e Umanesimo, 24), p. 415—433), Padova, 1976.
- TSIRPANLIS, ZACHARIAS N., *Georges Križanić et ses relations avec le monde grec* (Extr. de « Balkan Studies », 17, 1, p. 25—44), Thessaloniki, 1976.
- VAKALOPOULOU, KONSANTINOU A., *Σχέσεις Έλλήνων και Έλβετών φιλελλήνων κατά την Έλληνική επανάσταση του 1821 — Συμβολή στην ιστορία του Έλβετικού φιλελληνισμού*, Thessalonikis, "Ίδρυμα Μελετών Χερσονήσου του Αΐμου, 1975, 260 p.
- VELIDEDEOĞLU, HIFZI VELDET, *Terim ve Şözcükler Kilavuzu, cilt: 3*, Ankara Üniversitesi Basımevi, 1975, p. 949—1225.
- VERGOPOULOS, KOSTAS, *Τò αγροτικό ζήτημα στην Ελλάδα — Το πρόβλημα της Κοινωνικής Ένσωματώσης της Γεωργίας*, Athènes, Έξάντας, 1975, 383 p.
- VERGOPOULOZS, KOSTAS, *Δύσμορφος καπιταλισμός*, Athènes, Έκδόσεις Παπαζήση, 1975, 292 p.
- Въспоменателен сборник по случай стогодишнината от априлското въстание и Ботевата чета 1876*, I — Исторически извори — et II — Библиографски указател —, Sofia, Народна Библиотека « Кирил и Методий », 1976, 492 p. + 3 p.
- ZANNINI, PIERLUIGI, *Studi sulla tutela mulierum I — Profili funzionali —*, Torino, G. Giappichelli-Editore, 1976, 213 p.
- ZELENÝ, JINDŘICH, *Studien über Dialektik*, Praha, Universita Karlova, 1975, 112 p.
- ZAROPINNIDI, KONSTANTINOU N., *Ήμερολόγιον πορειών και πολεμικών επιχειρήσεων 1912—13*, Thessaloniki, "Ίδρυμα Μελετών Χερσονήσου του Αΐμου, 1975, 179 p. + 1 ill. + 1 carte

PRINTED IN ROMANIA

www.dacoromanica.ro

**TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE**

- STOICESCU NICOLAE, Vlad Țepeș (Vlad l'Empereur), 1976, 238 p.
- BUȘE CONSTANTIN, Comerțul exterior prin Galați sub regimul de port franc (1837—1883) (Le commerce extérieur par Galați et la clause de port franc — 1837—1883). Collection « Biblioteca Istorică », XLV, 1976, 202 p.
- * * * **Urbariile Țării Făgărașului. 1651—1680** (Documents du Pays de Făgăraș, 1651—1680), vol. II, Editeur D. PRODAN, 1976, 1020 p. + 6 pl.
- CONSTANTINESCU-MIRCEȘTI C., Păstoritul transhumant și implicațiile lui în Transilvania și Țara Românească în secolele XVIII—XIX (Le pâturage transhumant et ses implications en Transylvanie et en Valachie aux XVIII^e—XIX^e siècles), 1976, 171 p.
- * * * **Documente turcești privind istoria României. 1455—1774** (Documents turcs concernant l'histoire de la Roumanie), 1455—1774, Vol. I Sous la direction de MUSTAFA A. MEHMED. 1976, 415 p.
- POPESCU, EMILIAN, Inscripțiile grecești și latine din sec. IV—XIII (Inscriptions grecques et latines des IV^e—XIII^e siècles). Collection « Inscriptioes Daciae et Scythiae Minoris », 1976, 439 p. + 42 pl.
- PROTASE D., Un cimitir dacic din epoca romană la Soporul de Cîmpie (Un cimetière dace remontant à l'époque romaine, découvert à Soporul de Cîmpie), 1976, 112 p. + 24 pl.
- Thraco-Dacica**, Recueil d'études à l'occasion du II^e Congrès international de thracologie (4—12 septembre 1976), 351 p.
- VULPE, RADU, *Studia Thracologica*, 1976, 336 p.
- Assimilation et résistance à la culture gréco-romaine dans le monde ancien.** Travaux du VI^e Congrès international d'études classiques (Madrid, septembre 1974), réunis et présentés par D. M. Pippidi, Coédition avec la Société d'Éditions « Les Belles Lettres », Paris, 1976, 550 p.
- CORFUS ILIE, L'agriculture de Valachie depuis la Révolution de 1848 jusqu'à la Réforme de 1864, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », Section d'Histoire Economique, Etudes 53 (8), 1976, 216 p.
- ODOBESCU, ALEXANDRU, **Opere IV, Tezaurul de la Pietroasa** (Le trésor de Pietroasa), publié par les soins de Mircea Babeș, études archéologiques par Radu Harhoiu et Gh. Diaconu, 1976, 1079 p.
- Documente privind marea răscoală a țăranilor din 1907** (Documents concernant la grande révolte paysanne de 1907), vol. I, sous la direction de ION POPESCU-PUȚURI, ANDREI OTETEĂ, DAMIAN HUREZEANU e.a., 1977, 573 p.
- CERNOVODEANU, PAUL et STANCIU ION, **Imagina Lumii Noi în Țările Române și primele lor relații cu Statele Unite ale Americii până în 1859** (L'image du Nouveau Monde dans les Pays Roumains et leurs premières relations avec les États-Unis d'Amérique jusqu'en 1859), collection « Istorie și civilizație », n^o 8, 1977, 176 p.
- Independența României** (L'indépendance de la Roumanie), volume publié par les soins de Șt. Pascu, C. C. Giurescu, I. Ceterchi, Șt. Ștefănescu et Const. Olteanu, 1977, 526 p. + pl.
- Independența României. Documente.** Vol. I (L'indépendance de la Roumanie. Documents. 1^{er} volume), par les soins de ȘTEFAN HURMUZACHE, IOANA BURLACU et IOANA ALEXANDRA NEGREANU, 1977, 388 p. + pl.
- ARMBRUSTER, ADOLF, **La Romanité des Roumains.** Histoire d'une idée, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », Monographies XVII, 1977, 279 p.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XV, 2, P. 205—410, BUCAREST, 1977



I.P.I. c. 7207

43 456

Lei 40.—